



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

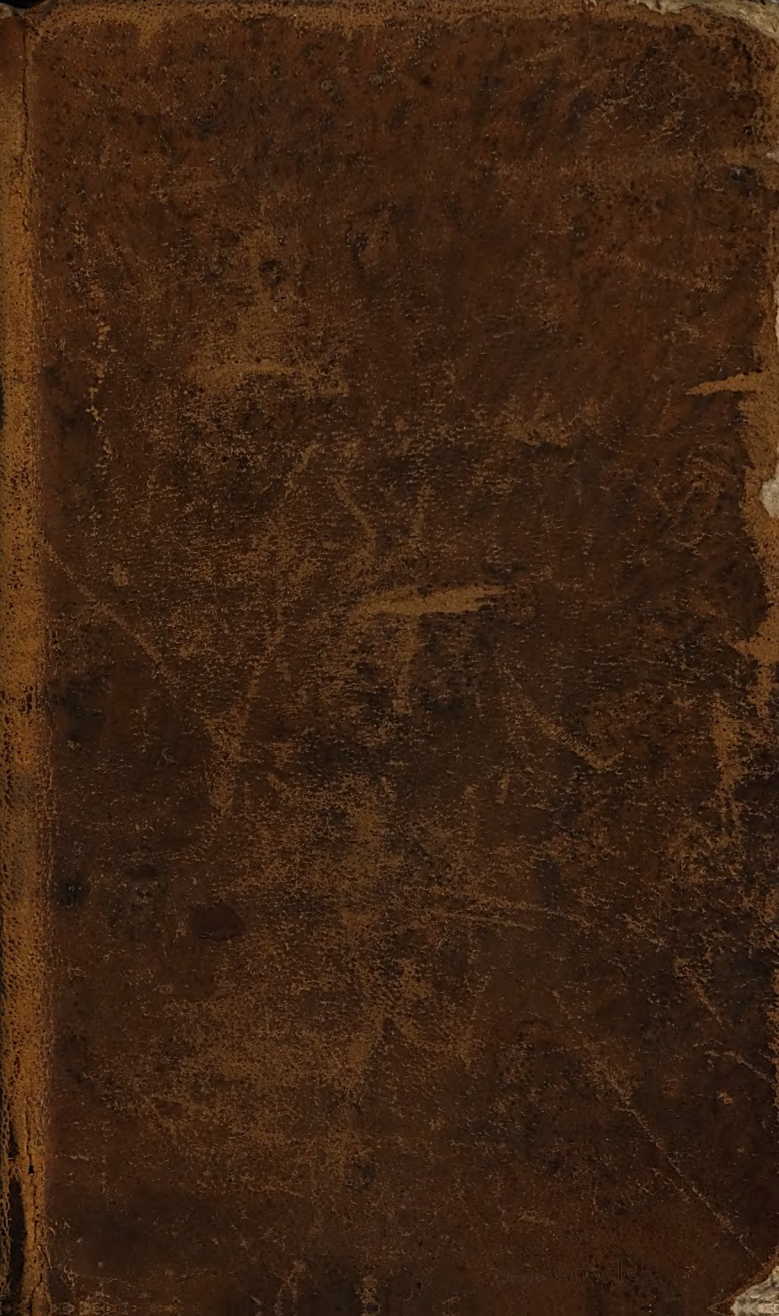
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

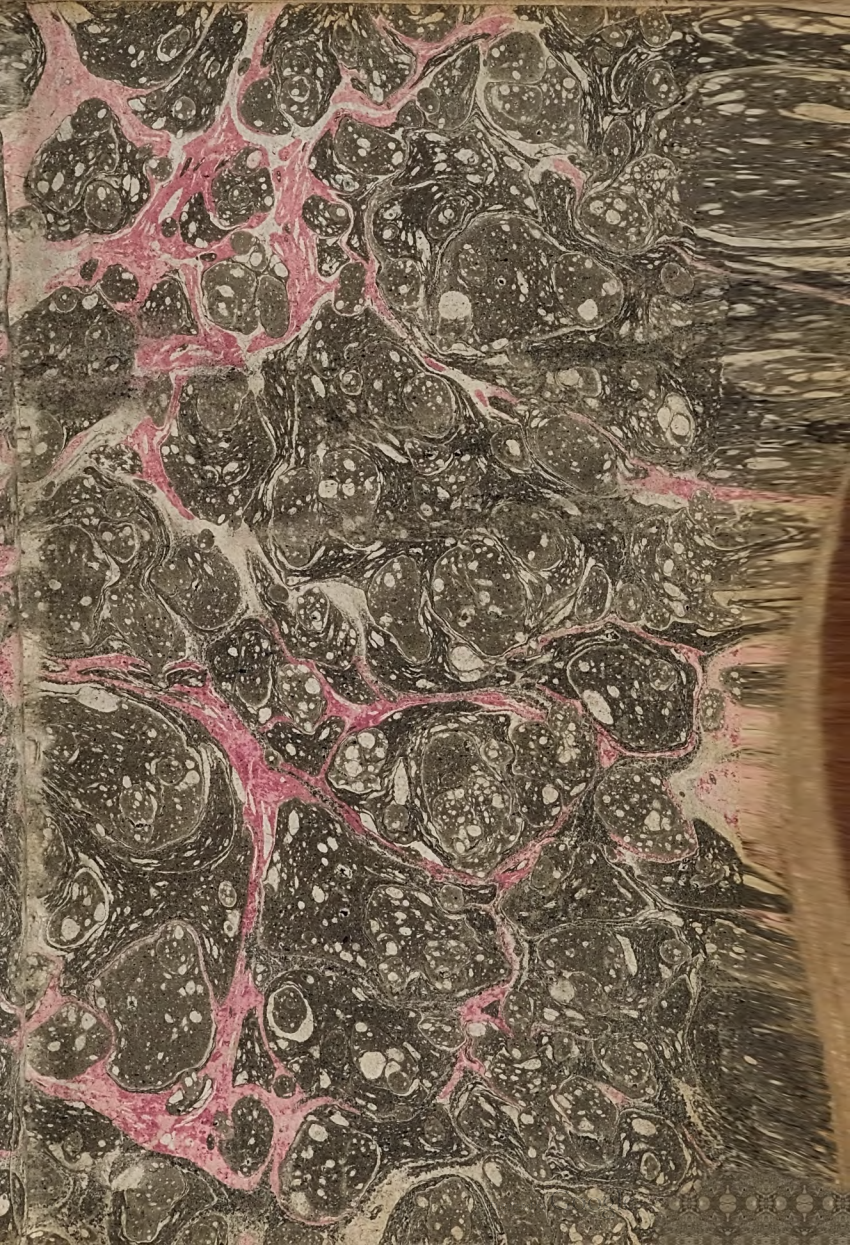
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











II-B-15

alusage de Papaut

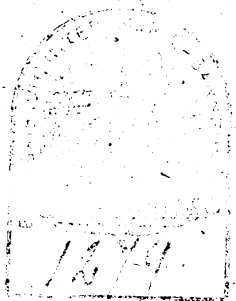




# L'INTÉRIEUR

## DE JÉSUS ET DE MARIE.

TOME I<sup>er</sup>.



II-B-15

---

DE L'IMPRIMERIE DE CHARLES,  
RUE THIONVILLE, N° 36.

---

Propriété de l'Éditeur.

A stylized, cursive signature, likely reading "Beauclerc", enclosed within an oval border.

# L'INTÉRIEUR DE JÉSUS ET DE MARIE,

PAR LE R. P. GROU,  
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME I<sup>er</sup>.



PARIS,  
BEAUCÉ, LIBRAIRE, RUE J.-J. ROUSSEAU,  
N<sup>o</sup>. 14.

~~~~~  
1815.



64,75289

---

## AVANT-PROPOS.

---

JÉSUS est l'unique et le parfait modèle proposé à tous les chrétiens ; ils ne sont chrétiens dans leurs sentimens et dans leur conduite , qu'autant qu'ils approchent de ce modèle. Sa vie est l'explication la plus claire et la plus sûre de sa doctrine ; il a pratiqué excellemment ce qu'il a enseigné ; et il n'est pas un seul point, ni de ses préceptes , ni de ses conseils évangéliques , qu'il n'ait pleinement et constamment accompli. On ne saurait donc étudier avec trop d'attention jusqu'aux moindres traits de sa vie , pour apprendre de quelle manière on doit se comporter dans les mêmes circonstances.

Mais ce qui demande le plus notre application, ce sont ses dispositions intérieures qui ont été l'âme de ses actions. Nous ne parlerons, nous n'agirons, nous ne souffrirons jamais comme lui, si nous ne pensons, si nous ne sommes affectés comme lui. C'est dans son esprit, c'est dans son cœur que nous devons nous efforcer de pénétrer; et c'est par-là qu'il nous importe le plus de lui ressembler. Au reste, n'espérons pas d'entrer bien avant dans cet intérieur divin par nos réflexions. Que pouvons-nous connaître de ce qui se passait dans son âme; que ce qu'il daignera lui-même nous en découvrir? Cette faveur précieuse, qui est la source de toutes les autres, il ne l'accorde qu'à ceux qui la désirent avec ardeur, qui la lui demandent avec instance, et qui s'y disposent par une



extrême fidélité à la grâce. Sommes-nous de ce nombre? Aspirons-nous à connoître l'intérieur de Jésus, à dessein de l'imiter? Est-ce là le grand objet de nos prières? Nous y préparons-nous par une docilité entière à suivre les mouvemens du Saint-Esprit? O qu'il est peu de chrétiens, même parmi ceux qui font une profession ouverte de piété, qui puissent se rendre un pareil témoignage! et de-là vient sans doute que les hommes spirituels et intérieurs sont si rares, tandis que tous devraient l'être plus ou moins, chacun selon le degré de sa grâce.

Quant à l'Intérieur de Marie, pour exécuter mon dessein, je m'en tiendrai à ce que l'évangile et la tradition de l'église nous apprennent d'elle. Dieu n'a pas jugé à propos que nous fussions instruits du détail de sa vie; mais le peu

#### iv      AVANT-PROPOS.

que nous en savons, est suffisant pour notre édification. Respectant le secret de Dieu, nous ne devons pas désirer d'en savoir davantage.

---

# SUJETS DE MÉDITATION

*Pour tous les Dimanches et Fêtes principales de l'année, tirés de l'Intérieur de Jésus et de Marie.*

**Pour le premier Dimanche de l'Avent et la  
Semaine.**

**L'Intérieur de Jésus a répondu au dessein  
de l'Incarnation, pag. 1**

**2<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.**

**Dévouement de J.-C. en entrant au monde, 13**

**3<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.**

**Jésus dans le sein de sa mère, 49**

**4<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.**

**Quels parens J.-C. se choisit, 38**

**Par où J.-C. releva la bassesse de sa  
naissance, 45**

## Pour Noël et l'Octave.

|                                             |    |
|---------------------------------------------|----|
| Naissance de J.-C. à Bethléem,              | 53 |
| Jésus appelle les Bergers à sa crèche,      | 60 |
| Cantique des Anges à la naissance de Jésus, | 67 |

Le 1<sup>er</sup> janvier.

|                       |    |
|-----------------------|----|
| Circoncision de J.-C. | 72 |
|-----------------------|----|

## Le jour de l'Épiphanie et l'Octave.

|                                        |    |
|----------------------------------------|----|
| Les Mages appelés à Bethléem par J.-C. | 81 |
|----------------------------------------|----|

## Depuis l'Épiphanie jusqu'à la Quinquagésime.

|                                              |     |
|----------------------------------------------|-----|
| Fuite en Égypte,                             | 102 |
| Consolations de Jésus dans son enfance,      | 108 |
| Vie de Jésus à Nazareth,                     | 116 |
| Jésus dans le Temple parmi les Docteurs,     | 121 |
| Jésus rend obéissance à ses parens,          | 128 |
| Jésus gagne sa vie par le travail des mains, | 136 |

Le 2<sup>e</sup> février.

|                                  |    |
|----------------------------------|----|
| Présentation de J.-C. au Temple, | 94 |
|----------------------------------|----|

## Le Dimanche de la Quinquagésime et Semaine.

|                   |     |
|-------------------|-----|
| Baptême de J.-C., | 144 |
|-------------------|-----|

Le 1<sup>er</sup> Dimanche de Carême et Semaine.

|                     |     |
|---------------------|-----|
| Tantation de J.-C., | 150 |
|---------------------|-----|

## DE MÉDITATION.

iiij

### Le 2<sup>e</sup> Dimanche de Carême et Semaine.

|                                      |     |
|--------------------------------------|-----|
| Comment J.-C. repousse la tentation, | 156 |
| Fin de cette tentation,              | 168 |

### Le 3<sup>e</sup> Dimanche de Carême et Semaine.

|                               |       |
|-------------------------------|-------|
| Amour de J.-C. pour la Croix, | 272 . |
|-------------------------------|-------|

### Le 4<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

|                                     |   |
|-------------------------------------|---|
| Passion de J.-C., ordonnée de Dieu, | I |
|-------------------------------------|---|

### Le 5<sup>e</sup> Dimanche de Carême.

|                                      |    |
|--------------------------------------|----|
| J.-C. a sacrifié sa vie de lui-même, | 12 |
|--------------------------------------|----|

### Le 6<sup>e</sup> Dimanche de Carême et Semaine.

|                                       |    |
|---------------------------------------|----|
| Agonie de J.-C. au jardin des Olives, | 17 |
|---------------------------------------|----|

### Le lundi Saint.

|                                       |    |
|---------------------------------------|----|
| Trahison de Judas et douceur de J.-C. | 24 |
|---------------------------------------|----|

### Le mardi Saint.

|                              |    |
|------------------------------|----|
| Renoncement de Saint-Pierre, | 33 |
|------------------------------|----|

### Le mercredi Saint.

|                                            |    |
|--------------------------------------------|----|
| Silence de J.-C. en présence de ses juges, | 41 |
|--------------------------------------------|----|

### Le jeudi Saint.

|                                     |     |
|-------------------------------------|-----|
| Jesus lave les pieds à ses apôtres, | 466 |
|-------------------------------------|-----|

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| La nuit du jeudi au vendredi.                        |     |
| Souffrances de J.-C. dans la passion,                | 53  |
| Le vendredi Saint.                                   |     |
| Double abandon de J.-C. mourant,                     | 69  |
| Le samedi Saint.                                     |     |
| J.-C. prie pour ses ennemis,                         | 62  |
| Le jour de Pâques et l'Octave.                       |     |
| Résurrection de J.-C.,                               | 78  |
| Le 1 <sup>er</sup> Dimanche après Pâques et Semaine. |     |
| Oraison de J.-C.,                                    | 56  |
| Le 2 <sup>e</sup> Dimanche et Semaine.               |     |
| De l'humilité de J.-C. ,                             | 281 |
| Le 3 <sup>e</sup> Dimanche et Semaine.               |     |
| De la douceur de J.-C.,                              | 292 |
| Le 4 <sup>e</sup> Dimanche et Semaine.               |     |
| De l'amour de J.-C. pour son père ,                  | 303 |
| Le 5 <sup>e</sup> Dimanche et Semaine.               |     |
| De l'amour de J.-C. pour les hommes ,                | 319 |



## DE MÉDITATION.

Le 6<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

L'amour a fait à la fois le bonheur et le  
tourment de J.-C. 330

Le 7<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Simplicité de J.-C. 337

La Pentecôte et l'Octave.

Descente du Saint-Esprit , 33

Le 1<sup>er</sup> Dimanche après la Pentecôte jusqu'à la  
fête du Saint-Sacrement.

Choix des Apôtres , 174

La fête du Saint-Sacrement.

De l'institution de l'Eucharistie , 474

Le 2<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.

Vie eucharistique de J.-C. , 94

Le jour du sacré Cœur et le Dimanche suivant  
et Semaine.

De la dévotion au Cœur de Jésus , 99

Le 4<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte et Semaine.

Commencemens de la prédication de J.-C. , 182

Le 5<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Manière d'enseigner de J.-C. , 189

Le 6<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Travaux de J.-C. dans sa prédication , 196

Le 7<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Miracles de Jésus-Christ , 204

Le 8<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Réserve de J.-C. dans la manifestation de  
sa divinité ;

Le 9<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Conduite de J.-C. à l'égard de ses Apôtres , 217

Le 10<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Vie commune de Jésus-Christ , 226

Le 11<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Accueil que J.-C. fait aux pécheurs , 231

Le 12<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Conduite contraire des Pharisiens , 239

Le 13<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Pleurs de J.-C. sur Jérusalem , 249

Le 14<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

De l'abnégation de Jésus-Christ , 346

Le 15<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Comment J.-C. a traité les affaires de son  
père , 359

# DE MÉDITATION.

vij

Le 16<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Jésus-Christ n'est révélé qu'aux petits , 377

Le 17<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Jésus-Christ ennemi du faux zèle , 384

Le 18<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

Aversion de J.-C. par les faux Docteurs , 394

Le 19<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

J.-C. objet de contradiction et sujet de scandale , 410

Le 20<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

J.-C. est venu apporter l'amour de Dieu sur la terre , 423

Le 21<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

J.-C. adorateur en esprit et en vérité , 433

22<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

J.-C. ne s'est rien approprié , 444

23<sup>e</sup> Dimanche et Semaine.

J.-C. ne s'est pas glorifié lui-même , 456

*Fin des Méditations.*



---

---

# L'INTÉRIEUR DE JÉSUS ET DE MARIE.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*L'Intérieur de Jésus a répondu aux des-  
seins de l'Incarnation.*

---

Pour se former une idée de l'intérieur de Jésus, il faut remonter jusqu'au dessein de Dieu, dans l'ineffable Mystère de l'Incarnation : Dieu, ayant prévu et permis la chute du premier homme, laquelle entraînoit sa perte éternelle et celle de sa postérité, n'a point voulu que cette chute fût sans remède, comme l'avoit été celle des Anges rebelles, mais il a résolu de la réparer d'une manière avantageuse pour sa

gloire et pour notre salut. Dans cette vue, il a choisi, parmi les enfans d'Adam, un homme qui fût le médiateur de sa réconciliation avec le genre humain, qui se dévouât, en qualité de victime, pour l'expiation du péché d'Adam, et de tous les autres péchés qui ont été commis depuis; qui se chargeât de satisfaire pleinement à sa justice, de désarmer sa colère, en consentant à porter lui seul tous les coups, et qui, par son obéissance et son immolation volontaire, lui rendît plus de gloire que le péché ne lui en avoit ôté, et nous rétablît dans un nouvel état préférable à celui dont nous étions déçus.

Mais si cet homme eût été pécheur, comme nous, incapable de satisfaire à Dieu pour lui-même, comment eût-il pu l'apaiser en notre faveur? Il falloit donc qu'il fût exempt de tout péché, même de celui que nous contractions par notre seule origine. L'innocence ne suffisoit pas, il falloit qu'il fût saint, et qu'il n'offrît rien en sa personne que d'agréable à Dieu. Ce n'étoit pas encore assez : un pur homme, quelque innocent, quelque saint qu'on le sup-

pose , ne pouvoit présenter à la majesté infinie de Dieu , une satisfaction proportionnée à la grandeur de l'offense. Il étoit nécessaire qu'une telle satisfaction , finie en elle-même , tirât une valeur infinie de la dignité de la personne qui la présentait, et qu'à ce titre, non seulement elle méritât d'être acceptée , mais elle ne pût être refusée. Par conséquent, cette personne devoit nécessairement être une personne divine. Ainsi il falloit que le médiateur entre Dieu et les hommes fût Dieu et homme tout ensemble : homme, pour s'humilier , pour se soumettre en notre place à la peine qui nous étoit due ; Dieu , pour communiquer à cette humiliation et à cette peine un prix qui égalât , et qui surpassât même incomparablement toutes nos dettes.

Tel est le but que Dieu s'est proposé dans le Mystère de l'Incarnation , Mystère qui , par son incompréhensibilité même , nous fait comprendre quel mal c'est que le péché , par rapport à Dieu qu'il offense , et par rapport à l'homme qui s'en rend coupable. C'est un mal si grand , qu'il ne faut pas moins qu'un Homme-Dieu pour le ré-

parer, sans quoi l'outrage qu'il fait à Dieu subsiste toujours, et toutes les peines que l'homme souffriroit, durant l'éternité, ne sauroient l'expier. Dieu ne fait rien d'inutile, et ce qui est vrai de toutes ses œuvres, l'est à plus forte raison de son œuvre par excellence, de la plus grande qui soit sortie, et qui ait jamais pu sortir de ses mains. L'incarnation du fils de Dieu n'est qu'un moyen; la fin est, d'une part, la gloire de Dieu, non cette gloire essentielle qu'il se rend à lui-même, et qu'il ne peut jamais perdre; mais la gloire qu'il attend de ses créatures, et dont elles peuvent le frustrer; et d'autre part, le salut de l'homme, son bonheur éternel, qui est la récompense de la gloire qu'il aura rendue librement à Dieu. Et puisque tout moyen est de sa nature subordonné à sa fin, qu'on juge de la grandeur de cette double fin, par celle du moyen que Dieu a employé pour y parvenir; qu'on juge encore de la malice du péché, qui seul peut faire manquer cette fin, et en rendre le moyen inutile.

En Jésus-Christ donc, la nature divine



et la nature humaine , ont été unies dans la personne du Verbe , d'une union qui a commencé dès le moment de sa conception ; d'une union commune à son âme et à son corps ; d'une union indissoluble , et que la mort même ne pouvoit rompre ; d'une union , en vertu de laquelle il n'y avoit en Jésus-Christ qu'un seul *moi*, le moi du verbe : en sorte que tout ce qu'il a pensé , dit , fait , souffert selon sa nature humaine , appartenoit personnellement au verbe ; et qu'à cause de cette unité de personne , il étoit également vrai de dire que le fils de Dieu étoit le fils de Marie , et le fils de Marie fils de Dieu.

Cette faveur est , sans contredit , la plus grande que Dieu pût faire à notre nature , et aux deux substances qui la composent. Elle est purement gratuite ; et il étoit absolument impossible que l'âme , et encore moins la chair de Jésus-Christ , la méritassent en aucune manière. Elle a été l'effet d'une prédilection unique de Dieu , à l'égard de cette âme et de cette chair , prédilection qui est au-dessous de l'amour qu'il a eu et qu'il aura jamais pour tous

les anges et tous les hommes ensemble.

En vertu de cette union, Jésus-Christ comme homme a reçu la plénitude de toutes les grâces ; et c'est de cette plénitude que nous recevons celles qui nous sont communiquées. (1) Elles lui ont été données pour les répandre sur nous ; mais il nous en fait part sans s'appauvrir ; et la source ne diminue point par tous les ruisseaux qui en découlent. C'est que nous n'avons l'esprit de Dieu qu'avec mesure, au lieu qu'il l'a eu sans mesure. (2) Son entendement a été rempli de tous les trésors de la sagesse et de la science. (3) Il a eu une connoissance de Dieu, de sa nature, de ses perfections, de ce qui lui est dû, de ses œuvres naturelles et surnaturelles, supérieure sans aucune proportion, à celle des plus sublimes intelligences. Sa volonté a été rendue impeccable, incapable de la moindre imperfection, libre uniquement dans le choix du bien, et établie dans une disposition continuelle et

---

(1) Joan. I. 16. — (2) *Ibid* II. 34. — (3) Colos. II. 3.

invariable de tout faire et de tout souffrir pour la gloire de son père. En lui, la divinité a exercé l'empire le plus absolu sur l'humanité, et l'a tenue en toutes choses dans la dépendance la plus soumise et la plus volontaire.

Quels ont dû être les sentimens, quelles ont dû être les vertus d'une telle âme ? La foi ni l'espérance, qui sont une suite de l'imperfection de notre condition présente, n'avoient point lieu par rapport à lui, puisqu'il voyoit toujours Dieu intuitivement, et qu'il jouissoit du bonheur attaché à cette vision. Mais quel amour pour son père ! quel zèle pour sa gloire ! quelle reconnoissance de ses bienfaits, dont il sentoit tout le prix ! quelle humilité, ou plutôt quel anéantissement ! quelle charité pour les hommes ! Je ne parle point ici de l'exercice de ces vertus ; mais de leur habitude, telle qu'elle fut infuse dans l'âme de Jésus-Christ, au moment de sa création, et de son union avec le verbe. Cette habitude étoit d'abord à un si haut point de perfection, qu'elle ne pouvoit croître, et que les actes qu'il en produisit depuis, n'y ajoutèrent rien.

Quand aux qualités naturelles , elles répondoient en lui aux surnaturelles. Son âme fut douée de facultés plus excellentes , sans comparaison que celles des esprits bien heureux et enrichie des plus hautes connoissances , qu'elle puisoit immédiatement dans le sein de la divinité. Ses sentimens étoient d'une droiture, d'une noblesse, d'une pureté, d'une délicatesse, qu'il est impossible de concevoir. Toutes ses passions se réduisoient à l'amour du vrai bien , et à la haine du vrai mal. Il n'étoit susceptible ni d'esprit propre, ni de volonté propre , ni d'amour-propre. La personne du verbe commandoit tout, animoit tout, dirigeoit tout , s'approprioit tout ; l'humanité sainte opéroit ou souffroit conformément à sa nature , sans pouvoir se rien attribuer , ni rien rapporter à elle. Maître absolu de son imagination et de ses passions, il n'en éprouvoit que les impressions qu'il vouloit, quand il vouloit , et autant qu'il vouloit ; et il ne vouloit rien à cet égard que ce qui avoit été réglé par son père , et conséquemment par lui-même en tant que Dieu. Il ne s'est rien passé dans son âme , soit indépendamment , soit dé-

pendamment du corps, soit par sa volonté, soit par une volonté étrangère, qui n'eût été résolu de toute éternité, dont il n'eût une connoissance anticipée, qui ne se rapportât au grand objet de sa mission, et qu'il n'ait librement accepté et accompli dans la vue de remplir cet objet. Son corps, formé par le Saint-Esprit, avoit toutes les dispositions requises pour seconder parfaitement les opérations de l'âme. Leur union, leur concert, leur subordination étoient admirables; et jamais instrument ne correspondit plus fidèlement au ressort intérieur qui la gouvernoit. En un mot, Jésus - Christ, quoique sujet, parce qu'il le vouloit bien, à toutes nos infirmités naturelles, étoit selon l'âme et selon le corps, le chef-d'œuvre le plus accompli, qui soit sorti des mains du créateur : le premier homme n'en approchoit pas; et par son union avec le verbe l'humanité en lui a été élevée à une sainteté, qui ne peut être inférieure qu'à celle de Dieu seul.

Telles ont été les suites nécessaires de l'Incarnation, par rapport à J.-C. Jugeons par-là de son intérieur. Que ces idées ne

nous quittent pas , et qu'elles nous dirigent dans le détail où nous allons entrer.

Effrayés d'une perfection qu'il n'est pas possible à aucune intelligence créée de se représenter, vous me demanderez en quoi il dépend de nous d'imiter l'intérieur de Jésus-Christ, tel que je viens de l'exposer. Je vous réponds que cela ne dépend pas de nous , et que ce n'est pas non plus ce qui est proposé à notre imitation. Jésus-Christ, comme homme, n'a rien mis du sien dans les dispositions parfaites où l'a mis son union avec le verbe. Cette union, qui comprenoit la plénitude de toutes les grâces, étoit un pur don de Dieu; et sa sainte humanité n'en a été favorisée qu'en conséquence du grand dessein que Dieu avoit formé sur elle. Elle étoit destinée à être la réparatrice de la gloire de Dieu, à payer le prix de notre rédemption, à satisfaire pour tous nos péchés, à nous remettre dans la voie du ciel, à nous mériter toutes les grâces qui nous y conduisent. Jésus-Christ seul (1) est l'agneau

---

(1) Joan. I. 29.

de Dieu , qui ôte le péché du monde ; il est le seul vrai adorateur qui ait adoré Dieu en esprit et en vérité , en son nom et au nôtre. Il est la seule victime que nous puissions lui offrir , qui lui soit agréable , qui l'honore d'une manière digne de lui , qui nous autorise à lui demander tout ce qui peut contribuer à notre salut , et qui ne lui permette pas de nous le refuser. Ce dessein de Dieu sur J.-C. est unique.

Dieu n'a jamais eu , ni n'aura jamais de pareil dessein sur aucun des élus : ainsi il n'a point fait , ni ne fera en leur faveur rien de semblable à ce qu'il a fait pour lui. Mais il est certain , et la foi nous l'apprend , que Dieu a sur chacun des élus des desseins particuliers de sainteté ; il est certain qu'outre les dispositions naturelles , relatives à ces desseins , il leur a préparé une chaîne de grâces propres à les élever à ce degré de sainteté , et qu'il ne dépend pas de lui qu'ils n'y parviennent. En ce sens , il est vrai qu'ils a fait pour eux la même chose que pour Jésus-Christ , et qu'il attend d'eux une correspondance proportionnée. Persuadons-nous donc bien que rien ne

nous manque de la part de Dieu , comme rien n'a manqué à Jésus - Christ ; qu'il n'exige de nous, comme de lui, qu'à raison de ce qu'il nous a donné, et de ce qu'il nous a mis en état de faire et de souffrir pour lui. L'un a reçu cinq talens , l'autre deux , l'autre un , chacun selon sa capacité. Ce qu'il nous demande avec justice , est que nous mettions ces talens à profit, selon ce qu'ils doivent rapporter. Le champ de nos cœurs, où est semé le bon grain, n'est pas dans tous d'une égale fertilité. Celui-ci ne peut rendre que trente pour un ; celui-là peut rendre jusqu'à soixante , et quelques-uns jusqu'à cent. Ces différens degrés de fertilité sont un don de Dieu, qui met dans chaque âme ce qu'il lui plait , suivant les desseins qu'il a sur elle. Mais il dépend de nous de faire valoir ce don de Dieu, à proportion de ce qu'il a droit d'en attendre ; et nous sommes plus ou moins coupables , si le profit ne répond pas à la mesure des talens , ni la moisson à la fertilité de la terre , par le défaut de notre coopération. Voilà uniquement en quoi il nous est proposé d'imiter l'Intérieur de Jésus-Christ ,



ce qui est tout - à - fait en notre pouvoir.

Laissons donc les regrets inutiles sur le passé. Demandons-en sincèrement pardon, nous l'obtiendrons, si nous sommes résolus de mieux faire à l'avenir. Voyons où nous en sommes ; et commençons par bien user de la grâce présente. Que notre fidélité se soutienne ; ne nous rebutons pas des chutes , pourvu que nous nous en relevions au plutôt ; elles n'auront d'autre effet que de nous humilier , de nous encourager , de diminuer notre confiance en nous-mêmes , et d'augmenter celle que nous devons mettre en Dieu.

---

## CHAPITRE II.

### *Dévouement de Jésus-Christ en entrant au monde.*

---

LE premier acte que fit Jésus-Christ en entrant au monde , c'est-à-dire au moment de sa conception dans le sein de Marie , fut de se dévouer absolument à toutes les volontés de son père. C'est saint Paul qui

nous en assure, et qui lui fait alors préférer de cœur les paroles d'un psaume, qui contiennent cette offrande. *Pour cette raison, à son entrée dans le monde il dit : Vous n'avez point accepté les hosties ni les oblations ; mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes et les victimes pour le péché ne vous ont point été agréables. Alors j'ai dit : Voici que je viens : il est écrit à la tête du livre à mon sujet, que j'accomplisse, ô Dieu, votre volonté. (1)* Le psaume ajoute : *Mon Dieu, j'y consens ; et votre loi est au milieu de mon cœur (2).* Voilà donc Jésus-Christ qui se substitue aux sacrifices de l'ancienne loi, lesquels n'étoient que l'ombre et la figure du sien. Il offre et dévoue son corps à la place des holocaustes, des victimes d'expiations, des hosties d'actions de grâces et d'impétration : victimes qui par elles-mêmes n'avoient rien que Dieu pût agréer, rien qui fût propre à l'honorer, à reconnaître ses bienfaits, à expier les péchés, à attirer sa grâce sur les hommes.

---

(1) Hebr. X. 5, 6, 7. — (2) Psalm. 39.

Par ce grand acte de dévouement, Jésus-Christ reconnoît solennellement qu'il n'est point à lui, qu'il n'existe point pour lui, qu'il n'a reçu un corps que pour l'immoler à la gloire de son père, et pour le salut du genre humain. Il l'immole d'avance d'une volonté prompte, généreuse, également libre et soumise.

Que d'actes renfermés dans ce seul acte. Acte d'adoration la plus profonde, d'hommage rendu à la majesté suprême, et au domaine de Dieu, par un Homme-Dieu. Acte d'amour le plus parfait, par lequel il consacre sa vie à celui de qui il la tient. Acte d'obéissance à toutes les volontés de son père sur lui. Acte d'humilité, ou plutôt d'anéantissement, se mettant dans l'état d'une victime destinée à être détruite et consumée. Acte d'une charité incompréhensible pour les hommes, au nom et à la place desquels il se dévoue, afin de les retirer de l'enfer, et de les rétablir dans leurs droits à l'héritage céleste. Toute la suite de la vie de Jésus-Christ n'a été que le développement et l'exécution de ce premier acte, qui en effet en embrassoit distinctement jusqu'aux moindres circonstances.

Car en cet instant même il eut une vue claire et détaillée de toutes ses souffrances intérieures et extérieures. Il en connut le nombre, la variété, le degré, la durée : tout lui fut montré ; il accepta tout ; et il entra ainsi dans cette longue carrière de peines , qui devoit se terminer par la croix. Elle lui fut toujours présente cette croix ; et à chaque pas qu'il faisoit, il s'avançoit, vers elle, le sachant, le voulant, le désirant ardemment, sans s'arrêter ni s'en détourner.

Ici l'intérieur de Jésus commence d'être le modèle du chrétien, et je ne crains pas de dire que c'est là le point capital de son imitation, et que tout le reste en dépend. Le dévouement à Dieu est l'âme de la piété ; il n'est pas moins possible de concevoir de véritable religion sans cela. *On ne rend*, dit saint Augustin, de culte à Dieu que par l'amour ; et il est évident qu'on ne l'aime, qu'autant qu'on lui est dévoué. Ainsi l'on n'est, et l'on ne peut être chrétien que par le dévouement de l'esprit et du cœur ; les démonstrations et les pratiques extérieures, ne sont qu'une vaine grimace, si elles ne

sont l'expression de ce dévouement, qui doit se manifester dans toute la conduite.

Pour en connoître la nature et les qualités, étudiez celui de Jésus-Christ, et conformez-vous y en vous soumettant, comme lui, en tout et sans réserve à la volonté divine, en vous consacrant, comme lui, avant tout et par-dessus tout à la gloire de Dieu, en subordonnant vos intérêts même spirituels et éternels aux siens, et en ne les envisageant que dans les siens. Penser à son salut uniquement par rapport à soi ; remplir ses devoirs de chrétien dans la crainte de se damner, et dans la vue d'assurer son bonheur, c'est une bonne disposition sans doute, mais une disposition très-imparfaite ; c'est être dévoué à soi-même plutôt qu'à Dieu. Quoique l'intérêt de Dieu n'en soit point exclus, ce qui la rendroit criminelle ; il n'y tient néanmoins que le second rang, tandis que l'ordre veut qu'il soit au premier. La crainte est le commencement de la sagesse ; l'espérance en est le progrès ; mais l'amour et le dévouement en sont la consommation : Ayez la vue de votre salut, ayez celle de votre per-

fection et de votre sainteté, Dieu vous l'ordonne; mais ne vous fixez point à cette vue, élevez-vous plus haut, et envisagez dans votre sainteté et dans votre salut la gloire de Dieu, qui est sa dernière fin, et qui doit être la vôtre.

Ainsi l'a entendu et pratiqué Jésus-Christ; et ce n'est pas ici un point de conseil, c'est un précepte aussi formel et aussi exprès que celui d'aimer Dieu de tout son cœur. Expliquez le précepte de l'amour de Dieu comme il vous plaira, vous trouverez qu'il suppose le dévouement, et qu'il ne peut être accompli que par là. On ne réfléchit pas assez là-dessus dans le christianisme; et j'ose le dire, les prédicateurs, les confesseurs, les écrivains sur les matières de piété, n'insistent pas assez sur ce point, qui est l'objet principal de l'imitation de Jésus-Christ. Si ce n'est point là la source des désordres des chrétiens, c'est du moins celle de leur tiédeur, de leur lâcheté, de leur imperfection; c'est aussi celle de leurs scrupules, de leurs doutes, de leurs anxietés, et de toutes les peines de conscience qui les tourmentent. Une âme,

tout-à-fait dévouée est mise par la grâce au-dessus de ces peines, qui ne viennent que d'un cœur étroit, intéressé, qui dispute avec Dieu sur ce qu'il doit lui donner, ou ce qu'il peut lui refuser. Si elle est tourmentée, c'est par voie de purification et d'épreuve; c'est Dieu qui l'exerce parce qu'elle lui est dévouée; et non elle-même qui se trouble et s'agite, *parce qu'elle ne l'est pas*. Elle entre aussi par son dévouement dans le sentier de la perfection, et tant qu'elle y persiste, elle ne sauroit devenir ni tiède, ni lâche. Tant qu'elle demeure dévouée, elle est sous l'empire de la grâce, et la nature ne peut commencer d'avoir prise sur elle, que lorsqu'elle relâche les nœuds de son dévouement.

On demande pourquoi les premiers chrétiens étoient presque tous des hommes intérieurs, au point qu'ils ne concevoient pas qu'on pût être chrétien, sans être intérieur; et pourquoi au contraire les chrétiens de nos jours n'ont pas même la plupart l'idée de la vie intérieure, ne la croient pas essentielle au christianisme, et la regardent, les uns comme une belle chimère, les au-

tres comme une mysticité dangereuse , dont il faut s'éloigner avec horreur. La raison n'en est pas difficile à rendre. Les premiers chrétiens qui étoient ou des juifs ou des payens convertis , étoient intimement persuadés qu'embrasser la religion chrétienne , et se dévouer à Dieu à l'exemple de Jésus-Christ , c'étoit absolument la même chose ; qu'un chrétien étoit un homme céleste , qui ne tenoit à la terre que par nécessité , et qui devoit être toujours prêt à sacrifier biens , amis , parens , patrie , réputation , vie même , quand l'intérêt de Dieu le demandoit ; qu'il ne devoit plus écouter ni suivre en rien les mouvemens de la nature corrompue , mais se livrer entièrement aux impressions de la grâce , se laisser gouverner par l'esprit de Dieu , et se conduire en tout par des principes surnaturels. Le baptême étoit pour eux une consécration à Dieu , un divorce éternel avec le monde et le démon , un renoncement absolu à eux-mêmes , une mort totale au péché , un engagement irrévocable à une vie nouvelle , un revêtement de Jésus-Christ. C'est sur ce pied là , qu'ils le recevoient avec une parfaite con-



naissance de cause; et au sortir de ce bain salutaire, tout leur soin étoit de se maintenir dans la pureté de conscience qui en étoit l'effet, par la fuite des occasions, par l'usage continuel de la prière, des sacremens, de la parole de Dieu; par la pratique exacte des vertus chrétiennes. Pour leurs enfans, qui recevoient le baptême dès leur naissance, ils leur en rappeloient sans cesse les obligations, ils les formoient à la piété; ils les menaient ou les portoient de bonne heure aux assemblées; ils leur procuroient ou leur donnoient eux-mêmes les instructions nécessaires, et n'avoient rien tant à cœur que de les conserver dans l'innocence. De tels enfans dévoués à Dieu par leurs parens, ratifioient ce dévouement dès le premier usage de leur raison; et la grâce ne rencontroit aucun obstacle dans des cœurs si bien préparés.

A-t-on du christianisme les mêmes idées aujourd'hui; et les parens les inspirent-ils de bonne heure à leurs enfans? Presqu'aussi-tôt chrétiens que nés, nous rappelons-nous dans la suite les engagements qu'on a pris pour nous au baptême, et que

nous n'étions pas en état de connoître ? Les renouvelons-nous en notre propre nom ? prenons-nous même soin de nous instruire en quoi ils consistent ? Si l'on nous disoit, d'après saint Paul, qu'en vertu de notre baptême nous ne sommes plus à nous, que nous appartenons à Jésus-Christ, que nous devons être revêtus de Jésus-Christ, en avoir les pensées et les sentimens, et les exprimer dans notre conduite ; qu'il ne s'agit même plus de nous dévouer à lui, puisque nous le sommes déjà par notre qualité de chrétiens ; mais de nous comporter en tout comme étant dévoués à son service, c'est-à-dire de ne vivre que pour lui, et d'être morts à tout le reste : si, dis-je, on nous tenoit un tel langage, le comprendrions-nous ? croirions-nous qu'il s'adresse à nous ? et en y confrontant notre manière de penser et d'agir, ne serions-nous pas forcés d'avouer qu'il nous est tout-à-fait étranger ? Ceux qui font profession de piété ( car je ne parle ici que de ceux-là ) sont fidèles aux devoirs essentiels qui les obligent, sous peine de péché ; les plus fervens y ajoutent quel-

ques pratiques extérieures de dévotion. Presque tous, même dans les états les plus saints, servent Dieu pour eux-mêmes, et non pour lui; ils n'ont en vue que de se sauver; et s'ils pensent à se sanctifier, c'est pour s'approprier leur perfection, et en faire secrètement la pâture de leur amour-propre. Mais de s'oublier eux-mêmes, ou du moins de ne se regarder qu'après Dieu, et en Dieu; mais de se rapporter tout entier à Dieu; mais de s'occuper principalement de ses intérêts, de sa volonté, de son bon plaisir, comme étant tous dévoués à sa gloire, et ne devant respirer que sa gloire; d'être dans la disposition habituelle de tout faire, de tout souffrir, de tout sacrifier pour lui; et de croire que tel est le premier devoir, la dernière fin, et ce qui constitue proprement l'essence du chrétien, c'est une morale qui n'est pratiquée; connue, entendue, presque de personne; parce que pour l'entendre et la mettre en pratique, il faudrait s'élever au-dessus de soi, se renoncer, se livrer entièrement à la grâce, se laisser gouverner en véritable enfant de Dieu, par l'esprit de Dieu.

Une telle manière de penser et de vivre est , dit-on , au-dessous de la nature. Sans doute elle l'est ; mais un disciple de J.-C. , un imitateur de Jésus-Christ, ne doit-il pas être tout surnaturel et tout divin ? Ne s'écarte-t-il pas de son modèle, dès qu'il suit en quoi que ce soit la nature ? Peut-il être dévoué à son exemple , dès qu'il se croit en droit d'accorder quelque chose à la nature ? Si Jésus-Christ a mis quelque borne, quelque réserve à son dévouement, nous sommes autorisés à en mettre après lui ; mais s'il n'en a pas mis, s'il n'en a pas pu mettre, de quel droit en mettrions-nous ? N'est-ce pas pour nous qu'il s'est dévoué ? ne nous représentoit-il pas ? ne s'engageoit-il pas en notre nom ? Sommes-nous libres après cela de ne pas nous dévouer à Dieu , ou de restreindre comme il nous plaira notre dévouement ?

Mais un dévouement si universel et si absolu n'est pas praticable. Il faut bien qu'il le soit , puisque c'est le point capital en quoi Jésus-Christ nous tient lieu de modèle ; c'est par-là qu'il a commencé, et par-là qu'il veut que nous commencions ; nous

n'entrerons jamais dans la véritable vie chrétienne que par cette porte. Il faut bien qu'un tel dévouement soit praticable , puisqu'on ne peut aimer Dieu de tout son cœur qu'en le pratiquant. Vous n'aimez Dieu qu'avec réserve , si vous ne lui êtes dévoué qu'avec réserve ; cela est évident : vous renoncez donc formellement à accomplir le premier et le plus grand des préceptes , si vous ne portez pas votre dévouement aussi loin qu'il peut aller , et que la grâce vous l'inspire. Il faut bien qu'il soit praticable , puisque tous les saints , c'est-à-dire tout ce qu'il y a eu de vrais et de parfaits chrétiens , l'ont pratiqué , et ne sont devenus saints qu'en le pratiquant. Lisez leurs avis ; et vous verrez que la première chose qu'ils ont faite , lorsqu'ils ont été touchés de la grâce , a été de se dévouer à Dieu , qui en conséquence a pris possession d'eux , et a disposé d'eux , comme il lui a plu , pour sa gloire. Les uns se sont donnés à lui plutôt , les autres plus tard ; les uns avoient vécu auparavant dans l'innocence ; les autres avoient été pécheurs ; les uns ont embrassé un genre de vie , les

autres un autre, chacun selon sa vocation ; mais tous ont été dévoués à Dieu ; c'est par ce premier pas qu'ils sont entrés dans la voie de la sainteté chrétienne ; et ils ne sont parvenus à la perfection, que par leur persévérance dans ce dévouement. Leur grâce a été inégale ; mais tous ont été fidèles à la grâce ; ils ont du moins constamment voulu l'être ; ils se sont appliqués sérieusement à l'être ; ils se sont reprochés les plus légères infidélités ; et ils ont fait servir leurs fautes passagères à leur sanctification.

Vous n'aspirez pas , dites-vous , à être un saint ; vous n'aspirez qu'à être un bon chrétien. Comme si les saints avoient aspiré à autre chose qu'à être de bons chrétiens ; où qu'ils eussent cru pouvoir le devenir autrement que par un entier dévouement. Ils n'ont jamais distingué , comme vous faites , la sainteté de la profession de chrétien , ni conçu cette profession sous une autre idée que celle du dévouement et d'une consécration de tout son être à Dieu. L'imperfection , le relâchement , et ensuite le désordre , ne se sont introduits dans le

christianisme , que depuis qu'on a fait cette fausse et pernicieuse distinction , et qu'on n'a plus mis dans le dévouement intérieur l'essence de la perfection chrétienne.

Vous ajoutez qu'exiger un tel dévouement , c'est assujettir le chrétien à une vie bien dure, et tout-à-fait intolérable. Vous vous trompez , et vous ne parlez ainsi que faute d'expérience. C'est précisément le contraire. Il n'est point de vie si douce et si heureuse que celle d'un chrétien dévoué ; il n'est pas même d'autre vie douce et heureuse que celle-là. Ne vous prévenez point contre ce que j'avance ; mais écoutez-moi , et consultez votre cœur. D'où viennent vos peines dans la pratique de la vertu ? Est-ce de la difficulté des objets ? Non ; elles viennent du défaut de bonne volonté ; de votre résistance ; de ce que vous n'êtes pas fortement déterminé à embrasser tout bien , et à fuir tout mal ; de ce que vous voulez composer avec Dieu , lui accorder de certaines choses , et lui en refuser d'autres ; de ce que vous avez fixé de certaines bornes dans lesquelles vous êtes résolu de vous tenir ; de ce que vous prétendez ménager

la nature , et concilier , du moins jusqu'à un certain point , ses intérêts avec ce que la grâce demande de vous ; de ce qu'en un mot vous n'envisagez dans le service de Dieu que votre salut , et que vous êtes content , pourvu que vous ne mettiez point votre âme en danger. Il vous est aisé de vous convaincre vous-même que telle est la source de vos peines , et que c'est là ce qui vous rend le joug du Seigneur si dur , et son fardeau si pesant. Ajoutez que comme vous êtes resserré à l'égard de Dieu , Dieu l'est aussi à votre égard. Il ne vous donne point ces grâces puissantes , qui vous feroient triompher de tous les obstacles ; il ne vous les doit point , et vous en êtes positivement indigne par la bassesse de vos sentimens et la manière dont vous le traitez. Il ne vous fait point goûter ses douceurs dans vos exercices de piété ; elles sont réservées aux âmes qui lui sont dévouées. Vous êtes froid pour lui ; il l'est pour vous ; et cette froideur mutuelle vous rend nécessairement lâche , languissant dans son service , vous vous traînez avec effort dans un sentier que tout conspire à vous faire



trouver étroit, difficile, hérissé d'épines, et où vous succombez à chaque pas.

Demandez aux chrétiens qui se sont généreusement dévoués à Dieu, s'ils ne courent pas, s'ils ne volent pas dans cette même voie où vous marchez avec tant de peine ; si elle ne s'élargit pas, et ne s'applanit pas pour eux à mesure qu'ils avancent ; s'ils sont las, épuisés, dégoûtés comme vous, et tentés à tout instant de retourner en arrière. Cependant ils en font incomparablement plus que vous ; ils ne s'épargnent sur rien ; ils appréhendent toujours de n'en pas faire assez ; ils se chargent de tout le fardeau, et loin d'en rien diminuer, ils ajoutent le conseil au précepte, et ce qui n'est que de perfection à ce qui est d'obligation. La vie qu'ils mènent épouvante et fait frémir votre lâcheté. Demandez-leur s'ils voudroient la changer pour la vôtre ; si elle n'abonde pas pour eux en consolation ; si une seule visite du Seigneur ne la dédommage pas de toutes leurs souffrances ; s'ils ne jouissent pas d'une paix inaltérable, d'une paix qui, selon saint Paul, surpasse tout sentiment,

et qui est pour eux un avant-goût des délicesses célestes. Vous les plaignez ; vous ne concevez pas comment ils peuvent soutenir une telle vie. Ils vous plaignent à leur tour avec bien plus de raison ; ils gémissent sur votre aveuglement et votre folie, et ils ne comprennent pas qu'on puisse consentir comme vous à se rendre malheureux , en servant aussi mal que vous faites un aussi grand, un aussi bon maître que Dieu. Nommez-moi un seul saint qui n'ait pas été dans ces sentimens ; un seul qui n'ait pas regardé comme l'époque de son bonheur le jour où il s'est pleinement dévoué à Dieu ; un seul qui, comme saint Augustin , n'ait pas regretté de ne s'être pas dévoué plutôt à lui ?

Après tout , est-il rien de plus juste , de plus raisonnable , que ce dévouement qu'on vous propose, comme l'entrée de la vie chrétienne ? Que vous demande-t-on ? Une disposition sincère et généreuse d'esprit et de cœur qui vous porte à vous donner entièrement à Dieu ; à laisser avec une plaine confiance à sa providence le soin de disposer de toute la suite de votre vie ; à

vous livrer à la direction de sa grâce , renonçant à vous conduire vous-même , parce que vous en êtes incapable , et que vous ne pouvez que vous perdre ; à accepter d'avance les croix qu'il plaira à sa bonté de vous envoyer pour votre salut , afin que quand elles viendront , elles vous surprennent moins , parce qu'elles vous y trouveront préparé ; afin que vous les receviez avec plus de soumission , que vous les portiez avec plus de paix , de patience et d'amour , que Dieu en tire plus de gloire et vous plus de profit ; à seconder Dieu , en un mot , dans les desseins de prédestination qu'il a formés sur vous de toute éternité , et à ne mettre aucun obstacle à leur accomplissement , qui se terminera infailliblement à votre bonheur éternel. Voilà uniquement ce qu'on vous demande. Pouvez-vous le refuser , soit que vous considériez la chose du côté de Dieu , soit que vous l'envisagiez par rapport à vous ?

De qui tenez-vous votre être , et la conservation de votre existence à tous les instans ? N'est-ce pas de Dieu ? Vous a-t-il créé pour vous ou pour lui ? Peut-il

cesser d'être votre maître? Pouvez-vous vous soustraire à son souverain domaine? Et de gré ou de force ne faut-il pas que vous en dépendiez? Cette liberté dont vous lui êtes redevable, l'avez-vous reçue pour en user comme il vous plaira? Votre premier devoir n'est-il pas de la lui consacrer? Mais si vous lui devez votre liberté, il ne vous reste plus rien qui soit en votre puissance. Si vous appartenez déjà à Dieu comme homme, vous lui appartenez à un nouveau titre comme chrétien. Voyez ce qu'il a fait pour vous, de quel inévitable abîme de malheurs il vous a tiré, ce que votre âme lui a coûté, l'amour inconcevable qu'il lui a témoigné, le désir qu'il a de la sauver, le soin qu'il en prend, les secours généraux et particuliers qu'il lui prodigue; parcourez enfin tous les motifs que vous propose la religion; vous n'en trouverez pas un seul qui ne vous presse fortement de vous dévouer à Dieu, qui ne vous en impose la plus étroite obligation.

Quand à votre avantage spirituel, soit pour le temps, soit pour l'éternité, il ne peut se rencontrer que dans votre dévoue-

ment, il y est attaché, il en dépend absolument. Vous ne vivrez heureux, qu'autant que vous serez dévoué; vous n'assurerez votre salut que par là, et quel que soit votre état durant la vie; si vous ne mourez pas dans cette disposition de dévouement, le ciel vous sera fermé sans retour.

Vous craignez, dites-vous, les suites d'un pareil dévouement. Quelles suites? Est-ce la gêne à laquelle il vous tiendra assujetti? Vous ne savez donc pas ce que dit saint Paul, qu'où est l'esprit de Dieu, là est la liberté? (1) Est-ce la privation de toute consolation humaine? Ignorez-vous que la consolation qu'on cherche dans les créatures, est vaine; qu'elle peut flatter l'amour-propre, mais qu'elle ne pénètre point jusqu'au cœur, qu'elle ne l'adoucit point, qu'elle ne le contente point? Et doutez-vous que Dieu ne console intimement, ou qu'il ne soutienne puissamment une âme assez généreuse, assez abandonnée, pour ne recourir qu'à lui dans toutes ses

---

(1) 2. Cor. III. 17.

peines ? Appréhendez - vous que Dieu ne vous mène trop loin , et qu'abusant de la donation que vous lui aurez faite de vous-même , il ne vous traite en maître dur et impitoyable ? En vérité , y pensez-vous de vous faire une telle idée de Dieu ? Vous le connoissez bien mal , et vous ne pouvez pas outrager plus sensiblement son amour. Se plait-il donc à vous tourmenter ? Et ce qu'il exige de nous , n'est-ce pas pour notre avantage qu'il l'exige ? N'avons-nous pas le plus grand intérêt à lui donner toutes les preuves possibles de notre amour ? Et n'est-ce pas nous qui en recueillons le fruit dès cette vie même ? D'ailleurs , reposez-vous en sur sa sagesse et sur sa bonté. Il ne vous demandera à mesure , que ce qu'il vous aura mis en état de faire ou de souffrir ; ce qu'il veut de vous , il fera en sorte que vous le veuillez vous-même ; il tirera votre exprès consentement ; en un mot , il n'usera point de contrainte , et il n'emploiera pour vous déterminer que la douceur et la force de l'amour. Il y va de sa gloire d'être servi de la sorte ; il ne veut point d'une obéissance forcée , et c'est afin

qu'elle soit libre qu'il exige avant tout le dévouement de votre volonté.

Ce dévouement, direz-vous enfin, m'engage à des croix, auxquelles je ne serois pas exposé sans cela. Voilà en effet ce qui arrête les âmes pusillanimes. Mais qu'elles m'écoutent un moment. Il faut renoncer à l'évangile, ou convenir qu'on ne peut être sauvé qu'en portant sa croix à la suite de Jésus-Christ. Cette croix est évidemment du choix de Dieu, et non pas du nôtre; c'est lui qui l'impose à chacun de nous, selon les desseins de sanctification qu'il a sur chaque âme. A quoi vous engagez-vous donc en vous dévouant à Dieu? Uniquement à porter la croix qu'il vous a destinée, à laquelle est attachée votre salut, et la sainteté où vous êtes appelé. Vous ne connoissez pas cette croix; mais vous savez en général qu'elle vous est nécessaire, que si vous ne la portez pas, vous courez risque de vous perdre; qu'au moins vous ne parviendrez pas à la perfection que Dieu attend de vous; et que si vous vous sauvez, ce ne sera que par le regret de ne l'avoir portée. Vous l'acceptez donc, vous l'embrassez

d'avance ; et par-là vous vous disposez à la porter de bonne grâce , quand elle se présentera. Et qu'est-ce que cette croix pour le commun des chrétiens ? C'est la pratique fidelle et constante des maximes de l'évangile ; c'est l'exactitude à remplir les devoirs de son état , malgré les peines qui y sont attachées ; ce sont les contradictions , les afflictions , les accidens et les maux de toute espèce , auxquels la condition humaine nous assujettit , et que la providence ordonne ou permet , sans qu'il nous soit possible de nous y soustraire ; ce sont enfin les combats qu'il nous faut livrer à nous-mêmes , et les violences qu'il faut se faire , tant pour éviter le mal que pour pratiquer le bien. Y a-t-il rien là à quoi un vrai chrétien ne doive se soumettre d'avance de tout son cœur ? Et n'est-il pas vrai que par cette soumission il n'augmentera ni le nombre ni la rigueur de ses croix ; qu'au contraire il les rendra plus douces et plus supportables ?

J'avoue que la vie intérieure a ses croix qui lui sont propres. Mais au fond , la vie intérieure doit être la vie de tout chrétien ;



et quoi qu'on en puisse dire, elle est compatible avec tous les états. De plus, les croix qui lui sont propres, sont infiniment adoucies par les consolations qui l'accompagnent; enfin l'amour des croix est le vrai caractère des âmes intérieures: en sorte que si elles n'avoient pas toujours quelque chose à souffrir, la vie leur seroit insupportable.

A l'égard des croix extraordinaires, elles sont le partage d'un petit nombre d'âmes d'élite; ce n'est pas le dévouement qui les leur attire: mais Dieu, avant que de les leur proposer, sollicite d'elles ce dévouement comme une disposition indispensable; il leur montre comme à Jésus-Christ, sinon en détail, du moins en gros, les épreuves par où il veut les faire passer; et il ne les y soumet qu'après une acceptation volontaire de leur part. Si vous n'êtes pas destiné à de pareilles épreuves, votre dévouement général ne fera pas que vous les subissiez; et tout son effet sera de vous en procurer jusqu'à un certain point le mérite, comme si vous les aviez subies; si vous y êtes destiné, vous vous feriez un

Coste inexprimable de les craindre, et de refuser sous ce prétexte de vous dévouer sans réserve à toutes les volontés de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ.

---

### CHAPITRE III.

*Quels parens Jésus-Christ se choisit.*

---

Tout ce qui regarde Jésus-Christ a été arrêté de toute éternité dans le conseil des trois personnes divines; et il a réglé comme Dieu jusqu'à la moindre circonstance ce qu'il devoit éprouver comme homme; il l'a réglé, dis-je, par rapport au grand dessein de rendre à son père en notre nom, la gloire qui lui est dûe, et de sauver le genre humain.

Il est le seul d'entre les hommes, qui, maître de sa destinée, a choisi sa condition, et les parens dont il a voulu naître. David avait reçu de Dieu la promesse que le Messie sortiroit de sa race, et qu'il seroit

un jour assis sur son trône. Comment cette promesse s'accomplit-elle ? A l'entendre selon le sens humain, il nous semble qu'elle annonçoit à Jésus-Christ la naissance la plus éclatante ; que par une longue suite de rois ses aïeux , le sceptre de Juda passeroit entre ses mains , et qu'il mettroit le comble à la gloire de cette illustre famille. Mais que les idées de Dieu sont éloignées des nôtres ! Il attend, pour donner au monde ce Messie tant promis , non seulement que les descendans de David soient déchus depuis plusieurs siècles de la royauté , mais qu'ils soient tombés dans une obscurité , dans une indigence qui les rende , pour ainsi dire, méconnoissables à eux-mêmes et à toute leur nation. Marie , qui devoit être sa mère, confinée à Nazareth, dans la Galilée, n'étoit riche que des biens spirituels ; et confondue dans la foule, elle ne se distinguoit que par sa piété , n'ayant d'ailleurs, pour subsister, que le travail de ses parens et le sien. Joseph , destiné à être son époux , et à passer dans l'opinion publique, pour le père du Messie, étoit un simple artisan. Ils étoient issus, l'un et

l'autre, du sang de David ; mais quelle chute de la dignité royale à leur condition ! Tels sont néanmoins les parens dont le fils du Très-Haut , daignant s'abaisser jusqu'à prendre notre nature , a fait le choix ; tel est le premier degré par lequel il s'est élevé à la royauté , la plus méprisable et la plus digne d'horreur selon nos vues ; mais la plus sublime et la plus glorieuse selon les vues de Dieu.

Qu'apprenons-nous ici ? et en quoi devons-nous imiter Jésus-Christ ? La condition noble ou vile ; riche ou pauvre , brillante ou obscure , dans laquelle nous naissons , ne dépend pas de nous ; et nous sommes soumis en ce point à l'ordre de la Providence. Mais ce qui dépend de nous , est de porter de notre condition , quelle qu'elle soit , le jugement qu'en a porté Jésus-Christ : si nous sommes nés grands , riches , puissans , de ne pas nous en faire un titre pour être vain, orgueilleux ; pour fouler aux pieds, et regarder à peine comme des hommes ceux qui sont d'un état très-inférieurs au nôtre ; si nous sommes nés dans la bassesse , la pauvreté , l'obscurité ,

de ne pas rougir de notre naissance , de ne pas nous efforcer de l'oublier et de la faire oublier aux autres , de ne pas porter envie aux conditions plus relevées , et gémir intérieurement de la nôtre , comme d'une humiliation.

Qui ne sait ce que pense à ce sujet , je ne dis pas le monde profane , mais le monde même chrétien , et qui fait profession d'une sincère piété ? Est-il un avantage qu'il mette au-dessus d'une haute naissance ? Est-il une disgrâce plus affligeante aux yeux de ceux en qui l'éducation a développé les sentimens , que d'être d'une basse extraction ? Ni la raison , ni l'évangile ne peuvent réussir à rabaisser l'orgueil des uns , et à étouffer l'envie et le dépit secret des autres : nous suçons ce préjugé avec le lait , et le premier usage que les enfans font de la réflexion , est de sentir ce qu'ils sont par leur naissance , de se mesurer avec ceux de leur âge , de se préférer avec dédain à ceux-ci , et de se voir avec chagrin au-dessous de ceux-là. Funeste effet de l'orgueil , qui n'est pas moindre dans les petits que dans les grands , et qui rend les uns

et les autres également malheureux et coupables.

Où sont , même dans les cloîtres et les autres asiles de l'humilité chrétienne , les âmes tout-à-fait guéries de ce préjugé ! qui ne se souviennent plus du rang qu'elles tenoient , ou qu'elles auroient pu tenir dans le monde , qui dans l'occasion n'en fassent pas ressouvenir les autres , ou qui ne soient pas flattées des égards qu'on leur témoigne ! Où sont les âmes qui n'aient pas l'esprit plus ou moins occupé , le cœur plus ou moins affecté de la bassesse de leur condition , qui ne se montrent pas sensibles , délicates , ombrageuses sur ce point , y rapportant tout , et s'imaginant voir en tout le mépris qu'on fait d'elles ! O quelle misère et quel tourment ! Que n'a pas fait Jésus , pour nous en délivrer ! C'est la première leçon qu'il nous ait donnée ; il l'a continuée toute sa vie ; il l'a portée à sa mort au plus haut point de perfection.

Mais pour sentir toute la vérité , toute la beauté , toute l'utilité de cette leçon ; pour en avoir le goût , pour en embrasser gaiement et généreusement la pratique ;

pour être en un mot solidement et profondément humble , en ce qui concerne la naissance et la condition , il faut être intérieur et adonné à l'oraison ; il faut réformer , d'après la doctrine et l'exemple de Jésus-Christ , notre manière de penser et de sentir ; il faut pénétrer bien avant dans son cœur et laisser sa grâce agir en toute liberté sur le nôtre. Ce n'est pas l'affaire d'un jour ; et l'ouvrage demeurera imparfait , si les épreuves ne mettent la dernière main à ce que la grâce et les réflexions salutaires auront commencé. Étudions-nous en toute occasion , et tant que nous apercevrons en nous quelque pente à nous estimer nous-mêmes , ou à craindre le mépris des autres , à raison de notre condition , ne cessons de nous reprocher notre peu de ressemblance avec Jésus-Christ.

Si les disciples pensoient comme le maître , ceux d'entr'eux qui sont d'une naissance distinguée , loin de s'en applaudir , seroient confus de n'être pas conformes en ce point à leur modèle ; ils seroient en garde contre la hauteur et la vanité que cet avantage humain leur inspire ; ils pren-

droient plaisir à s'abaisser au niveau des petits , loin de leur faire sentir leur supériorité , et de les écraser du poids de leur grandeur ; ils seroient modestes , prévenans , affables , et ne seroient pas si difficiles sur ce qu'ils croient qu'il leur est dû. Ceux au contraire qui occupent les derniers rangs dans la société , au lieu d'en être honteux et de s'en affliger , s'en feroient gloire et s'en féliciteroient comme d'un trait de conformité que la Providence leur a donné avec Jésus-Christ ; ils seroient contens et saintement avides des humiliations auxquelles les expose leur état , au lieu de les appréhender et de les fuir ; ils ne prendroient point tant de précautions pour dissimuler aux autres ce qu'ils sont ; ils ne feroient nul effort pour s'élever au-dessus de leur condition ; la tristesse , les soupçons , l'envie , la malignité , la haine , et les autres passions , filles de l'orgueil , seroient bannies de leur cœur. Les premiers n'abuseroient point de leur rang , de leur pouvoir , de leurs richesses ; les seconds vivroient heureux dans leur médiocrité et leur obscurité ; la morale chrétienne



tienne , bien entendue et bien pratiquée , introduiroit ainsi et maintiendrait , parmi les hommes , la seule égalité dont soit susceptible l'état de société , avec la concorde , l'union , la charité mutuelle , qui en sont les suites. O mon sauveur , dès votre naissance , et par votre naissance même , vous avez travaillé à nous rendre heureux , et si nous ne le sommes pas , c'est que nous refusons d'entrer dans vos vues et dans vos sentimens.



## CHAPITRE IV.

*Par où Jésus-Christ relève la bassesse de sa Naissance.*



CE seroit se livrer à des pensées absolument indignes de Dieu , de s'imaginer que Jésus-Christ ait choisi David pour un de ses ancêtres , parce qu'il étoit roi. Non , il ne lui a fait cet honneur que parce qu'il étoit un homme selon le cœur de Dieu ; et , comme je l'ai dit , la preuve que ce n'est

point la royauté qu'il a considérée en lui , c'est que pour naître de sa postérité , il a attendu qu'elle fût réduite à l'état le plus obscur. Ce n'est donc point par cet endroit qu'il a prétendu relever sa naissance : qu'auroit-elle eue de divin et de convenable au verbe fait chair ?

Qu'a-t-il donc fait ? Il s'est donné pour mère une vierge , qu'il s'est plu d'enrichir des dons les plus précieux de sa grâce ; une vierge qui , par un privilège unique , a été conçue sans péché ; qui , dès ce moment a été , et n'a jamais cessé d'être l'objet des complaisances du Seigneur par sa parfaite innocence, par son éminente sainteté, par l'assemblage de toutes les vertus , dans un degré qui ne convient qu'à elle.

Ce n'est pas tout , il n'a point voulu naître d'elle par la voie ordinaire ; mais , par une merveille inouïe jusqu'alors , et qui ne sera jamais renouvelée , il a formé dans son chaste sein , par l'opération du S.-Esprit, le corps auquel sa personne divine devoit s'unir ; et , par une suite du même prodige , ce corps animé paroîtra au jour sans porter la moindre atteinte à l'intégrité

de Marie. Arbitre souverain des lois de la nature, il les franchira toutes , pour donner à sa naissance une grandeur digne d'un Homme-Dieu.

Mais, pour accorder cette merveille avec l'humilité dont il vient présenter aux hommes le modèle , il la tiendra cachée toute sa vie , et elle ne sera révélée qu'après sa mort , par Marie aux apôtres , et par les évangélistes saint Mathieu et saint Luc à toute l'église. De plus , il couvrira du voile de l'union conjugale cet auguste Mystère , et il donnera à Marie un époux chaste comme elle , qui sera le témoin et le gardien de sa virginité. Aux yeux des hommes , Joseph passera pour son père ; il en exercera l'autorité ; il en aura les soins et la tendresse ; et il sera saint lui - même d'une sainteté approchante de celle de Marie.

Si la foi étoit, comme elle devoit l'être , l'unique règle de nos sentimens , de quoi s'applaudiroient , de quoi remerciroient Dieu des enfans vraiment chrétiens ; seroit-ce d'être nés dans la grandeur et dans l'opulence ? Non , mais d'avoir eu des

parens vertueux , de qui ils ont reçu une bonne éducation , et qui par leurs instructions , leurs exemples et leurs prières , les ont formés à la piété. On ne connoît pas assez dans les premières années tout le prix de cet avantage , d'où dépend le reste de la vie , et presque toujours notre bonheur éternel. Mais lorsqu'on est devenu capable de réflexion ; lorsque l'on envisage les dangers auxquels la jeunesse est exposée , et dont on a été préservé ; lorsqu'on observe quelle est sur toute la conduite , l'influence des bons principes qu'on nous a inculqués dès le bas âge ; et quelle est l'empire des bonnes habitudes qu'on a contractées de bonne heure ; lorsqu'on remarque quels sont dans les autres les effets d'une mauvaise éducation , les désordres où elle les précipite , sans qu'il soit presque possible de les retirer du mal , et de les ramener au bien : c'est alors que l'on se sent pénétré de reconnoissance envers Dieu , et qu'on le bénit mille fois d'un bienfait dont on est redevable à sa pure bonté , et qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de nous procurer.

## CHAPITRE V.

*Jésus dans le sein de sa Mère.*

**I**L n'en est pas d'un Enfant-Dieu comme des enfans ordinaires , qui dans le sein de leur mère n'ont que la vie animale , et encore bien imparfaite ; et dont l'âme enveloppée d'organes à peine formés , n'est capable d'aucune opération. L'âme de Jésus-Christ, dès le moment de son union avec le corps , non seulement a eu l'usage libre de ses facultés ; mais encore la connoissance entière et parfaite des objets sur lesquels elle devoit les exercer. Elle a donc commencé dès lors la pratique de son dévouement , et elle l'a continuée sans la moindre interruption. Elle adoroit Dieu son père , elle l'aimoit , elle se soumettoit à sa volonté ; elle acceptoit son état actuel , dont elle sentoit toute la foiblesse , toute l'humiliation , toutes les incommodités. Qui de nous voudroit revenir à un tel état avec une pleine jouissance

~~de sa raison et de sa réflexion?~~ Qui pourroit soutenir un martyre si long, si pénible, si gênant en toute manière? Quelle affreuse prison! Quel cachot obscur! Quel assujettissement de tous les membres ramassés, resserrés et privés de tout mouvement! Jésus-Christ est entré par-là dans sa douloureuse et humiliante carrière. C'est ainsi qu'il a commencé à s'anéantir devant son père; à nous apprendre ce que Dieu mérite de la part de sa créature, et l'état où nous devrions nous mettre pour l'honorer, si la chose dépendoit de nous. Ce qu'il consentoit d'être alors, il l'étoit pour nous, il l'étoit à notre place; il exploït notre orgueil, source de tous nos péchés; il nous en faisoit sentir le désordre et le crime.

Quelle gloire pour Dieu, de voir une personne divine réduite à un tel anéantissement, pour rendre hommage à sa majesté suprême! Quelle leçon pour nous, si nous savons la méditer et l'approfondir! Pour ce qui est de la comprendre parfaitement, jamais nous n'y parviendrons; et il falloit qu'elle fût incompréhensible, pour nous donner une juste idée de l'orgueil

humain : oui, il étoit nécessaire que les deux extrêmes, que deux infinis opposés fussent réunis dans la même personne, pour nous faire concevoir à quel point la créature doit s'abaisser devant Dieu ; et combien elle est coupable, lorsque par sa désobéissance elle ose s'égaliser et se préférer à lui. O humilité, premier devoir et première vertu du chrétien, qui pourra craindre d'excéder dans les sentimens que vous inspirez, en voyant jusqu'où Jésus-Christ vous a portée, même avant que de naître.

Unissons-nous aux adorations du verbe incarné dans le sein de Marie ; unissons-nous à son profond abaissement ; et que ce soit là le premier effet de notre dévouement. Hélas ! nous nous donnons à Dieu pour devenir quelque chose. Qu'il entre d'orgueil et d'amour-propre dans notre consécration ! Donnons-nous à lui, pour n'être plus rien, pour être entièrement consumés et détruits, pour perdre à jamais toute estime de nous-mêmes, toute recherche de notre propre grandeur, même spirituelle, toute vue intéressée, tout regard, tout retour sur nous-mêmes. Disparoiſsons une

bonne fois à nos propres yeux, et que Dieu seul soit tout pour nous.

Nous désirons de faire la véritable oraison. Commençons par en prendre une juste idée, et contemplons Jésus dans le sein de sa mère. Il prie, et de la manière la plus excellente. Il ne parle pas ; il ne médite pas ; il ne se répand pas en tendre affection. Son état même, accepté dans l'intention d'honorer Dieu, est sa prière. Cet état exprime éminemment tout ce que Dieu mérite, et de quelle manière il veut être adoré. L'oraison qui nous rappetisse, qui nous confond, qui nous humilie devant lui, qui nous laisse une vive impression de sa grandeur et de notre néant ; l'oraison qui rabaisse notre orgueil, qui désole notre amour propre, qui mortifie et détruit la nature, qui nous arrache tout appui, toute confiance en nous-mêmes, est la bonne oraison. Nous ne le croyons pas ; souvent nous en sommes mécontents ; et c'est celle qui est la plus agréable à Dieu, et dont il est plus glorifié, par la raison que nous en sommes plus humiliés. Ne jugeons pas de notre oraison ; nos jugemens



ne peuvent que nous tromper. Jésus-Christ n'a jamais réfléchi , ni pu réfléchir sur la sienne. Son âme y étoit perdue, et abîmée dans la Divinité.



## CHAPITRE VI.

*Naissance de Jésus-Christ à Bethléem.*



JÉSUS avoit été conçu à Nazareth , où demeuroient Joseph et Marie ; selon toutes les apparences humaines , c'étoit là qu'il devoit naître. Mais Dieu en avoit disposé autrement ; et les prophètes avoient annoncé que le Messie naîtroit à Bethléem de Juda , Cité de David. Pour accomplir cette prédiction , Dieu se sert d'un moyen qui sembloit n'y avoir aucun rapport. L'empereur Auguste ordonne un dénombrement de tous les sujets de l'Empire romain ; et en conséquence de son édit il falloit que chaque famille se rendît au lieu dont elle étoit originaire. Ainsi David étant né à Bethléem ,

Marie et Joseph qui étoient ses descendans , ne purent se dispenser de s'y rendre , ainsi que tous les autres qui étoient du même sang. Ni la grossesse de Marie qui étoit fort avancée , ni la nécessité du travail journalier d'où Joseph tiroit sa subsistance , ne les exempta de ce long et pénible voyage dans la saison la plus incommode.

Ames intérieures , arrêtez-vous un moment ici pour considérer à quel point il faut que vous dépendiez de la providence. Vous ne connoissez ni la suite des desseins de Dieu sur vous , ni la manière dont il doit les accomplir. Si vous formez de vous-mêmes le moindre projet ; si vous faites quelque démarche sans consulter Dieu ; si vous ne vous laissez pas gouverner absolument aux circonstances ; si sous quelque prétexte et pour quelque raison que ce soit vous ne cédez pas à ceux qui ont autorité sur vous ; vous rompez les desseins de Dieu , vous sortez de sa voie , vous n'êtes plus dans l'ordre ; et à quoi ne vous exposez-vous pas ? Jésus n'ignoroit pas en quel lieu il devoit naître. Mais son état ne lui permettant pas de disposer de lui-même , il s'abandonne

à la conduite de ses parens , à qui il inspire en secret de s'abandonner eux-mêmes à la providence , et de concourir ainsi sans le savoir à l'exécution de ses desseins. Ce point est le plus important de la vie spirituelle. Dès qu'on s'est dévoué à Dieu , on n'est plus à soi ; on n'a plus droit de disposer de soi ; il ne faut plus vouloir que ce que Dieu veut à chaque instant pour nous , et le suivre aveuglement , même dans les choses extérieures , telles que les changemens de lieu , partout où il lui plaira de nous conduire , vous aurez occasion d'observer cette dépendance et cette inviolable fidélité dans toute la suite de la vie de Jésus Christ ; et c'est en quoi les saints vraiment intérieurs se sont le plus appliqués à l'imiter , n'ayant de propre volonté sur rien.

Joseph et Marie arrivent à Bethléem , et cherchent un logement dans les hôtelleries ; ils n'en trouvent point , soit que tout fût occupé , soit qu'on les rebutât à cause de leur pauvreté. Jésus étoit celui qui essuyoit principalement ces rebuts , et qui se les étoit ménagés. Ce que saint Jean a écrit *qu'il est venu dans son propre domaine , et que les*

*siens ne l'ont pas reçu*, (1) s'est vérifié de lui-même, avant sa naissance. Ses parens ont partagé avec lui cet opprobre, à cause du bonheur qu'ils avoient de lui appartenir, et ils y furent moins sensibles pour eux, que pour lui.

Les voilà donc réduits à se retirer dans une étable abandonnée, où il les conduisit lui-même. C'étoit dans cet endroit que de toute éternité le Roi, le sauveur de l'univers avoit résolu de naître, couché dans une crèche, sur un peu de paille, enveloppé de pauvres langes, destitué de tout secours, exposé à toutes les rigueurs de la saison. Il souffre en cet état tout ce qu'un enfant peut souffrir; il est humilié, autant qu'il lui étoit possible de l'être. Mais il accepte avec joie et les souffrances et les humiliations, parce qu'elles tournent à la gloire de son père, et qu'elles apportent la paix aux hommes de bonne volonté.

Innocente et tendre victime de l'amour, quel cœur assez dur ne seroit pas touché en vous regardant des yeux de la foi, et en songeant que c'est pour nous qu'il vous a plu

---

(1) Joan. I, 11.

de naître ainsi ? Qui ne mêleroit ses larmes aux vôtres ! Mais ce n'est pas une vaine compassion, ni de stériles sentimens qu'il attend de nous ; il ne veut pas qu'on le plaigne, ni qu'on s'attendrisse sur lui ; mais qu'on l'imite, et qu'on le seconde en ce qu'il fait pour détruire notre orgueil et notre sensualité. Ces deux vices, l'un de l'esprit l'autre de la chair, sont le principe de tous nos péchés. Unissons-nous à Jésus naissant, expions avec lui et par lui ceux qu'ils nous ont fait commettre, et prévenons ceux auxquels ils nous tiennent sans cesse exposés. Attaquons ce mal si profond jusque dans sa racine, et ne nous bornons pas à couper des branches qui repousseront toujours. Embrassons la pratique des vertus contraires, et faisons notre capital de l'humilité et de la mortification. La vie spirituelle n'a point d'autre objet que de combattre, et d'exterminer, s'il se peut, notre nature orgueilleuse et sensuelle. Prenez-y bien garde, et vous verrez qu'elle ne tend qu'à faire mourir les sens, en attirant l'âme au-dedans par le recueillement et le saint exercice de la présence de Dieu ;

qu'à humilier l'esprit, en liant ses facultés par une oraison nue, obscure, vuide en apparence de tout objet, où l'on croit être oisif, parce que l'imagination ne représente rien, que la mémoire ne rappelle rien, que l'entendement n'aperçoit rien et ne raisonne sur rien, que la volonté elle-même ne produit souvent aucun acte marqué, dont elle puisse se rendre témoignage. Si cette oraison est douce, lorsque Dieu y fait sentir sa présence, qu'elle est pénible, qu'elle est désolante et crucifiante, lorsqu'il paroît se retirer, et que son absence dure long-temps ! Mais aussi qu'elle nous est utile par la peine même qu'elle nous cause ! puisque ce qui pâtit en nous, c'est le propre esprit, c'est la propre volonté, que la grâce se propose d'anéantir, pour nous rendre conformes à Jésus-Christ. Que l'on soit humble d'une semblable oraison, dont la nature est mécontente ; parce qu'elle n'y trouve que sa destruction !

Est-il étonnant que tant de chrétiens qui ne cherchent qu'à se contenter eux-mêmes dans la pratique de la piété, aient une si grande aversion pour la vie inté-

rieure , qui est une mort continuelle à soi-même ? L'amour-propre veut vivre de tout et partout ; il renoncera volontiers aux plaisirs des sens , pour goûter les douceurs spirituelles , qui sont bien autrement savoureuses et délicates. L'esprit orgueilleux quittera sans peine toute autre occupation pour une oraison sublime , remplie de lumières et de grands sentimens , qui lui inspirera autant d'estime de lui-même , que de mépris des autres. Mais qu'on lui parle d'une oraison sèche et de pure foi , où l'on ne voit rien , où l'on ne sent rien , il n'en veut point , et il abandonne tout , plutôt que d'y entrer. Que sera-ce donc des autres croix et des autres épreuves de la vie intérieure , s'il ne peut soutenir celles qui se présentent dès l'entrée de la carrière ?

Ne nous y méprenons point , et ne nous formons point de fausses idées , qui n'aboutiroient qu'à notre illusion , et à notre perte. L'état intérieur et extérieur de Jésus-Christ , depuis la crèche jusqu'au Calvaire , ne nous présente que l'humilité et la mortification portées par degrés jusqu'à leur comble. Si nous voulons sincèrement l'i-

miter, demandons-lui en la force, et il nous l'accordera. Si nous refusons de le suivre par ce chemin, n'espérons pas qu'il nous avoue un jour pour ses disciples.



## CHAPITRE VII.

*Jésus appelle les Bergers à sa crèche.*



**T**OUT se soutient, et rien ne se dément dans la conduite de Jésus-Christ ; parce qu'il est fidèle au plan que Dieu son père en a tracé dans l'éternité. Il naît pauvre ; les pauvres sont les premiers à qui il se fait connoître ; sa prédilection est pour eux.

Tous les descendants de David s'étant rendus à Bethléem pour se faire enrôler, qui n'eût cru que la Providence elle-même avoit ménagé cette rencontre, afin que le Messie naquît au milieu de sa parenté, et qu'il fût solennellement reconnu de ceux à qui il appartenoit par le sang. Il sembloit que cela fût nécessaire à manifester l'accomplissement de la promesse faite à David, et à disposer les juifs à reconnoître un jour



Jésus pour leur Messie. Mais Dieu n'en jugeoit pas ainsi. Les prophéties se manifesteront en leur temps, sans préjudice de l'obscurité où le Sauveur devoit naître, et de l'exercice où il falloit que fût mise la foi de ceux qui croiroient en lui. Non seulement la maison de David, mais tout Bethléem ignore la naissance de Jésus; Marie et Joseph gardent là-dessus un profond silence; et si Dieu ne la révèle, elle demeurera inconnue à la Judée.

Mais dès cette nuit même un ange l'annonce à des bergers qui gardoient leurs troupeaux dans cette contrée. La clarté qui l'environne les saisit de frayeur; il les rassure; et après leur avoir dit : *Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la cité de David*; il ajoute : *Et voici à quel signe vous le reconnoîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche.* (1) Quel signe ! et quelle foi ne falloit-il pas pour s'y rendre sans raisonner ! L'eût-on jamais soupçonné, si un

---

(1) Luc. II. 11, 12.

ange n'étoit descendu du ciel pour le déclarer? Les prophètes avoient bien dit que le Messie naîtroit à Bethléem ; mais ils n'avoient pas dit qu'il viendrait au monde dans un état si misérable, qui paroïssoit contredire les grandes choses qu'ils en avoient publiées, et qui répondoit si mal aux idées que la nation juive s'en étoit formées.

Combien d'âmes éprises de la vie intérieure sont dans la même illusion? Elles y cherchent Jésus, disent-elles, et prétendent l'y trouver; mais dans quel état? dans la magnificence de sa gloire, dans la sublimité des lumières, dans l'abondance des consolations, dans les faveurs extraordinaires. Elles sont bien trompées dans leur attente. Ce n'est pas à de tels signes que Jésus se fait connoître ici-bas. Voulez-vous le trouver? Cherchez-le dans l'enfance spirituelle, dans la petitesse, dans la foiblesse, dans la simplicité, dans le dénuement. Il laissera de temps en temps échapper quelques rayons ; mais il se replongera bientôt dans l'obscurité, et vous ne le posséderez, vous ne le goûterez,

qu'enveloppé des images de la foi. Voilà à quoi vous devez vous attendre. Et quel mérite auriez-vous à le posséder autrement ? quelle gloire lui en reviendrait-il ? quel amour lui témoigneriez-vous ?

Au reste, pour être appelés à la crèche, il ne suffisoit pas que les bergers fussent pauvres, s'ils n'eussent pas été contens de leur pauvreté ; s'ils eussent porté envie aux riches, et qu'ils eussent désiré ce qu'ils ne possédoient pas. La pauvreté par elle-même n'est pas une vertu, ni même une disposition prochaine à la vertu, si le cœur est révolté contre elle, s'il en murmure, s'il fait tous ses efforts pour s'en délivrer. J.-C. pauvre d'affection et par choix, n'invite et n'accueille que ceux qui ne font nul cas des richesses, s'il n'en ont pas ; puisqu'ils en sont sincèrement détachés, en usant comme s'ils n'en usaient pas ; ouvrant volontiers la main à l'indigent, et riches pour les autres autant que pour eux-mêmes. Mais il fait un accueil encore plus favorable aux pauvres volontaires, qui ont tout quitté pour le suivre, et qui se sont engagés par vœu à ne rien posséder en propre. Ceux-là

sont ses parfaits imitateurs , et ils ont des droits particuliers à ses caresses.

Mais la pauvreté, en quelque sens qu'on la prenne, n'introduit pas l'âme dans la vie intérieure; elle ne fait que l'y préparer, et en écarter les obstacles. C'est la simplicité qui en ouvre l'entrée , et qui y fait avancer. Aussi les bergers étoient-ils simples. Ils ajoutèrent foi sans raisonner aux paroles de l'ange , quelques contraires qu'elles fussent à tous les préjugés humains; ils n'hésitèrent point; ils se rendirent à Bethléem; et ayant trouvé ce qui leur avait été annoncé , loin d'être rebutés de l'appareil d'indigence que leur offroit l'étable, ils n'en furent que plus encouragés à s'approcher du Sauveur , à lui rendre leurs hommages , à le contempler , à lui témoigner leur affection et leur reconnaissance , à offrir à Marie et à Joseph les petits soulagemens qui étoient en leur pouvoir.

Enfant-Dieu, qui pourroit rendre ce qui se passoit alors dans votre âme! Combien vous futes touché de la foi de ces cœurs simples et droits; et combien vous futes

sensible à l'hommage de vos premiers adorateurs ! Avec quelle profusion leur fîtes-vous part des trésors de vos grâces ! Ils s'en retournèrent pleins de joie, comblés des richesses célestes, et allèrent publier partout ce qu'ils avoient vu et entendu.

Allons à Dieu avec simplicité, oui avec la plus grande simplicité. Laissons-là les raisonnemens, les discours étudiés, les méthodes et les formules. Que le cœur seul parle, et qu'il exprime ce qu'il sent ; s'il ne sent rien, qu'il gémissé de ne rien sentir, qu'il s'en plaigne amoureusement à Dieu, et qu'il lui dise tout par son silence. Quand nous sommes à l'oraison, qu'est-ce que Dieu écoute ? sont-ce nos paroles et nos actes ? non, c'est notre intention ; nos sentimens intimes, c'est la préparation de notre cœur. Moins d'activité, moins d'efforts ; plus de paix et de recueillement ; une simple exposition de notre âme devant lui ; l'expression des mouvemens qu'il inspire, et non de ceux que nous excitions nous-mêmes. Telle est l'oraison qu'il agréé par-dessus tout, parce qu'elle est plus son ouvrage que le nôtre, et que nos empresse-

mens, suggérés par l'amour-propre, ne nuisent point à son opération.

Ces bons bergers furent en oraison tout le temps qu'ils furent à la crèche, et au sortir de-là ils en conservèrent une impression durable, qui en fit des hommes nouveaux. Savoient-ils auparavant ce que c'est que l'oraison ? Avoient-ils lu des livres et des méthodes pour apprendre à la faire ? Observèrent-ils curieusement ce qui se passoit en eux, et raisonnèrent-ils subtilement sur les opérations de la grâce ? Rien de tout cela. Ils présentèrent leur cœur à Jésus ; ils le laissèrent y agir librement ; il ne firent que coopérer à son action, ils ne la gênerent point, ils ne la traversèrent point par leur propre activité, par leurs réflexions, et leurs retours sur eux-mêmes. Ils n'étoient plus à eux dans ce moment : et Jésus dispoit à son gré de leur âme toute entière. Entrons dans les dispositions de ces bergers ; et Jésus fera l'oraison en nous, comme il la fit en eux. Notre mal est que nous prétendons la faire nous-mêmes, ou du moins que Dieu la fasse en nous suivant nos idées et nos désirs.

## CHAPITRE VIII.

*Cantique des Anges à la naissance de Jésus-Christ.*

APRÈS que l'ange eut annoncé aux bergers qu'un Sauveur leur étoit né, une multitude de la milice céleste se joignit à lui, louant Dieu, et disant : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*: (1) Ne laissons point passer sans explication, ce beau cantique qui regarde Jésus-Christ, et qui a un si grand rapport avec la vie intérieure.

Sans examiner ici si les anges n'ont glorifié Dieu que par Jésus-Christ, et n'ont dû leur bonheur qu'à Jésus-Christ, qu'ils ont reconnu et adoré dans le mystère de l'Incarnation : il est certain que Dieu n'a reçu de gloire des hommes, et n'en a voulu recevoir que par Jésus-Christ. Dès l'origine du monde, la foi en Jésus-Christ, attendu

---

(1) Luc. II. 13. 14.

comme libérateur du genre humain, a été le fondement de la vraie religion, et du vrai culte rendu à Dieu.

Avant que de naître, il le glorifioit déjà en son nom et au nôtre dans le sein de sa mère; mais tout s'y passoit dans le secret entre son père et lui. Son dévouement étoit purement intérieur, et ne paroissoit point au-dehors. Le premier hommage public et solennel qu'il lui ait rendu, a été à sa naissance; et c'est aussi à ce moment que les anges chantent : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*. Ce cantique étoit celui que Jésus naissant proféroit dans son cœur, et qu'il exprimoit par son état. Il glorifioit Dieu éminemment par cette forme d'esclave qu'il avoit prise, en s'unissant à notre nature, tout Dieu qu'il étoit; il le glorifioit par sa pauvreté, par ses souffrances, par ses pleurs; par l'obscurité, par l'abandon dans lequel il a voulu naître. Son père voyoit en lui dans la crèche, un Dieu anéanti, et immolé comme victime à la réparation de sa gloire; anéanti, dis-je, dans une personne égale à lui, qui l'adoroit, qui le servoit, qui lui obéissoit, qui s'offroit aux coups



de sa juste vengeance en qualité de pécheur, et qui les éprouvoit déjà. Toutes les créatures ensemble n'eussent jamais pu glorifier Dieu de la sorte par leur plus parfaite soumission ; elles ne lui eussent rien offert de proportionné à sa grandeur infinie, rien qui le dédommageât de l'outrage fait à sa majesté par le moindre péché.

Mais, outre le mérite infini de sa personne divine, par où Jésus-Christ glorifioit-il principalement son père ? Etoit-ce par l'appareil extérieur de sa naissance ? Non ; c'étoit par sa disposition intérieure, par le dévouement sans bornes de son âme.

Ce qui étoit en lui une source de gloire pour Dieu, étoit aussi un principe de paix pour les hommes, non seulement en ce qu'il commençoit dès-lors à les réconcilier avec son père, en rompant le mur de division qui les tenoient séparés de lui ; mais en ce qu'il leur apprenoit par son exemple en quoi consiste la vraie paix de l'homme, et par quels moyens il peut se la procurer. Jésus-Christ naissant dans la pauvreté, dans la souffrance, dans l'humiliation, jouissoit néanmoins d'une paix délicieuse, profonde ;

inaltérable. La paix de l'homme n'est donc pas attachée aux richesses, aux plaisirs, aux honneurs, qui sont au contraire pour lui une source inépuisable d'inquiétudes et de tourmens, soit qu'il les désire, soit qu'il les possède. Les maux de cette vie ne sont pas non plus un obstacle à la paix ; et l'on peut être heureux quoique pauvre, souffrant, humilié. Jésus-Christ découvre aujourd'hui aux hommes ce secret jusqu'alors inconnu.

Mais à qui le découvre-t-il ? à qui apporte-t-il la paix ? *Aux hommes de bonne volonté.* Et c'est dans cette bonne volonté même qu'elle consiste. Et qu'est-ce qu'un homme de bonne volonté ? C'est une volonté conforme à la volonté de Dieu ; une volonté qui se soumet par amour au bon plaisir de Dieu sur elle, qui accepte avec joie tout ce qui lui vient de sa part, persuadée que ce qu'il ordonne est le meilleur pour elle. Telle est la disposition de Jésus-Christ. A chacune des circonstances de sa naissance, il disoit : *Mon Dieu, je le veux, parce que vous le voulez ; et votre loi est*

*au milieu de mon cœur.* (1) La nature pâ-  
tissoit en lui ; mais il s'estimoit heureux de  
pâtir ; et il l'étoit en effet par son union in-  
time avec Dieu.

La vie intérieure nous établit, avec la  
proportion convenable, dans cette dispo-  
sition de Jésus-Christ : elle nous tient unis  
à Dieu, soumis en toute chose à sa volonté ;  
et par-là elle le glorifie, et nous apporte la  
paix. Hors de cette adorable volonté il n'y  
a, et ne peut y avoir ni gloire pour lui, ni  
paix pour nous. Voulez-vous être heureux ?  
envisagez par-dessus tout la gloire de Dieu.  
Voulez-vous le glorifier, autant qu'il le  
désire, et qu'il l'attend de vous ? N'ayez en  
tout d'autre volonté que la sienne. Ce qui  
s'oppose à notre bonheur, c'est ce qui dans  
nos intentions, dans nos desseins, ne se  
rapporte point à la gloire de Dieu ; ce qui  
s'oppose à sa gloire, s'est tout ce qui s'é-  
carte de sa volonté. Croyons fermement  
deux choses : la première, qu'en quelque  
état intérieur ou extérieur que Dieu nous  
mette, il ne s'y propose que sa gloire et

---

(1) Psalm. 39.

et notre paix ; la seconde , que si nous acceptons de grand cœur cet état , nous assurons sa gloire et notre paix ; et qu'avec sa grâce , qui ne nous manque jamais , cette acceptation dépend de notre bonne volonté. Nous aurons à souffrir sans doute ; il faut nous y attendre ; nous éprouverons des révoltes intérieures , et de violens combats ; la nature ne mourra pas sans pousser de grans cris , et opposer de fortes résistances. Mais si l'âme demeure ferme et inébranlable au milieu de ce tumulte involontaire , la gloire de Dieu n'y perdra rien , et notre paix n'en sera point altérée. Ces principes sont simples et clairs ; attachons-nous y , et faisons en la règle de notre conduite.

## CHAPITRE IX.

### *Circoncision de Jésus-Christ.*

APRÈS que les huit jours furent écoulés , où l'enfant devoit être circoncis , on lui donna le nom de Jésus : nom qui lui avoit

*été donné par l'ange , avant qu'il fût conçu dans le sein de Marie.* (1) Quel grand mystère, exprimé en peu de paroles , et de la manière la plus simple ! Le fait seul est énoncé ; le reste est laissé à nos réflexions. Tel est , pour l'observer une fois pour toutes , le récit des évangélistes. Ils racontent les choses les plus merveilleuses et les plus divines ; et ils les racontent avec une brièveté et une simplicité , dont toute l'éloquence humaine n'approcha jamais. Quand on y réfléchit un peu profondément, on est forcé d'avouer qu'il n'y a que l'esprit saint qui ait pu leur inspirer une telle manière d'écrire, et que l'évangile n'est pas moins surnaturel dans le style que dans la substance. Il ne contient pas un seul verset , sur lequel on ne puisse faire cette observation. Développons pour notre instruction ce qui est dit ici en si peu de mots ; et en général ne croyons pas pouvoir entendre l'évangile par un autre esprit , que celui qui l'a dicté.

Qu'étoit-ce que la circoncision ? Quel est

(1) Luc. II. 21.

celui qui se fait circoncire ? Y étoit-il obligé ? A quoi s'engageoit-il par là ? Quel rapport y a-t-il entre la circoncision et le nom de Jésus qu'on lui donne ? Quelle circoncision nouvelle vient-il établir , en abolissant l'ancienne ? Autant de questions qu'il faut éclaircir pour l'intelligence de ce mystère, et pour celle de la vie intérieure, dont Jésus est l'unique modèle.

La circoncision étoit le signe de l'alliance que Dieu avoit établi entre lui et le peuple juif, descendant d'Abraham. Ce patriarche y fut le premier assujetti ; et l'obligation en étoit si rigoureuse , que tout Israélite , qui ne portoit pas cette marque sur sa chair, devoit être exterminé du milieu de son peuple. Dieu avoit choisi ce signe , pour rappeler aux juifs qu'ils naissoient pécheurs, et que le péché originel se propageoit par la voie de la génération. Peut-être en avoit-il aussi attaché l'expiation à cette cérémonie , jointe à la foi des parens dans le Messie. Elle étoit aussi la marque de leur dépendance de Dieu, et de leur servitude, semblable à celle que les maîtres imprimoient sur le corps de leurs esclaves. Cé-

rémonie par conséquent plus humiliante encore que douloureuse : puisqu'elle étoit la reconnoissance d'un double esclavage : celui de la nature et celui du péché.

Ne doit-il pas nous sembler étrange après cela qu'un Dieu ait consenti à se faire circoncire dans la chair qu'il avoit prise ? N'étoit-ce pas une assez grande humiliation pour lui de se faire homme ? falloit-il qu'à cette forme d'esclave il joignît la ressemblance de pécheur ? Les autres enfans ne se soumettoient pas d'eux-mêmes à cette opération ; ils n'en sentoient que la douleur. Jésus en connoît et en accepte librement la douleur et l'ignominie.

Y étoit-il obligé ? Non sans doute , si l'on considère la dignité infinie de sa personne , la sainteté de son âme , et la pureté ineffable de sa conception. Quoique descendant d'Abraham selon la chair , il étoit , ou plutôt il est de toute éternité , avant qu'Abraham fût fait ; il est une même chose avec son père , en tout égal à lui. A cet égard le souverain domaine sur les créatures lui appartient ainsi qu'à son père ; puisque toutes choses ont été faites par lui ;

et il est absolument indépendant. Mais inférieur à Dieu par son humanité, il reconnoît avec joie son domaine sur lui; il se rend le plus dépendant de tous les hommes, et il en veut porter le sceau sur sa chair. Son âme est de même sainte et impeccable en vertu de l'union hypostatique : son corps formé par le Saint-Esprit, et devenu le corps du verbe, est essentiellement exempt de toute souillure. Mais il n'a pas oublié, qu'il ne s'est fait homme, que pour être le représentant et la caution des pécheurs; et que ne pouvant contracter la tache du péché, il faut du moins que sa chair en reçoive l'empreinte, et qu'il témoigne par là qu'il en veut être la victime. Il étoit donc par cette raison plus obligé que nul autre juif à la circonsion légale, non pas en son nom, mais au nôtre.

Ainsi il s'engageoit volontairement, en premier lieu à accomplir avec exactitude toute la loi. Saint Paul déclare expressément que telle est l'obligation de quiconque se fait circoncire; et Jésus l'a remplie ponctuellement jusqu'à la mort. Cependant cette loi n'étoit pas pour lui. En qualité de



législateur , elle ne le regardoit pas ; il en étoit le maître ; il pouvoit l'abroger ; et il ne l'avoit instituée , que pour figurer la loi nouvelle dont il devoit être l'auteur. Il s'engageoit en second lieu à répandre un jour tout son sang pour l'expiation de nos péchés , et il en versoit déjà les prémices. Il est vrai qu'une seule goutte de ce sang suffisoit pour racheter l'univers. Mais ce qui étoit suffisant au payement de nos dettes , n'étoit pas assez pour son amour. Il s'engageoit enfin à autoriser son père d'exercer sur lui son domaine absolu , et d'exiger de lui à la dernière rigueur ce qui étoit dû à sa justice. Tels étoient les sentimens qui occupoient l'âme de Jésus au moment de sa circoncision. Il la souffrit en enfant , poussant des cris et versant des pleurs , tandis qu'en son cœur il étoit au comble de ses vœux ; et sous une répugnance apparente il cachoit le désir ardent qu'il avoit de souffrir.

Le nom , chez les juifs , ne s'imposoit à l'enfant , qu'à l'instant qu'il étoit circoncis. L'Enfant-Dieu reçut donc alors le nom de Jésus , qui ne lui fut point donné par les

hommes, mais qui lui venoit du ciel, comme l'ange l'avoit annoncé d'abord à Marie, puis à Joseph. Le rapport entre ce nom et la circoncision est manifeste. *Jésus* signifie *Sauveur* ; et dans sa circoncision même Jésus commence l'œuvre de notre salut, qu'il devoit achever sur la croix. Au reste, il la commence tellement, que ce qu'il fait alors suffisoit en soi pour l'accomplir. Jamais nom ne fut mieux mérité, puisqu'il l'a acheté de son sang, lorsqu'on le lui imposoit ; et que toute sa vie jusqu'au dernier soupir n'a eu pour objet que d'en remplir parfaitement la signification. Quel Sauveur ! un Dieu mourant sur la croix ; et dès sa naissance versant du sang et des larmes sous le couteau de la circoncision. Quelle délivrance ! celle de l'esclavage du péché, et des supplices éternels de l'enfer. Quel salut ! un bonheur sans fin dans la possession assurée du souverain bien. D'autres avant Jésus avoient porté le même nom que lui, mais leur a-t-il coûté si cher ? a-t-il procuré aux hommes des avantages égaux ou approchans.

Entre un grand nombre de merveilles

que nous offre ce mystère , une des plus étonnantes est que Jésus-Christ ait voulu se soumettre à une loi qu'il venoit abroger , et qu'il abrogeoit même en s'y soumettant. Car ce n'est point la circoncision extérieure, mais la circoncision du cœur qu'il prétendoit établir , et proposer à ceux qui , de son nom , seroient appelés chrétiens. Et cette circoncision du cœur il la pratiquoit éminemment dans le temps qu'il livroit sa chair au couteau de la loi. Il n'y avoit à la vérité rien de vicieux à retrancher dans ce cœur sanctuaire de la pureté ; mais il avoit de grands sacrifices à faire , et il les faisoit d'avance ; des épreuves intérieures et extérieures à subir , et il s'y offroit ; et sa circoncision étoit elle-même une épreuve proportionnée à son âge et à la foiblesse de son corps.

La circoncision du cœur est le grand objet de la morale chrétienne , et tout s'y rapporte. Elle est nécessaire aux pécheurs , pour qu'ils deviennent justes ; elle est nécessaire aux justes , pour qu'ils persévèrent dans les voies de la justice. Ce n'est que par elle qu'on fait des progrès dans la

sainteté. Elle a des degrés à l'infini , et l'on peut toujours y avancer. Il y a bien à faire pour retrancher en nous ce qui nous porte au mal ; il y a encore plus à faire pour ôter de notre fonds ce qui répugne au bien. Il faut avoir entrepris sérieusement l'ouvrage , pour en connoître toute l'étendue , et en sentir toute la difficulté. Ce qui est d'obligation étroite et rigoureuse en cette matière , mène déjà bien loin ; et il faut enfoncer le couteau bien avant , si l'on veut mettre , autant qu'on le doit et qu'il est possible , son salut en sureté. Mais c'est bien autre chose , lorsqu'on aspire à la perfection , et qu'on ne met nulles bornes à la pratique des vertus ; lorsqu'on se livre entièrement à la grâce , et qu'on est résolu à tous les sacrifices que l'amour exigera. Ceux qui y ont passé , savent seuls combien cette circoncision est douloureuse et intime , lorsque le glaive tranchant va chercher l'amour-propre jusques dans les replis les plus secrets , et qu'il ne l'épargne nulle part où il le rencontre.

Cependant qui que vous soyez qui vous

sentez appelés à ce que la circoncision intérieure a de plus parfait, ne vous effrayez pas. Vous pourriez désespérer d'y arriver, vous pourriez craindre de manquer de courage, s'il falloit vous exécuter vous-mêmes. Mais c'est Dieu qui tient le couteau; c'est lui qui l'applique là où il est besoin de couper; c'est lui qui ménage l'incision, et qui donne la force de la soutenir. Sa main est également sûre et douce, et jamais elle ne fait souffrir au-delà de ce qui est nécessaire pour notre bien. Abandonnez-vous donc avec confiance à cette main bienfaisante, et tandis qu'elle opérera, tenez les yeux attachés sur Jésus-Christ, dont la vue vous animera et vous consolera.

---

## CHAPITRE X.

*Les Mages appelés à Bethléem par  
Jésus-Christ.*

---

JÉSUS fait voir dès sa naissance qu'il est venu pour sauver tous les hommes. Il a

appelé à son berceau les juifs dans la personne des bergers; il y appelle les gentils dans la personne des mages. Les premiers étoient des hommes simples et de la plus basse condition. Les seconds étoient des savans, et selon la commune tradition, des rois. Ainsi nulle distinction, ni de peuple, ni d'état, ni de talens naturels ou acquis. La sagesse incarnée infiniment supérieure aux plus grands, sait se rabaisser jusqu'aux plus petits; elle humilie l'orgueil des uns, et inspire de la confiance aux autres.

S'il est plus rare que les savans, les riches, les puissans du siècle se donnent tout-à-fait à Dieu, parce qu'ils ont plus d'obstacles à vaincre, soit au-dedans, soit au-dehors: il est vrai aussi que, quand la grâce triomphe entièrement de leur cœur, ils honorent Dieu davantage, leur piété est plus sincère et plus solide, et ils portent la vertu à un plus haut point de perfection. Etre chaste au milieu des occasions continuelles de ne l'être pas; être humble au faite des grandeurs et de la puissance; être tempérant, mortifié même, dans l'affluence des

biens de la terre ; être petit à ses propres yeux , tandis qu'on jouit de la plus haute estime à raison de son esprit et de sa science , et rapporter à Dieu toute la gloire qui nous en revient , est quelque chose de plus digne d'admiration , que d'avoir les mêmes vertus dans une situation où il en a moins coûté pour les acquérir , et où il est plus aisé de les conserver. Si Jésus enfant vit avec plus de complaisance les mages à ses pieds ; si leurs hommages lui agréèrent davantage , ce ne fut point parce que leur condition étoit plus relevée selon le monde ; mais parce qu'ils eurent besoin d'une foi plus vive pour l'adorer et le reconnoître dans l'état humble et pauvre où ils le trouvèrent.

Que les personnes distinguées par leur naissance , par leur sang et leur dignités , par leur mérite et leur capacité , ne pensent donc pas que la vie intérieure ne leur convient point , et qu'ils n'y sont pas appelés. La grâce parle à tous les cœurs qui lui prêtent l'oreille ; il lui est facile de les guérir du vain préjugé de la noblesse , de détacher leur affection des richesses , de leur inspirer le mépris des honneurs , qui ne

sont qu'une fumée; et plus ils ont de génie et de lumières , plus leurs sentimens ont été développés par l'éducation , plus ils sont à portée de connoître toute la sublimité , de sentir toute la beauté de la morale évangélique.

Au reste , je trouve des rapports frappans entre la vocation des mages , et la vocation à la vie spirituelle. Une étoile extraordinaire brilla à leurs yeux , et attira leur attention. Instruits , par quelque voie que ce fût , de la venue prochaine du véritable roi des juifs , ils reconnurent que cette étoile annonçoit sa naissance. Quand Dieu destine une âme à la vie intérieure , il la prépare communément de loin par de certaines connoissances et de certaines réflexions dont elle n'aperçoit pas d'abord le but. Ce sont des lectures , des entretiens , des exemples qui l'éclairent , la touchent , la remuent ; il n'y a rien encore de distinct et de bien marqué. Enfin le moment arrive où une lumière subite vient la frapper ; Dieu lui montre la carrière de la perfection où il veut qu'elle entre , et le chemin qui doit l'y conduire ; il agit fortement sur sa volonté



pour l'attirer , et il lui inspire une ardeur qu'elle n'a point encore sentie. A ce moment ce qu'elle a là , ce qu'elle a entendu , ce qu'elle a éprouvé par le passé , lui revient à l'esprit ; et elle comprend clairement les desseins de Dieu sur elle.

Dès que les mages eurent connu par l'étoile que le Roi des juifs étoit né , ils ne délibérèrent point , ils quittèrent tout , et entreprirent un long voyage pour venir l'adorer. Ainsi se comporte l'âme fidelle à la vocation divine. Dieu a parlé ; tout est dit pour elle ; nul attachement humain , nulle considération , nulle difficulté ne l'arrête ; elle renonce à tout ; elle s'estime heureuse de sacrifier tout , pour suivre la voix qui l'appelle. Son cœur lui dit qu'elle trouvera auprès de Dieu infiniment plus que ce qu'elle quitte pour lui.

A peine les mages se sont-ils mis en route pour Jérusalem , que l'étoile qu'ils avoient vue dans leur pays , disparoît. Ce fut une épreuve pour leur foi ; mais ils la soutinrent généreusement ; sa lumière ne leur étoit pas nécessaire pour se conduire ; ils avoient les moyens ordinaires , dont ils

firent usage , et qui les menèrent sûrement à leur terme. Ses lumières sont grandes dans les commencemens de la vie spirituelle , ainsi que les consolations qui les accompagnent ; on y vit dans un repos admirable , et dans une assurance parfaite de son état ; on sent qu'on aime et qu'on est aimé , par les preuves qu'on donne à Dieu dans son amour , et qu'on reçoit du sien. On marche donc d'un pas ferme et sûr ; on mesure , pour ainsi dire , son progrès ; et *dans son abondance* , on dit comme David : *Je ne serai jamais ébranlé*. L'âme ne s'engageroit pas autrement dans la voie. Mais lorsqu'elle y est entrée un peu avant , Dieu cache sa présence ; la lumière disparoît insensiblement , et l'on entre dans l'obscurité de la foi. On perd de même les sentimens si doux qu'on avoit pour Dieu ; et les témoignages qu'il nous donnoit de sa tendresse , deviennent plus rare. Nous en aime-t-il moins ? L'en aimons-nous moins nous-mêmes ? Non sans doute. Au lieu d'être caressant , l'amour de Dieu devient plus fort ; et des simples affections le nôtre passe aux effets. Cependant parmi les ténèbres où

On se trouve, on ne manque pas de guide; et l'on sent plus que jamais la nécessité de se confier en lui, de le croire et de lui obéir. On ne voit plus sa route; et l'en ne sait qu'on est dans le vrai chemin, que parce qu'il nous en assure. On sent toute la fatigue de la marche, et l'on n'a aucun moyen de juger par soi-même qu'on avance; il faut s'en rapporter au directeur: c'est ainsi que sous sa conduite on arrive à la sainte cité de Jérusalem.

A peine entrés dans Jérusalem, les mages s'informent où est le Roi des juifs qui vient de naître; nul respect humain, nulle crainte ne les retient. Il est aisé de juger quelle réponse ils reçurent des habitans, qui ignoroient absolument la naissance de Jésus-Christ. Ce sont des étrangers venus de loin qui leur en portent la première nouvelle, qui les tirent de leur assoupissement, et qui réveillent leurs idées sur le messie, qu'on attendoit en effet dans ce temps-là. Hérode instruit du sujet de la venue des mages, en fut troublé, et toute la ville avec lui. Il assembla les princes des prêtres, et les docteurs de la nation, et

s'enquit d'eux où le Messie devoit naître ; ils lui répondirent d'après les prophéties que c'étoit à Bethléem. Sur quoi ayant appelé les mages en secret , il les envoya à Bethléem , et leur dit : Allez ; informez-vous avec soin de l'enfant ; et quand vous l'aurez trouvé , venez m'en instruire , afin que j'aille moi-même l'adorer. Voilà comme ce prince ambitieux et politique dissimuloit sa crainte , et cachoit ses noirs desseins sous le voile de la religion.

Entre beaucoup d'autres épreuves , la vie intérieure est exposée à bien des pièges de la part des hommes. Sans qu'on ignore qu'une âme marche dans ces voies , on la laisse tranquille. Elle doit garder le secret , et ne jamais se découvrir d'elle-même. Mais souvent Dieu , pour l'accomplissement de ses desseins , veut qu'elle soit connue ; et c'est alors qu'elle doit s'attendre aux persécutions ; qu'elle doit s'armer de courage et d'intrépidité ; et se tenir en gardes contre les embûches qu'on lui dressera. Il faut , si elle est interrogée par ceux qui ont autorité sur elle , qu'elle ne rougisse point de son état , qu'elle déclare

hardiment ce que Dieu a fait en elle , et qu'elle se mette peu en peine de ce qu'on en pensera , et de ce qui lui en arrivera. La prévention , l'ignorance , l'envie , la malignité , l'orgueil s'élèveront contre elle ; on la condamnera , on la méprisera , on la traitera d'hypocrite , ou tout au moins d'imagination échauffée ; on l'humiliera ; on mettra tout en œuvre pour la retirer de sa voie. Mais qu'elle tienne ferme , et qu'elle soit contente d'être dans l'opprobre , pourvu que Dieu en tire sa gloire : ce qu'il fera infailliblement , en confondant la malice des uns , en guérissant la prévention des autres , et en faisant éclater sa protection sur ceux qui lui sont abandonnés.

Les mages , instruits par les savans de la nation du lieu où les prophètes avoient prédit que le Messie devoit naître , semirent en marche pour Bethléem avec une entière confiance. Pour comble de sureté , l'étoile qu'ils avoient vue en Orient , reparut ; elle les précédoit , jusqu'à ce qu'enfin elle s'arrêta sur l'endroit où étoit l'enfant. Toutes les recherches , tous les examens que l'on fait touchant l'état d'une personne inté-

rieure, n'aboutissent pour l'ordinaire qu'à la rassurer, en lui donnant des connoissances plus distinctes et plus précises : pourvu qu'elle se fie à Dieu, et qu'elle n'écoute point le propre raisonnement. Car elle n'a à craindre que d'elle-même; et les questions les plus insidieuses, les argumens les plus captieux, les décisions même les moins favorables ne l'ébranlèront point, si elle impose silence à ses réflexions. Elle continuera sa route; et s'approchera de plus en plus de Jésus-Christ avec plus d'assurance qu'auparavant. Dieu même dissipera les ténèbres où il l'avoit laissée pendant long-temps; et il lui donnera de nouvelles lumières plus vives et plus pénétrantes, qui ne la quitteront point, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé celui qu'elle cherche avec tant d'ardeur et de persévérance. Quels transports de joie, lorsque Dieu se montre de nouveau après une si longue absence, lorsqu'elle se voit près du terme, dont elle se croyoit fort éloignée! mais pour goûter une telle joie, il falloit que sa foi eût été long-temps éprouvée. Si l'étoile eût accompagné les mages pendant tout leur voyage,

outre qu'ils n'auroient eu nul mérite à la suivre, ils auroient été privés de la consolation incroyable qu'ils eurent de la revoir.

Ils entrèrent dans la maison indiquée par l'étoile, et y ayant trouvé l'enfant avec Marie sa mère, ils se prosternèrent, l'adorèrent, ouvrirent leurs trésors, et lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe : présens mystérieux, par lesquels ils reconnoissoient en Jésus-Christ ses deux natures, la divine et l'humaine, et son titre de Roi. L'union béatifique avec Jésus-Christ est réservée par le séjour de la gloire. Mais sur la terre même les âmes intérieures, lorsqu'elles sont au bout de leur carrière, contractent avec lui en qualité d'époux une union qui n'est que pour elle, et dont les délices sont inexprimables. Elles se tiennent alors bien dédommagées de tout ce qu'elles ont souffert, et de ce qu'elles souffrent encore; et une expérience intime leur apprend qu'on gagne tout en perdant tout pour Dieu. En trouvant Jésus, elles trouvent aussi Marie qui en est inséparable; et le fils leur communique pour sa mère des sentimens approchans

des siens. C'est alors qu'anéanties d'esprit et de cœur, elles adorent Jésus-Christ dans une disposition semblable à celle où il a lui-même adoré son père ; et qu'elles lui offrent l'or pur de la charité, l'encens d'une oraison toute d'amour , qui les consume , et la myrrhe d'une mortification qui s'étend à tous leurs sens et à toutes leurs facultés.

Avertis en songe par un ange de ne point revoir Hérode, les mages s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin, et trompèrent ainsi ce rusé politique. Quoique l'évangéliste ne le dise pas, de retour chez eux ils publièrent sans doute la grâce que le Seigneur leur avoit faite, les merveilles dont ils avoient été témoins, et ils devinrent les apôtres de Jésus - Christ. Quand les âmes intérieures ont passée par les dernières épreuves, et qu'elles sont parvenues à l'état d'union, Dieu s'en sert ordinairement pour se faire des conquêtes, et pour enseigner à d'autres les voies spirituelles. Elles rentrent alors dans le monde, dont elles s'étoient tenues jusques-là séparées; mais elles y rentrent par un autre



chemin que celui qu'elles avoient pris en le quittant. Elles n'ont de commerce avec le prochain, que pour le porter à Dieu. Ce commerce avantageux aux autres, n'a plus rien de contagieux pour elles ; il ne les dissipe point, il ne les retire point de leur oraison, il n'altère point leur paix, il ne suspend point leur intime communication avec Dieu. Mais qu'elles se gardent bien d'entrer d'elles-mêmes dans cet apostolat, qu'elles attendent la mission divine, et que des occasions ménagées par la grâce leur adressent les âmes à qui elles doivent être utiles. Elles ne courront alors aucun risque à dévoiler selon les occurrences les faveurs que Dieu leur a faites, les secours qu'elles en ont reçus dans leurs tentations et leurs épreuves, et la manière dont elles se sont conduites dans cette longue route pleine d'écueils et de dangers, dans ces récits, soit de vive voix, soit par écrit, leur intention étant pure, elles ne seront point exposées à la vanité ; Dieu en sera glorifié ; le prochain édifié, et elles-mêmes récompensées.

## CHAPITRE XI.

*Présentation de Jésus-Christ au Temple.*

IL paroît, à suivre le récit de l'évangéliste, que Jésus est porté au temple, et présenté à Dieu comme un enfant ordinaire, par la volonté de ses parens, sans qu'il y ait d'autre part que de les laisser faire. Il est certain néanmoins que c'étoit lui qui gouvernoit l'esprit de Marie et de Joseph, et qui leur inspiroit secrètement la manière dont ils devoient se conduire en tout ce qui le regardoit.

La loi ordonnoit qu'en reconnoissance du souverain domaine de Dieu, et pour conserver le souvenir de la mort des premiers nés des Egyptiens, et de la préservation de ceux des Israélites, chaque premier né tant des hommes que des animaux lui fût offert. Cette loi ne pouvoit regarder la personne de Jésus-Christ, qui, comme

filz de Dieu, avoit sur toute la nature le même domaine que son père. Il en étoit même exempt comme homme, n'ayant pas été conçu, et n'étant pas né par la voie ordinaire. Pour la plaie d'Egypte, lui-même, l'avoit opérée en faveur de son peuple ; et il ne pouvoit en perdre la mémoire. D'ailleurs que penseront les hommes de lui, et comment le regarderont-ils pour le Messie, s'il se confond avec les autres enfans ; et s'il ne s'en distingue point en montrant qu'il est au-dessus de la loi ?

Toutes ces raisons si légitimes, et que notre orgueil jugeroit même nécessaires, ne l'empêchent pas de s'y soumettre, de l'accomplir avec exactitude, et d'y joindre les dispositions intérieures les plus parfaites. Il s'humilia donc devant son père ; il reconnut le droit de vie et de mort qu'il avoit sur lui ; il lui fit une nouvelle consécration de tout son être, et se dévoua entièrement à ses volontés.

Ce qu'il nous importe extrêmement d'observer, est que Jésus-Christ ne se dévoua pas ainsi seulement en son propre nom, mais encore au nôtre, et qu'il consacra à

son père tous les chrétiens avec lui; en sorte que nous n'appartenons au Sauveur, et qu'il ne nous avoue pour siens, qu'autant que nous ratifions la consécration qu'il a faite de nous. Or cette consécration embrasse tout par rapport à nous, comme elle embrassa tout par rapport à Jésus-Christ : en sorte qu'elle ne nous laisse en rien la libre disposition de nous-mêmes, qu'elle ne nous permet pas de nous rechercher en rien, ni de nous proposer pour la dernière fin de nos actions. Il faut que Dieu, de notre plein consentement, exerce son domaine sur nous en toutes choses, à tous les momens, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur; et que sa gloire toujours attachée à l'accomplissement de sa volonté, soit notre principale fin.

Examinons sérieusement si c'est de cette manière que nous sommes consacrés à Dieu, non de paroles simplement, mais d'effet, et si nous nous comportons en tout et toujours suivant cette règle. Nous trouverons à l'examen que nous en sommes bien éloignés, que nous nous réservons en une infinité de choses des droits sur nous-mêmes, sur nos

pensées, sur nos affections, sur nos délibérations. Partout où nous ne voyons pas de péché manifeste, nous croyons pouvoir à notre gré accorder ou refuser à Dieu ce que nous jugeons à propos, et nous avons moins d'égard à sa volonté qu'à la nôtre. Comme si le domaine de Dieu, qui est un domaine d'amour, le domaine d'un père sur ses enfans, ne s'étendoit qu'à ce qu'il nous ordonne ou nous défend sous peine de l'offenser; et que la vue de lui plaire ne dût entrer pour rien dans notre soumission et notre obéissance. J'ose pourtant le dire : à l'égard d'un père tel que Dieu, tout vrai chrétien, sans négliger ses ordres ni ses défenses, ses promesses ni ses menaces, ses récompenses ni ses châtimens, fera par-dessus tout attention à son bon plaisir, et n'hésitera point à s'y conformer, partout où il le croira découvrir : telle est l'étendue et la perfection que Jésus-Christ a donnée à sa consécration, tant pour nous que pour lui-même, et qu'il désire que nous donnions à la nôtre; autrement elle ne méritera pas sa pleine approbation; et il y manquera ce qui lui seroit le plus agréable, le

plus glorieux pour Dieu , le plus avantageux pour nous. Mais il faut être intérieur , et éclairé par une grâce spéciale , pour se former l'idée d'une consécration de cette nature : il faut de grands sentimens et beaucoup de générosité pour s'y résoudre ; il faut un courage à toute épreuve pour l'exécuter , et ne jamais se démentir. Jusqu'à ce que nous ayons fait ce grand pas , nous ne serons que des chrétiens imparfaits , que des esclaves de l'amour-propre ; que des serviteurs mercénaires , qui nous traînerons avec peine dans la voie des commandemens , que les moindres difficultés rebuteront , que les plus légers sacrifices épouvanteront.

La loi de Moïse ordonnoit encore de racheter les premiers nés des hommes , en offrant à leur place quelques animaux ; et cette offrande pour les pauvres étoit deux tourterelles , ou deux petits de colombes. C'est par une semblable offrande que le fils de Dieu , en qualité de pauvre voulut être racheté. Quelle humilité ! pouvoit-il la porter plus loin ? Et s'il se rachète , ce n'est pas pour se soustraire à la mort ; mais

pour se réserver à un sacrifice plus douloureux , plus humiliant et plus éclatant.

O mon Sauveur , quels exemples de vertu vous nous donnez dès l'âge le plus tendre ! partout je vous vois appliqué à confondre mon orgueil ; et ce vice que vous détestez , est celui que j'épargne le plus , et que je nourris en moi avec plus de complaisance. Je trouve toujours des raisons de le ménager , et même de le justifier : vous consentez à passer dans l'esprit des hommes pour ce que vous n'êtes pas , et moi je rougis souvent d'être connu pour ce que je suis. Vous vous plaisez à descendre ; et moi je ne songe qu'à monter. Vous n'êtes jamais assez petit à votre gré ; et je ne suis jamais assez grand au mien. Cependant je me dis votre disciple , tandis que j'ai en horreur vos leçons et vos exemples. Que puis-je penser de moi , quand je me compare à vous ? Quelle effroyable opposition.

Si Jésus-Christ oublie sa propre gloire , pour ne s'occuper que de celle de son père : le père de son côté pense d'autant plus à manifester son fils , qu'il est plus soigneux de se cacher. A Bethléem il l'a fait connois-

tre par les anges et par une étoile miraculeuse. Lors de sa présentation au temple ; il lui ménage la rencontre du saint vieillard Siméon, qui poussé par l'esprit se rend au temple en ce moment, et en présence du peuple le reconnoît pour le Messie et pour son Dieu, le prend entre ses bras, joint les caresses aux adorations, et content d'avoir vu le Christ du Seigneur, ne soupire plus qu'après la mort. A la même heure survient Anne la prophétesse, qui jusqu'à l'extrême vieillesse avoit passé sa vie dans le jeûne et la prière, ne quittant point le temple ; et qui à la vue de Jésus-Enfant, louoit Dieu dans un saint transport, et parloit de cette enfant à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël. Les témoignages les plus éclatans ne manquèrent donc point à Jésus, lorsqu'il sembloit les fuir davantage ; les eût-il trouvés, s'il eût été capable de les chercher ?

A Dieu ne plaise que nous soyons humbles dans la vue qu'il nous glorifie. Il est pourtant vrai que Dieu se plaît à glorifier les humbles, toujours sans préjudice de leur humilité. Il en fait les instrumens de



sa gloire. Après qu'ils se sont abaissés, et qu'il les a abaissés lui-même, il les relève aux yeux des hommes, afin qu'on le loue en eux. Toute l'étude des saints, à l'imitation du Sauveur, est de fuir l'éclat, d'aimer l'obscurité, d'être méprisé du monde, et réputé pour rien. Quand la véritable et la solide gloire pourroit venir du monde, ils n'en voudroient pas pour eux-mêmes, parce qu'elle n'appartient qu'à Dieu, et qu'elle doit lui revenir toute entière. Jésus-Christ lui-même, en tant qu'homme, ne pouvoit avoir aucune juste prétention à la gloire; sous ce rapport il ne s'est jamais rien attribué : au contraire son union personnelle avec la divinité a été pour lui une raison de s'humilier davantage. Plus on connoît Dieu; plus on est uni à Dieu; plus il faut être anéanti en soi; ces deux choses se tiennent, et se correspondent; l'humilité est la suite et la preuve de la sainteté.

~~~~~  
CHAPITRE XII.*Fuite en Égypte.*  
—

**H**ÉRODE trompé par les mages , poursuit à mort Jésus-Christ dès le berceau ; et de peur qu'il ne lui échappât , il ordonne le massacre de tous les enfans de Bethléem et des environs , depuis deux ans et au-dessous. Jésus n'ignoroit pas les desseins cruels de ce roi ambitieux ; il pouvoit les traverser , et pourvoir lui-même à sa sûreté ; il ne le fait pas , et il en laisse le soin à son père. Un ange avertit Joseph , qui prend la mère et l'enfant , et s'enfuit en Égypte. En quoi Jésus diffère-t-il ici d'un enfant ordinaire , qui foible , sans ressource , ne connoissant pas même le danger qu'il court , doit son salut aux timides précautions de ses parens ? En userions-nous de même pour nos intérêts temporels et pour notre vie , si , instruits d'avance des périls qui nous menacent , nous avions à

notre disposition les miracles et la toute puissance de Dieu ? Consentirions-nous à n'en faire aucun usage , à nous abandonner à la Providence , et à être soustraits au danger par des moyens communs et ordinaires ? Notre vertu n'irait pas jusques-là ; nous nous croirions en droit d'agir par nous-mêmes , et de nous servir du pouvoir surnaturel que Dieu nous auroit confié.

Mais laissons cette supposition , qui ne sauroit se réaliser ; les saints mêmes qui ont reçu le don des miracles , ne l'ont reçu que pour les autres , et n'ont point été tentés de l'employer pour eux-mêmes. Considérons plutôt le fils de Dieu qui fuit devant Hérode , l'usurpateur du trône de ses pères. Et pourquoi fuit-il ? est-ce qu'il craint ? Non ; c'est que son père le veut ainsi ; c'est qu'en se déroband de la sorte , il cache mieux aux yeux des hommes ce qu'il est , et qu'il nous donne un grand exemple d'humilité. Et où fuit-il ? dans une terre étrangère , idolâtre , ennemie de sa nation , qu'elle a persécutée dès son origine. Tel est l'asile où il cherche sa sûreté ; il y restera , tant qu'il plaira à son père ,

et n'en sortira que par ses ordres. Ses parens, déjà pauvres chez eux, y souffriront un plus grand dénuement de toutes choses; il le partagera avec eux. L'Egypte ignorera le bien qu'elle possède, et il ne se découvrira à elle par aucun signe. Je ne dis rien de ce qu'il eût à souffrir dans ce voyage, ni combien il dût être sensible aux inquiétudes et aux frayeurs que sa mère éprouvoit à cause de lui, et qu'il pouvoit lui épargner, s'il n'eût pas été plus avantageux pour elle de subir cette humiliation.

En lisant ce trait dans l'évangile, nous sommes peut-être touchés de compassion pour le fils et la mère. Stérile compassion! ce n'est pas là ce que Jésus attend de nous; il ne veut pas être plaint; il veut être imité. Entrons dans son cœur. Quels sentimens y trouverons-nous? un parfait acquiescement aux volontés de son père; une confiance sans bornes en lui; un abandon total à la Providence; une paix profonde au milieu des plus justes sujets d'alarmes; une joie incroyable de se voir déjà en butte aux plus violentes persécutions, et victime des passions humaines.

O mon Sauveur ! quand apprendrons-nous à penser comme vous ? Que de révoltes intérieures , que de murmures , que de défiances et de craintes dans les moindres traverses de la vie ! que de ressentimens et de plaintes contre l'injustice de ceux qui nous exercent ! Que devient alors notre paix , notre recueillement , notre oraison ? Les disgrâces temporelles nous agitent , nous obsèdent , nous absorbent ; et s'il s'y joint des circonstances qui nous humilient , notre cœur se gonfle et se soulève. Est-ce là être chrétien ? et est-ce vouloir l'être que d'appréhender comme la mort de tels maux , de faire tous ses efforts pour s'en garantir , et de ne goûter aucun repos , qu'ils ne soient finis ? Voilà néanmoins ce que nous sommes , ce que nous ne nous reprochons pas , ce que nous trouverions déraisonnable et injuste qu'on nous reprochât ; et nous croyons que de tels sentimens peuvent subsister avec la vraie et la solide piété. Est-ce ainsi que pensoient les chrétiens des trois premiers siècles du christianisme ? et s'ils marchaient sur les traces de Jésus-Christ , y marchons-nous ?

Tant de dévotions extérieures , tant de jeûnes , tant de veilles , tant d'austérités que l'on voudra ; bien d'es personnes pieuses les embrasseront sans peine ; mais d'essuyer des contradictions , des persécutions , des renversemens de fortune ; de tomber dans un état pauvre et humiliant , et de s'y soumettre , d'y être content en vue de Jésus-Christ , par un désir sincère de lui ressembler , c'est une disposition rare parmi les chrétiens les plus fervens , parmi ceux mêmes qui font profession de vie intérieure et d'oraison.

Je ne veux pas dire au reste que la nature soit muette et insensible en ces rencontres. Mais autre chose est de sentir de la douleur , et autre chose de s'y livrer. C'est autre chose encore de laisser échapper quelques plaintes , et autre chose de les approuver. On se tromperoit beaucoup si l'on croyoit que pour porter sa croix d'une manière digne de Dieu , il ne falloit éprouver aucune sorte de répugnance. Ne confondons pas la répugnance naturelle avec la répugnance volontaire. Ne boit-on pas volontiers une médecine amère , quoiqu'on

n'en aime pas l'amertume ? Ne se soumet-on pas à une opération douloureuse, quoiqu'on pousse les hauts cris en la souffrant ? Dieu ne demande pas de nous d'autre disposition à l'égard des épreuves. Que l'âme les envisage dans la volonté de Dieu , qu'elle les regarde comme une portion qui lui est échue de la croix de Jésus-Christ , comme un gage de son amour pour elle , et un moyen efficace de lui témoigner le sien , comme la chose la plus avantageuse pour son bien spirituel ; que dans cette persuasion elle les accepte , lorsqu'elles se présentent , et que laissant crier la nature sans l'écouter , elle tienne ferme contre les soulèvemens de l'imagination ; qu'elle désavoue le trouble involontaire qui l'agite ; qu'elle condamne les efforts indélibérés qu'elle fait pour les repousser , Dieu est content , et cela s'appelle souffrir en chrétien. Je veux que dans les premières épreuves , malgré ses bonnes résolutions , n'étant pas encore aguerri , on ait fait paroître trop de tendresse sur soi , on ait eu un peu recours aux consolations humaines ; qu'on se soit plaint , qu'on ait été bien aise d'être

plaint; il suffit de se le reprocher, et de s'en humilier à la réflexion, sans se décourager, espérant qu'avec la grâce de Dieu on fera mieux à la première occasion. Il est bon que dans nos souffrances, qu'elles qu'elles soient, nous n'ayons pas sujet d'être trop contents de nous-mêmes; et c'est pour cela que Dieu permet qu'il s'y glisse toujours quelque imperfection, soit réelle, soit apparente, afin de nous tenir toujours petits à nos propres yeux: rien n'étant plus capable d'inspirer de l'orgueil, que de pouvoir s'applaudir justement de la manière dont on porte sa croix.

~~~~~

## CHAPITRE XIII.

### *Consolations de Jésus dans son enfance.*

---

ON ne peut guères douter que Jésus n'ait reçu dans son enfance les plus grandes marques de tendresse de la part de son père. Quoique les évangélistes n'en aient rien dit, nous avons lieu de le conjecturer



par ce qui se passe d'ordinaire dans la vie spirituelle. Les commencemens n'en sont pas toujours exempts de peines, comme ils ne l'ont pas été pour Jésus-Christ ; mais ces peines sont toujours accompagnées de grandes douceurs. Dieu en est prodigue alors ; et s'il l'est pour d'autres , il l'a été sans contredit jusqu'à l'extrême profusion pour son fils bien-aimé , pour un enfant tout dévoué à sa gloire. Jésus - Christ a passé certainement par tous les états de la vie intérieure , et par conséquent par celui-ci qui en est l'entrée. Son âme fut donc enivrée et inondée de consolations célestes ; et elle goûta les délices ineffables qui étoient la suite de son union avec la Divinité , et qui ne pouvoient être suspendues que par un miracle. Ce n'est pas exagérer de dire que ces délices surpassoient celles dont jouissent les esprits bienheureux : puisqu'il est certain que l'âme de Jésus-Christ a toujours joui sans interruption de la vision béatifique , d'une manière incomparablement plus excellente que les Chérubins et les Séraphins.

Mais qui pourroit dire comment elle

recevoit ces faveurs du ciel ? Combien l'humilité de J.-C. n'en souffroit-elle pas, lui qui se regardoit comme chargé de tous les péchés du genre humain , et qui venait pour les expier , comme s'ils lui eussent été personnels ? Quel étoit son désintéressement et son détachement , ne les désirant point , ne se les appropriant point , les laissant , pour ainsi dire , passer par son cœur , sans les arrêter , ni en rien retenir , et n'en servant pas moins son père gratuitement , sans aucune vue de les mériter et de les obtenir ! Avec quelle pureté les rapportoit-il à la gloire de son père , les lui renvoyant telles qu'il les avoit reçues , n'y envisageant que son bon plaisir , également paisible et content lorsqu'il ne lui donnoit aucune marque de son amour ? Quelle étoit sa reconnoissance , lui qui non seulement s'en tenoit indigne ; mais qui à ce moment même s'offroit comme un criminel à toutes les rigueurs de sa justice , et qui n'attendoit de sa part que les effets de son courroux et de ses vengeances ! Au reste qu'étoit-ce que ces faveurs passagères, en comparaison

de l'union hypostatique , grâce infinie en elle-même , grâce permanente , qui transportoit en quelque sorte à la nature humaine en sa personne les attributs de la nature divine ! Mais aussi , à raison même de son infinité , cette grâce faisoit comme disparaître , et anéantissoit moralement son humanité , à un point qui nous est incompréhensible , ne lui laissant point de *moi* , ni de subsistance propre.

Ames intérieures , voilà le modèle que vous devez vous proposer dans les faveurs dont Dieu se plaît à vous combler. Plus elles sont grandes , plus vous êtes obligées d'approcher de la perfection de votre modèle. Dieu l'attend de vous , et si vous ne répondez pas à son attente , vous le réduiriez à vous en priver , parce qu'elles ne contribueroient ni à sa gloire , ni à votre avancement. Ne les désirez donc jamais ; croyez encore moins les avoir méritées par votre fidélité ; persuadez-vous au contraire que vos fautes habituelles , sans parler de vos péchés passés , vous en rendent indigne. Recevez-les comme une pure grâce dans un fonds anéanti ; ne vous en appro-

priez rien ; ne faites rien pour en prolonger la durée, comme si cela dépendoit de vous, et qu'il fût en votre pouvoir de gêner l'esprit divin qui *souffle où il veut*, et quand il veut ; ne les rappelez point par vos regrets, quand elles sont passées. Surtout soyez désintéressées, et que jamais l'objet de vos pratiques de piété et de mortification ne soit d'attirer sur vous des consolations. Malheur à vous, si elles devenoient pour vous un motif de prendre quelque complaisance en vous-mêmes, de vous relever à vos propres yeux, et de vous préférer aux autres. Ah ! tout seroit perdu ; et vous changeriez pour vous le don céleste en poison. Il vaudroit mieux que jamais aucune goutte de rosée ne tombât du ciel dans votre cœur, si elle devoit y faire germer l'orgueil spirituel, le plus subtil et le plus dangereux de tous les vices. Toute faveur de Dieu qui ne nous rend pas plus humbles et plus détachés, est nuisible ; l'on doit la tenir pour suspecte, et s'en défier comme d'un piège de l'ange de ténèbres.

Jésus enfant ne gardoit pas pour lui seul

les caresses qu'il recevoit de son père ; il en faisoit couler de sa plénitude dans l'âme de sa mère , et il les lui communiquoit avec toute la profusion dont un tel fils étoit capable. C'étoit un effet et une suite de leur union. Marie de même en faisoit part à saint Joseph , et Dieu étoit glorifié excellemment par la pureté et le désintéressement de leurs dispositions. Les cœurs de Jésus , de Marie et de Joseph étoient comme les trois anneaux d'une chaîne , où tout parloit de Dieu , et tout retournait à Dieu. Quelle union , que celle de Joseph et de Marie ! Quelle autre union bien plus intime que celle de Marie et de son fils ! Mais quelle ineffable union que celle de Jésus et du père céleste ! Et que produisoit-elle entr'eux ? une parfaite correspondance de sentimens , un transport et une communication de leurs grâces , et une sainteté proportionnée au degré de leur union.

Les âmes intérieures entre lesquelles Dieu forme une union spirituelle , ne reçoivent pas pour elles seules les grâces que Dieu leur fait ; elles se les communiquent ; et leur progrès dépend de leur correspon-

dance mutuelle. Ces unions de grâce sont rares ; mais lorsqu'elles ont lieu , Dieu les fait connoître à des marques , dont il n'est pas possible de douter. Les personnes qui en ont l'expérience, m'entendent ; et comme c'est un secret que Dieu se réserve , il y auroit tout au moins de l'imprudence à le divulguer. Ce que je puis dire , c'est que ces unions sont soumises à de saintes lois , auxquelles il faut être extrêmement fidèle de part et d'autre. Elles se forment presque toujours entre une âme déjà avancée , et une autre qui commence. La première se sent pressée de prier pour la seconde ; et elle le fait avec une ardeur , une persévérance , et même une continuité qui ne peut venir que de l'esprit de Dieu. Dans la crainte de l'illusion , en vain s'efforce-t-elle de détourner ailleurs sa pensée ; elle y est ramenée sans cesse ; et cela dure jusqu'à ce que l'âme pour qui elle prie , se soit enfin rendue aux volontés de Dieu sur elle. Alors celle-ci , par un mouvement de la grâce , se met sous la direction de l'autre ; elle se sent portée à lui ouvrir son cœur avec une confiance sans réserve , à s'en rapporter

partout à son jugement et à sa décision, et à lui obéir comme elle feroit à Dieu même. Les joies et les peines spirituelles de ces deux âmes deviennent communes; Dieu ne les conduit point séparément; mais il les fait, pour ainsi dire, marcher de front, et avancer du même pas. Si par quelque infidélité marquée et soutenue, l'une des deux restoit en arrière, l'union ne subsisteroit pas; et l'âme coupable de lâcheté seroit abandonnée à elle-même. Par exemple, si celle qui est dirigée, manquoit d'ouverture pour l'autre, si elle s'arrêtoit à son propre jugement, et si en de certaines conjectures elle agissoit de son chef; ou si elle refusoit d'obéir; il n'en faudroit pas davantage pour rompre l'union, que Dieu n'a formée que pour la tenir dans une entière dépendance. Il en seroit de même, si l'âme qui dirige manquoit de soin, de zèle, d'affection; si par sa faute elle ne recevoit pas les lumières nécessaires pour la conduite de l'autre; si au lieu de consulter Dieu en tout, elle écoutoit le propre esprit. En un mot, si de part ou d'autre, ou des deux côtés, il entroit dans la direction

la moindre vue humaine et naturelle ; si le concert n'étoit pas parfait en ce qui regarde la soumission à la grâce ; et si l'œuvre de Dieu ne s'avançoit pas conformément à ses desseins , ces deux âmes deviendroient bientôt étrangères l'une à l'autre ; ou si la direction continuoit , elle seroit sans fruit ; ou ce qui est pire , le démon venant à s'y mêler , et à contrefaire les opérations de la grâce , elle ne seroit plus qu'une source de tentations , de chutes et d'illusions.

---

## CHAPITRE XIV.

### *Vie de Jésus à Nazareth.*

---

**A** l'extérieur Jésus n'avoit rien qui le distinguât d'un enfant ordinaire ; il ne prévint point par un miracle l'âge où les enfans commencent à marcher , à parler , à donner des signes d'une raison naissante. Tout cela paroissoit suivre en lui le progrès de l'âge. Il étoit donc vrai de dire d'un Dieu



qui est la toute-puissance même, qu'il étoit réduit à la foiblesse des enfans ; de celui qui est la parole éternelle du père, qu'il ne pouvoit exprimer ses pensées ; de celui qui est la raison suprême , qu'il sembloit la tenir enveloppée dans les ténèbres et dans l'ignorance du premier âge. Marie et Joseph avoient seuls le secret de cet incompréhensible mystère ; il étoit absolument ignoré des autres ; Jésus ne faisoit rien , Marie et Joseph ne disoient rien qui pût le découvrir, ou même le laisser entrevoir : tel étoit l'ordre de Dieu qui régloit par lui-même tout ce qui concernoit la manifestation de son fils.

L'évangéliste se contente de dire que *l'enfant croissoit et se fortifioit ; qu'il étoit rempli de sagesse , et que la grâce de Dieu étoit en lui* (1). Et encore : *Que Jésus avançoit en sagesse et en âge , et en grâce aux yeux de Dieu et des hommes* (2). Ce qui signifie évidemment qu'encore qu'il eût en soi la plénitude de la sagesse et de la grâce , il ne produisit l'une et l'autre

---

(1) Luc. II. 40. — (2) *Ibid.* 52.

au-dehors que par mesure, proportionnant ses discours et ses actions à son âge, et ne songeant qu'à édifier, sans penser à se faire admirer.

Belle leçon pour les âmes que Dieu élève à des états extraordinaires. Il faut avant tout qu'elles gardent le silence sur ce qui se passe en elles, n'en découvrant et n'en laissant soupçonner rien à ceux qui ne doivent pas en être instruits. Silence qui n'est pas moins une loi pour leurs directeurs, que pour elles, et auquel une vanité indiscrete les expose souvent à manquer : ce qui est de la plus grande conséquence, de quelque part que la faute vienne. Quand Dieu s'est emparé d'une âme, c'est à lui seul de rendre public pour sa gloire ce qu'il veut qui soit publié, dans le temps et aux personnes qu'il juge à propos. Observez bien la conduite de Jésus-Christ : vous verrez avec admiration qu'il n'a jamais rien dit, rien fait de lui-même pour se manifester au monde, et qu'il a attendu les momens marqués par son père ; qu'aucun n'a été instruit de ce qu'il étoit, que ceux qui devoient l'être, et cela par des voies surna-

turelles , précisément autant qu'il falloit qu'ils le fussent pour l'exécution des desseins de Dieu : en sorte que bien des choses ; et même les principales , telle que l'accomplissement des prophéties dont il étoit l'objet , n'ont été bien connues qu'après sa mort. Pourquoi cela ? C'est que si tout eût été dévoilé de son vivant , les conseils de Dieu auroient été traversés , et l'œuvre de la rédemption du genre humain ne se seroit point accomplie de la manière qu'elle devoit l'être. Car jamais les juifs , dit saint Paul , n'eussent crucifié le Seigneur de la gloire , s'ils l'eussent connu pour ce qu'il étoit ; jamais de même les démons ne les eussent poussés à faire mourir celui qui par sa mort devoit détruire leur empire.

Quoique les desseins de Dieu sur certaines âmes choisies ne soyent en aucune manière comparables à celle de l'incarnation ; ils sont néanmoins toujours grands en eux-mêmes , et infiniment respectables , puisqu'ils en sont la suite et l'application : il faut donc que la même intelligence suprême qui les a conçus et arrangés , les conduise ; que tout le seconde , que rien ne le gêne ,

et qu'il ne trouve aucun obstacle de la part de ceux qu'il daigne prendre pour ses coopérateurs. Il faut que les choses se préparent, s'avancent, s'acheminent à leur fin de la manière que Dieu a réglée, et qu'il tienne toujours cachée jusqu'à l'événement, ce qui demande au-dedans une dépendance entière de la grâce, et au-dehors un silence profond, pour ne rien déranger dans l'enchaînement des causes et des effets.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne faille point édifier le prochain ; mais cette édification ne doit pas être de notre choix ; c'est à la grâce qu'il appartient de régler nos paroles et nos œuvres selon notre progrès ses vues : de manière que, sans sortir de l'ordre commun, sans rien affecter, sans rien faire paroître de singulier, on tâche d'être irréprochable dans sa conduite, et de répandre partout la bonne odeur de J.-C., sans en découvrir la source. Il faut que l'œil du prochain attentif et réfléchi, soit édifié de notre extérieur, sans qu'il puisse pénétrer dans nos dispositions intérieures. Quelle réserve, quelle mort à soi-même, quelle fidélité à l'esprit de Dieu cela n'exige-t-il point !

---

## CHAPITRE XV.

### *Jésus dans le Temple parmi les Docteurs.*

---

A l'âge de douze ans Jésus étant allé à Jérusalem avec ses parens pour y célébrer une fête, lorsqu'ils s'en retournèrent, y resta à leur insçu ; et après l'avoir cherché, ils le trouvèrent au bout de trois jours dans le temple assis parmi les docteurs, les écoutant et leur faisant des questions. Tous ceux qui l'entendoient étoient frappés d'étonnement, au sujet de sa prudence et de ses réponses. Marie lui ayant représenté l'inquiétude qu'il avoit causée à son père Joseph et à elle, il leur dit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois m'employer aux choses qui regardent mon père ? Et ils ne comprirent point le sens de cette parole qu'il leur dit. (1)

Ce trait de la vie de Jésus-Christ offre

---

(1) Luc. II. 42. 50.

plusieurs réflexions qui peuvent s'appliquer à la vie intérieure. Premièrement, il semble s'écarter de l'obéissance qu'il rendoit à ses parens, disposant de lui-même, et les quittant pour un temps, sans leur avoir fait part de son dessein. L'esprit de Dieu qui le conduisoit en tout, le porta à agir de la sorte. Soumis à Marie et à Joseph en tout le reste, il étoit dispensé de les consulter et de suivre leur volonté dans certaines rencontres extraordinaires, où il agissoit plutôt en Dieu qu'en homme. Il y a des circonstances dans la vie spirituelle, où une âme, d'ailleurs parfaitement obéissante, est poussée par la grâce à faire de certaines choses sans l'avis de son directeur, qui ne les permettroit pas, s'il étoit consulté. Ces cas sont rares, et il ne faut pas les présumer, à moins de l'inspiration la plus marquée. Dans ces occasions le directeur ne doit pas condamner aisément une telle conduite, lorsqu'on lui en rend compte; mais examiner mûrement la chose, avant que de prononcer si elle est de Dieu ou du propre esprit. Dieu qui est au-dessus des lois de la direction. et qui veut agir quel-

quefois immédiatement par lui-même dans une âme qu'il possède, fait toujours connoître à quelque signe certain que ce qui semble irrégulier, vient de lui. Il montre par-là qu'il ne veut pas qu'on tienne les âmes tellement enchaînées par l'obéissance, que l'on gêne les opérations de sa grâce. Ce principe est vrai ; mais l'application en est délicate et il faut prendre extrêmement garde d'en abuser.

Secondement, Jésus-Christ met ses parents, et sa mère surtout à une très-rude épreuve. Il n'est pas possible d'imaginer l'inquiétude où cette espèce de fuite jeta Marie ; il faudroit pour cela connoître tout l'excès de sa tendresse pour son fils. Mais son amour, quelque parfait qu'il fût, avoit besoin d'être exercé, et par-là d'être épuré, et, pour ainsi dire, divinisé. Il falloit que par degrés elle parvint à l'aimer moins comme son fils, que comme son Dieu. La chair étoit le lieu, quoique surnaturel, par où elle tenoit à Jésus-Christ ; et il falloit qu'elle s'accoutumât à s'élever au-dessus de la chair, pour ne plus tenir à lui que par l'esprit. Il y a une distance immense pour

la perfection , entre les dispositions de Marie à l'égard de Jésus enfant , et ses dispositions à l'égard de Jésus mourant à ses yeux sur la croix. Il lui apprend de bonne heure à le perdre un jour ; et il la prépare de loin à ce sacrifice héroïque. Dieu ne forme de même une union spirituelle entre deux âmes , que pour les exercer et les purifier l'une par l'autre. Il les prépare , il les rapproche ; il permet des répugnances , des dégoûts , un éloignement réciproque , afin de la détacher du sensible , et de spiritualiser de plus en plus leur affection. L'on ne s'aperçoit pas d'abord du dessein de Dieu , et l'on est tenté d'attribuer ce qu'on éprouve à toute autre cause. C'est ainsi que Joseph et Marie ne comprirent rien alors à la conduite que tint Jésus-Christ à leur égard. Mais le moment vient où tout s'éclaircit , et où l'on voit que Dieu n'a eu d'autre vue que de perfectionner une union qui étoit son ouvrage. Il ne faut donc pas que de telles âmes se rebutent des épreuves où elles se mettent mutuellement sans le savoir ; mais qu'elles laissent Dieu épurer les sentimens qu'il a mis dans leurs cœurs.



Troisièmement , Jésus ne paroît dans le temple au milieu des docteurs , que pour commencer à se faire connoître ; il les écoute , il leur fait des questions , il leur répond à son tour avec une sagesse qui les remplit d'étonnement . Il n'est pas douteux que le principal sujet de cet entretien ne fût le Messie , et les prophéties qui le concernoient . Il étoit naturel que les docteurs s'informassent quel étoit cet enfant qui montrait une capacité et une prudence si fort au-dessus de son âge . En suivant cette information , ils seroient parvenus à connoître tout ce qui s'étoit passé à sa naissance , et qu'il étoit le Messie en personne . Mais ils négligèrent de satisfaire une si louable curiosité , et ne profitèrent point de la lumière qui leur étoit offerte . Si dans le commerce qu'on a quelquefois avec des personnes intérieures , dans les discours qu'on leur entend tenir , et dont on est frappé , on avoit soin de remonter à la source , de s'informer quelles sont ces personnes , quelle est leur vie , comment ils ont acquis ces connoissances sublimes dont on est étonné : on finiroit par reconnoître

en eux le don de Dieu , par leur ouvrir son cœur , et prendre conseils d'eux sur les affaires de sa conscience ; et peut-être deviendrait-on intérieur soi-même. La plupart de ceux qui le sont , doivent leur bonheur à de pareilles rencontres que Dieu leur a ménagées. Mais combien en est-il d'autres qui ont reçu la même grâce , et qui n'en ont tiré aucun avantage ?

Quatrièmement enfin , Jésus par sa réponse à Marie et à Joseph apprend à tous les chrétiens , que leur grande affaire est ce qui intéresse la gloire du père céleste ; que pour la procurer , ils doivent renoncer à la chair et au sang ; et sacrifier , s'il le faut , les plus tendres et les plus légitimes affections de la nature. C'est en ces cas qu'il faut se dérober à ses parens , échapper à leurs recherches et à leurs poursuites , et se mettre au-dessus des reproches que leur tendresse pourroit nous faire. Mais il est besoin encore ici de beaucoup de prudence et de discrétion : car nos parens nous représentent Dieu ; ils tiennent de lui leur autorité. Afin donc que nous soyons autorisés à sortir à leur égard des bornes de la plus

étroite obéissance , il faut que nous soyons moralement certain que Dieu le veut ainsi , et que nous lui déplairions en suivant les règles ordinaires. Alors même le respect et la piété filiale nous font un devoir d'user de tous les ménagemens dont nous pourrions nous aviser. Des enfans qui ont de l'attrait pour la vie intérieure , sont quelquefois gênés dans leurs exercices spirituels par leurs parens. Ils doivent céder à leur volonté en tout ce qui n'offense pas Dieu ; et être persuadés que cela ne nuira point à leur progrès. Il faut se conduire de même dans les communautés à l'égard des supérieurs. Au reste , ni les parens ni les supérieurs ne peuvent rien sur l'intérieur ; ils ne sauroient arrêter ni retarder l'opération de la grâce ; et si l'on perd quelque chose d'un côté , Dieu en dédommage abondamment par un autre endroit. Le point où l'on peut , et où l'on doit même tenir ferme contre les parens , est celui de la vocation. Lorsqu'ils ont des preuves suffisantes qu'elle vient de Dieu , ils sont déraisonnables et injustes de s'y opposer ; leur droits ne vont pas jusques là ; tout ce qu'ils peuvent faire

est de l'éprouver par des moyens légitimes. Sans leur manquer de respect, on peut leur dire alors comme les apôtres : Il est de mon devoir d'obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes ; et comme Jésus-Christ : Ne savez-vous pas que je dois me consacrer à ce qui intéresse Dieu mon père ? Il ne reste après cela qu'à mettre sa confiance en lui ; et si l'on ne peut pas disposer de soi-même, à attendre qu'il fléchisse et qu'il change la volonté de ceux dont nous dépendons. Avec de la patience et une grande fidélité à la grâce, les choses pour l'ordinaire s'arrangent tôt ou tard à notre souhait.

---

## CHAPITRE XVI.

*Jésus rend obéissance à ses parens.*

---

**J**ésus étant retourné de Jérusalem à Nazareth avec Marie et Joseph, y passa dans le travail et l'obscurité presque toute sa vie. L'évangile ne nous apprend rien autre chose de lui durant tout ce temps, qui fut d'en-

viron trente ans, sinon qu'il fut soumis à ses parens. Il falloit qu'il jugeât cette leçon bien importante en elle-même, et bien nécessaire pour nous, puisqu'il l'a pratiquée pendant tant d'années, et que c'est le seul trait de sa vie privée dont il a voulu que nous fussions instruits. Ainsi elle mérite toutes nos réflexions.

Que Jésus en tant qu'homme ait été soumis à son père, auquel il étoit égal en tant que Dieu : quoique ce fût un abaissement inconcevable pour sa personne divine, c'étoit néanmoins un devoir dont en conséquence de l'incarnation, il ne pouvoit se dispenser ; et c'étoit afin qu'un Dieu pût obéir à un Dieu, qu'il s'est fait homme. Il nous donnoit à connoître par-là quelle obéissance nous devons à Dieu, nous qui sommes de pures créatures ; puisque le verbe lui-même par qui tout a été fait, n'a pu s'exempter de lui être soumis, du moment qu'il a consenti de s'unir à une créature.

Ayant voulu passer par toutes les faiblesses de l'enfance, c'étoit encore une nécessité que dans cet âge tendre, il dépendît

en tout de ses parens ; résolu qu'il étoit de ne faire aucun usage de sa puissance divine, pour montrer que, s'il eût voulu, il se seroit mis au-dessus de cette dépendance. Elle n'en est que plus admirable, parce qu'elle étoit volontaire, et que plus instructive pour nous : cet état auquel il s'est réduit, est sans doute un exemple bien touchant, et bien capable de confondre nôtre orgueil. Quel est celui qui aimant Jésus-Christ, et se proposant de l'imiter, refuseroit après cela de plier sous le joug de l'obéissance?

Mais c'est une chose bien plus admirable encore qu'il ait persévéré dans cet obéissance jusqu'à l'âge de trente ans, lors même que, selon les lois ordinaires de la nature, tout homme est en état de se gouverner lui-même, et qu'il est en droit de le faire. Rien n'empêchoit alors Jésus de produire au-dehors les trésors de la sagesse dont il étoit plein, et de faire sentir du moins à ses parens, par l'avantage infini qu'il avoit sur eux du côté des lumières, des grâces et de la sainteté, que c'étoit à lui de commander et à eux de lui obéir. Il

se contenta de leur inspirer secrètement comme Dieu ce qu'ils devoient lui commander ; et comme homme il ne crut pas devoir se réserver autre chose , que d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

Connoîtrons-nous à présent le prix de l'obéissance , et n'aspirerons-nous pas à en faire notre vertu favorite ? L'exercice de cette vertu a été tout l'emploi d'un Dieu sur la terre ; et le détail de la vie de Jésus-Christ se trouve compris en ce seul mot : *Il a obéi* : obéi à Dieu son père ; obéi à Marie et à Joseph ; obéi à tous ceux qui , selon l'ordre des choses humaines , avoient quelqu'autorité ; obéi à ses ennemis et à ses bourreaux , lorsqu'est arrivé le moment où il devoit tomber entre leurs mains. Et nous , presque à tout âge , et au sortir de l'enfance même , rien ne nous coûte tant que l'obéissance. A peine sommes-nous capables de réflexion , et sentons-nous notre volonté , que notre plus grand désir est de la suivre , et d'y assujettir les autres. Le défaut d'obéissance , soit à Dieu , soit aux hommes qui nous tiennent la place de Dieu , est la principale source de nos fautes. Tout

ce qui contrarie, tout ce qui gêne et captive notre volonté, ne fût-ce qu'en des bagatelles, nous irrite, nous impatiente, nous révolte; et lors même que nous obéissons, ce n'est qu'avec répugnance, et qu'avec des murmures, du moins intérieurs. Comparons ici nos sentimens et notre conduite avec les sentimens et la conduite de Jésus-Christ. Il avoit droit, même en tant qu'homme, de commander aux autres hommes; il s'est dépouillé de ce droit, et il est venu, comme il le dit lui-même, *non pour être servi, mais pour servir*. Nous au contraire, si les autres ont le droit de nous commander, nous ne travaillons qu'à nous y soustraire, et qu'à nous rendre indépendans. Si nous avons ce droit sur les autres, nous l'exerçons en toute rigueur; et rien ne nous flatte davantage que de nous voir craints, respectés, obéis: tant s'en faut que nous soyons disposés à y renoncer, et que nous aimions mieux recevoir des ordres que d'en donner; si nous sommes les maîtres de nous-mêmes, le plus pénible de tous les sacrifices est de nous soumettre à autrui; et jusqu'à la fin de la vie, nul sa-



crifice ne nous est plus à charge dans la pratique.

Quelle raison pouvons-nous alléguer pour nous dispenser de l'obéissance ? Seroit-ce que nous avons plus de lumières que ceux qui nous commandent ? Quand cela seroit, que répondrons-nous à l'exemple de Jésus-Christ ? La plénitude de la sagesse étoit en lui ; en a-t-il moins obéi à Joseph et à Marie ? Seroit-ce que nous avons reçu plus de grâces et de faveurs du ciel ? Les grâces nous portent à la soumission et à l'humilité, et ce seroit en faire un étrange abus que de s'en autoriser pour ne pas obéir. La grâce de l'union personnelle avec la divinité n'en a rendu J. - C. que plus obéissant. Seroit-ce enfin que nous sommes plus avancés en sainteté ? Quel saint fit jamais valoir une pareille raison ? Et peut-elle venir à l'esprit à d'autres qu'à des âmes hypocrites, ou aveuglées par l'orgueil ? Et qu'est-ce que notre sainteté comparée à celle du saint des saints ? En quelqu'état que nous soyons, chérissons l'obéissance ; aimons à dépendre ; c'est la voie la plus sûre pour arriver à la perfection. L'o-

obéissance suppose presque toutes les autres vertus ; elle nous obtient celles qui nous manquent ; et elle en est la fidelle gardienne. L'homme obéissant n'a nul compte à rendre à Dieu de ses actions ; il sera justifié , approuvé , récompensé , moins pour ce qu'il aura fait , que pour avoir obéi.

Mais afin que l'obéissance soit une vertu aux yeux de Dieu , ce n'est pas assez de faire l'action extérieure qui nous est commandée ; il faut que la volonté agréée le commandement , et qu'elle plie avec docilité sous le joug , sans se permettre aucun murmure , aucune plainte. Il faut encore soumettre son jugement , et ne point raisonner sur ce qu'on nous ordonne. Jamais vous ne ferez volontiers ce que vous condamnez en votre cœur ; et quand même vous l'approuveriez , si vous agissiez par ce motif , ce ne seroit plus le jugement du supérieur que vous suivriez , mais le vôtre. Jésus-Christ , quoiqu'infailible et impeccable , n'opposa ni son propre esprit , ni sa propre volonté à ce que Joseph et Marie lui commandèrent ; il leur obéit à l'aveugle , et avec une entière soumission ; et

par-là il a confondu et anéanti tous nos vains prétextes.

L'obéissance a deux objets principaux, ou la direction spirituelle, ou les actions extérieures. Quand aux actions extérieures, à moins que nous ne voyons un péché manifeste en ce qu'on nous commande, il est toujours plus parfait d'obéir ; et c'est même une obligation, si nous y sommes engagés par vœu. Pour la direction de la conscience, il est clair que ne pouvant nous juger, ni par conséquent nous diriger nous-mêmes, il faut que nous nous en rapportions sur notre état intérieur à celui que Dieu nous a donné pour guide. Ne lui cachons rien ; exposons lui tout fidèlement. Après quoi croyons sans hésiter ce qu'il décidera, et faisons avec confiance ce qu'il nous prescrira. Nous nous préserverons ainsi de toute illusion, qui est inévitable sans cela. L'obéissance nous fera marcher sûrement, sans nous détourner ni à droite, ni à gauche ; Dieu ne permettra jamais quelle nous égare, et il suppléera par lui-même à tout ce qui pourroit manquer de la part de son ministre. Nous trouverons toujours notre

force, notre soutien, notre consolation dans l'obéissance; toutes les grâces que Dieu nous a destinées, sont attachées à cette vertu. Armons-nous donc de courage pour surmonter nos répugnances, pour imposer silence à notre jugement, et soyons sur nos gardes contre les pièges du tentateur, qui aura tout gagné sur nous, s'il vient à bout d'ébranler notre obéissance.

---

## CHAPITRE XVII.

*Jésus gagne sa vie par le travail des mains.*

---

DÈS que Jésus fut en âge de travailler, il s'exerça au métier de Joseph qui, selon la tradition commune, étoit charpentier. Un Homme-Dieu se soumet à la loi imposée à Adam pécheur, de manger son pain à la sueur de son front; il ne dédaigne pas de s'appliquer à un métier bas et méprisable selon les idées humaines, et il y consacre la plus grande partie de sa vie. Lui qui pouvoit aisément soustraire Joseph à

la nécessité de vivre ainsi de son travail ; ne jugea pas à propos de s'en exempter lui-même. La chose avoit été arrêtée ainsi dans le conseil de l'Eternel, et il s'y soumit avec joie : accomplissant ce qu'un prophète avoit dit de lui : *Je suis pauvre, et dans les travaux depuis ma jeunesse.* (1)

Tous étoient donc occupés au travail dans la sainte famille de Nazareth. Marie avoit soin du ménage. Joseph subsistoit de son métier, et faisoit subsister Jésus et Marie. Jésus devenu grand, aidait son père, c'est-à-dire celui qui passoit pour tel, et dans la suite le fort de l'ouvrage tomba sur lui. Quel spectacle ! quel ravissant sujet de contemplation ! c'en étoit un sans doute pour les esprits célestes. Si ce n'en est pas un pour nous, c'est que nous manquons de foi, et que nous voyons les choses autrement que Dieu ne les voit. Ce travail étoit assidu, journalier, continuel ; ce n'étoit point un travail de goût et de fantaisie, mais de nécessité ; travail pénible, obscur, humiliant, assujettissant, qui ne leur laiss-

---

(1) Psalm. 87.

soit guères que le temps de réparer leurs forces par une nourriture frugale et un court sommeil. En un mot leur condition étoit celle des plus pauvres artisans.

Ce travail excluait-il la prière ? Non sans doute. On y gardoit le silence , et l'esprit et le cœur y demeuroient toujours unis à Dieu. L'âme avoit son exercice ainsi que le corps ; et loin de s'entre-nuire , l'un de ces deux exercices favorisoit l'autre. Ce seroit un blasphème de croire que l'âme de Jésus eût pu être détournée un seul instant de la présence de Dieu ; et l'on ne peut pas le penser de Marie , ni de Joseph.

Que doivent conclure de-là ceux qui se proposent d'imiter Jésus ? Premièrement , que le travail leur est indispensable , en quelque condition que le ciel les ait fait naître. Si la nécessité de vivre ne le commande pas à tous , une nécessité d'un ordre supérieur leur en impose l'obligation , celle de subir le châtiment auquel nous avons tous été condamnés dans la personne de notre premier père ; celle d'obéir à une loi de Dieu qui ne souffre point d'exception ; celle de ressembler à Jésus-Christ , si nous

voulons être du nombre des prédestinés. Remarquez que le Sauveur a choisi pour lui le genre de travail le plus propre à confondre notre paresse et notre orgueil.

Secondement , qu'il n'est point d'occupation , quelque basse qu'elle soit selon nos préjugés , dont un chrétien doive rougir, pourvu qu'elle soit honnête ; qu'au contraire il a sujet de s'applaudir , si son état le rapproche davantage de Jésus-Christ. Mais que pour avoir une plus parfaite conformité avec lui, il faut qu'il accepte par amour, le travail auquel sa condition ou sa profession l'assujettit.

Troisièmement, qu'un travail de pur choix , et absolument libre , que l'on prend , et que l'on quitte quand on veut ; qu'un travail dont l'unique objet est de nous amuser et de passer le temps ; qu'un travail où l'on n'auroit d'autre vue que de s'enrichir , de s'élever aux honneurs , d'acquérir de la réputation, ou de contenter une vaine curiosité , n'est point dans l'ordre de la Providence, ni digne d'un chrétien, ni méritoire pour le ciel. Si l'on s'examinait sur ce point

selon les principes de la religion , l'on auroit bien des reproches à se faire.

Quatrièmement enfin , que pour sanctifier le travail , il ne suffit pas qu'il soit honnête en soi , conforme aux vues de Dieu , ni qu'on y apporte une intention pure ; mais que de plus il doit être accompagné de l'esprit de prière. Autrement il dissipe , et laisse le cœur sec et vuide. Je ne veux pas dire qu'en travaillant il faille méditer ; cela est presque toujours impossible ; ni prononcer des prières vocales ; on s'épuiserait ; et ce ne seroit la plupart du temps qu'un mouvement machinal des lèvres. Ce que je veux dire , c'est qu'il faut demeurer unis à Dieu comme Jésus-Christ , par une certaine attention de l'esprit , et une certaine affection de cœur , qui n'est autre chose que l'oraison habituelle. L'amour seul peut nous apprendre à faire cette espèce d'oraison en travaillant , et à ne jamais l'interrompre , quelque appliqués que nous soyons par devoir à autre chose. L'amour de Dieu , quand il s'est emparé d'un cœur , ne sauroit demeurer sans exercice ; nulle occupation extérieure ne suspend son activité ;



et elle contribue même à l'entretenir. Le plus sûr moyen de conserver l'esprit d'oraison , est de faire succéder le travail à la prière , et la prière au travail. On ne peut pas toujours être en contemplation , l'esprit se lasse ; le corps s'épuise ; et cela dégénérerait en fainéantise. Il faut l'entremêler d'action ; et la vie intérieure ne se soutiendrait pas long-temps , si elle n'étoit entrecoupée par quelque occupation extérieure.

On accuse les personnes adonnées à la vie spirituelle de ne point aimer le travail. Cette accusation n'est pas sans fondement à l'égard des âmes dévotes qui se surchargent de pratiques extérieures de piété , ou qui se jettent sans discrétion dans les bonnes œuvres , de sorte que leurs affaires domestiques en souffrent ; et encore à l'égard de certains caractères mous et indolens , qui se renferment dans un lâche repos , ne laissant au plus travailler que leur imagination , et se repaissant de vains fantômes , qu'ils prennent pour la véritable oraison. Mais c'est une injustice de faire le même reproche aux vrais spirituels , qui

tâchent de se conduire en tout par la grâce. J'avoue que dans les commencemens où l'oraison est si douce , on est tenté de négliger le travail pour s'y livrer , et qu'on succombe quelquefois à la tentation. Mais comme c'est une pure tromperie de l'amour-propre , Dieu ne tarde pas à en reprendre et à en corriger.

Je ne crains donc pas d'avancer que toute âme solidement intérieure aime le travail , qu'elle s'en impose l'obligation , qu'elle met à profit tous les momens , et qu'elle évite avec grand soin toute espèce d'oisiveté et d'inutilité. Dans les tentations et dans les épreuves elle ne pourroit se soutenir sans le travail ; il faut , autant qu'il est possible , qu'elle sorte d'elle - même par l'action ; et qu'elle fasse ainsi diversion à ce qui se passe au - dedans. Lorsqu'elle souffre le plus , si ses souffrances corporelles ne sont pas excessives , elles ne l'empêchent pas de s'occuper d'une manière proportionnée à ses forces. Pour ce qui est des temps de jouissance , ils ne sont pas si longs , qu'il ne lui reste dans la journée des heures libres pour travailler ; et ils ne l'absorbent

pas tellement , qu'ils ne lui en laissent la facilité. Toute âme intérieure est vive et active de son fonds ; il lui faut toujours quelque occupation , soit d'esprit , soit de corps ; et si elle n'en trouve pas suffisamment dans les devoirs de son état , elle est industrielle à s'en procurer. L'esprit de Dieu la mène là , et ne lui permet pas de rester un moment à rien faire. Quand elle y est réduite par la nécessité des circonstances , c'est pour elle un vrai tourment. Quels hommes intérieurs que saint Augustin , saint Bernard , saint François de Sales ! et quels hommes plus laborieux et plus occupés ! on est étonné qu'ils ayent pu tant écrire ; et leurs écrits ne sont peut-être pas la plus grande partie de leurs travaux. J'en pourrois dire autant de bien des femmes , d'une sainte Catherine de Sienne , d'une sainte Thérèse , et de beaucoup d'autres , dont la vie , quoique toute d'oraison , a été extrêmement remplie de différens genres de bonnes œuvres.

## CHAPITRE XVIII.

*Baptême de Jésus-Christ.*

APRÈS avoir mené pendant trente ans une vie cachée, Jésus commence à se produire, et se faire connoître au-dehors par un acte de la plus profonde humilité. Jean son précurseur étoit sorti depuis peu du désert, pour lui préparer les voies. Il annonçoit aux juifs que le royaume des cieux étoit proche, qu'il falloit faire pénitence; et il les dispoit par un baptême d'eau, qui n'étoit qu'une purification extérieure, à être baptisé dans le Saint-Esprit et dans le feu par celui qui devoit venir après lui, et qui étoit avant lui. Frappés de l'austérité de sa vie, et touchés de la force de ses discours, les pécheurs accouroient à lui de toutes parts, et recevoient son baptême. Jésus confondus avec la foule des publicains, des soldats et des autres qui confessoient hautement leurs péchés, se présente à Jean

comme un d'entre eux, pour être baptisé par lui. Jean qui le connoissoit, et qui entre autres choses avoit dit de lui, en le montrant : *Voici l'agneau de Dieu; voici celui qui ôte le péché du monde*, ne put souffrir de le voir aussi humilié devant lui. *C'est moi*, lui disoit-il, *qui dois être baptisé par vous; et vous venez à moi!* mais Jésus lui répondit : *Laissez-moi faire; c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice.* (1) Quel prodige d'abaissement ! ce que Jean jugeoit être tout-à-fait indécent au fils de Dieu, le fils de Dieu l'appelle une justice, et un devoir qu'il lui convient de remplir. Quoi ! d'être baptisé comme un pécheur par un pur homme, par celui qu'il avoit lui-même sanctifié dans le sein de sa mère. Je ne suis pas surpris de l'étonnement de Jean, de sa répugnance et de ses efforts pour s'opposer à Jésus. Mais dans ce saint combat l'humilité du Sauveur l'emportera ; et Jean se croira obligé de lui céder par respect.

Au reste Jésus ne se met pas en peine

---

(1) Math. III. 13 et seq.

du jugement que la multitude portera de sa personne ; il ne songe pas que ce baptême qu'il va recevoir , sera un préjugé contre sa mission divine , qu'on ne croira jamais que celui qui se confond ainsi avec les pécheurs , soit le Saint des Saints. Il ne lui vient pas même à l'esprit qu'il dément, pour ainsi dire , par cette action le témoignage honorable que son précurseur a rendu de lui à diverses reprises. Il est le représentant des pécheurs ; il est venu payer pour eux ; et sous ce rapport il est juste qu'il s'humilie , et qu'il s'anéantisse. Ce qui concerne la manifestation de sa personne divine , ne le regarde point ici , c'est l'affaire de son père ; la sienne est de le glorifier en s'abaissant , en donnant de soi les idées les plus méprisables.

O mon Sauveur , quand comprendrons-nous que c'est pour nous , uniquement pour nous , que vous vous êtes réduit à cet état ; que ce que vous avez été par pure obéissance , nous devons l'être par justice ; que comme néant , et encore plus comme pécheurs , l'humiliation est notre partage ; et que si la vanité , l'orgueil , l'estime de

soi , est un crime dans la créature la plus excellente ; c'est la chose la plus odieuse , la plus révoltante , la plus abominable , dans un homme qui n'est qu'ignorance , que corruption , que péché ! Qui nous rendra donc humbles , si vos exemples ne produisent pas en nous cet effet ? Est-il possible que nous ne voyons pas que toute la religion chrétienne porte sur l'humilité , ramène tout à l'humilité , ne prêche et n'inspire que l'humilité ? S'humilier au-dedans , consentir à être humilié au-dehors ; ne craindre que ce qui nous élève à nos propres yeux , et à ceux des autres ; ne souhaiter que le mépris , en être saintement avide , et intimement persuadé qu'on ne peut jamais être méprisé autant qu'on le mérite : voilà le commencement , le progrès , la consommation de la sainteté chrétienne. Dieu n'est véritablement glorifié de nous que par-là , et si nous le glorifions ainsi , il saura bien nous glorifier à son tour , même dès cette vie , si cela sert à ses desseins. Voyez quel soin il prend de publier la grandeur de Jésus-Christ , au moment même où il ne se montra au

peuple que comme un pécheur pénitent. *Jésus après son baptême sortit aussi-tôt de l'eau, et voilà que les cieux s'ouvrirent pour lui, et qu'il vit l'esprit de Dieu descendre sous la forme d'une colombe, et venir sur lui. En même temps, une voix se fit entendre du ciel, qui disoit : Celui-ci est mon fils bien aimé, en qui j'ai mis ma complaisance.* (1) Quel éclatant témoignage rendu à la divinité de Jésus-Christ par les deux autres personnes de l'adorable trinité ! Jésus le prévoyoit ; mais comme homme il ne le désiroit pas ; il ne s'humilia point pour se l'attirer ; il ne s'en réjouit pas pour lui-même, et ne s'attribua rien de la gloire qui lui en revenoit dans l'esprit de ceux qui étoient présens. Comparez ce témoignage céleste avec ceux que Jean-Baptiste a rendus à Jésus, et ceux que Jésus dans les occasions nécessaires s'est rendus à lui-même. Quelle différence pour l'appareil et la magnificence, et pour l'impression qui en devoit résulter ! le ciel s'ouvre ; l'Esprit-Saint descend visiblement,

---

(1) Math. III, 13, 17.



et vient se reposer sur la tête de Jésus-Christ : le père parle , et déclare d'une voix forte et majestueuse que cet homme qui vient de se ravalér jusqu'à la condition des pécheurs, est son fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances.

Encore une fois , ne pensons à nous que pour nous humilier et devant Dieu et devant les hommes. Nous ne serons vraiment grands aux yeux de Dieu , nous ne lui serons chers, nous ne lui plairons que par là. Et si nous ne sommes pas grands aux yeux des hommes, que nous importe ? Sont-ils les juges du vrai mérite, et de la vraie grandeur ? Il nous semble quelquefois que la gloire de Dieu est intéressée à notre réputation et à nos succès ; et sous ce point de vue nous nous croyons permis de désirer d'être estimés, et de réussir dans nos entreprises, quand la religion et le bien des âmes en est l'objet ; nous nous affligeons, si nous ne recueillons de nos travaux que des humiliations et des mépris. Qu'il y a souvent d'orgueil, caché sous cette apparence de zèle pour la gloire de Dieu ! Si c'est sincèrement pour la gloire

de Dieu que vous travaillez, commencez par désirer pour vous l'humiliation, par vous en réjouir et vous y complaire; infailliblement vous glorifierez Dieu par cette disposition. Après cela laissez le conduire comme il lui plaira les entreprises que vous avez formées pour lui; quelqu'en soit le succès, soyez sûr qu'il tournera à sa gloire. Et pour ce qui est de vous, s'il juge à propos de vous rendre ici bas témoignage devant les hommes, il le fera, non pour vous, mais pour lui. Seulement ne le désirez pas plus que ne l'a désiré Jésus-Christ. Autrement cela seroit dangereux pour vous, et le bien de votre âme en souffriroit, si avec un pareil désir, vous étiez exaucé.



## CHAPITRE XIX.

### *Tentation de Jésus-Christ.*



Aussi-tôt après avoir reçu le baptême de Jean, Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté par le dia-

*ble.* (1) Remarquons les circonstances. C'est par l'inspiration du Saint-Esprit qu'il est poussé, et selon l'expression de saint Marc, qu'il est *chassé* dans le désert, pour y être tenté par le diable. Cette tentation qui nous paroît si étrange et si humiliante par rapport au fils de Dieu, étoit donc ordonnée de son père; c'est par obéissance à l'esprit de son père, qu'il s'y soumet; et lui-même voulut en tant que Dieu être tenté comme un homme. Le diable donc, par une permission divine, osa approcher de cette âme si sainte; il osa lui proposer ses infernales suggestions, et essayer de l'induire au mal. Il usa même de sa puissance sur le corps de Jésus, sur ce corps uni à la divinité, et le transporta sur le haut du temple, et ensuite sur le sommet d'une montagne. Pourrions-nous croire une pareille chose, si nous ne la lisions dans l'évangile? et malgré toute notre foi, notre imagination n'en est-elle pas révoltée? Après cela trouverons-nous si extraordinaire d'être tentés, nous qui ne sommes

---

(1) Math. IV. 1.

que de misérables créatures? Notre orgueil notre amour-propre sera-t-il choqué de ce que Dieu se sert du malin esprit pour nous éprouver, et nous humilier? Pensons-nous être exempts de tentations, parce que nous nous sommes dévoués à Dieu? ou que la plus éminente sainteté puisse nous en garantir? Ou bien nous croirions-nous abandonné de Dieu, parce que pour sa gloire et pour notre bien, il permet au démon de nous solliciter au mal? Préparons-nous plutôt aux tentations, et attendons-nous y, parce que nous voulons être spécialement à Dieu. Soyons persuadés qu'il nous donne en cela une preuve de son amour. Subissons cette humiliation à l'exemple de Jésus-Christ; et regardons les tentations comme un puissant moyen de sanctification, employé par le Saint-Esprit lui-même.

C'est dans le désert que Jésus est tenté; et l'esprit l'y conduit à ce dessein. Qu'est-ce que l'évangile nous apprend par-là? Il nous apprend que la retraite et la solitude sont le lieu propre des tentations; j'entends de celles que Dieu permet pour notre avancement. Dans le commerce du monde les

occasions de pécher se rencontrent à chaque pas ; ce sont plutôt les objets extérieurs qui nous tentent , que le démon ; et nous sommes déjà vaincus , lorsque nous nous y exposons volontairement , sans aucune raison légitime. Tout ce que le démon fait par ses suggestions , c'est de nous y engager ; et Dieu de son côté s'efforce par sa grâce de nous en éloigner : ainsi ces tentations ne sont ni de la volonté de Dieu , ni dans l'ordre de sa Providence pour notre salut. Mais lorsqu'attirés par la grâce dans la solitude pour nous occuper durant quelques jours avec Dieu , des affaires de notre conscience ; ou lorsqu'ayant fait divorce avec le monde , nous avons pris le parti de la retraite : les tentations , auxquelles nous sommes exposés alors sont proprement du démon , envieux de notre bonheur , qui met tout en œuvre pour traverser nos bons dessein ; Dieu qui veut que la sainteté soit le prix de nos combats , nous met lui-même aux prises avec l'ange des ténèbres ; il jouit du spectacle de nos efforts et de notre résistance ; il nous protège , nous soutient , et nous fortifie invisiblement ; et nos vic-

toires sont le triomphe de sa grâce. Ne craignons donc point les tentations qui nous viendront assaillir dans le désert. Ce n'est pas nous, c'est le Saint-Esprit qui nous y expose, et qui, par cette raison, s'engage à nous secourir. Comptons sur son assistance, et non pas sur nos forces, qui ne sont que foiblesse; soyons fidèles à ses inspirations; ne cessons de l'invoquer dans le danger; et nous en sortirons à notre avantage.

Jésus avoit passé quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture, et durant tout ce temps il n'avoit été occupé que de la prière, lorsque le diable vint le tenter. Il n'avoit pas besoin pour lui-même de se préparer ainsi à la tentation; mais il vouloit nous enseigner de quelles armes nous devons nous munir contre leurs approches. Le jeûne qui affoiblit le corps, et la prière qui fortifie l'esprit, nous rendront invincibles au démon, qui dans l'asile de la solitude ne peut nous attaquer que par deux endroits, par la concupiscence de la chair, ou par l'orgueil de l'esprit. Sous le jeûne sont comprises toutes les macérations du

corps , tout ce qui le tient dans la soumission où il doit être. Il est besoin ici d'user de conseil, pour ne point excéder les bornes de la prudence , et ne point endommager la santé par des indiscretions. Une vie sobre et réglée pour les personnes qui vivent dans le monde , ennemie de tout ce qui sent la mollesse et la délicatesse , est un préservatif suffisant contre les tentations qui viennent de la chair. Dans le cloître il faut s'en tenir aux pratiques de mortification établies par la règle ; et ne pas s'en dispenser, ni y rien ajouter, sans permission. Au surplus, si les tentations exigent des moyens extraordinaires , à raison de leur violence et de leur continuité, Dieu les inspirera au directeur et au supérieur, et il bénira notre obéissance. L'effet de la prière, soit vocale, soit mentale, pourvu qu'elle se fasse de cœur , est d'humilier l'esprit, de nous inspirer une sainte défiance de nous-mêmes , de nous apprendre à ne nous confier qu'en Dieu seul, et à ne douter jamais de sa bonté, et de sa fidélité à nous secourir. Toute oraison qui, au lieu de nous anéantir en nous-mêmes, nourri-

roit notre orgueil, seroit mauvaise; elle n'auroit pas Dieu pour principe, et elle seroit plutôt un des pièges les plus subtils du diable. Comment seroit-elle notre sauvegarde dans les tentations, puisqu'elle en seroit elle-même une très-dangereuse? Examinons donc soigneusement les dispositions où nous met l'oraison, et ne la croyons efficace contre le tentateur, qu'autant que nous en sortirons plus humbles, plus contents de Dieu, de quelque manière qu'il nous y traite, et plus mécontents de nous. Je n'insisterai jamais trop sur cet avis; parce que l'humilité est la pierre de touche de la bonne oraison, et que rien ne nous expose plus à l'orgueil et à l'illusion que l'oraison mal entendue et mal pratiquée, où l'on est le jouet de l'esprit propre et de l'amour-propre.

Enfin Jésus-Christ se retire dans le désert, pour y converser uniquement avec Dieu, et y lutter contre le diable, avant que de commencer sa vie publique. Jusqu'alors il avoit mené une vie cachée et laborieuse; et nous ne lisons pas que tandis qu'il fut occupé, dans l'obscurité, du travail



des mains , il ait essuyé aucune tentation : Le travail assidu est en effet un moyen sûr pour les écarter. Mais au moment où il va entrer dans la carrière de ses prédications , où il va se manifester au monde par sa doctrine et par ses miracles , il veut passer par l'épreuve humiliante des tentations. Elle ne lui étoit pas nécessaire cette épreuve pour le préserver de la dissipation et de la vraie gloire , qui sont les deux écueils du ministère public. Mais en cela il a eu en vue notre instruction. Pour nous affermir dans la vie intérieure , et nous fortifier dans la pratique des vertus , Dieu nous tient long-temps comme cachés à l'ombre de ses ailes , et nous trouvons notre sûreté dans cette retraite. Mais lorsqu'il a dessein de se servir de nous pour la sanctification des autres , il nous y prépare d'ordinaire par la tentation : premièrement , afin que par notre expérience personnelle nous puissions être plus utiles au prochain ; secondement , afin de nous rendre plus vigilans et plus attentifs sur nous-mêmes , et que les rapports au-dehors ne produisent point le mauvais effet de nous

dissiper. Car les tentations nous instruisent de nos propres besoins, et nous apprennent à ne pas les négliger, en pourvoyant aux besoins d'autrui : troisième-ment, pour nous maintenir dans l'humilité par le souvenir toujours présent de notre corruption et de notre foiblesse, pour nous tenir en garde contre les louanges et les applaudissemens des hommes, et nous empêcher de nous rien attribuer de tout le bien que Dieu fait par nous, et dont il est juste que la gloire lui revienne. Pesons bien ces raisons; et nous sentirons de quelle utilité sont les tentations pour les âmes intérieures qui sont destinées au service et à l'avancement des autres par la prédication, par la direction, et même par les entretiens familiers.

---

## CHAPITRE XX.

*Comment Jésus-Christ repousse la tentation.*

—

APRÈS un jeûne si long, qu'il ne paroît pas que Jésus ait pu soutenir sans miracle,

la nature étant épuisée, il éprouva la douleur de la faim. Le diable saisit ce moment pour s'approcher de lui, et le tenter, lui disant : *Si vous êtes le fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en pains.* (1) La tentation fut purement extérieure; le diable se présenta sous une forme visible, et lui parla. Le désert où étoit Jésus-Christ ne lui offroit aucun moyen naturel de soulager le besoin qui le pressoit. Il étoit donc comme nécessaire qu'il recourût pour cet effet à sa toute puissance; et c'est ce que le démon, qui soupçonnoit qu'il étoit le fils de Dieu, lui proposa de faire, afin de s'en assurer. Sa malice étoit intéressée à le savoir, et Dieu vouloit le lui tenir caché, afin que la destruction de son empire, et la rédemption du genre humain s'opérassent par les efforts mêmes qu'il feroit pour les empêcher. Jésus, à qui le piège ne pouvoit être inconnu, lui répondit par cette parole de l'Ecriture : *Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain; mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu.*

---

(1) Math. IV. 3 et seq.

C'est-à-dire : Dieu n'est pas réduit au pain seul pour sustenter l'homme, il n'a qu'à ordonner, et il peut y suppléer par toute autre nourriture. Par cette réponse il rend inutile l'artifice du tentateur; et il ne lui découvre point qui il est; il ne fait à sa suggestion aucun usage de son pouvoir absolu sur la nature; et s'il s'en remet à son père du soin de pourvoir à sa subsistance. Au défaut de pain, Dieu avoit nourri son peuple dans le désert d'une manne qui tomboit chaque jour du ciel; c'est ce que signifient les paroles de Moïse employées ici par Jésus-Christ, pour marquer sa confiance en Dieu, qui ne manque ni de bonté, ni de moyens pour subvenir aux besoins de ses créatures.

Dans les diverses espèces de nécessités qui nous pressent, et où la Providence nous a engagés, il arrive d'ordinaire que l'impatience nous prend, et que l'embarras où nous sommes d'en sortir, nous expose à de violentes tentations. Le démon nous propose alors, non pas de faire des miracles, mais d'en demander à Dieu, et de lui prescrire en quelque sorte la voie par laquelle

nous voulons qu'il nous délivre. S'il ne le fait pas au temps et de la manière qu'il nous plaît, nous murmurons contre lui, nous entrons en défiance de sa bonté, et le désespoir va quelquefois jusqu'à nous précipiter dans le péché. Résistons au démon comme Jésus-Christ; et lorsque les moyens humains nous manquent, ou qu'ils sont épuisés, ne perdons jamais l'espérance en Dieu; abandonnons-nous à lui; et croyons fermement qu'il viendra à notre secours, sans nous mettre en peine de la manière, que nous ne saurions prévoir, et qui nous surprendra. Ces circonstances critiques sont fréquentes dans la vie intérieure, où la foi est mise à toutes sortes d'épreuves. Le moment où il n'y a plus nulle apparence de ressource, est celui où Dieu agit; il se plaît à attendre que la créature ait poussé la confiance en lui aussi loin qu'elle peut aller; et alors il se déclare, et vient à son aide. Mais ne lui marquez rien, ne lui prescrivez rien : et tenez-vous simplement dans une attente générale, qui ne vous trompera point.

La première tentation n'ayant pas réussi,

le diable transporta Jésus dans la sainte Cité, et le posa sur l'endroit le plus élevé du temple. Puis il lui dit : *Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas. Car il est écrit : Qu'il a chargé ses anges de prendre soin de vous, et qu'il vous soutiendront entre leurs mains, de peur que votre pied ne se heurte contre la terre.* Jésus avoit opposé la confiance en Dieu à la première suggestion du tentateur. Celui-ci lui suggère aussi-tôt d'abuser de cette confiance, et de la pousser au-delà des bornes, sous prétexte que s'il est le fils de Dieu, il ne court aucun danger en se précipitant. La chose étoit vraie sans doute; mais aucune raison n'engageoit le Sauveur à faire cette épreuve, qui n'eût eu d'autre objet que de contenter la curiosité du diable, lequel vouloit s'assurer par-là s'il étoit le fils de Dieu. Et comme Jésus-Christ s'étoit servi de l'Ecriture, le diable l'employa à son tour; et par la fausse et maligne application qu'il en fait, il tâche de justifier l'action qu'il lui propose. Mais Jésus lui répond : *Il est encore écrit : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu; et ce seroit le*

tenter, que de lui demander un miracle de protection dans un péril où l'on s'exposeroit de soi-même, sans sujet légitime. Observez en passant comment Jésus-Christ explique l'Ecriture par l'Ecriture même ; et comment, par un passage clair et formel, il démontre l'abus que le démon fait d'un autre passage pris dans un mauvais sens, et mal appliqué.

Tenter Dieu est une faute dans laquelle on tombe assez souvent, surtout dans les commencemens de la vie spirituelle. Les marques de bonté et de familiarité que l'âme reçoit alors de lui, s'enhardissent quelquefois un peu trop ; et le diable abusant de cette hardiesse et de sa simplicité, la porte à demander à Dieu des choses qui ne sont pas dans l'ordre de sa Providence, et qu'on ne doit pas attendre de lui : ce qui est proprement le tenter. Ainsi c'est tenter Dieu, que de compter sur son secours en des occasions dangereuses pour le corps ou pour l'âme, où l'on s'ingère de soi-même ; c'est le tenter, que de faire en quelque sorte des essais de son pouvoir et de sa protection sur nous, sans aucune

raison , et uniquement pour voir si ces essais nous réussiront ; c'est le tenter, que d'imiter par son propre mouvement certains traits de la vie des saints, qui tiennent du prodige, et qu'ils n'ont pas faits sans une inspiration particulière, comme des jeûnes , des veilles , des austérités , qui surpassent les forces ordinaires de la nature ; c'est le tenter enfin que de lui demander des grâces extraordinaires, qui par elles-mêmes ne contribuent point à notre perfection, et de le servir dans la vue de les obtenir. Saint Augustin avoue de lui-même qu'il a été sujet à cette tentation. *Par combien d'artificieuses suggestions, dit-il, l'ennemi n'agit-il pas sur moi, pour m'engager à vous demander quelque miracle, ô mon Dieu ! vous que je dois servir dans l'humilité et la simplicité.* (1) Ce grand saint reconnoissoit le piège, et il n'y donnoit point. Mais combien d'âmes moins humbles , et moins éclairées que lui, y tombent tous les jours ? Le tentateur emploie pour cela mille ruses, mille rai-

---

(1) Conf. Lib. X. cap. 38.



sons apparentes de piété, que le bras de Dieu n'est pas raccourci ; que ce qu'il a fait pour d'autres , il le fait aussi pour nous ; que les miracles ne lui coûtent rien en faveur des âmes qui l'aiment et qui se confient en lui. Les paroles de l'Ecriture ne lui manquent pas ; et il en use avec adresse pour nous séduire. Mais soyez en garde ; examinez scrupuleusement la nature des choses que vous demandez à Dieu , les circonstances où vous les demandez , et surtout les motifs qui vous y portent. Consultez des personnes éclairées, et ne faites rien de votre chef. Quant aux couleurs de piété dont l'ennemi déguisera ses suggestions , vous trouverez toujours dans les grands principes de la religion , et dans ces mots , *vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu* , des armes invincibles pour repousser ses attaques. Défiez-vous seulement de votre imagination , de votre esprit , de votre vanité, de votre curiosité. Le démon n'est fort contre vous que par-là.

Enfin le diable transporta Jésus une seconde fois sur une montagne fort élevée, d'où il lui fit voir tous les royaumes du

*monde, et leur gloire. Puis il lui dit : Je vous donnerai tout cela, si vous vous prosternez devant moi, et m'adorez.*

Vaincu dans ses deux premières attaques, où il n'avoit employé que la ruse, il se montre ici à découvert, et propose au Sauveur de l'adorer, lui promettant à ce prix l'empire de l'univers, comme s'il en dispo-  
soit. Il nous fait voir par-là que le but de toutes ses tentations, soit éloigné, soit prochain, est toujours de se substituer à Dieu dans notre cœur, et de se faire adorer à sa place. Et n'est-ce pas en effet adorer le diable, que de prêter l'oreille à ses suggestions, de se rendre à ses volontés, et de les suivre, au préjudice de celles de Dieu ? Que ne nous promet-il pas pour cela ? Quels avantages ne nous fait-il pas espérer pour la vie présente, comme s'il tenoit tout en son pouvoir ? N'est-ce pas toujours par des motifs d'intérêt, de plaisir, d'honneur, qu'il nous trompe : et s'il ne prend pas les âmes intérieures par des objets temporels du même genre, ne sait-il pas les gagner par des objets spirituels du même genre ? Ne flatte-t-il pas leur avarice par

la vue d'amasser des richesses spirituelles; leur sensualité par de fausses douceurs et par de vaines consolations qu'il leur procure; leur orgueil, en leur proposant des états élevés, des oraisons sublimes, des extases et des révélations imaginaires? Combien en a-t-il séduit et entraîné à leur perte par de semblables moyens? Il n'a eu garde de se découvrir d'abord, ni de leur dire: Prosternez-vous et adorez-moi. Cette proposition les auroit révoltées. Mais en leur cachant le terme, il a trouvé le secret de les y conduire, en leur faisant adorer au lieu de Dieu leurs propres illusions, qui étoient son ouvrage, et en les précipitant sans espoir de retour dans des péchés énormes, soit de l'esprit, soit de la chair, qui les ont rendues ses esclaves.

Le grand point est donc de discerner les vues du démon, dans les tentations qu'il emploie, et d'en prévoir les affreuses suites. Alors elles nous paroîtront ce qu'elles sont en effet, horribles et abominables. Et nous lui dirons comme Jésus-Christ : *Retires-toi, Satan : Car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous*

*ne servirez que lui seul.* Tu prétends que je t'adore et te serves; c'est-là que tu en veux venir; tu t'y prends de loin; mais tes artifices ne m'en imposent pas. Fuis; je te déteste, toi et tes suggestions. Qu'il faut être humble; qu'il faut être attentif et docile à la lumière divine, pour découvrir de bonne heure les pièges de l'ennemi, et s'en garantir! Si vous lui donnez prise d'abord, vous voilà à sa merci, et vous ne savez plus jusqu'où il vous mènera. Car l'aveuglement et la foiblesse croissent à mesure de nos chutes, et nous préparent à de plus grandes; et l'orgueil les rend irréparables. Nous ne connoîtons le démon, nous ne nous en défierons, nous ne l'aurons en horreur, qu'autant que nous aurons appris à nous connoître, à tout craindre de nous, à nous renoncer et à nous haïr,

---

## CHAPITRE XXI.

*Fin de cette tentation.*

---

**Q**UOIQUE le diable n'eût pu venir à bout de ce qu'il s'étoit proposé, savoir de

connoître certainement que Jésus étoit le fils de Dieu : il ressentit néanmoins dans ces paroles : *Retires-toi, Satan*, une force impériale qui le terrassa, et l'obligea de s'éloigner. Il dut s'apercevoir aussi qu'il ne pouvoit absolument rien sur l'âme de Jésus-Christ, non pas même pour la solliciter et l'ébranler ; ce qui augmenta sans doute ses soupçons. Il se retira donc, mais *pour un temps*, dit saint Luc, et quel fut ce temps, sinon celui de la passion, où il inspira à Judas sa trahison, et où il souffla aux juifs toute sa rage contre Jésus-Christ.

Plus on résiste au démon, plus il s'acharne à notre perte ; et voyant qu'il n'a aucun pouvoir sur l'âme, il décharge sa fureur sur le corps, comme l'ont éprouvé saint Antoine et tant d'autres saints. Mais il ne fait au corps même que ce que Dieu lui permet, et il ne peut pas passer les ordres. Que la crainte de ses mauvais traitemens ne nous fasse jamais succomber à ses suggestions. La plus sûre marque qu'il est vaincu et réduit au désespoir, c'est lorsqu'il quitte l'âme pour attaquer le corps ; ce qu'il lui

fait souffrir alors , est une épreuve , et non pas une tentation.

Après que le diable se fut retiré , les anges s'approchèrent , et servirent à manger au Sauveur. Ainsi finissent les tentations par des faveurs célestes , proportionnées à ce qu'on a eu à souffrir , et au degré de la résistance. Les tentations sont toujours récompensées. Le fruit certain en est l'acquisition où le don de la vertu sur laquelle on a été tenté , une augmentation de la grâce sanctifiante , et un surcroît de forces pour combattre l'ennemi. Lorsque les tentations sont extraordinaires , les grâces qui les suivent le sont aussi ; et c'est alors que les visites du ciel sont plus douces et plus consolantes. On connoît , par des expériences sensibles , à quel point Dieu veille sur ses bons serveurs , et combien il s'intéresse à leurs victoires. Combattons donc avec courage et avec joie sous les yeux de Dieu , revêtus de la force de Dieu , qui ne nous promet la couronne qu'à ce prix , et qui est plus empressé de nous la donner , que nous ne es sommes de la recevoir.

Que craignons - nous ? Jésus - Christ a

vaincu pour nous ; et nous sommes assurés de vaincre après lui , en combattant sous ses étendards. S'il a voulu être tenté , ce n'est pas pour son propre avantage , c'est pour le nôtre. Il nous a appris par son exemple comment nous devons nous comporter dans les tentations. Il a fait sur lui-même l'essai des forces de notre ennemi , afin de nous dispenser dans la mesure convenable les secours dont nous avons besoin. Comment notre pontife n'auroit-il pas compassion de nos infirmités , puisqu'au péché près , il les a éprouvées toutes , même les tentations , la plus grande misère à laquelle nous soyons sujets ? Il a dû , comme saint Paul nous en assure , ressembler en toutes choses à ses frères , pour être auprès de Dieu un pontife miséricordieux et fidèle , capable d'obtenir grâce pour les péchés de son peuple : d'autant qu'en ce qu'il a souffert et éprouvé lui-même , il est tout puissant pour secourir ceux qui sont tentés. (1)

Qu'est - ce que la vie intérieure ? une

---

(1) Hebr. II. 17. 18.

suite ; un tissu de tentations de toute espèce. Dès qu'une âme entre dans cette carrière , elle y rencontre le démon , qui n'est occupé qu'à y semer des pièges. Si Dieu est toujours avec elle , le démon est aussi toujours à ses côtés , qui ne lui donne pas un moment de repos , et qui ne cesse de l'assiéger , jusqu'à ce qu'il ait perdu tout espoir de la vaincre. Or cet esprit il le conserve long-temps , et il n'y renonce qu'à la dernière extrémité. Mais pourquoi s'attache-t-il ainsi à tourmenter les âmes intérieures ? c'est que par leur état de dévouement elles rendent à Dieu la plus grande gloire , et que cette gloire est justement ce que le démon prétend lui disputer. C'est encore que par cet état elles aspirent à une éminente sainteté ; et que le démon fait incomparablement plus d'efforts pour écarter les armes de la sainteté , que pour les porter au péché. C'est moins lui , que notre propre malice qui nous précipite dans le péché ; mais c'est plutôt sa malice , que notre foiblesse , qui nous rend difficile la pratique de la vertu , quand nous y sommes sérieusement engagés. De plus, Dieu qui



se plaît à humilier cet esprit superbe , lui dit en lui montrant les âmes intérieures , ce qu'il lui disoit autrefois avec insulte au sujet de Job : As-tu vu mon serviteur Job , qui n'a point de semblable à lui sur la terre , qui est simple et droit , qui me craint , et se tient éloigné du mal ? (1) Il aime à le mettre aux prises avec ces âmes , pour le terrasser et se glorifier en elles. Il lui permet d'épuiser contre elles toutes ses ruses et sa violence , pour le forcer de s'avouer vaincu , et de rendre hommage à sa grâce toute puissante qui les a fait triompher. Sachez donc , âmes dévouées , dont la plus forte ou plutôt l'unique passion est de glorifier Dieu , que vous y parviendrez surtout en défiant le diable au combat , en luttant corps à corps avec lui , et en vous faisant les champions de Dieu contre son adversaire. Il a osé se mesurer avec Dieu ; mais Dieu ne daigne pas le combattre ; et pour lui témoigner plus de mépris , il lui oppose une foible créature , et en fait l'instrument de sa défaite. Quel honneur pour

---

(1) Job. I. 8.

vous qu'un tel choix ! Soyez humble ; mettez toute votre confiance en Dieu ; et vous verrez Satan son rival tomber à vos pieds. La victoire de Jésus-Christ vous est un garant de la vôtre.



## CHAPITRE XXII.

### *Choix des Apôtres.*



**J**ÉSUS-CHRIST qui venoit réformer les idées humaines, et fonder l'aurore de la conversion de l'univers, non sur les richesses, ni sur la puissance, ni sur l'éloquence, ni sur aucun moyen naturel, mais sur la pauvreté, sur la foiblesse, sur le défaut de science et de talens, et qui ne devoit employer à l'exécution de son dessein que des moyens surnaturels ; qui lui-même a affecté de ne montrer dans tout son extérieur rien que de méprisable, ne pouvoit choisir pour ses apôtres que des hommes qui lui ressemblassent, pauvres, sans let-

tres, sans crédit, sans aucune des choses qui attirent l'estime et la considération. Il falloit que Dieu seul parût dans un ouvrage dont il avoit formé le plan , qu'il devoit commencer, conduire et achever, et que la gloire et la réussite ne pût être attribuée qu'à lui. Voilà une des principales raisons de l'état obscur et humble qu'il nous étonne dans un Homme-Dieu , et qui l'a dirigé dans le choix de ses apôtres.

Il les prit la plupart dans une profession vile, grossière, ignorant, sans éducation ; il exigea que pour le suivre, ils renoncassent au peu qu'ils possédoient, et qu'ils sacrifiasent jusqu'au désir de rien acquérir. Il ne se les attacha par aucune promesse humaine; et durant tout le temps qu'il fut avec eux, il ne s'appliqua à rien tant qu'à étouffer dans leur cœur tout germe d'ambition. Il ne leur annonça que des contradictions, des persécutions, des souffrances, des opprobres de la part du monde; et il commença à leur faire voir dans sa propre personne à quoi ils devoient s'attendre. S'il leur parla d'un royaume, ce fut d'un royaume céleste, qui n'avoit rien de com-

mun avec la terre ; d'un royaume dont la croix seule pouvoit ouvrir l'entrée, et dont la porte basse et étroite ne donnoit passage qu'à l'humilité et au détachement. S'il leur promit des biens , ce fut des biens d'un ordre surnaturel , qui n'avoient de prix qu'aux yeux de la foi , et qu'on ne pouvoit obtenir qu'en renonçant au moins de cœur à tous les biens temporels. Quel espoir leur laissoit-il donc ? Aucun pour la vie présente ; et celui qu'il leur faisoit entrevoir , n'avoit pour objet que la vie future, dont ils n'avoient presque aucune idée , et sur laquelle il falloit qu'ils s'en rapportassent à sa parole.

Avant que de les choisir, il se retira sur une montagne, et il y passa la nuit en oraison avec Dieu. (1) Dans cette prière il demanda et il obtint pour eux de son père les grâces qui leur étoient nécessaires pour remplir leur mission : et ce ne fut que le lendemain , après qu'il eut été exaucé , qu'il déclara sur qui tomboit son choix.

Quelle foule d'instructions ici pour nous !

---

(1) Luc. VI. 12.

l'œuvre de Dieu commencée par Jésus-Christ se continue , et se continuera jusqu'à la fin des siècles. Voulons-nous y contribuer de quelque manière que ce soit , par nos prières , par nos exemples , par nos discours ? Avant tout , mettons - nous en état par le renoncement , par l'humilité. Ne nous appuyons pas sur les moyens humains : ils ne servent ici de rien , et ne peuvent même que nuire au succès. Si nous avons des talens naturels ou acquis qu'il nous soit permis d'employer , sanctifions-les d'abord en reconnoissant que nous le tenons de Dieu , qu'ils ne doivent être consacré qu'à Dieu , et que c'est à lui qu'il appartient d'en diriger l'usage. Reconnoissons de plus que les talens naturels , quelque bon emploi qu'on en fasse sont peu de chose , ne sont rien en comparaison des dons surnaturels , qui font tout dans l'œuvre dont il s'agit , que Dieu donne à qui il lui plaît , et qu'on ne mérite qu'en s'en croyant indigne. O sainte humilité ! ô parfait détachement de soi-même ! ô mort à tout le créé , vous êtes la source de tout le bien que Dieu opère ici-bas par les hommes ; vous êtes

les instrumens dont sa grâce se sert ; et les apôtres de Jésus, et Jésus lui-même n'ont rien fait que pour vous ! tant de gens travaillent directement au salut et à la perfection du prochain ; tant d'autres s'efforcent d'y contribuer par tous les genres des bonnes œuvres ; quelques âmes multiplient leurs prières et leurs austérités à cette intention. Mais songe-t-on que l'humilité est le grand ressort qu'il faut employer, que pour peu qu'on tienne à soi, qu'on se recherche soi-même, qu'on se permette de retour sur soi, on retarde, on affoiblit, on arrête le succès des plus saintes entreprises ? Non ; l'on ne pense pas assez à cette importante vérité ; et c'est l'unique cause du peu de fruit que l'on fait.

Ce n'est pas tout. On veut travailler à la gloire de Dieu ; on veut s'y immoler. Mais est-on bien persuadé qu'on ne peut la procurer qu'aux dépens de la sienne propre ; qu'il faut se dévouer pour cela à toutes sortes de croix et d'humiliations ; n'attendre sur la terre que des contradictions et des persécutions, que des mépris, que des calomnies, que des mauvais traitemens ;

qu'à être foulé aux pieds et écrasé comme un ver ? Si l'on a d'autres pensées , et d'autres vues , on se trompe bien , on va directement contre l'évangile , et l'on met un obstacle invincible à la gloire de Dieu.

Mais sans être apôtre , ne fût-on simplement que disciple de Jésus-Christ , peut-on lui appartenir , qu'on ne soit humble , détaché , mort à soi-même , qu'on ne porte volontiers sa croix ? Ceux qu'il a appelés à sa suite , n'étoit-ce pas pour les rendre tels ? S'ils ne le sont pas devenus , ne l'ont-ils pas enfin abandonné ? Pouvoit-on avouer Jésus pour son maître , je ne dis pas seulement au calvaire , mais dans le cours de sa vie , sans vouloir lui ressembler ? Et par où lui eût-on ressemblé , sinon par les vertus que je viens de dire ? Pourquoi donc presque tous les chrétiens les négligent-ils ? Ne les croient-ils pas essentielles au christianisme ? Les ont-ils même en horreur ? Pourquoi sont-elles si peu goûtées , si peu pratiquées , mêmes des âmes qui font profession de la vie spirituelle ? Elles en sont le fonds ; il n'y a point d'intérieur sans cela ; ou ce n'est qu'un intérieur faux et

illusoire; et cependant on ne veut pas d'une oraison qui nous humilie, des épreuves qui nous mortifient; des afflictions qui nous détachent, des tentations qui nous font connoître notre corruption, notre foiblesse, et ce que nous serions sans la grâce.

Enfin il y a des âmes à qui Dieu en adresse d'autres en qualité de disciples, et qu'il destine à les seconder dans quelque entreprise dont sa gloire est l'objet. Avant que de fixer leur choix, ou plutôt pour s'assurer du choix de Dieu, qu'elles le consultent dans la prière; qu'elles lui demandent humblement ses lumières, avec une grande défiance des leurs propres; qu'elles ne s'arrêtent point aux qualités naturelles, aux talens, et à de certaines apparences extérieures, souvent trompeuses, et plus nuisibles qu'utile à l'œuvre de Dieu. On sait que Samuel, tout prophète et tout saint qu'il étoit, pensa y être trompé, lorsqu'il fut quetion de choisir parmi les enfans d'Isaïe, celui que Dieu destinoit à régner à la place de Saül. Il se laissa frapper à la mine, à la taille avantageuse de ceux qu'on lui présenta d'abord; et David, le plus



jeune de tous , qui gardoit alors les troupeaux , fut le seul qu'on ne songea pas même à lui présenter , quoique Dieu eût jeté les yeux sur lui. *L'homme ne voit que ce qui paroît au-dehors ; mais le Seigneur regarde le cœur ;* c'est sur le cœur qu'il se décide , parce que tout le reste en dépend. Et comme il n'appartient qu'à lui de le connoître , c'est aussi lui seul qu'il faut consulter. Vous vous attachez à telle personne ; vous lui donnez vos principaux soins ; vous croyez qu'elle ira plus loin que les autres dans les voies de Dieu , qu'elle est la plus propre à vous aider dans vos desseins. Dieu souvent en juge autrement ; et l'événement en est la preuve. Celui sur qui vous comptiez , vous manque ; vos soins sont perdus pour lui ; et tel autre de qui vous n'attendiez rien , ou peu de chose , devient un grand spirituel , et la grâce divine est avec lui pour vous seconder. Dieu est jaloux , il veut que l'on reconnoisse que tout bien vient de lui , et jamais il ne bénit ce qui est l'effet du propre jugement de l'homme. Soyons humble en tout ; et tout nous réussira. Je ne répéterai jamais assez cette grande vérité.

## CHAPITE XXIII.

*Commencemens de la prédication  
Jésus-Christ.*

ON ne peut faire un pas dans la vie de Jésus-Christ, sans y rencontrer partout l'humilité à la tête de ses démarches. Il est venu pour éclairer l'univers. A ne suivre que nos idées humaines, il nous semble qu'il eût dû aller annoncer le vrai Dieu, se signaler par sa sagesse, et par ses miracles, se faire reconnoître pour son envoyé et pour son fils aux grandes nations, aux Romains, maître du monde, aux Grecs, peuple distingué entre tous par son esprit et la connoissance des beaux arts. En retirant de l'idolâtrie les chefs et les magistrats de l'Empire romain, en mettant les philosophes grecs sur la voie de la vérité, il eût en peu de temps établi partout sa religion. Il le pouvoit sans doute ; mais il

réserva ces grandes conquêtes à ses apôtres ; et pour lui il se borna à la Judée , nation qui étoit pour les autres un objet de mépris et de haine , auprès de laquelle la réussite de son dessein paroissoit inutile pour le reste du monde.

Mais dans la Judée même par où commence-t-il ? se rend-il d'abord à la capitale ? Va-t-il prêcher le royaume de Dieu à la cour d'Hérode ? Va-t-il enseigner les prêtres, les scribes et les pharisiens , et leur montrer dans sa personne et dans sa doctrine l'accomplissement de la loi et des prophéties ? C'étoit ce semble , le moyen le plus naturel , et le plus court , qui le conduisoit droit à son but. Jérusalem et les principaux de la nation une fois gagnés , tout le reste eût suivi. Ce n'est pas ainsi que devoit débiter le plus humble des hommes , le maître et le prédicateur de l'humilité. Le prophète Isaïe l'a comparé à une plante qui s'élève d'une terre altérée de soif. Quelle est foible cette plante ! quelle a de peine à pousser ne recevant presque aucune nourriture ! qu'il est petit ce grain de senevé , qui doit un jour monter si haut , et servir

de retraite aux oiseaux du ciel ! à peine aperçoit-on cette pierre , destinée à devenir une montagne immense , qui remplira tout l'univers.

C'est par la Galilée , la province la plus obscure de la Judée , d'où il n'étoit jamais sorti aucun prophète , c'est par les bourgades de cette province , que le législateur , le sauveur du genre humain ouvre sa carrière ; il s'adresse d'abord à des pêcheurs vils , ignorans et grossiers ; les pauvres sont ceux à qui il annonce l'évangile de préférence ; et c'est à cette marque qu'il veut que les disciples de Jean le reconnoissent , autant et plus qu'à ses miracles , faits presque tous en faveur des pauvres. Il ira à Jérusalem , mais aux jours de fêtes seulement , et pour y remplir les devoirs de religion. Il y prêchera comme par occasion , et il n'enseignera que dans le temple à la foule du peuple assemblé. Il ne recherchera ni les grands ni les savans ; et sans les dédaigner , ni les éviter , il n'affectera point de leur parler , pour ne point sortir de son caractère et du personnage humble qu'il s'est imposé. Il prévoit que cette conduite irri-

tera leur orgueil , qu'elle les préviendra et les animera contre lui , qu'elle excitera leur jalousie , qu'ils s'en feront un titre pour le mépriser et le rejeter , comme n'étant suivi que de la populace. Mais il n'en sera pas moins fidèle à son plan , dût-il en être victime. On ne lui reprochera pas , d'avoir voulu se faire un nom , ni s'acquérir l'estime et la faveur des personnes distinguées par leur naissance , leur autorité , leur savoir.

Prédicateurs de l'évangile de Jésus-Christ ; confesseurs , qui dans le saint tribunal réconciliez les âmes à Jésus-Christ ; directeurs , qui faites profession de les conduire dans les voies de Jésus-Christ , l'imitez-vous en ce point ? Ne cherchez-vous point , vous prédicateurs , de grands théâtres où votre éloquence puisse briller , où votre science puisse se produire , où votre zèle puisse éclater ? Préférez-vous d'annoncer l'évangile aux pauvres des villes et de la campagne ? Hélas ! comprendroient-ils rien à vos beaux discours , si bien écrits et si bien raisonnés ? Il n'est que trop visible que vous ne les avez pas composés pour eux ; et ce seroit un trait

de folie à vous de songer seulement à les leur débiter. Aussi n'y pensez-vous pas ; et n'aspirez-vous à attirer à vos sermons que les grands , les riches , les esprits cultivés ; les petits et les simples qui y assistent, n'y trouvent rien pour eux. Mais si le principal caractère de l'évangile de Jésus-Christ est d'être annoncé aux pauvres d'une manière qui soit à leur portée , quelle idée pouvez-vous vous former du ministère de la parole , de la manière dont vous le remplissez ? Ayez de la vogue tant qu'il vous plaira ; faites-vous suivre et admirer des beaux esprits et des femmes de qualité : Jésus-Christ vous réproche , et ne vous avoue point pour ses prédicateurs. Je sais tout ce que vous pouvez alléguer pour vous justifier ; mais l'exemple de Jésus-Christ répond à tout , et vous confondra toujours. Comparez , si vous l'osez , vos pièces d'éloquence avec son sermon sur la montagne , avec ses paraboles et ses instructions simples et familières. Qu'avoit-il alors autour de lui ? du petit peuple. Le ton que vous prenez dans vos discours , auroit-il convenu au sien , vu le genre d'auditeurs qu'il avoit

à instruire ? Pourquoi vous écartez-vous ainsi du modèle que l'Homme-Dieu vous a tracé ? sinon parce que vous avez en vue un auditoire plus brillant , à qui vous vous prêchez vous-mêmes , au lieu de prêcher Jésus-Christ.

Vous confesseurs , accueillez - vous au tribunal de la pénitence les pauvres , aussi favorablement que les riches ? Je ne vous demande pas si vous les préférez ; mais si vous les recevez également ; s'ils trouvent en vous la même douceur, la même bonté, la même facilité à les entendre, les mêmes soins, le même zèle, je dirai presque , les mêmes complaisances. Vous savez cependant que Jésus-Christ a chéri les pauvres ; vous savez qu'il y a plus de bien à faire auprès d'eux , que vous auriez moins de peine , qu'ils auroient plus de reconnoissance. Vous savez qu'ils ont plus besoin de consolation. Pourquoi donc vous craignent-ils ? pourquoi ne vous abordent-ils pas avec liberté ? pourquoi n'avez-vous jamais de temps pour eux , tandis que vous donnez des heures entières aux personnes d'un état plus relevé ? Si vous rebutez les pau-

vres, Jésus-Christ vous rebutera , et ne vous reconnoîtra pas pour son ministre.

Et vous directeurs des âmes , croyez-vous que la vie spirituelle ne soit pas faites pour les pauvres , qu'ils ne soient pas capables d'oraison , qu'ils soient exclus de ce que la morale évangélique a de plus parfait ? Au contraire , ils y ont incomparablement plus de disposition que les grands et les riches ; ils entendent mieux le langage de la croix , accoutumés qu'ils sont à la porter. Vous feriez des fruits infinis auprès d'eux , tandis que vous perdez le temps avec des dévotes , dont vous flattez , dont vous nourrissez l'amour-propre ; et qui ne sont contentes de vous , que parce que vous les rendez contentes d'elle-mêmes. Je vois la raison de cette préférence. Auprès des pauvres , il n'y auroit rien à gagner que pour Dieu ; auprès des riches , il y a tout à gagner pour vous. J.-C. ne s'est point recherché lui-même ; voilà pourquoi il attiroit les pauvres à sa suite. Vous ne dirigez que des riches , parce que vous ne recherchez que vous , votre bien-être , votre réputation , votre crédit.



Qui que vous soyez , qui pour le bien de votre âme avez un si grand intérêt à discerner les vrais ministres de Jésus-Christ , attachez - vous aux prédicateurs ; aux confesseurs , aux directeurs des pauvres ; je veux dire à ceux qui sans exclure les riches , témoignent aux pauvres plus d'affection , et en font le principal objet de leur travail. Soyez assurés que Dieu leur communique plus de lumières et de grâces , qu'ils prêchent avec plus d'onction , qu'ils entendent mieux la confession et la direction , qu'ils s'y employent avec des vues plus pures , avec plus de zèle , de patience , d'habileté , d'efficacité.

---

## CHAPITRE XXIV.

### *Manière d'enseigner de Jésus-Christ.*

---

**L**A bouche parle de l'abondance du cœur , non seulement dans les choses qu'elle dit mais encore dans la manière dont elle les

dit. Un maître humble peut enseigner de grandes choses ; mais il les enseignera avec humilité ; il ne laissera rien apercevoir dans son air et dans son ton qui ressente la suffisance et l'orgueil. Il saura se rabaisser au niveau de ceux à qui il parle , et se proportionner à leur intelligence. S'il met du poids et de l'autorité dans ce qu'il dit , ce ne sera point pour se faire valoir lui-même ; mais pour relever celui au nom de qui il parle , et pour faire plus d'impression sur les esprits,

Tel a été Jésus-Christ dans son enseignement ; il parloit en Homme-Dieu , en docteur et en législateur du genre humain, avec une sagesse souveraine , avec une autorité infailible ; et néanmoins il n'est jamais sorti du caractère de l'humilité. Nulle affectation dans son discours , nul appareil d'éloquence ; mais une simplicité qui touche et qui ravit. Il est impossible de dire des choses si hautes et si divines d'une manière plus unie. Les prophètes paroissent étonnés et frappés de grandes vérités qu'ils annoncent ; on sent à les lire qu'un esprit étranger les anime , et qu'ils sont transportés

hors d'eux-mêmes. Jésus se possède en parlant, parce qu'il tire tout de son fonds, et qu'il est familiarisé avec les plus sublimes vérités. Le trésor de ses connoissances est en lui-même, et il ne l'épuise point en le communiquant. Ses expressions, sans être basses, n'ont rien qui soit au-dessus des esprits les plus médiocres; et cependant elles cachent un sens si profond, que les plus grands génies, les plus éclairés des lumières de la grâce, ne le découvrent qu'imparfaitement. Il emprunte des objets les plus communs, les comparaisons dont il se sert; et ses paraboles n'ont rien que d'usité et de familier. Il ne raisonne point; il ne s'attache point à prouver comme les philosophes; il se contente d'exposer et d'affirmer. Ce n'est point l'esprit qui parle à l'esprit, comme font ceux qui enseignent les sciences humaines; mais le cœur qui parle au cœur, et qui plein de ce qu'il dit le fait passer dans ceux qui l'écoutent. Aussi enseignoit-il la science du salut, science toute morale, science dont les principes sont gravés de la main du créateur dans le cœur de l'homme; il ne

fait que les développer; et en même temps qu'il les propose, il agit sur l'intérieur pour les faire goûter. Lisez son entretien avec la Samaritaine; voyez comme il l'instruit, la touche, la gagne peu à peu, et l'amène par degrés à le reconnoître pour le Messie. C'étoit l'œuvre de sa grâce sans doute; mais son discours en étoit l'instrument; et il le proportionnoit à son action secrète. Mais s'il étoit simple avec les simples, il savoit aussi humilier ceux qui avoient besoin de l'être. Il n'agit pas avec Nicodème, docteur de la loi, comme avec la femme de Samarie. Il lui propose des vérités surnaturelles, que celui-ci ne comprend pas, et qu'il entend dans un sens matériel et grossier. Et au lieu de les lui expliquer, il enchérit toujours, passant à des mystères plus relevés, pour l'obliger à confesser son ignorance. *Quoi, lui dit-il, vous êtes maître en Israël; et vous ignorez ces choses!* C'étoit à ce point qu'il vouloit l'amener, pour le rendre capable de ses instructions.

Ses paroles, que la grâce accompagnoit toujours, agissoient sur les cœurs bien

disposés ; et ses ennemis mêmes en sentoient malgré eux la force et la vérité. *Le peuple* , dit saint Mathieu , *étoit dans l'admiration de sa doctrine ; car il les enseignoit comme ayant autorité ; et non comme leurs scribes et leurs pharisiens.* (1)

Ces scribes et ces pharisiens avoient néanmoins l'autorité , puisqu'ils étoient assis sur la chaire de Moïse ; et Jésus-Christ lui-même le reconnoît. Mais ils n'en étoit pas moins des docteurs humains , qui méloient leurs traditions aux ordonnances de la loi , qui parloient par leur propre esprit , et non par l'esprit de Dieu ; qui étoient enflés de leur science ; et n'en faisoient usage que pour contenter leur ambition et leur avarice. C'est-à-dire qu'ils étoient de tout point opposés à Jésus-Christ ; et de-là venoit qu'ils n'avoient pas , comme lui , l'estime et la confiance du peuple. *Jamais homme n'a parlé comme cet homme-là* (2) dirent aux pontifes et aux pharisiens les gens qu'ils avoient envoyés pour le prendre , et qui ravis de ses

---

(1) Joan. VII. 46.

(2) Math. VIII. 20.

discours et saisis de respect n'avoient osé mettre la main sur lui.

Ainsi à proportion enseignent de vive voix et par écrit ceux qui ont l'esprit intérieur. Leur air, leur ton, leur style, leur manière, à quelque chose qui leur est propre , et que ceux qui ne sont point intérieurs ne sauroient contrefaire. Ils parlent avec assurance, et en même temps avec humilité, parce qu'ils ne parlent pas d'eux-mêmes. L'art, le raisonnement, la méthode n'ont point de part dans leurs discours; et néanmoins ils sont convaincans , et portent leurs preuves dans leur énoncé. Ils éclairent l'esprit; mais ils vont encore plus au cœur; ils l'échauffent, le pénètrent, et le remplissent d'une onction divine. Ils sont simples, aisés, familiers; mais dans leur simplicité, ils ont une majesté douce, qui saisit et qui charme. Vous n'y voyez point de figures, ni de grands traits d'éloquence; mais ils ont pour les cœurs bien préparés une persuasion, une efficacité qui ne peut venir que de la grâce qui les a dictés. Ce caractère est, comme j'ai dit, le caractère distinctif de ceux qui prêchent, qui con-

fessent , qui dirigent , qui écrivent sur les matières de piété par l'esprit de Dieu ; et les personnes intérieures , ou que leur attrait porte à le devenir , ne s'y méprennent point. C'est qu'il y a une sorte de correspondance entre les dispositions des uns et des autres, et que leur cœur est, pour ainsi dire , monté au même ton. Quiconque n'est pas intérieur , n'entend rien à cela , et n'y peut rien entendre. La simplicité d'un prédicateur , d'un confesseur , d'un auteur spirituel ne fera nulle impression sur lui ; il ne goûtera ni le fonds de sa doctrine , ni sa manière de la proposer. C'est qu'il consulte le propre esprit ; qu'il n'écoute que lui , et ne juge que par lui. Si ces gens étoient de bonne foi , ils avoueroient , comme saint Augustin le dit de lui-même avant sa conversion , qu'ils trouvent l'écriture trop simple , que les récits de l'évangile sont trop nuds et trop secs , et qu'ils ne comprennent presque rien à sa morale. J'en dis autant de certains livres spirituels. L'Imitation de Jésus-Christ est entre les mains de tout le monde. Combien peu l'entendent et la savourent !

combien peu sont touchés de ce ton simple et naturel qui y règne ; de cet air intérieur qu'il respire , et de l'onction cachée qui y est répandue ! Un homme d'oraison l'a composé ; il ne sera jamais goûté que par des hommes d'oraison.

---

## CHAPITRE XXV.

### *Travaux de Jésus-Christ dans sa prédication.*

---

**S**I nous considérons les travaux de la vie publique de Jésus - Christ simplement en eux-mêmes , beaucoup d'hommes apostoliques l'ont surpassé en cela , et en ont supporté de plus longs et de plus pénibles. Ce n'est pas qu'il n'ait eu beaucoup à souffrir en ce genre ; et l'on ne peut pas douter qu'il n'ait essuyé toutes les peines et les fatigues attachées à sa mission , sans s'épargner en rien. Il parcouroit continuellement les villes et les bourgades , ne s'arrêtant



presque nulle part. Toutes ses courses il les faisoit à pied dans un pays chaud, et ne prenoit aucune précaution pour se garantir des incommodités du climat. Sa nourriture étoit celle des plus pauvres ; du pain d'orge, et quelques petits poissons. Encore ne subsistoit-il ainsi que des charités de quelques femmes pieuses qui le suivoient. Il fit en deux occasions un miracle pour nourrir un peuple considérable ; nous ne lisons pas qu'il en ait fait pour soulager ses propres besoins. Ce qui montre le mieux combien il se mettoit peu en peine des nécessités corporelles, c'est que Judas, dont il connoissoit l'avarice, étoit le dépositaire de l'argent qu'il recevoit pour cet objet. Les nuits il n'avoit aucun lieu fixe pour se retirer ; et il les passoit souvent en oraison, exposé aux injures de l'air : n'accordant à la nature que le repos indispensable pour ne pas succomber : car il ne faut pas croire qu'il soutînt ses forces par des moyens surnaturels. Je ne vois que son jeûne de quarante jours au désert, où l'on ait lieu de croire qu'il en a usé de la sorte. Du reste il a souffert le chaud, le froid, la faim, la

soif, la fatigue, l'épuisement, la foule qui souvent le pressoit et l'accabloit. Il nous donne lui-même une idée de son extrême dénuement de toutes choses, lorsqu'il dit à un docteur de la loi, qui vouloit s'attacher à lui, et le suivre partout : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids : pour le fils de l'homme, il n'a pas où reposer sa tête.* (1)

Mais ce qui mérite le plus d'attention, ce sont ses dispositions intérieures parmi tant de travaux, qui ne lui laissoient pas le temps de respirer. Son âme jouit toujours d'une parfaite paix ; rien ne le dissipoit ; rien ne le retiroit de son étroite union avec son père ; il ne lui échappoit aucune plainte, aucun signe même qui laissât apercevoir qu'il souffroit ; il avoit pitié des autres, il s'occupoit à les soulager ; insensible à ce qui le touchoit personnellement. La gloire de son père, le bien spirituel des âmes étoient les seuls objets qui remplissoient son esprit et son cœur, et dont le zèle le dévorait. Toute sa peine étoit de voir le

---

(1) Math. VIII. 20.

peu de fruit de ses travaux, l'inutilité de tant de miracles, qui ne lui attachoient que si peu de personnes, et qui lui attiroient un si grand nombre d'ennemis. Encore cette peine qu'il ressentoit très-vivement, n'altéroit-elle point sa tranquillité. Que dirai-je de la profonde humilité avec laquelle il portoit un état si pauvre, si pénible, si dépendant ( car il ne se refusoit à rien ) qui sembloit le dégrader, et avilir son ministère et sa personne ! Quelle foi ne falloit-il pas pour reconnoître le fils de Dieu au milieu du petit peuple qui l'obsédoit, pauvre lui-même, sujet à toutes les incommodités de la vie, et succombant de lassitude et de foiblesse ! Est-il étonnant que ceux qui le regardoient avec des yeux humains, l'aient méprisé, et s'en soient fait un prétexte de ne pas croire en lui, malgré les preuves éclatantes qu'il donnoit de sa mission divine ? Il savoit que sa pauvreté, sa simplicité, la bassesse de son extérieur ; la préférence qu'il donnoit aux petits, produiroient cet effet ; et lui aliéneroit les esprits. Il n'en a pas moins chéri l'humilité, et n'en a pas moins fait une profession publi-

que. Son père l'avoit ordonné ainsi, il le vouloit lui-même; et l'obéissance lui étoit infiniment douce et agréable.

Tous les prêtres qui ont charge d'âmes, sont appelés plus ou moins aux travaux apostoliques; les uns dans leurs fonctions ont un plus grand travail de corps, les autres un plus grand travail d'esprit. Mais ceux d'entr'eux qui se consacrent aux missions, soit dans leur propre patrie; soit dans les pays étrangers, sont ceux dont la vie a le plus de rapport à la vie publique de Jésus-Christ. Je leur laisse à examiner s'ils ne se ménagent point, s'ils ne cherchent point d'adoucissemens, s'ils se dévouent à la pauvreté, aux inconvéniens des saisons, à tous les genres de mortification extérieure, inséparables de l'exercice du zèle. Mais quand ils seroient pauvres, durs à eux-mêmes, abandonnés pour le temporel aux soins de la Providence, avides et insatiables de travaux, ils n'imiteront qu'imparfaitement Jésus - Christ, s'ils n'entrent pas dans ses dispositions intérieures, si leurs occupations les dissipent, s'ils ne sont pas toujours unis à Dieu

par l'oraison , s'ils ne prennent pas , même sur le repos de la nuit , quelque temps pour la faire , et surtout s'ils ne se maintiennent pas dans une solide humilité. Ils sont exposés à tirer gloire de leurs fatigues et de leurs peines , de leurs entreprises et de leur succès , à en parler en toute occasion , à se repaître des louanges qu'on leur donne , et à ne pas se les épargner eux-mêmes. C'est souvent l'amour-propre qui les soutient dans cette pénible carrière ; ils sont désolés , découragés , abattus , lorsqu'ils ne se voyent pas suivis et applaudis des peuples , et que les conversions ne sont pas aussi nombreuses et aussi éclatantes qu'ils le souhaiteroient. Qu'ils étudient Jésus-Christ , qu'ils en fassent leur modèle , que ses sentimens deviennent les leurs , et qu'ils se persuadent que c'est par l'intérieur qu'ils doivent principalement l'imiter : moins de mouvement , moins d'activité , moins d'agitation de corps et d'esprit ; et plus de recueillement , plus de paix , plus de possession de soi-même en Dieu. Il ne leur arrive que trop souvent de s'oublier eux-mêmes en pensant au salut des autres ; et de

ne pas faire assez réflexion que de leur propre sanctification dépend celle du prochain. Un apôtre qui n'est pas intérieur, n'a que le nom d'apôtre.

Sans exercer l'apostolat proprement dit, du moins aux yeux des hommes, il est des âmes que Dieu appelle à l'exercer d'une manière cachée, et toute spirituelle, qui n'est connue que de lui et d'elles. Il leur propose de grandes et de longues souffrances, pour la conversion, ou la propagation, ou le rétablissement de la foi en de certaines contrées. Si elles les acceptent et les endurent selon les vues de Dieu, qui doute qu'elles ne soyent de véritables apôtres, et qu'elles n'ayent plus de part à la conversion des peuples, que ceux qui y ont travaillé immédiatement ? N'est-il pas certain que Jésus-Christ a plus avancé le salut du genre humain par ses peines intérieures, que par ses travaux extérieurs ? Et ce sont ces âmes qu'il daigne associer à la partie principale de l'œuvre de la rédemption.

Il en est d'autres qui sont destinées à propager les voies intérieures, que Jésus-Christ enseigna aussi à quelques âmes choi-

sies , telles que Marthe et Marie , sans parler de ses apôtres qu'il s'appliqua à y former pendant sa vie. Cette direction a son travail , ses peines qui ne paroissent point au-dehors , mais qui crucifient l'âme et la font mourir à elle-même. Elle exige beaucoup de prières , beaucoup de patience , un renoncement continuel au propre esprit , une dépendance absolue de la grâce , pour la seconder toujours , et ne jamais la prévenir ; elle est sujette à de grandes sollicitudes , lorsqu'on a lieu de craindre que les personnes que l'on conduit ne répondent pas fidèlement aux vœux de Dieu. S'il en coûte beaucoup pour convertir les pécheurs , il en coûte bien plus pour engager les âmes dans le chemin de la perfection , et pour les y soutenir jusqu'au terme. Si les apôtres ordinaires ne peuvent se dispenser d'être intérieurs , les directeurs dont je parle y sont sans comparaison plus obligés : parce que pour conduire sûrement une âme à la sainteté , c'est une nécessité d'y aspirer soi-même , et de tendre à ce qu'il y a de plus excellent , et par conséquent de plus difficile dans l'imitation de Jésus-Christ.

## CHAPITRE XXVI.

*Miracles de Jésus-Christ.*

**I**L falloit que Jésus-Christ fit des miracles pour prouver sa mission, pour accréditer sa doctrine, pour se faire reconnoître en qualité de Messie et de fils de Dieu. D'ailleurs, sa charité pour les hommes le portoit d'elle-même à faire en leur faveur usage de sa puissance. Mais il saura bien accorder la démonstration de son pouvoir sur la nature avec l'humilité, sa vertu chérie : et dans la nécessité où il est de faire des œuvres d'éclat, il prendra toutes les mesures pour se tenir toujours dans l'obscurité.

Tous les genres de miracles étoient à son choix. Il en pouvoit faire de semblables à ceux de Moïse, et frapper de plaies la judée incrédule et obstinée. Il pouvoit, comme Élie, faire tomber le feu du ciel



sur ses ennemis. Ses disciples le lui proposèrent à l'égard des Samaritains qui lui refusèrent le passage pour se rendre à Jérusalem. Il les en reprit, et leur dit : *Vous ne savez à quel esprit vous appartenez. Le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver.* (1) Il pouvoit opérer des signes et des prodiges dans le ciel. Les pharisiens lui en demandèrent plusieurs fois de cette espèce, comme pour faire une épreuve de son pouvoir. Il les refusa constamment, les traitant de génération mauvaise et adultère, et les renvoyant au signe de Jonas, figure de sa résurrection. Il eût été indigne de lui de faire de pareils signes pour contenter la maligne curiosité de ses envieux; encore plus pour rendre son nom célèbre, et s'acquérir une vaine renommée.

Les miracles qu'il choisit sont de pure bienfaisance; ils n'ont pour objet que le soulagement des besoins et des infirmités humaines; nettoyer les lépreux, guérir les malades, rendre la vue aux aveugles,

---

(1) Luc. IX. 55, 56.

l'ouïe aux sourds, l'usage des membres aux boiteux et aux paralytiques, délivrer les possédés, ressusciter les morts. Il fait ces miracles comme sans dessein et par occasion; il ne les annonce point; il n'y prépare point les esprits, pour les frapper davantage; il les fait simplement, sans appareil, sans ostentation. Souvent il laisse ignorer qui il est à ceux qu'il guérit, comme au paralytique de trente-huit ans, et à l'aveugle-né, à qui il ne se découvrit ensuite qu'en secret pour récompenser leur foi. En plusieurs rencontres il recommande à ceux qu'il a guéris de n'en parler à personne; il semble qu'il craigne que les merveilles qu'il opère, ne deviennent publiques. Après le premier miracle de la multiplication des pains, ceux qui en avoient été témoins l'ayant reconnu pour le prophète qui devoit paroître dans le monde, et voulant l'enlever pour le faire roi, il prit la fuite, et se retira seul sur une montagne. Il attribua moins ses miracles à sa propre puissance, qu'à la foi de ceux qui s'adressent à lui. *Allez, votre foi vous a guérie; femme, que votre foi est grande!*

*qu'il vous soit fait comme vous voulez ; si vous pouvez croire , tout est possible à celui qui croit.* Enfin , il rapporte tout à son père ; ce sont les œuvres que son père lui a donné de faire ; il n'est que le ministre et l'exécuteur de ses volontés. Quelle humilité en celui qui d'une parole se faisoit obéir de toute la nature ! Vous ne trouverez pas un seul miracle, où vous puissiez dire qu'il ait cherché sa propre gloire , et qu'il ait voulu faire penser à lui. Cependant il étoit Dieu ; et sa mission n'étoit pas remplie, s'il n'étoit reconnu pour Dieu ; telle étoit la fin de ses miracles , d'imprimer dans les esprits la foi de sa divinité. Et à en juger par toute sa conduite , on croiroit presque que cette fin lui fut étrangère, qu'il n'étoit point chargé d'y travailler, qu'il n'y prenoit aucun intérêt, et que c'étoit à son père seul de la procurer. C'est ainsi que, dans les œuvres même de sa toute puissance, Jésus signale son humilité.

Le don des miracles n'est pas commun ; Dieu ne le communique qu'au besoin pour établir ou pour réveiller la foi. Il n'est pas nécessaire de recommander l'humilité) à

ceux à qui il en fait part. Ils le perdroient bientôt, si cette vertu en souffroit tant soit peu; et ce seroit un avantage pour eux de le perdre. Ce don ne leur est pas fait pour eux; il ne produit en eux par lui-même aucune augmentation de la grâce sanctifiante; il est plus à craindre qu'à désirer; parce qu'il est très-dangereux qu'on n'en abuse, et qu'il ne soit pas entièrement consacré à la gloire de Dieu, et au bien spirituel du prochain. Qu'ils ne perdent jamais de vue la réponse que fit Jésus-Christ aux soixante et douze disciples, lorsqu'au retour de leur mission, ils lui dirent tout pleins de joie : *Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom.* *Je voyois Satan,* leur répondit-il, *qui tomboit du ciel comme un éclair; les pré-*munissant ainsi contre l'orgueil et la vaine gloire. Il ajouta : *Ne vous réjouissez point de ce que les esprits vous sont soumis; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.* (1). Or, ce n'est point l'empire que Dieu nous donne sur

---

(1) Luc. X. 17. et seq.

les esprits , c'est la pratique des vertus chrétiennes et surtout de l'humilité , qui nous mérite le bonheur du ciel. C'est un saint, dit-on, qui fait des miracles. J'avoue que c'est un grand préjugé en faveur de la sainteté ; mais je dirois avec bien plus d'assurance de quelqu'un , soit qu'il fasse ou non des miracles : C'est un saint ; il est humble. Jésus - Christ suppose manifestement dans l'évangile , qu'avec le don des miracles on peut être réprouvé. *Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, n'avez-vous pas en votre nom chassé les démons , et opéré en votre nom un grand nombre de miracles ? Et je leur répondrai alors : Je ne vous connois pas ; retirez-vous de moi , vous qui êtes des ouvriers d'iniquité.* (1) En ce même jour de jugement, l'homme humble, eût-il été pécheur, et grand pécheur, ne sera pas rejeté, Jésus-Christ lui fera un accueil favorable ; il nous en assure dans la parabole du pharisien et du publicain.

Les miracles d'un autre genre ne sont

---

(1) Math. VII. 22. 23.

pas rares dans la vie intérieure. Sans parler des faveurs extraordinaires que Dieu accorde à ces âmes, il leur communique souvent, surtout lorsqu'il les emploie dans la direction, la connoissance du secret de s cœurs, celle de l'avenir; un certain empire sur les personnes qu'elles conduisent, pour les délivrer de leurs tentations, pour leur rendre la paix et la joie spirituelle, et d'autres dons semblables qui tiennent évidemment du miracle. Conservons précieusement l'humilité dans l'usage de ces dons, qui ne regardent que la sanctification du prochain : gardons-nous bien de prétendre nous faire respecter et considérer par-là; ne nous en servons que selon les desseins de Dieu; n'y mêlons point notre esprit, comme il n'arrive que trop souvent. Parlons et agissons en ces rencontres avec simplicité, sans réflexion, sans retour sur nous-mêmes, comme de purs instrumens de la grâce; et ne faisons pas même remarquer aux personnes les effets merveilleux que Dieu opère en eux par notre moyen. O qu'il faut être pur, désapproprié, mort à soi-même, pour exercer ainsi la direc-

tion ! Que de faux directeurs s'attribuent ces grâces sans les avoir , se jettent par orgueil dans l'illusion , et y jettent les autres , et décrivent ce qu'il y a de plus saint dans le ministère évangélique !

## CHAPITRE XXVII.

*Réserve de Jésus-Christ dans la manifestation de sa divinité.*

C'EST une chose bien digne de remarque que Jésus-Christ ne dit de lui-même que très-rarement , et en des occasions décisives qu'il est le fils de Dieu ; et qu'il se nomme presque partout le fils de l'homme. Il vouloit exercer la foi de ceux qui croiroient en lui, par le mélange de grandeur et de bassesse , de puissance et de faiblesse qui paroissoit en sa personne. Ce qu'il dit de sa divinité, que *son père et lui ne sont qu'un* , qu'*avant qu'Abraham fût fait, il étoit* ; qu'*il est en son père* , et que *son*

*père est en lui*, étoient autant d'énigmes qui révoltoient ses ennemis , et qu'ils ne pouvoient comprendre , parce qu'ils ne le regardoient que des yeux de la chair. Il vouloit encore , jusques dans la manifestation de sa divinité , soutenir le personnage d'humilité qu'il étoit venu faire sur la terre ; et en donnant aux juifs , par ses œuvres et par ses discours , des preuves plus que suffisantes qu'il étoit Dieu , il ne se proposoit pas moins d'abattre leur orgueil , et de combattre les vaines , mais fausses idées qui se formoient dans leur Messie. Enfin il ne vouloit mettre aucun obstacle , en se découvrant trop ouvertement , à l'accomplissement des prophéties touchant sa passion , où il devoit être condamné à mort comme blasphémateur , pour avoir pris la qualité de fils de Dieu.

Telles sont les raisons de ce mélange de clarté et d'obscurité qui paroît dans ses discours au sujet de sa personne et de sa nature divine. Il prévoyoit l'abus qu'en feroient dans la suite les hérétiques , et que cette mystérieuse économie lui coûteroit la vie. Mais il n'en fut pas moins réservé



en parlant de soi, ne se manifestant pour ce qu'il étoit qu'à ses apôtres, et à quelques âmes choisies. Encore leur recommandoit-il le secret. Lorsque Pierre lui eut dit : *Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant*, il lui défendit, et aux autres disciples de dire à personne qu'il étoit Jésus le Christ, ou le Messie. Et comme pour contrebalancer dans leur esprit la haute idée qu'ils avoient de lui, il leur prédit au même moment tout ce qu'il auroit à souffrir de tourmens et d'opprobres de la part des juifs. (1)

Dans sa transfiguration, où il découvrit à Pierre, Jacques et Jean la gloire de son corps, où ils virent Moïse et Elie qui s'entretenoient avec lui; et de quoi? De sa mort violente, qui devoit arriver à Jérusalem; où le Père éternel lui rendit de nouveau témoignage l'appelant son fils bien-aimé, et ordonnant de l'écouter : en descendant avec eux de la montagne où s'étoit passée cette ravissante merveille, il leur intima l'ordre de ne point parler de cette

---

(1) Math. XVI. 20. 21.

vision, jusqu'à ce que le fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts ; et dans la suite du même discours, il leur annonce qu'il sera traité des juifs comme l'avoit été Jean-Baptiste. Observez comme il s'attache à affaiblir l'impression qu'une telle vision avoit dû faire sur eux. Son père l'avoit nommé son fils bien-aimé ; il ne se donne que la qualité de fils de l'homme ; ce corps qu'il leur avoit paru plus éclatant que le soleil, il leur déclare qu'il sera sous l'empire de la mort. Enfin il leur impose le silence le plus rigoureux, même à l'égard des autres apôtres, jusqu'après sa résurrection, sur la faveur qu'il vient de leur faire.

Les démons qu'il chassoit des possédés ; l'appeloient le fils de Dieu, le fils du Très-Haut ; il ne le souffre point, et les oblige à se taire. Soit qu'ils parlassent ainsi d'eux-mêmes, soit qu'une force supérieure les y contraignît, il ne veut point qu'ils publient ce qu'il est ; quelque glorieux que fût pour lui le témoignage que ces esprits de ténèbres rendoient à la vérité. Pour tout dire en un mot l'évangile atteste que Jésus-

Christ n'a parlé en public de sa divinité , que quand cela étoit nécessaire , qu'il l'a fait alors avec la plus grande réserve ; que hors de-là il l'a tenue cachée , et qu'il sembloit se complaire à parler de son humanité , chérissant et nous rendant cher ce qu'il a daigné être pour nous.

Dieu inspire la même conduite aux âmes qu'il distingue par les plus hautes faveurs ; et il exige d'elles en ce point , autant et plus qu'en aucun autre une fidèle imitation de Jésus-Christ : il ne leur permet point de parler des grâces qu'il leur fait à d'autres qu'aux directeurs de leur conscience , afin qu'ils puissent les guider plus sûrement. Le prétexte de la gloire de Dieu et de l'édification du prochain dont on s'autorise quelquefois pour faire de semblables confidences , est vain , suspect , et l'on doit s'en défier. L'humilité en est blessée ; et il faut ménager cette vertu comme la prunelle de l'œil. C'est elle qui glorifie véritablement Dieu , et qui édifie le prochain. De nous-mêmes nous devons souhaiter que les faveurs que nous avons reçues du ciel , demeurent ensevelies dans un profond se-

cret ; loin d'en parler , nous ne devons pas même y penser ; mais les oublier si-tôt qu'elles sont passées , et que nous en avons rendu compte. S'il importe à la gloire de Dieu que ces choses viennent à la connoissance des hommes , laissons-lui en le soin ; il le fera en son temps , sans aucun danger pour nous ; il nous ouvrira la bouche , quelque résolu que nous soyons de la tenir fermée ; il se servira de ceux qui ont autorité sur nous pour nous obliger malgré nos répugnances à prendre la plume , et à confier au papier le détail de notre intérieur ; ou il le fera écrire par d'autres à qui nous l'aurons confié de vive voix. Mais ce n'est point au commencement , ni même dans le progrès de la vie spirituelle qu'il permet ces sortes de manifestations. Ce n'est guères qu'à la fin , lorsqu'on est près de la mort ; encore souvent veut-il que cela ne soit publié qu'après notre mort. Parlons donc plus volontiers de ce qui peut nous rabaisser , que de ce qui peut nous élever dans l'esprit des autres. Ou plutôt ne disons rien de ce qui regarde notre intérieur , et n'en laissons rien soupçonner. L'humili-

lité qui se produit n'est d'ordinaire qu'une vanité déguisée. Le plus parfait et le plus sûr est de se taire, et de ne point faire songer à soi. *Aimez à être ignoré, et réputé pour rien*, dit l'auteur de l'Imitation. Ce doit être la maxime favorite des âmes intérieures.

## CHAPITRE XXVIII.

### *Conduite de Jésus-Christ à l'égard de ses Apôtres.*

QUOIQUE nous ayons peu de détail sur la manière dont Jésus-Christ vivoit avec ses apôtres ; le peu que nous en savons suffit pour nous en donner une juste idée. Ils avoient tout quitté pour le suivre ; mais qu'avoient-ils trouvé en s'attachant à sa personne ? L'indigence , les courses continuelles et fatigantes , beaucoup de travail, peu de repos, du mépris, de l'envie, des calomnies. Que leur promettoit-il dans

la vie présente pour l'avenir? Des pleurs , des croix de toute espèce , et des persécutions semblables aux siennes. Il vouloit qu'ils ne tinssent à lui que par des motifs surnaturels , qu'ils n'attendissent de lui aucun avantage humain , et qu'ils ne comptassent que sur les biens du ciel. Ainsi il exigea d'eux le plus parfait détachement , et un renoncement absolu aux espérances de la terre.

Cependant , imbus qu'ils étoient des préjugés de la nation , ils croyoient comme les autres , que le Messie seroit un grand conquérant , que son royaume seroit de ce monde ; et ils s'en disputoient entre eux les premières places. On le voit par la demande des enfans de Zébédée. Les autres en concurent de la jalousie , et de l'indignation : preuve que leur cœur n'étoit pas non plus exempt d'ambition. Jésus-Christ ne négligea rien pour les détromper sur ce point. C'est pour cela qu'il leur prédit si souvent sa mort ignominieuse. A la vérité il ajoutoit qu'il resusciteroit le troisième jour , dans la vue de soutenir leur foi. Mais ils ne comprenoient rien à ce discours ; et

ils n'en fondoient pas moins sur cette résurrection leur grossière et chimérique prétention. Leur illusion duroit encore au moment qu'il alloit se séparer d'eux pour monter au ciel ; puisqu'ils lui demandèrent alors s'il rétablirait en ce temps le royaume d'Israël, en affranchissant les juifs du joug des Romains.

Que ne dût point avoir à souffrir Jésus-Christ de ces esprits si grossiers , et si peu familiarisés avec les choses spirituelles ! il les traita néanmoins toujours avec douceur et avec bonté , ne se rebutant point de ce qu'il ne pouvoit parvenir à les guérir de leurs préjugés. Il savoit que ce moment viendrait , et il l'attendoit patiemment. Comme sa grâce avoit un temps marqué pour agir sur leurs cœurs , elle en avoit un aussi , non pour exercer sa vertu à leur sujet , mais pour nous apprendre en pareille occasion à exercer la nôtre. Il ne leur épargna donc pas les instructions , quoiqu'il ne recueillît alors aucun fruit de ses leçons , et qu'il prévît qu'elles ne produiroient rien. Lorsqu'ils lui parlent d'occuper les premiers rangs dans son

royaume , il leur propose le calice d'humiliation qu'il devoit boire. Lorsqu'ils disputent entre eux qui étoit le plus grand , c'est-à-dire le plus en faveur auprès de lui ; il appelle un enfant , le met au milieu d'eux , et leur dit que celui qui s'abaissera comme cet enfant , sera le plus grand dans le royaume des cieux. En toute rencontre il leur prêche l'humilité , et leur en donne en sa personne les exemples les plus frappans.

Il leur expliquoit en particulier le sens des paraboles dont il se servoit en parlant au peuple ; et s'il leur reprocha quelquefois leur peu d'intelligence , ce n'est point pour les piquer , ni pour leur marquer qu'il en étoit choqué lui-même , mais pour élever leur esprit , et les rendre plus attentifs. Sa condescendance à leur égard étoit extrême ; et elle nous paroît inconcevable , quand on pense quel maître il étoit , et à quels disciples il avoit à faire. Combien ne dût-il pas se rappetisser , pour se mettre à leur portée ? Que de questions n'eût-il pas à essayer de leur part , vu la liberté qu'il leur donnoit de lui proposer leurs pensées , et



la familiarité dont il en usoit avec eux ? Que de ménagemens , pour ne pas les offenser et les décourager ! quelle cōstance à leur redire cent fois les mêmes choses , que souvent ils n'entendoient pas plus la dernière fois qu'à la première ! avec quelle force il prend leur parti , lorsque ses ennemis les accusent injustement devant lui ! il n'avoit rien de réservé pour eux. Tout ce que j'ai appris de mon père , leur dit-il , je vous l'ai fait connoître. Il les appelle ses amis , ses chers enfans , et leur parle en toute occasion , mais surtout dans le discours après la cène , avec une effusion de cœur admirable. O prodige de bonté et d'humilité dans un Homme-Dieu.

Une fois seulement il dit une parole dure à Pierre , l'appelant Satan , et ajoutant qu'il lui étoit un sujet de scandale ; qu'il n'avoit point de goût pour les choses de Dieu , mais pour celles de la terre. C'est que cet apôtre , dans le moment même où inspiré de Dieu il avoit confessé hautement que Jésus étoit le Christ , le fils du Dieu vivant , s'étoit scandalisé de la prédiction de sa passion , et l'ayant tiré à part lui en avoit fait

des reproches , comme d'une chose tout-à-fait indigne de lui. Il vouloit redresser ce zèle peu éclairé , et cette affection mal entendue pour sa personne ; et faire sentir à Pierre combien il répondoit mal à la grande grâce qu'il venoit de recevoir du père céleste , retombant dans le sens humain , après s'être élevé au-dessus de la chair et du sang pour croire et publier sa divinité.

Vous qui êtes appelés à la conduite spirituelle des âmes , étudiez spécialement cette partie de la vie de Jésus-Christ ; n'en perdez pas un trait , et faites-vous en continuellement l'application. La supériorité que vous donne votre ministère sur les personnes que vous dirigez , n'est après tout qu'un écoulement de l'autorité même de Jésus-Christ, le maître , le directeur par excellence ; la source et la plénitude de cette autorité étoient en lui. Réfléchissez profondément sur la manière douce , charitable , condescendante , humble , sage et discrète dans sa fermeté , dont il a exercé la sienne ; et demandez-lui la grâce d'exercer ainsi la vôtre. Plus vous avez de lumière sur la na-

ture et les caractères de la sainteté chrétienne ; plus vous y avez fait de progrès ; plus il vous est aisé de remarquer les défauts et les idées grossières et charnelles de ceux que Dieu vous adresse , et plus vous devez en être choqués. Mais vos lumières , votre sainteté peuvent-elles entrer en comparaison avec celles de Jésus-Christ ? Ménagez les âmes dans leurs défauts et leurs imperfections , comme le Sauveur a ménagé ses apôtres ; supportez-les comme il les a supportés ; redressez-les , éclairez-les , sans vous rebuter , si elles ne vous comprennent pas bien , si elles ne se corrigent pas. Vous avez du zèle pour leur perfection ; vous vous impatientez , vous vous désolerez de ce qu'elles n'avancent pas. Votre zèle n'est qu'une étincelle du feu qui dévorait le cœur de Jésus-Christ ; il désiroit avec une ardeur inexprimable l'avancement de ses apôtres ; s'est-il impatienté , s'est-il chagriné du peu de fruit de ses instructions ; il a préparé et attendu le moment de la grâce ; préparez-le et attendez-le paisiblement comme lui.

Quel art surnaturel , quelle sagesse divine , quelle patience à toute épreuve ne

faut-il pas pour tempérer la fermeté par la condescendance, et l'amertume de la réprimande par les douceurs de la charité ; pour reprendre et supporter à propos ; pour excuser les foiblesses sans les autoriser ; pour savoir se proportionner, se rappetisser, devenir enfant avec les enfans ; pour mesurer les leçons sur la capacité ; pour ne rien précipiter, et ne point prévenir la grâce mais la seconder, et agir de concert avec elle ; pour dévorer toutes les peines, tous les ennuis et les dégoûts attachés à la direction !

Il ne faut pas penser à y réussir, tant qu'on écouterait le propre esprit, tant qu'on se livrera à son caractère, tant qu'on ne sera pas tout-à-fait résolu de se renoncer, de s'oublier, de mourir entièrement à soi-même. Ce n'est rien que d'être dégagé de toute vue basse et intéressée, d'être au-dessus de l'ambition et de la vaine gloire, de fouler aux pieds le respect humain, et de ne faire aucune acception de personnes. Si vous ne travaillez pas à vous revêtir de Jésus-Christ ; si ce n'est pas Jésus-Christ qui vous gouverne en tout ; si vous né-

gligez une seule des vertus dont Jésus-Christ vous a donné l'exemple ; dans la conduite qu'il a suivie à l'égard de ses apôtres : vous ne serez qu'un directeur imparfait. On n'enseigne pas à autrui les voies de la sainteté , si l'on n'y marche soi-même, et si l'on n'y est pas même déjà bien avancé.

Pour vous, qui cherchez un guide tel que je viens de le dépeindre , vous n'êtes pas en état de le choisir. Adressez-vous pour cela à Jésus-Christ, et demandez-lui un homme selon son cœur. Il vous le donnera , si vous désirez sincèrement d'être exaucé, et il y joindra une assurance intérieure dont vous ne pourrez douter. Il ne vous restera plus après cela qu'à lui ouvrir votre cœur sans réserve , qu'à l'écouter et lui obéir. Si vous croyez apercevoir en lui quelque défauts, ( car quel saint n'a pas ses imperfections , et où paroissent-elles plus à découvert que dans la direction ? ) Croyez ou qu'il ne les remarque pas, ou qu'il en gémit , et qu'il travaille à les corriger. Supportez-les donc comme un exercice pour votre vertu ; et que cela n'affoi-

blisse en rien la confiance et l'obéissance que vous lui devez.

---

## CHAPITRE XXIX.

### *Vie commune de Jésus-Christ.*

---

UNE des choses les plus admirables en Jésus-Christ, et les plus contraires à nos idées, c'est la vie commune qu'il a menée ; et qui étant du choix même d'un Dieu, est évidemment la plus parfaite. Nous ne considérons guères la sainteté que parce qu'elle a d'extérieur, de frappant, d'extraordinaire. Nous avons peine à croire qu'un homme soit saint, à moins qu'il n'étonne notre imagination par sa vie solitaire, ses jeûnes, ses veilles, ses austérités. Les juifs pensaient ainsi ; et lorsqu'ils virent Jean sortir du désert, vêtu d'un cilice de poil de chameau, ne vivant que de miel sauvage et de sauterelles, cet appareil de pénitence le leur fit prendre

aisément pour un prophète ; et ils étoient tout disposés à le reconnoître pour le Messie.

Tel est notre jugement sur la sainteté ; dont ce qui en paroît au-dehors est à la vérité une marque , mais une marque équivoque. On peut mener une vie singulière par l'austérité , et ne pas être un saint ; et sans mener une pareille vie , on peut être un grand saint. Ce qu'il y a de solide et d'éminent dans la sainteté est renfermé au-dedans ; Dieu seul le voit et en juge ; les hommes n'en aperçoivent rien ; ils n'en peuvent juger que par conjecture ; et même ils sont la plupart hors d'état d'en juger. C'est ainsi que les juifs se méprirent au sujet de Jésus-Christ ; et que ne voyant rien dans sa vie qui le distinguât du commun des hommes , ils ne purent se résoudre à croire qu'il fût le Messie , le fils de Dieu.

Il avoit exercé pendant trente ans un vil métier ; caché dans une boutique , vivant du travail de ses mains , et ne donnant aucun signe de ce qu'il étoit. A la vérité avant que de se produire en public , il

avait fait un jeûne extraordinaire de quarante jours ; mais c'était dans le désert ; et personne n'en avait rien su. Lorsqu'il commença à prêcher , on vit un homme vêtu simplement et pauvrement, mais sans affectation. Il se nourrissoit très-frugalement lui et ses disciples ; mais il ne jeûnoit point ; les pharisiens à cet égard l'emportoient sur lui ; et les disciples de Jean en furent étonnés et comme scandalisés , jusqu'à lui en demander la raison. Il ne refusoit point de se trouver à la table des riches , soit pharisiens , soit publicains , lorsqu'il y étoit invité ; il y mangeoit et buvait , sans se faire remarquer en rien. Il ne se distinguoit pas non plus par de longues prières , comme les pharisiens , auxquels il en fait le reproche ; et il pratiquoit le premier , ce qu'il recommande lui-même , de prier en secret. Il se laissait aborder indifféremment de tout le monde ; son air , sa démarche , son entretien , toute sa personne enfin ne présentait rien que de simple , et s'il se faisoit suivre et respecter , ce n'étoit point du tout par son extérieur.



Cette vie unie étoit conforme à son esprit d'humilité ; elle servoit comme de voile à sa sainteté ; elle étoit une matière d'exercice pour la foi de ceux qui croiroient en lui ; elle leur étoit aussi une leçon très-instructive , qui leur apprenoit à distinguer les vrais et les faux justes , et à ne pas se laisser surprendre par l'extérieur ; elle condamnoit et confondoit l'orgueil et l'hypocrisie de ses ennemis , qui en imposoient au public par de vaines apparences de piété , tandis que leur cœur étoit livré aux passions les plus basses et les plus criminelles.

En matière de sainteté , chacun doit suivre son attrait , et le genre de vie où Dieu l'appelle. Il faut bien se garder de condamner dans quelques saints les pénitences et les austérités prodigieuses que la grâce leur a fait pratiquer. Mais premièrement il ne faut pas trop admirer ces pieux excès , ni s'en laisser trop frapper l'imagination , ni se proposer de les imiter , ni croire qu'on ne sera saint qu'autant qu'on les imitera. Secondement , soit qu'on pratique ou non de grandes mortifications cor-

porelles, c'est aux vertus intérieures qu'on doit principalement s'attacher : parce qu'elles sont l'essentiel de la sainteté, et que le reste n'en est qu'un accessoire, qui peut en être séparé, sans nuire au fonds. Troisièmement, autant que la chose dépend de nous, nous devons préférer la vie commune à toute autre, afin d'imiter de plus près Jésus-Christ, de nous conserver dans l'humilité, de nous éloigner davantage de l'orgueil qui aime la singularité, de rendre la vertu aimable au prochain, au lieu de le rebuter en la lui présentant sous une forme et des dehors presque impraticables.

La vie commune est nommée ainsi, parce qu'elle est dans l'ordre commun de la Providence, parce qu'elle est compatible avec tous les états qui partagent la société. Elle n'exige ni de grandes forces de corps, ni des secours extraordinaires de Dieu, ni qu'on se sépare entièrement du monde, et qu'on s'aille enfermer dans un cloître, ou cacher dans un désert. La vie commune s'allie merveilleusement avec l'esprit d'oraison, le recueillement habituel, le détachement des choses créées,

l'union avec Dieu , la charité envers le prochain , les plus sublimes vertus du christianisme ; et elle a l'avantage de nous soustraire à la louange des hommes , et aux tentations de notre propre vanité. En général les âmes intérieures sont pour la vie commune ; elles ne s'en écartent pas volontiers ; elles ne craignent rien tant que de se distinguer au-dehors en quoi que ce soit ; et si Dieu veut d'elles quelque chose d'extraordinaire , elles le dérobent avec le plus grand soin à la connoissance des autres.

---

## CHAPITRE XXX.

*Accueil que Jésus-Christ fait aux pécheurs.*

---

**J**ÉSUS - CHRIST étoit la sainteté même. Comme Dieu il avoit une aversion infinie pour le péché ; comme homme il étoit impeccable ; et il haïssoit le péché de toute la haine que Dieu pouvoit lui communiquer.

Cependant nous voyons dans l'évangile qu'il traite les pécheurs avec une bonté qui nous étonne , et même nous scandalise. Mais mettons-nous , comme nous le devons , à la place de ces pécheurs ; et nous sentirons le besoin que nous avons qu'il en use de même avec nous ; et notre scandale disparaîtra ; et nous aurons plus de compassion et d'indulgence pour les fautes d'autrui.

Pour bien entrer dans les sentimens de Jésus-Christ , et pour nous justifier pleinement sa conduite à cet égard , s'il étoit nécessaire : distinguons deux sortes de pécheurs , les pécheurs de foiblesse , et les pécheurs de malice. Les premiers sont ceux qui tombent dans le péché , ou par les suites d'une mauvaise éducation , ou entraîné par la violence de leurs passions , ou engagés et séduits par les circonstances , ou subjugués par l'empire de l'habitude ; qui ne réfléchissent presque pas sur le mal qu'ils commettent , ou qui le condamnent lorsqu'ils y réfléchissent ; qui se le reprochent intérieurement ; qui ne cherchent point à l'excuser ; qui voudroient ne l'avoir pas

commis , et ne les plus commettre ; mais qui n'ont pas la force de s'en retirer. Les seconds sont ceux qui méditent , qui préparent le péché dans leur cœur ; qui en ménagent les occasions , ou qui les saisissent avec joie , lorsqu'ils les rencontrent ; qui les commettent avec une pleine réflexion ; qui en étouffent les remords ; qui tâchent de se le justifier , ou d'en diminuer le plus qu'ils peuvent la griéveté ; qui s'aveuglent , qui s'obstinent , qui s'endurcissent. Jésus-Christ qui connoissoit intimement les dispositions des uns et des autres , a fait un accueil favorable aux premiers ; non seulement il les souffroit à sa suite ; mais il les attiroit à lui ; il conversoit et mangeoit avec eux ; il s'invitoit même à loger chez eux , comme il fit pour Zachée. Mais on ne voit nulle part dans l'évangile qu'il ait ainsi traité les seconds ; non qu'il ne leur portât une sincère compassion ; mais parce qu'ils résistoient opiniâtement à la grâce , et qu'ils fermoient volontairement les yeux à la lumière.

D'ailleurs , pourquoi le fils de Dieu étoit-il venu sur la terre ? Etoit-ce pour y exercer

un jugement contre les pécheurs ? Il déclare lui-même que non ; mais qu'il est venu chercher et sauver ce qui étoit perdu. Comme on lui reprochoit de manger avec les publicains et les pécheurs : il répond que le médecin n'est pas nécessaire à ceux qui se portent bien , mais aux malades. Il renvoie ses contradicteurs à cette parole de Dieu dans un prophète : *c'est la miséricorde que je veux , et non le sacrifice*. Qu'enfin il *n'est pas venu appeler les justes* , c'est-à-dire ceux qui , comme les pharisiens , se croyoient tels , *mais les pécheurs*. (1) Que devoit faire pendant le cours de ses prédications celui qui étoit descendu du ciel pour racheter le monde plongé dans toutes sortes de crimes ? ne falloit-il pas qu'il annonçât dans ses discours , et qu'il manifestât dans sa conduite les grandes miséricordes du Seigneur ? Convertir les hommes et les ramener à son père , n'étoit-ce pas une œuvre digne de lui ? Et pour les convertir , ne devoit-il pas se montrer d'un facile accès , gagner leur confiance , et seconder par ses

---

(1) Math. IX. 11. 12. 13.

démonstrations extérieures l'action secrète de sa grâce sur leurs cœurs ? Ce qu'il exprimoit au-dehors répondoit à ce qu'il faisoit au-dedans ; et il avoit déjà pardonné comme Dieu , le péché qu'il déclaroit remis comme homme. Hélas où en serions-nous , si Jésus-Christ n'avoit pas conservé dans le ciel , les mêmes sentimens qu'il a fait paroître sur la terre ? Que ceux qui malgré lui veulent absolument périr , périssent. Mais rendons-lui grâces de ce qu'il sauve ceux qui répondent au désir ardent qu'il a de les sauver.

Il nous faut joindre comme Jésus-Christ , le zèle contre le péché avec la compassion pour le pécheur. Nous aurons cette compassion , si nous sommes humbles , si nous connoissons notre foiblesse et notre inclination au mal ; si nous sommes intimement convaincus qu'il n'est point de péché dont nous soyons capables , et que si nous sommes exempts de grands crimes , c'est que Dieu nous en a préservés. Quand on est bien pénétré de cette vérité , on regarde les pécheurs avec d'autres yeux ; on a pitié d'eux par retour sur soi-même , et l'on

implore en leur faveur la miséricorde divine qu'on a éprouvée, soit pour sortir des mêmes égaremens , soit pour ne pas y tomber.

Je tiens pour un des points les plus importants de la morale chrétienne cette disposition d'esprit à l'égard des pécheurs , laquelle est un des effets de la charité et de l'humilité. Elle n'est pas commune dans les âmes qui ont menés une vie innocente , à moins qu'elles ne soient intérieures. Celles-ci se connoissant elles-mêmes , savent de quoi elles sont capables en fait de mal , et qu'elles sont redevables à Dieu du bien qui est en elles. Pour les autres , qui n'ont jamais approfondi leur misère, et qui attribuent en grande partie leurs vertus à elles-mêmes , à leur industrie , à leurs efforts , à leur fidélité : elles n'ont pas les mêmes sentimens de compassion pour les pécheurs , se croyant fort éloignées de pouvoir leur ressembler.

Mais la compassion générale pour les pécheurs n'empêche pas le discernement qu'on doit faire dans la manière de les traiter ; et ceci regarde ceux qui sont chargés



de la conduite des âmes. Ménagez, soutenez, fortifiez ceux qui ne tombent que par foiblesse, en qui vous remarquez de la droiture, de la confusion de leurs fautes et un certain désir de s'amander. Faites en sorte qu'ils vous abordent avec confiance, qu'ils n'aient nulle peine à vous ouvrir leur cœur, et qu'ils se retirent toujours content de vous. Ce n'est pas qu'il faille les flatter, encore moins diminuer l'idée qu'ils ont de la grièveté de leurs fautes ; mais ils ont besoin de consolation et d'encouragement. Quant aux pécheurs de malice, ils ne méritent pas les mêmes ménagemens ; et ils en abuseroient. L'esprit de Jésus-Christ ; si vous le consultez, vous apprendra à discerner dans les fautes ce qui est de fragilité, et ce qui est de malignité, et les règles de conduite que vous avez à suivre à l'égard des uns et des autres.

Mais puisque Jésus-Christ met une si grande différence entre pécheurs et pécheurs, et s'il regarde surtout au principe d'où partent les fautes : soyez vous-mêmes inexorable à votre égard sur celles qui ont leur source dans une mauvaise volonté ; ne

prenez pas tant garde si elles sont grandes ou petites en elles-mêmes ; elles sont toujours de conséquence , et elles peuvent vous mener loin , lorsqu'il y entre de la réflexion et du propos délibéré. Ne vous les pardonnez pas , car ce sont celles que Jésus-Christ pardonne le moins , et qui nuisent le plus à votre progrès spirituel. Ainsi une parole peu charitable , dite avec malice sera souvent plus coupable qu'une parole offensante qui échappera dans un moment de vivacité. Ainsi une résistance formelle à la grâce dans une petite chose déplaira plus à Dieu , qu'une faute considérable où l'on sera tombé sans dessein. L'adultère et l'homicide de David étoient tout autrement griefs , que les deux désobéissances de Saül. Ces péchés leur furent reprochés à l'un et à l'autre par deux prophètes ; ils se reconnurent coupables l'un et l'autre , et dirent : *j'ai péché au Seigneur*. Cependant David trouva grâce devant Dieu ; et Saül fut rejeté sans retour. D'où vient cela ? C'est que le cœur de l'un étoit droit et simple , et que le cœur de l'autre ne l'étoit pas. L'article des défauts et des péchés qui en sont la

suite, est un de ceux où nous manquons le plus de droiture et de simplicité, à cause de notre orgueil et de notre amour-propre. Examinons-nous de fort près, et très-sévèrement là-dessus ; et prions Dieu de ne pas permettre que nous nous passions rien qui blesse tant soit peu son infinie sainteté. Pour les misères de pure fragilité, quand nous croyons de bonne foi qu'elles sont telles, l'humble aveu que nous en faisons, le regret d'y être tombés, et le désir sincère de nous en corriger, nous en obtenient aisément le pardon, et nous n'en sommes pas moins agréables à Dieu, à qui rien ne plaît tant qu'un cœur contrit et humilié de ses fautes.



## CHAPITRE XXXI.

### *Conduite contraire des Pharisiens.*

L'HUMBLE Jésus, le juste, le saint par excellence, et d'autant plus humble, qu'il étoit plus juste et plus saint, conversoit volon-

tiers avec les pécheurs; et il étoit bien éloigné de penser que ni sa sainteté, ni sa réputation pussent souffrir d'un commerce qui n'avoit pour objet que leur conversion. Les plus grands saints, ceux surtout qui ont été consacrés au ministère apostolique, se sont fait un devoir et une gloire de l'imiter en cela. Ils ont eu des contradicteurs de leur vivant; ils s'y attendoient; Jésus en avoit eu avant eux. Les pharisiens superbes, qui se donnoient pour justes, parce qu'ils observoient scrupuleusement la lettre de la loi, tandis qu'ils en méconnoissoient et en violoient l'esprit; les pharisiens se tenoient séparés du peuple, comme leur nom même le signifie, pour ne point se souiller, et pour conserver leur justice prétendue dans sa pureté et son intégrité. Ils étoient de ces hommes dont parle Isaïe, qui disent : *Retirez-vous de moi, ne m'approchez pas, parce que vous êtes impur.* (1) Ils parloient avec le dernier mépris de ceux qui suivoient Jésus-Christ, les traitant de populace ignorante dans la loi; et mau-

---

(1) Isaï. LXV, 5.

dite. (1) Ils disoient à l'aveugle né qui rendoit témoignage au Sauveur : *Tu n'es que péché depuis ta naissance, et tu te mêles de nous enseigner?* (2) Est-il étonnant que des hommes si orgueilleux et si hypocrites ne pussent pardonner à Jésus-Christ une conduite qui condamnoit si hautement la leur; qu'ils lui reprochassent comme un crime de manger avec les publicains et les pécheurs; qu'ils en fissent un motif pour lui refuser la qualité de prophète: quoique leur propre expérience les eût convaincus si souvent qu'il lisoit dans leurs plus secrètes pensées? *Si cet homme étoit prophète, disoit un d'eux, il sauroit sans doute quelle est cette femme qui le touche, et que c'est une pécheresse.* (3) Jésus savoit qu'elle l'avoit été, et que dans le cœur elle ne l'étoit plus. Il le fit bien voir par sa réponse à ce qui se passoit dans le cœur de Simon le pharisien. Ce fut sur la connoissance qu'ils avoient de son indulgence envers les pécheurs, qu'ils lui amenèrent la femme surprise en adul-

---

(1) Joan. VII. 49. — (2) *Ibid* IX. 34. — (3) Luc. VII. 39.

tère, dans l'espérance de le mettre en contradiction avec la loi, qui prononçoit la peine de mort contre ce crime. Mais Jésus qui connoissoit leur malice, les confondit en les rappelant à leur propre conscience. *Que celui d'entre vous qui est sans péché*, leur dit-il, *lui jette la première pierre.* (1) Et après qu'ils se furent retirés, il pardonna à cette femme, dont il voyoit l'humiliation et le repentir, lui enjoignant de ne plus pécher à l'avenir.

Il n'appartenoit sans doute qu'à un Dieu-Homme de remettre ainsi les péchés; il avoit prouvé par des miracles faits à ce dessein qu'il avoit ce pouvoir; et il n'en usoit qu'après avoir mis lui-même dans les cœurs les dispositions nécessaires. D'ailleurs il étoit digne de Dieu de faire grâce à des âmes qui se repentoient par un motif d'amour de l'avoir offensé; et rien n'est plus conforme à sa bonté que cette sentence du Sauveur au sujet de la pécheresse publique : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Les phari-

---

(1) Joan. VIII. 7.

siens ne pouvoient nier aucune de ces vérités, ni de ces faits. Qu'est-ce donc qui les blessaient dans la conduite de Jésus-Christ? Sa bonté même. Et que blessait-elle en eux? Leur orgueil dur et impitoyable, leur sévérité affectée par un principe de vaine gloire et d'intérêt. Ils n'aspiroient qu'à la réputation et aux avantages humains de la sainteté: vrais sépulcres blanchis, remplis d'ossements et de pourriture.

L'esprit des pharisiens n'est pas mort avec eux; il s'est introduit dans le christianisme; et sans parler ici des hérétiques anciens et modernes, qui se sont séparés de l'église par orgueil, et qui, pour accréditer leurs erreurs, se sont érigés en réformateurs des abus: je crois pouvoir avancer que, parmi les catholiques eux-mêmes, et parmi les personnes hautement déclarées pour la piété, quiconque se gouverne par le propre esprit dans le service de Dieu, et dans le jugement qu'il porte des choses de Dieu, est plus ou moins infecté du levain pharisaïque. En un mot, le propre esprit, enfant de l'orgueil, est la même chose que l'esprit pharisaïque. Je sais bien qu'il y a

une fausse douceur, une fausse indulgence, une fausse compassion pour les pécheurs; mais ce n'est pas l'orgueil pour l'ordinaire qui en est le principe; c'est plutôt une certaine molesse de caractère, une bonté d'âme mal entendue et poussée trop loin; c'est encore parce qu'on est trop indulgent pour soi-même, et qu'on est porté à présumer de la miséricorde divine. Mais en condamnant et en évitant cet excès, il ne faut pas tomber dans l'autre, et l'autoriser. Si ce second excès, qui dans le fait n'aboutit pas moins au relâchement que le premier, et même à un plus grand relâchement, n'étoit pas incomparablement plus dangereux, Jésus-Christ ne se seroit pas élevé contre avec tant de force, quoiqu'il prévît qu'il en seroit la victime.

Il n'est pas aisé de tenir le milieu, à moins qu'on ne se conduise par rapport à soi et par rapport aux autres par l'esprit de Jésus-Christ, et qu'on ne soit un homme intérieur. Les caractères sont différens; et si l'on n'y prend garde, on est exposé à prendre la morale chrétienne chacun suivant son caractère. Elle a un côté qui sem-



ble autoriser la sévérité; elle en a un autre qui paroît favoriser l'indulgence; et il est vrai que la discrétion et la prudence chrétienne consistent à accorder ces deux contraires, sans trop donner à l'un au préjudice de l'autre. Mais qu'elle est rare cette discrétion, tant pour soi que pour autrui ! C'est un pur don de Dieu; et je ne pense pas qu'il le fasse à d'autres qu'aux âmes intérieures.

Si le caractère seul faisoit pencher d'un côté ou d'un autre, et que d'ailleurs on eût des vues pures et une intention droite, le mal n'iroit pas bien loin, et ne seroit pas sans remède. Il y a eu des saints un peu trop sévères envers eux-mêmes et envers les autres; il y en a eu d'autres qui peut-être ont été trop indulgens, mais plutôt pour autrui que pour eux-mêmes. Leur caractère le leur portoit; et l'on peut dire qu'en cela ils n'ont pas suivis d'assez près les uns et les autres l'esprit de Dieu. Mais ni leur sainteté, ni même celle d'autrui n'en a pas beaucoup souffert. C'est autre chose quand le propre esprit se mêle au caractère. Alors l'orgueil ou l'amour-propre suggèrent de

faux principes de morale, et un plan de conduite que l'on suit, tant pour soi que pour le prochain; on condamne quiconque s'écarte des règles qu'on s'est faites; on s'entête, on s'opiniâtre, on ne veut plus voir la vérité; les passions basses, telles que l'envie et la jalousie, se mettent de la partie; et de la critique, des jugemens téméraires, on passe à la médisance, à la calomnie, aux excès les plus odieux. Si à cela se joignent des vues profanes et criminelles, soit d'ambition, soit d'intérêt, soit de crédit et de vaine réputation: l'on se croit tout permis pour y parvenir ou pour s'y maintenir; et tout ce qu'on dit, tout ce qu'on fait pour s'élever, ou pour déprimer ses rivaux en direction, l'on ne manque pas de le couvrir du voile de l'hypocrisie, et de prétendre qu'on ne travaille que pour la cause de Dieu. C'est ainsi que Jésus-Christ fut traité de séducteur par les pharisiens, et qu'ils s'applaudirent de sa mort, comme d'un service qu'ils rendoient à Dieu. C'est ainsi qu'on a vu des ouvriers évangéliques, des missionnaires, qui avoient tout quitté pour se consacrer au salut des âmes.

dans des contrées lointaines , se décrier , se  
 noircir par des calomnies , se déferer de-  
 vant les tribunaux , sans se mettre en peine  
 du scandale énorme qui en résultoit. C'est  
 ainsi que des corps religieux entiers , ou  
 du moins la plupart de leurs membres ,  
 ont triomphé de la destruction d'un ordre  
 en butte depuis sa naissance aux traits de  
 l'hérésie , du libertinage et de l'irreligion ;  
 qu'ils y ont contribué par leurs intrigues  
 et leurs calomnies , et qu'ils se sont flattés  
 qu'étant défaits de ces concurrens , ils al-  
 loient jouir de l'estime et de la considéra-  
 tion publique : au lieu de prévoir , comme  
 ils le devoient , leur ruine prochaine et iné-  
 vitable dans la chute de cet ordre qui exci-  
 toit leur envie. Ce qui se montre ouverte-  
 ment et avec éclat entre des corps qui se  
 disputent la gloire du saint ministère , s'ap-  
 propriant ce qu'ils devoient renvoyer à  
 Dieu , se pratique en cachette et à petit  
 bruit à l'égard des particuliers.

Quand il n'y auroit d'autre raison de s'a-  
 donner à la vie intérieure , que celle de se  
 garantir de tant d'écueils où font tomber  
 le caractère , le propre esprit , et les pas-

sions animées par l'orgueil, dans la voie du salut et dans les fonctions du zèle, en faudroit-il davantage pour prendre le généreux parti de se livrer entièrement à la grâce ? On ne peut devenir intérieur qu'en se renonçant ; et plus on avance dans le renoncement, plus on fait de progrès dans la spiritualité. Mais évidemment le caractère ne domine plus, ou il domine moins chaque jour en celui qui s'applique à se renoncer ; il parviendra donc enfin à n'user ni de trop de sévérité, ni de trop d'indulgence envers soi et envers les autres. En se renonçant il détruira en soi le propre esprit ; ainsi il ne l'écouterait point pour se former des plans de sainteté, et des méthodes de direction ; mais tout son plan, toute sa méthode sera d'écouter et de suivre humblement l'Esprit-Saint, tant pour sa conduite que pour celle d'autrui, de n'être point attaché à son sein ; de prendre conseil au besoin, de remarquer ses fautes et de les corriger. Se renoncer, c'est sacrifier toutes les vues humaines, c'est ôter aux passions les objets qui les irritent ; c'est attaquer l'orgueil dans sa racine. Et

celui qui a fait ces sacrifices , qui a entrepris cette guerre contre soi-même , qui s'étudie à se mortifier et à s'humilier en tout , n'est plus susceptible d'être jaloux de la sainteté , ni des succès d'autrui. Pourvu que Dieu soit glorifié , de quelque manière qu'il le soit , il est content ; et si les moyens de procurer sa gloire étoient à son choix , il préféreroit les plus obscurs , les plus dérobés aux regards des hommes , ceux dont il lui reviendrait le plus d'humiliation. Un tel homme n'aura jamais rien de commun avec l'esprit pharisaïque ; et à mesure qu'il sera plus intérieur , il s'en éloignera toujours davantage.

---

## CHAPITRE XXXII.

### *Pleurs de Jésus-Christ sur Jérusalem.*

---

LA sensibilité et la compassion de Jésus-Christ pour les pécheurs , ne se bornoit pas à ceux qui témoignent du repentir de leurs fautes ; elle s'étendoit à ceux qui

étoient ses ennemis personnels , et dont la haine contre lui croissoit chaque jour , sans espoir de correction. Jérusalem devoit le condamner à mort. Non seulement les chefs de la nation , mais tout le peuple devoit demander à grands cris qu'il fût mis en croix , et que son sang retombât sur eux et sur leurs enfans. Le moment de cet horrible déicide approchoit ; et Jésus qui prévoyoit ce crime et ses suites , en avoit l'âme percée de douleur. Jetant les yeux sur cette malheureuse ville , il versa des larmes , et s'écria : *Oh ! si tu avois connu , du moins en ce jour qui est encore à toi , ce qui pouvoit t'apporter la paix. Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Un temps viendra , où tes ennemis t'environneront de retranchemens , te renfermeront et te resserreront de toutes parts ; où ils te renverseront par terre , avec les habitans qui sont dans ton enceinte , et ne te laisseront pas pierre sur pierre ; parce que tu n'a pas connu le temps où tu as été visitée. (1) Qui pourroit dire avec quel sentiment de tendresse*

---

(1) Luc. XIX. 41. 44.

Le Sauveur prononça cette triste prédication. Il pleura sur les maux temporels que les juifs auroient à souffrir de la part des Romains , et qu'ils s'étoient attirés eux-mêmes par leur rage aveugle et obstinée. Il pleura sur leur dispersion , et sur l'état déplorable où ils devoient être réduits chez toutes les nations , et qui dure encore depuis tant de siècles. Il pleura encore plus sur les maux spirituels qui seroient le fruit de leur impénitence et de leur endurcissement , sur la perte éternelle de tant d'âmes pour qui il alloit verser son sang. Et à quelle cause attribue-t-il tant et de si grands malheurs ? à ce que dans le temps que Dieu avoit marqué , elle n'avoit pas connu ce qui devoit lui apporter la paix , ni le moment où il la visitoit dans sa miséricorde. Ce moment avoit duré tout le temps de sa vie publique. Que n'avoit-il pas dit , que n'avoit-il pas fait pour leur ouvrir les yeux , et les engager , les forcer , pour ainsi dire , à le reconnoître en sa qualité de Messie ? Les grâces intérieures avoient répondu aux signes extérieurs ; et tout cela avoit été sans effet. *Combien de fois* , dit-il ailleurs ,

*ai-je voulu rassembler tes enfans, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes ? Et tu ne l'as pas voulu. (1)*

Ce que Jésus-Christ ressentoit à l'égard de Jérusalem, il l'a éprouvé au sujet de tous et de chacun des pécheurs sans exception, qui devoient l'offenser et résister à ses grâces dans toute la suite des siècles. Leurs âmes ne lui étoient pas moins chères que celles des juifs ; et s'il n'a pas eu pour beaucoup d'entr'eux les mêmes maux temporels à déplorer, il n'a pas été moins sensible à leur perte éternelle. Concevons, si nous le pouvons, dans quel abyme immense d'amertume et de douleur son cœur a été continuellement plongé.

Les âmes qui aiment sincèrement Jésus-Christ, partagent ici ses peines intérieures, et éprouvent à proportion les mêmes sentimens de commisération sur tant de pécheurs endurcis qui se précipitent tous les jours dans l'enfer. Quelles prières ne font-elles pas ? A quelles pénitences ne se condamnent-elles pas ? A quelles épreuves ne

---

(1) Math. XXIII. 37.



se dévouent-elles pas pour leur salut éternel ? Tandis que les dévots et les dévotes ordinaires ne pensent qu'à eux-mêmes , ne travaillent que pour eux-mêmes , ne sont occupés que de leurs intérêts spirituels , et se renferment dans l'étroite sphère de leur amour-propre : ces âmes généreuses s'oubliant elles-mêmes , et animées de l'esprit de Jésus-Christ , embrassent dans leurs desirs la conversion et le salut de l'univers. Leur plus grand regret est que Dieu ne soit pas connu , aimé , glorifié de toutes les créatures , et que le sang du Sauveur ait été répandu inutilement pour un si grand nombre. Ah ! qu'il faut être mort à soi-même et à tout intérêt personnel ; qu'il faut être passionné pour la gloire de Dieu , et dévoré du zèle des âmes , pour être affecté de si nobles sentimens ! C'est-là sans doute le plus grand effort de la pure charité : et elle est si rare aujourd'hui cette charité pure , qui ne règne qu'en ceux qui sont adonnés à la vie intérieure. Cette manière de penser et de sentir est trop-au-dessus de la nature , pour qu'une vertu commune puisse y atteindre ; elle n'y aspire pas ; et même elle

ne la comprend pas. Il faut que Dieu mette lui-même de telles dispositions dans les cœurs; la source en est dans le cœur adorable de Jésus; c'est-là qu'il faut aller les y puiser; et combien peu prennent la route qui conduit à ce divin cœur? Combien n'y vont que pour eux-mêmes, et se mettent peu en peine du sort des autres! comme si l'on pensoit plaire à Jésus, et avoir quelque conformité avec lui, sans s'intéresser à ce qui a été le plus tendre objet de son amour.

Il faut faire grande attention à ce que dit Jésus-Christ, que le malheur de Jérusalem est venu de ce qu'elle n'a pas connu le temps où Dieu l'a visitée. Il y a pour chaque âme des momens critiques, et des circonstances décisives, soit pour sortir de l'état du péché, soit pour entrer ou pour persévérer dans la voie de la perfection. Ce sont des momens où Dieu la visite d'une manière plus marquée, et l'appelle à lui par une miséricorde spéciale, soit en lui inspirant des remords violens pour l'arracher au péché; soit en la mettant dans le cas de pratiquer certains actes héroïques.

de vertu ; soit en la soumettant à de certaines épreuves ; soit en exigeant d'elle de certains sacrifices qui coûtent beaucoup à la nature. Dieu se sert aussi quelquefois des moyens extérieurs , auxquels il attache sa grâce ; comme une maladie , une disgrâce , une affliction , un sermon , une lecture , un entretien. Si l'âme résiste , comme elle le peut toujours faire , il n'y a plus de retour pour elle ; elle croupira dans le péché , ou dans une vie lâche et imparfaite ; et elle mourra dans cet état. Si elle se rend la voilà convertie , ou du mal au bien , ou du bien au meilleur et au plus parfait ; et non seulement sa conversion , mais sa persévérance dépend de-là.

Or , nous ne connoissons pas certainement ces circonstances décisives pour le salut ou pour la sainteté ; et Dieu nous les tient cachés , pour nous tenir dans la vigilance , et dans la disposition de répondre à chaque grâce qu'il nous fait. Quel motif en effet plus pressant que celui-ci ? Je sens que Dieu agit sur mon cœur ; mais je ne sais pas si cette grâce ne sera pas la dernière ; et si je ne risqué pas tout en la né-

gligeant. Dieu me demande à ce moment une donation entière et sans réserve de moi-même, c'est qu'il a dessein de m'introduire dans la vie intérieure. Si je le refuse, continuera-t-il de me solliciter, ou le fera-t-il avec la même force ? Je l'ignore, et je dois craindre que non. Mais s'il se désiste de sa poursuite, voilà l'entrée de la perfection absolument fermée pour moi. Je marche depuis quelque temps dans les voies de l'esprit ; et j'y ai fait quelque progrès. Mais il se présente un obstacle à franchir, un pas important à faire, une tentation à vaincre, un obstacle, une épreuve à subir. Dieu me pousse intérieurement ; la nature me retient. Si je cède à la nature, je ne suis plus assuré de reprendre le dessus sur elle ; je serai arrêté tout court ; je n'avancerai plus, et je serai fort exposé à reculer. Jusqu'où reculerai-je ? je n'en sais rien ; peut-être abandonnerai-je tout, et me perdrai-je. Le plus sûr pour moi dans cette incertitude est de croire que chaque moment où je me sens touché, est celui de la visite du Seigneur ; et d'accomplir généreusement et fidèlement ce que sa grâce

me suggère. Il y a eu pour chaque juif un de ces instans critiques, où il s'agissoit de reconnoître ou non Jésus pour le Messie. Ceux qui furent infidèles en cette rencontre, résistèrent depuis aux plus grands miracles, et ils finirent par le crucifier comme un blasphémateur. Exemple terrible, qui par malheur ne se renouvelle que trop souvent sur des particuliers ; et quelquefois sur des nations entières. Car nous ressemblons tous plus ou moins aux juifs ; et Dieu tient toujours la même conduite dans la distribution de ses grâces.

## CHAPITRE XXXIII.

### *Oraison de Jésus-Christ.*

PUISQUE Jésus-Christ est notre modèle en ce qui regarde la prière, source de tout bien spirituel, autant et plus peut-être qu'en toute autre chose : il faut bien qu'avec le secours de sa grâce, nous puissions prendre quelque idée de sa manière de prier :

autrement il ne seroit pas en notre pouvoir de l'imiter en ce point. Qu'on ne trouve donc pas mauvais que j'ose en parler ici, selon qu'il daignera m'éclairer.

Quoique l'oraison de Jésus - Christ fût continuelle , et qu'elle ne pût être interrompue un seul instant par aucune action extérieure , ni même par le repos qu'il accordoit à la nature : cependant il avoit des temps marqués pour prier , et dans ces temps il s'écartoit de ses disciples , et cherchoit quelque endroit solitaire. L'évangile dit que dans une occasion , s'étant levé de grand matin , il sortit , s'en alla dans un lieu désert , et s'y mit en prière. (1) Dans une autre occasion , qu'ayant renvoyé le peuple , il monta sur une montagne pour y prier seul ; que le soir il étoit encore en ce lieu , et qu'il ne le quitta qu'à la quatrième veille de la nuit , c'est-à-dire à trois heures du matin , pour aller rejoindre ses disciples. (2) Avant que de choisir ses apôtres , il se retira sur une montagne pour y prier ; et il y passa la nuit entière en oraison

---

(1) Marc. I. 35. — (2) Math. XIV. 23. 25.

avec Dieu. (1) Il est marqué ailleurs que peu de temps avant sa passion, étant à Jérusalem, il passoit les jours à enseigner le peuple qui se rendoit de grand matin à ses instructions; et que le soir, sortant du temple, il alloit passer les nuits sur la montagne des Oliviers. (2) Il étoit en prière depuis trois heures dans un jardin de Gethsemani, quand Judas et les juifs vinrent le prendre; et Judas connoissoit ce lieu, parce que Jesus s'y retiroit souvent avec ses disciples. Ainsi durant sa vie publique, occupé tout le jour du service de son père, il consacroit à la prière une bonne partie de la nuit, et souvent la nuit entière. Il en avoit usé de même sans doute pendant sa vie cachée, donnant toute la journée au travail, et prenant sur le repos de la nuit des heures pour prier.

Apprenons d'abord de-là que l'oraison est le premier devoir du chrétien; que quel qu'état de vie que nous ayons embrassé, à quelques travaux de corps ou d'esprit que nous soyons assujettis, nous devons tou-

---

(1) Luc. VI. 12. — (2) *Ibid.* XXI. 37. 38.

jours nous ménager du temps pour ce saint exercice ; qu'il est encore plus indispensable pour nous , si nous sommes engagés dans les fonctions du zèle ; que l'ordre de la charité ne nous permet pas de négliger le soin de notre âme , pour nous occuper presque uniquement de l'âme du prochain ; et même que nous ne ferons jamais un vrai bien au prochain , si nous n'attirons par l'oraison la bénédiction de Dieu sur notre ministère. On trouve du temps pour toute autre chose , même pour les plus indifférentes , et pour de purs amusemens ; et l'on n'en trouve point pour prier ; c'est qu'on n'aime pas la prière , et qu'on n'en connoît pas la nécessité.

Jésus-Christ ne prioit pas pour lui-même ; il n'avoit aucun besoin spirituel ; ni aucune grâce à demander ; puisque la plénitude des grâces étoit en lui ; ni de miséricorde à implorer , étant non seulement exempt de péché , mais impeccable ; ni de tentation à surmonter , ni de vertus à obtenir. Qui le portoit donc à prier ? Son amour pour son père , l'intérêt qu'il prenoit à sa gloire. Unie à la Divinité par une faveur



unique dès l'instant de sa création , son âme s'y unissoit encore par sa volonté , par ses actes libres , par l'ardeur de son affection. L'oraison étoit sa vie ; elle ne la quittoit pour se livrer à l'action , que quand telle étoit la volonté de son père , et elle y retournoit d'elle-même dès qu'elle en avoit la liberté. Après la gloire de Dieu , le salut des hommes étoit le motif et l'objet de sa prière. Ni les justes , ni les pécheurs , n'obtiennent pas une seule grâce de Dieu , que Jésus-Christ ne l'ait demandée et obtenue pour eux dans le cours de sa vie. Il traitoit donc seul à seul avec son père de cette grande affaire , où étoient également compris ceux qui se perdent par leur faute , et ceux qui se sauvent ; et nous lui étions tous présents à l'esprit et au cœur , dans une vue qui embrassoit tous nos besoins personnels.

Nos nécessités spirituelles de toute espèce nous font une loi de prier pour nous-mêmes ; et tant de misères nous rappellent à nous devant Dieu , qu'il ne nous est pas plus possible de nous oublier tout à fait en sa présence ; et quand nous lui serions assez abandonnés pour ne lui faire aucune demande

particulière, nous portons toujours à l'oraison une demande générale en notre faveur. Ce seroit une présomption insupportable, ou un désintéressement extravagant d'en user autrement, et de penser ou que nous n'avons plus besoin de songer à nous dans la prière, ou qu'il est plus parfait de ne le plus faire. Que dans ~~de~~ certaines oraisons où Dieu agit seul, nous nous perdions de vue, et nous n'ayions même aucun objet distinct, je le conçois sans peine; et cet état est commun même aux commençans. Mais lorsque Dieu nous laisse la liberté de nos actes, le bien spirituel de notre âme en doit être un des objets principaux. Ce que je trouve plutôt à reprendre dans la plupart des chrétiens, c'est que l'amour-propre borne toutes leurs prières à eux-mêmes, et qu'ils y oublient les intérêts de Dieu et ceux du prochain, pour se rencontrer dans les leurs. En quoi ils vont contre l'intention et l'exemple du Sauveur. Nous ne concevons la prière que sous l'idée d'une demande. Mais n'est-elle pas une admiration, et comme une extase d'amour à la vue de la grandeur et des perfections de Dieu?

N'est-elle pas une adoration, une louange, une action de grâces, un devouement, un désir que Dieu soit connu et aimé, un regret de ce qu'il ne l'est pas comme il le mérite et qu'il l'exige? Y a-t-il même dans la prière quelque chose d'aussi excellent que ce qui regarde directement l'intérêt de Dieu? Et l'intérêt du prochain que nous sommes obligés d'aimer comme nous-mêmes, ne doit-il pas nous toucher? N'avons-nous rien à demander pour nos parens, pour nos amis, pour nos bienfaiteurs corporels et spirituels, pour tous les enfans de l'église qui sont nos frères, pour les hérétiques et les schismatiques qui en sont séparés par le malheur de leur naissance, pour tant d'infidèles et d'idolâtres qui n'adorent pas, ou ne connoissent pas même Jésus-Christ? Nous n'excluons pas à la vérité le prochain de nos prières; mais uniquement occupés de nous-mêmes, nous n'y pensons pas, et nous ne portons presque jamais devant Dieu, notre père commun, les besoins de la grande famille dont nous sommes les membres. Où est donc notre charité pour le prochain? Quel en est le premier

objet ; si ce n'est pas son salut et sa sanctification ? Et quand l'exercerons-nous , si elle ne trouve point de place dans nos prières ? Chacun n'a qu'à prier pour soi , dit-on ; maxime maudite , et réprouvée de Jésus-Christ. Je soutiens qu'on prie mal pour soi , quand on ne songe pas à prier pour le prochain ; qu'on ne l'aime pas d'un amour surnaturel , quand on ne prie pas pour lui ; et que si l'on ne l'aime pas , on n'aime pas Dieu.

Mais qu'étoit-ce que la prière de Jésus-Christ ? Etoit-ce un tissu , une longue suite de paroles , et d'actes articulés ? Il a prié ainsi en public , pour nous faire connoître les sentimens de son cœur ; et parce que ses prières étoient pour nous une instruction. Il nous a aussi enseigné une prière vocale , courte et simple , qui renferme tout ce qu'un chrétien peut et doit demander en son nom et au nom de ses frères , tant pour la gloire de Dieu , que pour ses besoins temporels et spirituels. Mais il n'a pas prétendu pour cela assujettir les chrétiens à ne prier que vocalement : comme si Dieu n'entendoit pas le désir du cœur , à moins que la bouche

ne les exprimât. Les prières publiques doivent être vocales ; mais il n'en est pas ainsi de l'oraison, où l'on s'entretient seul à seul avec Dieu. Et Jésus-Christ, quand il s'entretenoit ainsi avec son père, ne prioit pour l'ordinaire qu'intérieurement quoiqu'il laissât sans doute quelquefois exhaler en soupir, en larmes et en paroles les affections de son âme. Ce qu'il y a de certain, c'est que chez lui le cœur animoit et dictoit toutes ses prières ; et que Dieu n'en agréé aucune de notre part, à moins qu'elle ne parte du cœur. Voilà le capital ; après cela c'est au Saint-Esprit à nous inspirer tantôt de prier vocalement, tantôt de rester en silence devant Dieu.

Et lorsque Jésus-Christ étoit en oraison, méditoit-il ? Exerçoit-il méthodiquement les trois puissances de son âme sur un objet déterminé, et divisé en plusieurs points ? Non ; ces méthodes qui sont d'une invention humaine, et que les premiers chrétiens ne connoissoient point, ont leur utilité ; on peut en faire usage pendant quelque temps ; mais les croire nécessaires, ce seroit se tromper ; s'y astreindre, ce seroit gêner la

grâce, qui est au-dessus de toute méthode; faire profession de n'en point enseigner d'autres, et y ramener toutes les âmes que l'on conduit, ce seroit soumettre l'action de Dieu à celle de la créature, nourrir l'activité du propre esprit, priver l'oraison de ses effets les plus excellens, tenir les âmes dans un degré très-inférieur à celui où Dieu les élèveroit, si on le laissoit agir librement; enfin les empêcher de prier d'une manière approchante de celle de Jésus-Christ.

L'oraison du Sauveur étoit unique sans doute, puisque c'étoit celle d'une âme unie inséparablement à la personne du Verbe, puisque c'étoit l'oraison d'un Dieu, qui à la vérité ne pouvoit prier selon sa Divinité, mais qui s'attribuoit, et qui jugeoit digne de lui la prière dont son humanité étoit l'organe. Il n'appartient à nulle intelligence créée de pénétrer dans le secret d'une telle oraison, ni de s'élever à sa mystérieuse sublimité. Ce que nous en pouvons dire, c'est qu'alors l'âme de Jésus-Christ étoit abîmée plus profondément dans le sein de la Divinité, qu'elle étoit comme

écrasée et anéantie sous le poids immense de sa grandeur et de sa majesté; et que pour ne pas y succomber , il falloit qu'elle fût soutenue de toute la force du Tout-Puissant. Les extases , les ravissements , l'état même des esprits bienheureux , et la vision à découvert de l'essence divine avec l'amour et le bonheur qui l'accompagnent , n'ont rien de comparable à ce qu'éprouvoit dans l'oraison l'âme de Jésus-Christ. Nous croyons avec raison , et c'est un article de foi , que cette oraison étoit béatifiante au suprême degré. Mais par un miracle incompréhensible , les effets admirables de l'union hypostatique qui rendoient cette âme souverainement heureuse s'arrêtoient à sa partie supérieure , et ne s'écouloient que rarement et pour de courts intervalles jusqu'à la partie inférieure. Jésus - Christ étoit heureux du bonheur surnaturel le plus élevé; et habituellement il n'avoit pas le sentiment de ce bonheur , et jamais il ne le goûtoit par réflexion.

Ceci nous conduit à une autre vérité inconnue au commun des chrétiens , et dont les âmes intérieures elles-mêmes n'ont con-

noissance que quand elles sont destinées à l'état de victime. Cette vérité est que l'oraison du Jésus-Christ n'abondoit point en douceurs et en consolations ; qu'au contraire elle étoit très-amère et très-douloureuse , quoique paisible ; qu'il s'y présentoit comme un criminel chargé de tous les péchés du genre humain , comme un débiteur engagé à payer tous nos dettes , et comme redevable à la justice divine des châtimens qui nous étoient dûs. Il paroissoit donc devant son père comme une victime d'expiation , s'offrant à toutes les rigueurs de ses vengeances , et le priant de nous faire grâce , en déchargeant sur lui sa colère. Il en éprouvoit les effets à l'oraison ; son père lui montrait un visage sévère et courroucé ; dans ce père qu'il aimoit si tendrement , il avoit un juge impitoyable qui ne lui préparoit que des tourmens et des opprobres , qui sembloit le rejeter de sa face , et le traiter comme un objet de malédiction. Il ne pouvoit pas se regarder lui-même , qu'il ne se vît tout couvert de péchés , et qu'il ne se fît horreur , comme s'il en eût été réellement coupable. Quelle contrition n'excitoit pas



en lui la multitude de ses péchés qu'il embrassoit tous d'une vue distincte , et dont il connoissoit toute l'énormité ?

Quel contraste entre sa sainteté personnelle , et cette lèpre générale formée de l'assemblage de toutes nos iniquités ? Et à quel point n'étoit-il pas sensible aux outrages faits à la Majesté divine , et que ne souffroit-il pas d'avance pour les réparer ! Quelle étoit encore sa douleur, quand il jetoit les yeux sur tant d'âmes, qu'il venoit racheter , et qui s'obstinoient à se perdre , qui fouleroient aux pieds ses grâces , le prix de son sang, et qui se creuseroient un enfer plus profond que celui dont il vouloit les tirer ! Telles étoient les impressions qui agissoient successivement ou tout à-la-fois sur l'âme de Jésus-Christ à l'oraison. Si nous pouvons en comprendre l'étendue , la vivacité , l'intimité , nous aurons quelque idée des peines intérieures que le cœur de Jésus-Christ ressentoit à l'oraison ; et nous concevrons que les tourmens extérieurs de sa passion n'étoient rien au prix de ces peines.

Ames sensibles, qui êtes si avides des

caresses de Dieu à l'oraison , qui ne vous y présentez que pour en recevoir , qui êtes désolées s'il vous en prive , et s'il refuse de nourrir votre amour - propre spirituel : n'avez-vous pas honte de vous-mêmes , quand vous comparez vos dispositions à celles de Jésus-Christ ? Que méritoit-il à raison de sa sainteté de trouver à l'oraison ? toutes les douceurs du ciel sans contredit. Etoit-ce là ce qu'il y cherchoit ; et ce qu'il y trouvoit ? Et vous , que méritez-vous , et qu'y cherchez-vous ? Etes-vous dignes d'un seul regard de Dieu ? et lorsqu'il daigne vous l'accorder , ne devriez-vous pas vous enfermer dans votre néant , et fondre de reconnoissance ? Ne devriez-vous pas penser que , quand il semble vous délaisser , il vous rend justice , et le remercier de ce qu'il vous mortifie et vous humilie ?

Allez à l'école de Jésus-Christ pour y apprendre qu'elle est la véritable et l'excellente oraison , celle qui glorifie Dieu davantage , et qui est la plus utile à votre avancement. Il vous répondra que c'est celle qui a le plus de rapport avec la sienne ; celle où non seulement vous vous offrez

en sacrifice , mais ou vous êtes réellement sacrifiées ; celle où Dieu vous accable sous le poids de sa grandeur et de votre bassesse , de sa sainteté et de votre corruption ; celle où vous êtes pénétrées de douleur à la vue d'une bonté infinie si grièvement offensée et par vous et par les autres ; celle où par votre amour vous vous dévouez à toutes les croix , vous les acceptez , vous les portez pour satisfaire à sa justice , trop heureuses qu'il agrée votre holocauste en union avec celui de son fils.

Vous n'aspirez qu'à la gloire et aux délices du Thabor ; et vous ne songez pas que cette vision merveilleuse passa comme un éclair ; que Jésus-Christ ne s'y envisagea pas lui-même ; mais qu'il n'eût en vue que d'animer le courage , et d'affermir la foi de ses disciples ; que tant qu'elle dura , il ne s'entretint que de sa passion avec Moïse et Elie ; que Pierre qui se trouvoit bien là , et qui eût voulu construire des tentes pour s'y fixer , est repris dans l'évangile comme *ne sachant ce qu'il disoit*. Retenez donc bien que ceux qui ont un véritable amour pour Jésus-Christ , et qui désirent sincère-

ment de lui ressembler , ne souhaitent point pour eux-mêmes une oraison d'un autre genre que la sienne ; qu'ils ne sont jamais plus contents , que lorsqu'ils y souffrent dans le corps ou dans l'âme , et qu'ils y sont profondément humiliés. Tenez pour suspecte toute oraison , dont le détachement des douceurs même spirituelles , et la haine de soi-même n'est pas le fruit.

---

## CHAPITRE XXXIV.

### *Amour de Jésus-Christ pour la Croix.*

---

CE n'est pas sans raison que le Sauveur déclare en plusieurs endroits de l'évangile , que celui qui ne porte point sa croix , ne peut être son disciple. La croix , par où il ne faut pas entendre seulement celle où il est mort , mais toutes les peines intérieures et extérieures de sa vie : la croix , dis-je , a toujours fait les délices de son cœur. Elle

lui fut présentée à son entrée dans le monde ; il l'accepta , non simplement avec résignation , mais avec un amour généreux , avec joie ; il l'embrassa , et il en fit sa compagne inséparable. Il en prévoyoit toutes les circonstances : il les voyoit se succéder l'une à l'autre ; il savoit quelles contradictions , quels ennemis sa doctrine , ses exemples , ses actions devoient lui attirer ; et où leur haine et leur malice devoit aboutir. Il en a fait plusieurs fois la prédiction à ses disciples ; et néanmoins il ne s'est jamais démenti ; il s'est toujours avancé d'un pas ferme vers la croix qu'il avoit devant les yeux , et qui l'attendoit à la fin de sa carrière. Si en quelques occasions il a fui , il s'est caché , ce n'étoit point par crainte , ni pour se soustraire à la fureur de ses ennemis ; mais parce que son *heure n'étoit pas venue* , et qu'il ne devoit pas la prévenir. Dès qu'elle fut arrivée , il alla lui-même au-devant de ceux qui le cherchoient , et se livra entre leurs mains.

Voyez avec quelle force il reprend saint Pierre , qui par un amour mal entendu pour son maître , ne pouvoit souffrir qu'il

leur annonçât sa mort violente et ignominieuse ; le repoussant comme il eût repoussé le démon lui-même, et lui reprochant qu'il n'entendoit ni ne goûtoit rien aux choses de Dieu. Voyez quel ardent désir il témoigne de consommer son sacrifice. *Je dois être baptisé d'un baptême*, s'écrie-t-il ; il parloit de l'effusion de son sang , dans lequel il devoit être plongé ; *et combien me sens-je pressé, jusqu'à ce qu'il s'accomplisse!* (1) A sa dernière cène, la veille de sa passion, il témoigne à ses apôtres avec quel empressement il avoit souhaité de manger cette Pâque avec eux avant que de souffrir. (2) Lorsque Judas eût pris sa dernière résolution, le Sauveur qui savoit qu'il n'y avoit plus d'espérance de conversion pour ce malheureux, le pressa en quelque sorte de hâter sa trahison , lui disant : *Faites au plus vite ce que vous avez dessein de faire.* (3)

Mais qu'aimoit-il dans sa croix ? étoit-ce les souffrances et les humiliations en elles-

---

(1) Luc. XII. 50. — (2) Ibid XXII. 15. — (3) Joan. XIII. 27.

mêmes ? Non ; elles n'ont rien d'aimable , ni de désirable à les considérer en soi. *Personne* , dit saint Paul , *n'a jamais haï sa chair* , et Jésus-Christ avoit moins de raison qu'aucun autre homme d'en vouloir la destruction. Personne n'a aimé les opprobres pour les opprobres mêmes ; et les honneurs , la gloire étoient dûs à Jésus-Christ à toutes sortes de titres. Il aimoit dans sa croix le bon plaisir de son père , la satisfaction qu'il lui faisoit au nom du genre humain , le témoignage qu'il lui donnoit de son obéissance. Il aimoit la victoire qu'il alloit remporter par sa mort sur le diable , et la honte dont il alloit couvrir cet ennemi de Dieu et des hommes ; il aimoit notre salut , et notre bonheur attachés à sa croix , par laquelle il nous retiroit de l'enfer , nous ouvroit le ciel , et nous rétablissoit dans les droits dont nous étions déchus. Pour concevoir donc à quel point Jésus a aimé sa croix , il faudroit concevoir l'excès d'amour qu'il a eu pour son père et pour nous. Cet amour étoit si grand , que je n'hésite point à dire qu'il a été le plus violent de ses tourmens ; et qu'en sur-

montant tous les autres, il a volontairement succombé à celui-là, ayant rendu de son plein gré, et uniquement par la force de son amour, le dernier soupir.

Si Jésus-Christ a aimé sa croix, parce qu'il aimoit son père, qu'il s'intéressoit à sa gloire, et qu'il étoit soumis à sa volonté: ne sommes-nous pas obligés d'aimer la nôtre par la même raison. Dieu n'est-il pas notre père, et ne nous a-t-il pas tous adoptés en Jésus-Christ? Ne devons-nous pas nous intéresser à sa gloire, et nous empresser d'autant plus de la réparer, que c'est nous qui l'avons outragée? Ne devons-nous pas une égale soumission à sa volonté dans l'acceptation des croix qu'il nous envoie? Notre devoir nous est dicté dans la conduite de Jésus-Christ; comme homme il est notre modèle; et il nous a donné l'exemple, pour nous apprendre ce que nous avons à faire.

Si Jésus-Christ a aimé sa croix, parce qu'il nous aimoit, parce qu'il vouloit notre bonheur éternel, parce qu'il étoit déterminé à nous le procurer, quoi qu'il pût lui en coûter: n'avons-nous pas les mêmes



motifs d'aimer notre croix? Ne devons-nous pas nous aimer surnaturellement? Est-il rien qui nous touche de plus près que notre éternelle félicité? pouvons-nous l'acheter trop cher; et ne mérite-t-elle pas que, pour l'acquérir, nous endurions toutes les peines de la vie présente? Ne savons-nous pas que notre croix, unie à celle du Sauveur, est l'instrument, le gage, le prix de notre salut, et qu'il est impossible d'arriver au ciel par une autre voie que celle de la croix? Quoi! Jésus parlant de lui-même a dit : *Il a fallu que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire*; et il ne faudra pas que nous souffrions, pour partager cette gloire avec lui? Etoit-il exclus de la gloire céleste, comme nous? avoit-il péché en Adam comme nous? s'étoit-il rendu coupable, comme nous, d'aucun péché personnel? La gloire n'étoit-elle pas dûe à sa sainte humanité en vertu de son union avec le Verbe? Il a néanmoins fallu qu'il souffrît : et ce ne sera pas une nécessité pour nous, qui sommes pécheurs par notre origine, pécheurs par notre propre volonté, qui avons perdu tout droit

à l'héritage céleste, et qui ne méritons que l'enfer ! En vérité nous n'avons pas de foi , ou si nous en avons , nous n'en faisons nul usage dans la pratique.

Saint Paul parlant de ses propres souffrances , disoit : *J'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ.* Que veut - il dire par-là ? A-t-il manqué quelque chose au prix que le Sauveur a payé pour notre rachat ? Non , sans doute. Mais ce prix , quoique suffisant , et très-abondant en lui-même , ne peut nous être appliqué si nous ne payons aussi quelque chose de notre côté. Dieu a réglé ce que nous avons à payer ; et ce paiement ce sont les croix que sa providence nous ménage. Si nous refusons de satisfaire , la rançon de Jésus-Christ nous sera inutile. *Celui qui nous a créés sans nous , ne nous sauvera pas sans nous ,* dit saint Augustin. *Nous ne serons glorifiés avec Jésus-Christ , qu'autant que nous aurons souffert avec lui.* Ce sont les paroles de l'apôtre , qu'expliquent celles que j'ai rapportées de lui plus haut.

Une raison particulière aux âmes inté-

rieures d'aimer la croix , c'est que Jésus-Christ leur époux l'a aimée. Elles se croiroient indignes de lui appartenir en qualité d'épouses , si elles n'avoient pas les mêmes sentimens, les mêmes inclinations que lui. Quoi ! mon époux a été *un homme de douleur* ; et je fuirais la douleur ! Mon époux a été *méprisé, le dernier des hommes* ; il a été *non un homme, mais un ver de terre* ; et j'aurois horreur de l'humiliation ! Ah ! pourrois-je l'aborder, m'entretenir avec lui, et aspirer à ses caresses , si je pensois ainsi ! et lui-même pourroit-il me souffrir en sa présence ? Ce motif suggéré par l'amour est celui qui fait le plus d'impression sur elles. Qu'aimeroient-elles dans leur époux , si elles n'aimoient sa croix ? et comment pourroient-elles aimer sa croix , si elles n'aimoient point la leur, qui fait partie de la sienne ?

Mais qu'est-ce que cette croix qu'il nous faut porter à la suite de Jésus-Christ ? C'est d'abord pour tous les chrétiens la pratique exacte de la morale évangélique ; cela va loin pour quiconque a une juste idée de cette morale. Sur mille chrétiens , c'est

beaucoup s'il y en a un qui s'applique sérieusement à l'observer dans tous ses points. C'est ensuite pour chacun d'eux, les peines attachées à l'état qu'il a embrassé. Ce sont encore tous les accidens de la vie, tous les événemens de providence, tout ce qui nous contrarie, nous afflige, nous humilie; à peine faisons-nous un pas sans rencontrer de semblables croix; elles nous seroient utiles et douces, si nous les aimions par des vues surnaturelles. Ce sont aussi les privations volontaires, les pénitences et les austérités que l'on s'impose avec une sainte discrétion, ou que l'on embrasse pour toute la vie en se consacrant à l'état religieux. Ce sont enfin les peines intérieures inséparables de la vie spirituelle; et les épreuves auxquelles il plaît à Dieu de mettre quelques âmes d'élite, à qui il veut donner une ressemblance plus parfaite avec son fils.

Il est certain que la croix proprement dite de Jésus-Christ, celle qu'il a portée dès sa naissance, et pendant toute sa vie, celle qui l'a fait incomparablement plus souffrir que toutes ses croix extérieures, a

été celle que son âme a ressentie immédiatement, et qui lui venoit de divers objets qui tourmentoient son esprit, et qui affligoient son cœur ; et c'est en ressentant des croix de cette nature que les âmes intérieures ont une conformité plus marquée avec lui. C'est aussi le désir de cette conformité qui les engage à les accepter, et qui les soutient dans les plus rudes épreuves.

---

## CHAPITRE XXXV.

### *De l'humilité de Jésus - Christ.*

---

**J**ÉSUS-CHRIST nous a donné l'exemple le plus parfait de toutes les vertus ; mais il en est deux qu'il semble avoir voulu spécialement nous enseigner, et qui sont les plus chères aux âmes intérieures, savoir la douceur et l'humilité. *Apprenez de moi, nous dit-il, que je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos*

*Ames* (1) Voyons d'abord à quel point il a porté lui-même ces deux vertus; et ensuite jusqu'où avec sa grâce nous devons travailler à l'imiter : commençons par l'humilité, qui est le principe de la douceur.

Il nous paroît que si quelqu'un a jamais eu sujet, et en quelque sorte droit de n'être pas humble, ç'a été Jésus Christ. Il étoit Dieu. L'humilité peut-elle convenir à Dieu? Non; elle ne peut lui convenir dans sa propre nature. On ajoutera qu'à proportion elle ne lui convenoit pas davantage en tant qu'homme; que par l'union hypostatique sa sainte humanité étoit élevée à une dignité unique, et si haute, qu'il est impossible à Dieu même de rien faire de plus en faveur d'une nature créée; elle étoit impeccable; elle possédoit la grâce dans sa plénitude; elle étoit assurée d'être un jour assise dans le ciel à la droite du Père éternel; et elle jouissoit déjà sur la terre de sa vision bienheureuse; enfin elle ne voyoit rien en soi, ni selon l'âme, ni selon le corps, qui ne lui fût plutôt un sujet de se

---

(1) Math. XI. 29.

glorifier, que de s'humilier. Cela est vrai ; si on l'entend de l'humilité telle que des pécheurs comme nous peuvent et doivent l'avoir.

Mais l'humilité de Jésus - Christ étoit d'une autre nature , et bien autrement profonde que la nôtre. Voici quels en étoient les fondemens , sur lesquels on pourra juger quelle en devoit être la mesure. En premier lieu , il avoit une connoissance éminente de la distance infinie qu'il y a entre la grandeur de Dieu existant par lui-même , et la bassesse de la créature tirée du néant ; et comme il unissoit en sa personne ces deux extrêmes , son âme étoit continuellement abîmée dans le sentiment le plus vif et le plus pénétrant qui fût jamais de la majesté divine et de sa propre bassesse. En second lieu , quelque sainte et pure que fût cette âme , elle ne l'étoit que par grâce , et non par nature. Que pouvoit-elle donc penser d'elle-même , lorsqu'elle se comparoit à la sainteté , à la pureté infinie de Dieu ? En troisième lieu , par une suite nécessaire de l'union hypostatique , il n'y avoit qu'une personne ,

qu'un *moi* en Jésus-Christ ; la personne , le *moi* du Verbe. Ainsi son âme n'ayant point de substance propre , il étoit dans un anéantissement moral , qui ne lui permettoit point de se rien attribuer , de se regarder en rien , de se glorifier de rien. Je dirai plus ; ne pouvant produire aucun acte d'elle-même ni par son propre effort , il ne lui étoit pas libre , comme à nous , de s'abaisser ; mais le Verbe la tenoit dans un état d'abaissement au-dessous de ce qu'il est possible de concevoir. Si l'on veut appeler cela humilité , il faut dire que c'est une humilité dont nul autre qu'un Homme-Dieu n'étoit capable. En quatrième lieu , Jésus-Christ en qualité de victime , qui devoit être immolée à la justice divine , portoit sans cesse dans son âme l'impression de tous les péchés du genre humain , comme s'ils eussent été les siens ; il en étoit confus et humilié , comme s'il les eût commis ; il se croyoit digne de tous les fléaux de la colère céleste. Ainsi il étoit lui seul autant et plus humble que le seroient tous les hommes ensemble , s'ils avoient une contrition égale au nombre et à l'énormité de



leurs péchés. Je dis , plus humble , parce qu'il connoissoit et sentoit la grièveté de nos offenses à un point , auquel nulle pure créature ne sauroit atteindre , à quelque degré de grâce qu'elle fût élevée. L'humilité de Jésus-Christ est donc un mystère des plus incompréhensibles par son excès.

Je puis ajouter encore que le privilège ineffable dont jouissoit son âme d'être unie à la personne du Verbe , devoit la tenir dans un étonnement inexprimable , dans une reconnoissance sans bornes d'une faveur si singulière , dans un dévouement absolu à la gloire de Dieu : toutes dispositions qui devoient produire en elle une incomparable humilité. J'en dis autant de la dépendance où elle étoit du domaine de Dieu , et de son inviolable correspondance à la grâce ; domaine et correspondance dont l'effet immédiat étoit de la tenir dans une humilité proportionnée à l'empire que Dieu exerçoit sur elle en toutes choses , et au plein consentement qu'elle y donnoit.

Je succombe , ô mon Sauveur ! accablé que je suis de la seule pensée de votre humilité ; mon esprit s'y perd ; et tout ce que

j'en conçois clairement, c'est qu'elle est un abîme que nul entendement créé ne sauroit sonder. Mais comment voulez-vous après cela que nous apprenions de vous que vous êtes humble de cœur? Quel profit pouvons-nous tirer d'une leçon si fort au-dessus de notre portée? N'est-ce pas nous désespérer que de nous mettre sous les yeux un modèle, que nous ne sommes point en état de contempler, encore moins d'imiter? Je me trompe; les mêmes motifs, les mêmes impressions qui rendoient l'âme de Jésus-Christ si humble, peuvent et doivent agir sur la nôtre, et y produire le même effet selon sa capacité.

Ne savons-nous pas que Dieu est tout par lui-même, et que nous ne sommes rien que par lui, tant dans l'ordre de la nature, que dans l'ordre de la grâce? Ne perdons jamais de vue cette pensée; rappelons-nous la toutes les fois que nous serons tentés de nous croire quelque chose; disons-nous sans cesse : De quoi le néant peut-il se glorifier? Qu'y a-t-il de bon en moi, que je n'aye reçu; et si je l'ai reçu, pourquoi en fais-je gloire, comme si je la tenois de mon

fonds? En faudroit-il davantage pour rabattre, pour confondre, pour anéantir notre orgueil, pour nous en faire comprendre toute l'injustice? Nous volons à Dieu tout le bien que nous nous attribuons; et nul vol n'est aussi odieux, ni aussi criminel.

Notre bonté morale, notre sainteté qui ne peut venir que de Dieu, et qui dans son principe est un pur bienfait de sa part, n'est rien assurément en comparaison de celle de Jésus-Christ. Mais si à la vue de Dieu si pur, si saint, l'âme du Sauveur qui tenoit tout de son union avec le Verbe, ne pouvoit même se regarder : comment osons-nous nous complaire en nous-mêmes? et qu'est-ce que l'atome de sainteté que nous croyons apercevoir en nous? Une goutte d'eau se mesurera-t-elle avec la vaste étendue de l'Océan? Une bluette, une étincelle disputera-t-elle de clarté avec le soleil? Que sera-ce donc si nous sommes redevables à Dieu de l'ombre de pureté qui est en nous?

Le *moi* humain, source de tout orgueil, étoit nul en Jésus Christ; il ne peut l'être

en nous , parce que notre union avec Dieu n'est que morale , et non pas personnelle. Mais cette union morale peut toujours augmenter , et devenir plus intime ; et à mesure qu'elle augmente , notre *moi* s'affaiblit , s'évanouit et se perd de plus en plus en Dieu ; jusqu'à ce qu'enfin , si nous ne prévenons pas , du moins nous arrêtons les moindres sentimens d'orgueil , les plus petits retours d'amour-propre ; et nous parvenons à un oubli habituel de nous-mêmes ; ce qui est pour nous la consommation de l'humilité.

Jésus n'étoit pécheur que par représentation ; nous l'avons été , et nous le sommes réellement. S'il a été si humble , parce qu'il nous représentoit , que devons-nous donc être ? Pesons un peu cette considération. La seule capacité de pécher , de nous révolter contre notre Dieu , notre créateur , notre père , de nous rendre coupables du plus grand des attentats , de la plus noire ingratitude , suffit pour nous inspirer la plus profonde humilité. Si cela est vrai , comment ne serons-nous pas humbles , après tant de péchés de toutes les sortes ,

si souvent réitérés , et commis avec tant de malice ? Comment ne serons - nous pas humbles , en songeant que nous portons en nous le germe de tous les crimes , que par nos infidélités et nos résistances à la grâce nous nous sommes exposés à y tomber ; que nous y tomberions encore , si Dieu , par une attention toute miséricordieuse , ne nous en préservait ? Comment ne serions-nous pas humbles , nous qui à tant de titres ne méritons que l'enfer , et qui y brûlerions à jamais , si Dieu n'avoit écouté que sa justice ?

Si nous avons été honorés des faveurs de Dieu ; s'il nous a fait des dons dont il ne gratifie que peu d'âmes , c'est une raison de plus pour nous de nous humilier à la vue de notre indignité , de nous confondre de ce qu'un Dieu si grand daigne s'abaisser jusqu'à nous , et nous traiter avec tant de bonté. Mais sans recourir aux grâces extraordinaires , le seul bienfait de l'adoption divine , bienfait purement gratuit , bienfait qui surpasse tous les autres , et dont ils sont la suite , bienfait qui est une communication et une extension du privilège inf-

fable qui distingue la sainte humanité de Jésus-Christ : ce bienfait doit causer en nous le même étonnement, les mêmes transports de reconnoissance, le même dévouement, et nous entretenir dans une humilité qui réponde à ces sentimens.

Enfin, le domaine suprême que Dieu a sur nous ; le droit qu'il a d'exercer son empire sur nos pensées, nos paroles et nos actions, sans blesser notre liberté ; l'obligation étroite où nous sommes de faire céder notre volonté à la sienne, et de correspondre fidèlement à ses grâces ; tout cela est pour nous un engagement indispensable à l'humilité. Notre dépendance de lui est extrême sous tous les rapports ; notre humilité doit l'être de même ; et nous ne remplirons notre devoir à cet égard, qu'en aspirant à être aussi soumis, aussi obéissans, aussi humbles que Jésus-Christ. Nous entendons à présent suffisamment ce que signifie cette leçon : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur*. Nous en connoissons les motifs, l'obligation, l'étendue. Nous comprenons que c'est dans le cœur que l'humilité doit résider, et se produire

ensuite au-dehors selon les occasions , simplement , naturellement , sans affectation ; qu'en un mot il faut être humble , sans penser qu'on l'est ; ce seroit un orgueil raffiné ; et sans y faire penser les autres , ce seroit pure hypocrisie. Demandons sans cesse à Dieu sa lumière pour mieux concevoir la nature et les qualités de cette sublime vertu ; demandons-lui en l'amour et le goût ; mais un amour sincère , un goût pénétrant et intime ; et par-dessus tout demandons-lui qu'il nous la fasse pratiquer. Car c'est par l'exercice qu'elle s'acquiert , ainsi que toutes les autres vertus ; et pour peu que nous y réfléchissions , nous savons par expérience quelle répugnance extrême nous avons à la pratiquer. Toute notre nature se soulève à la seule pensée d'un mépris , d'une humiliation ; nous cachons avec le plus grand soin tout ce qui peut nous rabaisser dans l'esprit d'autrui ; nous nous le dissimulons à nous-mêmes ; et nous ne voulons jamais nous voir tels que nous sommes. Commençons du moins par détester notre orgueil , par nous en confondre , par supplier Dieu qu'il nous en guérisse ; et

qu'il nous donne la force de le combattre. Entrons souvent dans le cœur de Jésus ; il nous y invite. Etudions-en les sentimens ; nous n'y découvrirons rien qui ne nous porte à l'humilité , qui ne nous la rende aimable, qui ne nous en facilite l'exercice. Que l'humilité de ce cœur adorable soit le principal objet de notre dévotion et de notre imitation ; et disons souvent : *Jésus doux et humble de cœur , ayez pitié de moi.*

---

## CHAPITRE XXXVI.

### *De la douceur de Jésus - Christ.*

---

LA douceur est fille de l'humilité ; tout cœur humble est doux , et d'autant plus doux , qu'il est plus humble. Quelle devoit donc être la douceur de Jésus-Christ ! et combien n'étoit-il pas autorisé à nous dire : *Apprenez de moi que je suis doux !* Cette vertu s'accordoit parfaitement en lui avec le zèle et la fermeté. Quand il s'agissoit de



défendre les intérêts de son père et de la vérité, de reprendre les hypocrites qui abusoient des dehors de la piété pour séduire le peuple, de corriger les scandales, il parloit avec feu et véhémence, il témoignoit une sainte indignation, il déployoit même son autorité divine, comme il fit deux fois, lorsqu'il chassa du temple ceux qui y trafiquoient. Mais lorsqu'il n'étoit question que de lui-même, ou il ne repoussoit point les injures et les calomnies dont on le chargeoit, ou il se défendoit avec une modération extrême, ne montrant aucune altération dans son air, ni dans ses paroles, et employant sans s'échauffer des raisons invincibles qui laissoient ses ennemis sans réponse.

Le principe de cette ineffable douceur étoit dans son cœur, il n'avoit qu'à en suivre les mouvemens, et il n'étoit pas besoin qu'il se fît la moindre violence. Pour parler dignement de lui, il faut dire qu'il étoit absolument impossible qu'elle lui échappât, ni qu'il y manquât en aucune circonstance : parce que son âme étoit toujours sous le domaine du Verbe, qui la gouver-

noit et la régloit en toutes choses. Cependant il est bon d'observer qu'aucune âme n'eut jamais le sentiment aussi vif et aussi délicat, qu'aucun trait de l'injustice et de la malice de ses ennemis ne lui échappoit, et qu'il avoit pour leurs mauvaises dispositions toute l'aversion que pouvoit avoir un Homme-Dieu.

Sa douceur a donc paru principalement dans les contradictions qu'il a essayées durant tout le cours de sa vie publique, dans la manière dont il se justifioit des reproches odieux qu'on lui faisoit, tantôt de violer le sabbat, tantôt de chasser les démons par l'invocation de Beelzébut prince des démons, tantôt de converser et de manger avec les pécheurs, tantôt d'être un samaritain, un homme possédé du démon, tantôt d'être un blasphémateur, parce qu'il se disoit le fils de Dieu. Combien de fois a-t-on voulu se saisir de lui, le précipiter, le lapider ? La rage de ses ennemis étoit extrême, et la douceur qu'il y opposoit au lieu de les apaiser, ne faisoit que les irriter davantage.

J'ai déjà parlé de la conduite de Jésus-

Christ à l'égard de ses apôtres. Il ne montra pas moins de douceur envers eux, et il n'en eut pas moins besoin qu'à l'égard de ses ennemis. Il vivoit avec eux comme un père et comme un ami, plutôt que comme un maître. Il les traitoit presque d'égal à égal ; et lorsqu'on pense à ce qu'il étoit, et combien il leur étoit supérieur, je ne dis pas selon sa divinité, mais même selon son humanité : on ne peut s'empêcher d'être étonné et ravi de sa condescendance et de sa familiarité. C'étoit des hommes simples et sans vices, mais sujets à beaucoup de défauts et d'imperfections ; il les en reprenoit avec autant de sagesse que de douceur, lorsqu'il le jugeoit à propos pour leur avantage ; et il les supportoit patiemment en attendant qu'ils se corrigeassent ; sachant au reste qu'ils n'en seroient entièrement guéris qu'après sa mort, à la descente du Saint-Esprit. Plus il étoit parfait et saint lui-même, plus il semble qu'il devoit souffrir de leurs foiblesses et de leurs misères ; mais nous ne voyons pas qu'il le leur ait jamais fait sentir, ni qu'il ait cherché à les humilier. Dans leur amendement il n'avoit

en vue que leur bien , et non point sa propre satisfaction. Il ne s'appliquoit qu'à gagner leur cœur, et à les tenir unis à lui et entr'eux par les insinuations et les prévenances de la charité.

C'étoit des hommes ignorans et grossiers, incapables de rien entendre aux choses spirituelles. Combien ne dût-il pas lui en coûter pour les instruire ? Combien ne falloit-il pas qu'il s'abaissât pour se mettre à leur portée ? Combien de fois fut-il obligé de leur répéter les mêmes choses ? Et quel autre que lui ne se fût pas impatienté, du moins intérieurement, voyant qu'ils ne comprenoient rien, et que toutes ses leçons étoient, pour ainsi dire perdues ? Ceux qui sont dans le cas d'enseigner les autres, sont d'autant plus sujets à se fâcher et à se rebuter, qu'ils ont eux-mêmes plus d'intelligence, et que leurs disciples ont l'esprit plus bouché ; et je ne sais s'il est un saint assez maître de lui-même pour se posséder toujours, lorsqu'il a à instruire de certains esprits. Jugeons par-là de l'ineffable douceur, de Jésus-Christ, qui possédant tous les trésors de la science divine, avoit à con-

verser avec des hommes tout matériels et sans entendement, ne se rebutoit jamais, et ne négligeoit aucune occasion de les élever aux choses de Dieu. Il ne tenoit qu'à lui de leur communiquer plus de lumières et plus de grâces ; il pouvoit aisément les détromper de leurs préjugés ; il pouvoit, comme il le fit après sa résurrection, leur ouvrir le sens, et leur donner l'intelligence des écritures. Mais le moment n'étoit pas venu ; il l'attendoit avec soumission aux volontés de son père, et ne témoigna aucun empressement de le voir arriver plutôt.

La douceur est une vertu d'une pratique journalière ; nous en avons un besoin continu à l'égard de ceux avec qui nous vivons ; un mari et une femme entre eux, un père et une mère à l'égard de leurs enfans ; un maître et une maîtresse à l'égard de leurs domestiques. Chacun a ses défauts ; il ne dépend pas toujours de nous de corriger ceux du prochain ; ou nous n'avons pas autorité pour cela ; ou l'usage que nous en faisons est sans succès. Il faut alors se résoudre à les supporter. L'apôtre nous dit : *Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accom-*

*plirez ainsi la loi de Jésus-Christ.* Dans les familles, dans les communautés séculières ou religieuses, partout où les hommes vivent ensemble, il n'est point de précepte d'une obligation plus indispensable, si l'on veut conserver l'union et la paix. Mais de quelle douceur n'est-il pas besoin pour cela ! je n'entends point ici une certaine douceur de caractère, qui tient plutôt de la mollesse, de l'indifférence, de la faiblesse, que de la vertu, et que d'ailleurs on ne peut se donner, quand on ne l'a pas reçue en naissant. Je n'entends pas non plus cette feinte douceur qui est un effet de la politesse et du ménagement humain, ou des égards qu'on croit se devoir à soi-même. Une telle douceur n'est qu'extérieure, les motifs qui la commandent n'ont rien de commun avec la charité chrétienne ; et il est mille inconstances où ils sont sans force, et même où ils n'ont pas lieu. La douceur dont il s'agit ici est toute surnaturelle en elle-même et dans ses motifs ; elle est le fruit de l'humilité, de la charité, de l'empire qu'on a acquis sur soi-même à l'aide de la grâce, de l'habitude

qu'on a prise de se tenir constamment uni à Dieu, et de posséder son âme en paix.

S'il en faut beaucoup pour supporter les défauts du prochain ; il en faut , ce me semble , encore davantage pour les reprendre , et pour travailler à les corriger : parce qu'alors il faut savoir l'allier avec le zèle , la fermeté , et même une sainte colère allumée par la grâce. Qu'il faut que le zèle soit pur , pour être doux ! qu'il faut que la fermeté soit sage , pour ne pas dégénérer en dureté inflexible ! Qu'il faut qu'un cœur soit pleinement possédé de Dieu , pour que cette colère n'en altère point la paix , qu'elle ne passe point les bornes , et qu'il ne s'y mêle point d'impétuosité naturelle ! La correction qui a toutes les qualités requises , est le chef-d'œuvre de la douceur. Aussi rien n'est-il plus rare que le talent de reprendre à propos , et de la manière convenable pour ne point aigrir les esprits , pour les engager à reconnoître leurs fautes et à s'en corriger. La douceur est dans la vertu à laquelle doivent le plus s'appliquer ceux qui ont inspection sur la conduite des autres , et qui sont obligés de leur donner

des avis , et de leur faire des réprimandes. Le tempérament entre la mollesse , et la trop grande sévérité est très-difficile à tenir , et à moins que d'être bien avancé dans la vie intérieure , on ne se préservera pas aisément de l'un des deux excès. Il y a un art pour préparer les esprits , pour s'y insinuer doucement , pour les ménager , pour ne pas insister plus qu'il ne faut , pour les gagner efficacement et les mettre sur les voies de la guérison , qu'il n'appartient qu'à Dieu d'enseigner ; et il ne l'enseigne qu'aux âmes dont il a pris une entière possession.

A l'égard de ceux qui enseignent , une manière douce et insinuante de proposer les vérités chrétiennes est nécessaire tant à ceux qui prêchent , qu'à ceux qui écrivent sur les matières de piété. Voyez de quelle façon s'y prennent Thomas à Kempis , saint François de Sales , Fénelon ; tout respire la douceur dans leurs écrits , ils montrent la vertu si aimable , qu'on ne peut se refuser de l'embrasser. Il est difficile de ne pas les goûter ; et dès qu'on en est venu à les goûter , il l'est encore plus de



ne pas se rendre. C'est que la grâce elle-même enseignoit par ces hommes d'oraison, et animés de l'esprit de Jésus-Christ. Vous connoîtrez toujours les bons et solides ouvrages sur la vie intérieure à un caractère de douceur inimitable, que vous chercheriez en vain partout ailleurs. Les matières spirituelles, et en général tout ce qui appartient à la morale chrétienne, demande d'être enseigné ainsi.

Mais la douceur est bien plus nécessaire à ceux qui enseignent en particulier, soit au tribunal de la pénitence, soit dans les conversations familières, comme les confesseurs et les directeurs. Ils ont à lutter contre les défauts de l'esprit et du caractère, et contre les mauvaises dispositions des personnes à qui ils parlent. S'ils montrent de l'humeur, de l'impatience, de la hauteur, je ne sais quoi d'impérieux et de subjuguant, ils préviendront contre eux et contre leurs instructions; ils aliéneront les esprits, ils les révolteront et les dégoûteront. Qu'ils prennent garde comme la grâce enseigne, comme elle se proportionne à la capacité de chacun, comme elle éclaire insensiblement

ment et par degrés , comme elle gagne doucement et peu à peu la volonté ; ne se rebutant point , quoiqu'elle ait été rejetée d'abord, et revenant à la charge, saisissant les momens favorables , et ne parlant que dans les circonstances où elle peut être écoutée ; surmontant avec une force pleine de suavité les obstacles qu'on lui oppose ; proposant tout ce qui est propre à attirer le cœur , et dissimulant ou applanissant les difficultés qui pourroient l'éloigner. Ainsi enseignoit Jésus-Christ l'auteur de la grâce. Ainsi doivent enseigner ceux qu'il charge de ce ministère , ou qu'il y pousse en certaines rencontres par un instinct particulier.

Et il ne faut pas croire que la douceur exclue le zèle ; elle en tempère seulement l'ardeur ; elle en règle l'impétuosité. Sans sortir de son caractère de douceur , Jésus-Christ a paru animé du zèle le plus vif , quand il étoit besoin. Saint Paul , son fidèle imitateur , réunit dans ses épîtres toute la force et la véhémence du zèle , avec les expressions de la plus tendre charité. Saint Jean , qui est la douceur même , fait éclater son zèle contre les ennemis de Jésus-Christ ,

et de la charité fraternelle. Encore une fois livrez-vous à l'esprit de Dieu ; que ce soit lui qui parle par votre bouche, et qui règle les mouvemens de votre cœur. Si la nature entre pour quelque chose en ce qui doit être tout surnaturel, et pour le fonds et pour la manière, elle gâtera l'œuvre ; et vous aurez à vous reprocher d'avoir mal secondé la grâce.

---

## CHAPITRE XXXVII.

*De l'amour de Jésus-Christ pour son Père.*

---

JÉSUS-CHRIST est le seul homme qui ait parfaitement accompli le grand précepte de la loi : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toutes vos forces.* Il a aimé Dieu plus qu'il n'a été aimé et qu'il ne le sera dans le ciel et sur la terre par toutes les créatures réunies. Et comme il est impossible de concevoir une union plus étroite

entre les deux natures la divine et l'humaine, que l'union hypostatique : de même il est impossible de répondre à une telle faveur par un amour plus grand que n'a fait Jésus-Christ. Il est vrai qu'en un sens cet amour étoit nécessaire, puisque son âme jouissoit de la vue de Dieu, et qu'elle ne pouvoit pas la perdre. Mais la claire vision de Dieu n'empêchoit point que cette âme ne fût libre, et qu'elle n'exercât son amour avec une pleine et entière liberté. Et c'est sous ce point de vue que Jésus-Christ nous est proposé pour modèle dans son amour pour Dieu, comme en tout le reste, à nous qui sommes ici-bas dans l'état de foi. Et il falloit bien que son amour fût libre, puisqu'il étoit méritoire et pour lui, et pour nous ; et que les témoignages qu'il en a donnés, il a voulu les donner par un consentement exprès. Nous pouvons donc et nous devons imiter ici Jésus-Christ, en aimant Dieu selon toute l'étendue de la grâce qui nous est communiquée pour cela.

Voyons à présent comment Jésus-Christ a aimé son père. Il a aimé *de tout son esprit* ; c'est-à-dire en premier lieu que son

amour a répondu à la connoissance qu'il avoit de l'infinie amabilité de Dieu , et de tous les titres auxquels il mérite notre amour. La volonté, comme l'on sait , étant aveugle d'elle-même , ne peut aimer un objet qu'autant que l'entendement le lui montre comme aimable ; et elle remplit ce qui dépend d'elle lorsqu'elle aime d'une manière proportionnée aux raisons d'aimer que l'entendement lui découvre dans l'objet. Il ne s'agit pas de marquer ici à quel point l'âme de Jésus-Christ a connu l'amabilité de Dieu sous tous les rapports. On a tout dit , en disant que cela passe nos conceptions. Il nous suffit seulement de savoir qu'il l'a aimé autant qu'il l'a connu aimable. Voilà notre règle ; c'est ainsi que nous devons aimer Dieu de tout notre esprit. La connoissance que nous avons de Dieu et de ses bienfaits , est incomparablement inférieure à celle qu'en avoit Jésus-Christ. Mais telle que nous l'avons , notre amour y répond-il ? C'est sur quoi nous ne pouvons trop nous examiner, dans la vue de nous humilier, de nous confondre , et de nous exciter à remplir le pre-

mier de nos devoirs. Nous savons que Dieu étant souverainement parfait est infiniment aimable en lui-même. Qu'en devons-nous conclure ? Que nous ne l'aimerons jamais assez ; que nous devons toujours désirer, toujours nous efforcer, toujours lui demander de l'aimer davantage, et n'être jamais contents de nous-mêmes sur ce point. Nous savons que Dieu est le souverain, l'unique bien, le seul bien aimable pour lui-même, ~~et~~ que le grand motif de l'aimer doit être pris de lui, et non de nous, ni de notre intérêt ni même de notre reconnoissance. Aimons-nous Dieu principalement par ce motif si pur, si élevé, si dégagé de tout motif personnel ? Hélas ! combien de chrétiens qui se croient éclairés, et que l'amour-propre aveugle, prétendent que l'amour pur n'est qu'une chimère enfantée par des imaginations vives et échauffées, qu'il n'est point propre à l'état de cette vie, et qu'il ne convient qu'aux bienheureux. Cependant Jésus-Christ a aimé de la sorte : il nous invite, il nous presse, il nous oblige d'aimer de même ; et nous n'entrerons pas au ciel, si nous n'y portons

une étincelle du pur amour. Il faut donc nous efforcer ici-bas de tendre à la pureté de cet amour; et sans exclure les autres motifs, de le rendre le motif dominant de nos affections. Nous savons que nous tenons de Dieu, l'existence et tous les biens qui sont dans l'ordre de la nature; que dans l'ordre de la grâce, les bienfaits que nous avons reçus, et ceux que nous attendons dans l'autre vie, sont si grands, que nulle reconnaissance de notre part ne peut les égaler. Nous savons encore que Dieu n'a nul besoin de nous pour sa propre félicité; que s'il nous a créés, s'il nous a destinés à un bonheur éternel, c'est par une bonté toute gratuite. Je passe sous silence d'autres bienfaits personnels, dont toute notre vie n'est qu'un tissu. Notre raison, notre foi, nous disent que par le plus juste des retours nous devons aimer celui qui nous a aimés le premier, et l'aimer à proportion des marques qu'il nous a données de son amour. L'aimons-nous ainsi; et faisons-nous servir à l'amour les lumières que nous recevons de la raison et de la révélation? D'autant plus que pour prix de tant de

bienfaits naturels et surnaturels, Dieu ne nous demande que notre amour.

Jésus-Christ a aimé son père *de tout son esprit* ; c'est-à-dire en second lieu, que depuis le premier moment de sa vie jusqu'au dernier soupir, toutes ses pensées, toutes ses vues, tous ses desseins ont été consacrés au service et à la gloire de son père ; qu'il n'avoit nul autre objet dans l'esprit, et qu'il y rapportoit tout. Dieu occupe-t-il de même toute la capacité de notre esprit ? D'où nous viennent donc tant de pensées mauvaises ; tant de pensées inutiles, tant de pensées d'amour-propre ? D'où nous viennent toutes ces vues terrestres et animales ; tous ces projets où Dieu n'entre pour rien, et qui, loin de le glorifier, ne tendent souvent qu'à l'offenser ? Avouons à notre honte que la pensée de Dieu qui nous devrait être familière, et que nous ne devrions jamais perdre, est peut-être celle qui nous revient le moins souvent, qu'elle nous gêne et nous importune, que nous cherchons à l'écarter et à nous en distraire : que nous la sacrifions volontiers au premier objet qui amuse nos



sens où notre imagination ; que presque toutes nos réflexions se rapportent à nous-mêmes ; que nous nous portons partout , jusque dans la prière , où la plupart du temps Dieu est celui qui nous occupe le moins. S'il est vrai que l'on pense souvent à ce qu'on aime , et que tout nous en rappelle le souvenir : n'avons-nous pas lieu de croire que nous n'aimons pas Dieu , ou que nous ne l'aimons que foiblement ?

Jésus-Christ a aimé son père *de tout son esprit* ; c'est-à-dire en troisième lieu , que par amour il a tenu son esprit dans une dépendance continuelle de l'esprit de son père ; qu'il n'a point eu d'autre règle de jugement que l'esprit de son père ; qu'il n'a point admis d'autres pensées que celles qui lui étoient inspirées par son père. Ce n'est donc pas aimer Dieu *de tout notre esprit* , que de prétendre nous gouverner par le propre esprit , que de conserver le domaine de nos pensées , et de ne pas nous assujettir à l'esprit de Dieu ? Si le propre esprit est opposé par lui-même à l'esprit de Dieu , il est clair qu'en l'écoutant , en le suivant , en ne prenant conseil que de lui , nous allons

directement contre 4<sup>e</sup> précepte de l'amour de Dieu. Avons-nous conçu jusqu'ici que pour remplir ce précepte, il nous falloit absolument renoncer au propre esprit? Et maintenant que nous en voyons clairement la nécessité, prendrons-nous le parti d'y renoncer? Pour le faire efficacement, commençons par nous instruire à l'oraison et dans les bons livres spirituels de ce que c'est que le propre esprit, à quel point il nous domine, combien il est subtil et dangereux. Quand nous aurons acquis ces connaissances qui nous manquent, nous serons plus disposés à en faire le sacrifice à Dieu, à le prier d'y substituer le sien, et à travailler nous-mêmes à le détruire.

Jésus-Christ a aimé son père *de tout son cœur*. La première chose qu'il a faite en entrant au monde, a été de le lui donner d'une donation entière, absolue, irrévocable. Et ce ne fut pas un don vague, général et sans objet déterminé. Il connut alors dans le dernier détail et de la manière la plus distincte à quoi ce don l'engageoit; il sut quelles étoient les volontés de son père sur lui, combien elles étoient

rigoureuses , quel sacrifice il exigeoit de lui ; et il accepta ce sacrifice, il s'y dévoua avec l'amour le plus fort et le plus généreux. S'il eût été possible que son père lui demandât quelque chose de plus, il n'eût point balancé à y consentir. Car son amour étoit de beaucoup supérieur aux terribles épreuves par lesquelles il devoit passer. Une fournaise d'amour embrasa dès-lors , dévora et consuma ce cœur adorable ; mais quelle immense , quelle ardente fournaise ! Tout le feu qui brûle dans le ciel les esprits et les âmes bienheureuses ; tout celui qui a été allumé sur la terre et qui le sera jusqu'à la fin des siècles dans le cœur des justes et des saints , n'ont rien de comparable au feu qui brûla le cœur de Jésus-Christ ; et il est certain, au moins pour ce qui est des hommes, que tout ce qu'ils ont eu, et qu'ils auront à jamais d'amour pour Dieu, ne sont que de foibles écoulemens , qui partent de cette source.

L'habitude de la charité est infuse dans nos cœurs avec le baptême ; et elle nous impose l'obligation de donner notre cœur à Dieu , dès que nous avons assez de raison

pour le connoître. Combien peu remplissent cette obligation aussi-tôt qu'ils le peuvent ! combien peu persistent dans cette donation en avançant en âge, et ne la révoquent point, lorsque les occasions commencent à se faire sentir ? Ce privilège n'a eu lieu que pour un très-petit nombre de saints. Les autres, qui ont donné pleinement leur cœur à Dieu, ne l'ont fait, ou qu'après avoir perdu la grâce sanctifiante, ou qu'après avoir long-temps balancé entre Dieu et les créatures. La plupart vivent et meurent, sans avoir jamais consenti à se désaisir entièrement de leur cœur. Et puisqu'il le faut dire, de tant de personnes qui font profession de piété, les âmes intérieures sont les seules dont le cœur soit tout à fait à Dieu : encore y a-t-il entre elles du plus ou du moins selon la mesure de leur grâce et de leur correspondance. Qui le croiroit ! ce don de notre cœur, que Dieu sollicite avec tant de force, qui lui est dû si légitimement à tant de titres, que toutes les raisons prises de notre intérêt nous pressent de lui accorder. Ce don est la chose du monde qui nous coûte le

plus , pour qui nous ayions plus de répugnance , et que nous lui refusions avec plus d'obstination. Il faut que Dieu nous l'arrache par une grâce spéciale ; sans quoi il ne l'obtiendrait jamais. Quelle honte pour nous , et quel excès de misère causée par le péché et par notre amour-propre , que nous ayions tant de peine à aimer Dieu *de tout notre cœur !*

Jésus-Christ a aimé son père *de tout son cœur* ; toutes ses affections ont été pour lui , et dans toute l'étendue et la véhémence dont il étoit capable. Il n'a rien aimé qu'en vue de son père , et du même amour qu'il avoit pour lui. Jamais le moindre partage. Son cœur tendoit droit à Dieu , sans le plus léger détour , avec une vivacité de mouvement , une rapidité inconcevable ; ou plutôt il demeura toujours abîmé et perdu en Dieu. Qu'aimoit-il dans sa sainte mère , dans Joseph , dans ses apôtres , dans tous les hommes ? Dieu , uniquement Dieu ; il ne vouloit et ne pouvoit y aimer autre chose. Où sont les saints dont toutes affections soient vouées à Dieu , qui n'ayent aucun attachement humain , pour petit

qu'il soit , où qui dès qu'ils en aperçoivent un , le retranchent impitoyablement ! Qu'il est difficile de n'aimer que Dieu seul en tout ce qu'il nous commande ou nous permet d'aimer ! et qu'un amour si pur est rare ! Nous croirions notre cœur trop gêné , trop captivé , s'il étoit asservi à ce seul amour ; et nous ne pensons pas qu'au contraire en cela consiste sa vraie , sa parfaite liberté , et que la moindre affection qui le partage , est un obstacle qui l'empêche de prendre librement son essor vers le souverain bien.

Jésus-Christ a aimé son père *de tout son cœur* ; jamais il ne s'est recourbé sur lui-même ; jamais il n'a jeté sur soi le moindre regard de complaisance ; jamais il n'a rien aimé par rapport à soi. L'amour-propre n'a point existé , ni pu exister en lui , parce qu'il n'avoit ni propriété , ni d'autre *moi* que le *moi* du Verbe. N'aimoit-il donc pas son âme , et même son corps ? Oui , il les aimoit ; mais comme unis au Verbe , comme appartenant au Verbe , et du même amour qu'il a en tant que Verbe de toute éternité pour son père. Il n'est pas question pour

nous d'atteindre à cette ineffable pureté d'amour ; mais nous devons tendre à toute la pureté que Dieu désire, et dont sa grâce nous rend capables, en attaquant de tout notre pouvoir l'amour-propre, cet ennemi irréconciliable de l'amour de Dieu, en l'affaiblissant chaque jour, en le poursuivant jusque dans les derniers recoins de notre cœur. Nous n'aimons Dieu qu'autant que nous haïssons l'amour-propre. Et pour haïr l'amour-propre comme il le mérite, pour le connoître même tel qu'il est, nous avons besoin d'une lumière et d'une grâce surnaturelles, que Dieu n'accorde que par degrés à ceux qui sont déterminés à l'aimer *de tout leur cœur*.

Jésus-Christ a aimé son père *de toutes ses forces*. Il n'a fait usage de son corps que comme d'un instrument destiné à seconder l'âme dans les témoignages de son amour. Il en a employé les forces à agir et à souffrir pour Dieu ; il ne lui a accordé de nourriture et de repos, que pour le mettre en état de suffire à de nouveaux travaux, et à de nouvelles souffrances : enfin, il a livré par amour ce corps à tous les tour-

mens ; il en a versé tout le sang jusqu'à la dernière goutte ; il l'a immolé en holocauste sur la croix. Pensons-nous sérieusement que ce corps que nous ménageons tous , doit être une victime d'amour ; que toutes les satisfactions naturelles que nous lui accordons , au-delà de la nécessité , sont autant de larcins que nous faisons à l'amour ; qu'il n'a de vie , de santé , de forces , que pour être consacrées à l'amour ; que quand nous lui épargnons le travail , ou que nous prenons tant de soin de le soustraire à ce qui l'incommode , le gêne , le fait souffrir , nous allons contre le précepte de l'amour : à plus forte raison lorsque nous lui procurons avec tant de recherche les plaisirs des sens , que nous l'entretenons dans une molle oisiveté , que nous ne sommes occupés que de son bien-être , et que notre âme en fait son idole , se dévouant à son service , au lieu de l'user et de l'immoler au service de Dieu ? Ah ! combien sommes-nous éloignés d'imiter en ce point Jésus-Christ ! Son corps fut la première chose qu'il sacrifia à son père ; il ne l'a pris que pour le faire mourir d'une mort violente ;



il ne l'a nourri et soutenu que dans cette vue ; il ne l'a regardé toute sa vie , et traité comme une victime. Cependant sa chair étoit innocente , elle étoit sainte , et unie immédiatement à la Divinité. Et la nôtre est corrompue dans son origine ; elle est rebelle à l'esprit ; elle nous porte au péché ; elle est la principale source de nos péchés , et le grand objet de la plupart des passions est de satisfaire ses inclinations terrestres et brutales.

Jésus-Christ a aimé de toutes les facultés de son âme. Sa mémoire , son entendement , sa volonté , son imagination même n'étoient remplis que de Dieu , ne s'exerçoient que sur Dieu , et n'étoient occupés qu'à le servir. Le Verbe par son action divine donnoit le braule aux puissances de l'âme , et l'âme aux mouvemens du corps : en sorte que tout étoit commandé et dirigé par l'amour ; tout tendoit et aboutissoit à l'amour. En sommes-nous là ? y aspirons-nous par nos désirs ? nous efforçons-nous de tout notre pouvoir d'y parvenir ? A quoi s'occupe notre âme , qui pense , qui veut toujours , et dont l'activité

ne souffre aucun repos ? Dieu, ou ce qui se rapporte à Dieu, est-il l'objet de ses souvenirs, de ses réflexions, de ses affections ? N'a-t-elle de vie et d'action que pour Dieu ? Est-ce un principe surnaturel que lui imprime ses mouvemens, qui commande et gouverne ses opérations, et qui les dirige toutes vers l'amour de Dieu ? Voilà sans contredit ce que doit être un chrétien ; voilà du moins où il doit tendre avec une ardeur infatigable, s'il veut aimer Dieu *de toute sa force*. Cela est impossible ici-bas, direz-vous. D'où le savez-vous ? Vous ne parlez ainsi, que parce que vous n'avez pas encore commencé d'aimer. Aimez ; et vous verrez comment l'amour une fois maître de votre cœur, s'emparera de tout le reste, s'appropriera l'usage et la direction de vos facultés spirituelles et corporelles, vous apprendra à lui consacrer vos travaux et vos souffrances, vos plaisirs et vos peines, ramènera tout à lui, et réduira à son unité cette multiplicité qui vous partage et vous dissipe. L'amour commence par tout ramasser et rassembler au-dedans ; de l'intérieur il se communique ensuite à

l'extérieur ; et il finit par posséder tout l'homme. C'est un feu qui du centre s'étend de tous côtés, gagne tout , et transforme en lui tout ce qu'il touche , après avoir consumé ce qui lui est contraire.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

### *De l'amour de Jésus-Christ pour les hommes.*

---

L'AMOUR du prochain est une suite nécessaire de l'amour de Dieu. Car on ne peut aimer Dieu , sans aimer ce qu'il aime , et qu'il vous ordonne d'aimer. Or Dieu aime les hommes qui sont son ouvrage , et qu'il n'a créés que pour les rendre heureux ; et il ordonne aux hommes , et spécialement aux chrétiens , de s'aimer les uns les autres. Ainsi il nous est aisé de juger de l'amour que Jésus-Christ a eu pour les hommes , par celui qu'il a eu pour Dieu. La mesure

de l'un a été la mesure de l'autre ; et il les a portées l'un et l'autre aussi loin qu'ils peuvent aller. Pour m'expliquer encore plus précisément , ces deux amours n'en faisoient qu'un ; ils étoient le même dans leur principe , et ne différoient que dans leur objet.

Les effets de l'amour de Jésus-Christ pour nous , nous sont connus ; la foi nous les propose ; on nous en a instruit dès notre enfance ; et ils sont développés dans une infinité d'ouvrages de piété. Mais nous ne les méditons pas assez , et nous n'en nourrissons pas assez notre cœur.

Jésus-Christ nous a aimés tous , non simplement en général , mais chacun en particulier ; il nous portoit tous distinctement dans son cœur ; et comme ce cœur étoit d'une capacité immense , nous n'y étions pas pressés , et l'affection qu'il avoit pour les autres , ne nuisoit point à celle qu'il ressentoit pour nous. En sorte que chacun peut s'approprier le cœur de Jésus , comme s'il avoit été le seul à en être aimé ; et dire après saint Paul , *il m'a aimé , et il s'est livré pour moi*. C'est ainsi que le soleil

distribue sa lumière et sa chaleur à chacun, avec autant de prodigalité, que s'il n'avoit que lui à éclairer et à échauffer.

Jésus-Christ nous a aimés, lorsque nous étions tous pécheurs, et indignes de ses bonnes grâces. Enfans de colère par notre naissance, à ce seul titre nous n'avions aucun droit à l'amour de Jésus-Christ; non plus qu'à celui de son père; et quand il eut refusé de nous racheter, quand il nous eut abandonnés à la sentence d'une mort éternelle prononcée contre nous, nous n'aurions point à nous en plaindre. Combien moins de raison avoit-il de nous aimer, après tant d'offenses personnelles dont il voyoit que nous nous rendrions coupables.

Il nous a aimés, quoiqu'il prévît que non-obstant son amour, nous continuerions à pécher, et que nous l'offenserions lui-même personnellement, foulant aux pieds son sang, et abusant des grâces qui en sont le prix. Où sont les bienfaiteurs qui obligent, lorsqu'ils savent qu'on ne les payera que d'ingratitude, et qu'on tournera contre eux leurs propres bienfaits ?

Il nous a aimés , non pour la vie présente qui passe comme un songe , mais pour la vie future qui ne passera jamais ; non pour nous délivrer de quelques maux temporels , et nous procurer un bonheur périssable ; mais pour nous délivrer d'un malheur éternel , et nous assurer un bonheur sans borne et sans fin. Nul autre que lui ne pouvoit nous garantir de l'un , et nous mettre en possession de l'autre ; et nous étions perdus sans ressource , s'il n'étoit venu à notre secours.

Il nous a aimés de lui - même , de son propre mouvement , sans que nous l'en sollicitassions , et même que nous pensassions à l'en prier. Son amour a été un amour prévenant , et gratuit ; il n'avoit rien à espérer , ni à attendre de nous ; il n'avoit rien non plus à craindre de notre part , en nous refusant son affection.

Mais comment nous a-t-il aimés ? de l'amour le plus fort , le plus tendre , le plus généreux , le plus effectif. Il n'a rien épargné de tout ce qu'il pouvoit faire en notre faveur , jusqu'à se mettre en notre place , et satisfaire pour nous à la justice divine.

Il a pris sur lui nos péchés, et le châtiment qu'ils méritoient. Il nous a ouvert le ciel par son sang; et ce n'est que par l'application de ses mérites, que nous avons droit d'y entrer. Il a consenti d'être aux yeux de son père un objet de malédiction, pour attirer sur nous sa bienveillance, et nous réconcilier avec lui. Il a voulu être traité avec autant de rigueur que s'il eût été le péché même, pour engager son père à nous adopter pour ses enfans, et à nous restituer son héritage céleste dont nous étions déchus.

Comme notre médecin, non seulement il a guéri nos maladies, mais il s'est appliqué à les prévenir. L'orgueil et l'amour-propre sont les deux sources de nos maux. Il nous en présente le remède dans son humilité et sa mortification; il a embrassé un état pauvre, obscur, méprisable, pour nous inspirer le détachement des richesses, de l'éclat et des vains honneurs de la terre; il a bu le calice des humiliations et des souffrances, pour en ôter l'amertume; il nous a de plus ouvert dans les sacrements des sources de grâce, où il nous invite à puiser selon nos besoins.

Comme maître, il nous a enseigné la

vérité qu'il avoit puisée lui-même dans le sein de son père, il nous a découvert les secrets de Dieu, et nous y a introduits à la faveur de la foi. Il nous a laissé dans l'évangile une morale pure, sublime, qui nous mène sûrement au bonheur, tant de la vie présente, que de la vie future. Avant Jésus-Christ, connoissoit-on en quoi consiste le bonheur de l'homme ? Connoissoit-on le chemin qui y conduit ? Qui ne sait la multitude des systèmes, ou plutôt des erreurs des anciens philosophes sur cette matière ? Jésus-Christ d'une seule parole nous a appris qu'il est *la voie* qui mène l'homme au bonheur, *la vérité* qui le montre, *la vie* qui le renferme et qui le communique.

Comme pontife, il s'est sacrifié une fois sur la croix, et il se sacrifie tous les jours sur nos autels, pour honorer en son nom et au nôtre la majesté infinie de Dieu, pour reconnoître la grandeur de ses bienfaits, pour expier nos péchés, pour nous obtenir les grâces nécessaires au salut. Tout autre culte que celui où Jésus-Christ est offert et s'offre lui-même, ne procure à Dieu aucune gloire, ne peut acquitter notre reconnois-



sance, ni remettre la moindre de nos offenses, ni nous procurer aucune grâce. Ce pontife notre médiateur et notre avocat, ne cesse d'intercéder pour nous auprès de son père.

Comme pasteur, il conduit ses brebis dans les meilleurs pâturages, où il les nourrit de sa propre chair, il les abreuve de son propre sang ; il écarte les loups dévorans, qui sont les démons ; il court après la brebis égarée, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, la charge plein de joie sur ses épaules, et la rapporte au bercail. Qui pourroit épuiser le détail de toutes les marques de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, et en exprimer toute la vivacité et la tendresse ?

Celui qui nous a aimés de la sorte, a-t-il droit de nous commander de nous aimer les uns les autres ? A-t-il droit de se proposer pour modèle ? Nous ordonne-t-il rien qu'il n'ait pratiqué le premier, et de la manière la plus excellente ? Serons-nous surpris après cela de l'entendre nous dire : Je vous donne un commandement nouveau, qui est de vous aimer mutuellement, comme je vous ai aimés ? Quoi de plus nouveau en effet que le précepte d'un amour qui

n'avoit jamais eu d'exemple ? Aussi tout l'univers fut-il étonné à la vue de la charité qui régnoit entre les premiers chrétiens ; et reconnut-il à cette marque les disciples d'un Dieu mort victime de sa charité pour les hommes. Il faut le dire en gémissant. On chercheroit en vain aujourd'hui parmi la plupart des chrétiens de fidèles observateurs du grand précepte du Sauveur. On n'en a pas même l'idée ; et ceux qui l'ont, ne le regardent que comme un point de perfection. C'est que pour aimer de la sorte, et pour s'en faire un devoir , il faut être intérieur ; il faut vivre de l'esprit de Jésus-Christ ; il faut être entré bien avant dans son cœur. Il est pourtant vrai que l'on n'appartient à Jésus-Christ, qu'à proportion que l'on imite sa charité ; et qu'il repousse loin de lui les cœurs durs, indifférens, insensibles pour le prochain, concentrés en eux-mêmes.

Je ne parle point ici de la compassion naturelle ; c'est une bonne qualité , et qui en suppose beaucoup d'autres. Mais ce n'est point une vertu surnaturelle , qui doit s'exercer par un principe de grâce , et par les motifs les plus purs de la religion. Pour

avoir la charité, il ne suffit pas de ne pas faire au prochain ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fit. La loi naturelle nous fait cette leçon ; et nous aurions honte d'y manquer , si l'amour-propre ne nous aveugloit. Il ne suffit pas même de faire au prochain tout le bien que nous voudrions qu'il nous fit. Une telle charité, si elle se borne aux choses temporelles, aux soins, aux attentions, aux égards et aux prévenances, que les besoins, la sensibilité, la délicatesse des autres peuvent exiger, et qui font la douceur et l'agrément du commerce de la vie, peut être un fruit de la bonté du cœur, de l'éducation et de la politesse ; et elle peut même être dictée par l'amour-propre et une recherche raffinée de soi-même. Cependant combien peu de chrétiens se font une loi de traiter le prochain comme ils désireroient d'en être traités dans les mêmes circonstances ! Combien peu se mettent à sa place, et le mettent à la leur ; et se disent à eux-mêmes : si j'étois en telle ou telle situation, que souhaiterois-je qu'on fit pour moi ? Comment voudrois-je qu'on me parlât ? Je dois en user de même envers lui ;

et si j'y manque, je manque à Dieu, je me manque à moi-même. Cette règle de conduite est d'un détail infini; et tant d'omissions dont on se rend journellement coupable, ne viennent que de ce qu'on la viole, soit par défaut d'attention, soit faute de bonne volonté, soit parce qu'on ne se croit pas obligé de se gêner et de s'incommoder un peu, pour rendre service, ou pour faire plaisir à autrui.

Le chrétien vraiment charitable considère le prochain des yeux de la foi; il l'envisage comme son frère en Jésus-Christ, comme l'enfant du même père, comme ayant droit au même héritage, comme devant vivre éternellement avec lui dans la cité sainte, d'où le *mien* et le *sien* seront bannis, et où tous jouiront en commun et sans envie de la même félicité. Il se met bien avant dans l'esprit qu'il doit, autant qu'il se peut, être ici-bas à l'égard de ses frères dans les mêmes dispositions où il sera dans le ciel; leur vouloir, leur faire tout le bien temporel et spirituel qui dépend de lui; leur sacrifier, s'il est besoin, son travail, son repos, ses biens, sa répu-

tation, sa vie même, à l'exemple de Jésus-Christ, et s'estimer heureux par de tels sacrifices d'avoir quelque ressemblance avec son maître. Hélas ! il nous en demande incomparablement moins qu'il n'a fait ; et nous trouvons qu'il en demande trop ; et il n'est point de loi qui nous coûte plus à observer que cette loi d'amour et de charité, ni dont nous nous dispensions plus aisément, et avec moins de remords. L'apôtre se plaignoit que chacun ne songeât qu'à son intérêt, et qu'il oublioit celui de Jésus-Christ. Car c'est l'intérêt de Jésus-Christ que vous négligez, quand vous négligez celui de vos frères. Il se tient fait à lui-même, tout ce que vous leur faites de bien ou de mal, soit au temporel, soit au spirituel ; et il déclare expressément que c'est sur cette règle qu'il vous jugera, tant pour vous récompenser que pour vous punir. En vérité, nous n'y pensons pas. A chaque page de l'évangile, nous trouvons des leçons de charité, des exemples de charité, des motifs d'exercer la charité ; toute la loi chrétienne se réduit à la charité ; et *celui qui aime son prochain*, dit saint Paul, a

*accompli la loi, dont la sainte dilection est la plénitude; et non seulement on ne s'occupe pas de l'exercice de la charité; mais on ne se met pas même en peine d'en étudier les devoirs, et d'en mesurer l'étendue. Elle est immense, cette étendue. La charité du chrétien peut et doit avoir lieu\* à l'égard de tous les hommes, et en toutes choses, soit par le désir, soit par la prière, soit par les effets.*

---

## CHAPITRE XXXIX.

*L'amour a fait à la fois le bonheur et le tourment de Jésus-Christ.*

---

**L**A vérité que je vais tâcher de développer, n'est connue par expérience que des seules âmes intérieures, à qui elle se découvre, lorsqu'elles sont déjà avancées dans la voie. Elles en ont l'intelligence par le sentiment. Pour le commun des chrétiens, ils la croient, parce qu'elle tient à la foi; mais ils ne la comprennent point, parce qu'ils

ne l'éprouvent pas , et qu'ils ne se mettent pas en état de l'éprouver.

Deux choses sont incontestables dans les principes de la foi ; la première, que Jésus-Christ a été le plus heureux de tous les hommes ; la seconde, qu'il a été le plus souffrant. Ces deux choses se sont parfaitement conciliées en lui ; le bonheur n'a point diminué la souffrance ; et la souffrance n'a point affoibli le bonheur : il a été le plus heureux , participant selon son humanité à tout le bonheur que le Verbe pouvoit lui communiquer , uni intimement et inséparablement au souverain bien , uni par toutes les puissances de son âme , et par tous les organes de son corps : en sorte qu'il lui étoit impossible de rien désirer. Il a été le plus souffrant, parce qu'il a porté des peines intérieures plus grandes , que n'en ont porté , et que n'en pourroient porter tous les saints ensemble ; parce qu'il a ressenti les rigueurs de la justice divine à un point dont nul autre que lui n'étoit capable ; parce que les tourmens qu'il a endurés en son corps ont surpassé, quand au sentiment qu'il en avoit, tout ce qu'ont

souffert les martyrs. Les peines de son âme n'ont presque point eu d'intervalle durant le cours de sa vie; elles lui étoient toujours présentes, et elles agissoient sur lui avec plus ou moins de force. Nous ne pouvons pas estimer l'impression que ces peines faisoient sur son corps, les langueurs, les foiblesses, l'abattement extrême où elles se jetoient, lorsqu'il étoit en oraison. Mais ce qui se passa en son agonie nous fait juger de l'extrême violence de cette impression. Ajoutons que dans ses peines tant intérieures qu'extérieures, il éprouvoit de la part de Dieu un délaissement proportionné à ce que méritoit celui qui s'étoit fait la caution de tous les pécheurs.

Quand nous considérons séparément le bonheur de Jésus-Christ et ses souffrances, nous n'avons nulle peine à concevoir que l'un et l'autre ont été à l'excès. Ce qui nous embarrasse est comment ces deux choses, en apparence si contraires, s'accordoient en lui. L'amour les accordoit. Il avoit accepté ses souffrances; il les aimoit; il n'eût pas voulu en être soulagé; il préféroit cet état aux jouissances les plus ineffables. Il se



faisoit en lui un miracle continuel pour suspendre les effets merveilleux de l'union hypostatique sur son âme et sur son corps. De plus , son plus grand tourment venoit de l'amour qu'il avoit pour son père , le voyant ainsi offensé par les péchés des hommes , malgré le gage qu'il leur donnoit en lui de son incompréhensible bonté , et cet amour faisoit en même temps toutes ses délices. Un autre tourment qui ne cédoit guères à celui-là , venoit de l'amour qu'il nous portoit , lorsqu'il pensoit que son sacrifice seroit inutile pour une infinité d'âmes dont il n'empêcheroit pas , dont il aggraveroit même la perte et l'éternel supplice. Mais le bonheur de ceux à qui sa mort devoit ouvrir le ciel , le consolait de la perte des autres ; et quant il n'eût dû sauver qu'une seule âme , il eût été content de souffrir. Par une vue supérieure , il acquiesçoit à la damnation de ceux qui ne profiteroient pas de son bienfait ; et la paix dont il jouissoit n'en souffroit aucune atteinte.

Ainsi l'amour partageoit son âme entre deux sentimens , l'un doux et béatifiant ;

l'autre amer et crucifiant, qui venoient de la même source, et qui, se contrebalañoient de manière qu'elle étoit également contente de les éprouver l'un et l'autre, et qu'elle n'eût pas voulu que le premier qui dominoit toujours, diminuât la douloureuse impression du second.

J'ai dit, et il est vrai, que l'amour produit dans les âmes intérieures des effets approchans. Ce n'est pas dans les commencemens de la vie spirituelle, où pour l'ordinaire cet amour ne leur fait goûter que des consolations, pour les préparer aux croix qui doivent suivre. Ce n'est pas non plus lorsque la nature encore toute vivante se révolte contre les peines, et fait les plus grands efforts pour s'en délivrer, s'irritant contre Dieu, qu'elle regarde comme un cruel tyran. Je sais que la volonté n'a nulle part en ceci ; mais il ne me semble pas qu'on puisse encore dire que l'âme soit souffrante et heureuse. Quand donc peut-on le dire ? C'est lorsque la nature étant domptée, elle n'oppose plus, ou presque plus de résistance ; lorsqu'elle sent la peine sans révolte, sans trouble, sans murmure :

lorsque l'amour a tellement pris le dessus, que la volonté acquiesce pleinement à ce que Dieu ordonne ; lorsque l'âme est si contente de souffrir , qu'elle ne voudroit pas que la grandeur ou la durée de ses tourmens fussent diminuées ; qu'elle consent à souffrir ainsi l'éternité entière , si tel est le bon plaisir de Dieu , et qu'elle se maintient dans une paix inaltérable.

Alors il est exactement vrai que l'âme est à la fois souffrante et heureuse. Il est vrai que l'amour est en même temps le principe de son bonheur et de sa souffrance. Car elle ne souffre que parce qu'elle aime et autant qu'elle aime ; et par la même raison elle s'estime si heureuse de souffrir, que pour nulle chose au monde elle ne voudroit changer d'état. N'a-t-on pas vu dans cette situation des âmes généreuses refuser les délices du ciel qui leur étoient offertes ? N'en a-t-on pas vu demander à Dieu pour toute faveur de nouvelles croix ? Elles mettoient donc tout leur bonheur dans la croix , jusqu'à ne pouvoir vivre sans elle. D'où leur venoit cette disposition ? De l'amour , qui leur faisoit envisager la

volonté de Dieu dans la croix, et sous cet aspect la leur rendoit aimable et préférable à tout.

Ces sentimens paroissent une chimère aux chrétiens ordinaires, qui n'ont nulle idée de la force prodigieuse de l'amour divin. Mais il sont si réels, que quand Dieu a commencé d'éprouver une âme, si elle est fidèle, il ne la quitte point qu'il ne l'ait amené à cette manière de penser. Ce n'est qu'alors qu'il met fin à ses épreuves; tant que l'âme désire cette fin, elles continuent, et même elles redoublent. Il faut qu'elle acquiesce à ce que Dieu l'exerce autant et aussi long-temps qu'il lui plaira. Et ce n'est point par violence que Dieu lui arrache cet acquiescement; ce n'est point par désespoir qu'elle le donne. L'amour l'y dispose peu à peu et insensiblement : en sorte qu'elle le donne de son plein gré; et qu'il ne lui est pas libre, en quelque sorte, de le refuser, tant l'amour a pris d'empire sur elle.

## CHAPITRE XL

*Simplicité de Jésus-Christ.*

COMME la simplicité est le caractère propre des perfections divines, qui ne sont infinies que parce qu'elles sont simples; ainsi elle est le distinctif des vertus de Jésus-Christ, qui sont au-dessus de tout degré à raison de leur extrême simplicité. Que pourrai-je dire ici de cette éminente qualité qui échappe à toute expression, et qui se laisse à peine saisir par la pensée? Notre Seigneur m'aidera à en parler dignement, et ceux qui liront ceci à m'entendre.

Les vertus sont simples, quand elles se réduisent à un seul motif qui les anime, à une seule intention qui les dirige, à une seule fin à laquelle elles tendent. Telles ont été les vertus de Jésus-Christ. Elles n'avoient toutes d'autre motif que l'amour

de Dieu , d'autre intention que la gloire de Dieu , d'autre fin que l'accomplissement de la volonté de Dieu ; et ce motif , cette intention , cette fin ne sont absolument qu'une même chose. De plus , ce motif n'étoit pas susceptible d'aucun accroissement de pureté ; cette intention d'aucune plus grande droiture ; cette fin d'aucun épurement de toute autre fin moins parfaite. Notre avantage , notre sainteté , notre bonheur étoient aussi un motif , une intention , une fin , que se proposoit Jésus-Christ. Mais son amour pour nous n'étoit qu'une suite de son amour pour Dieu ; notre perfection se rapportoit à la gloire de Dieu ; notre bonheur étoit renfermé dans la volonté de Dieu. Ainsi tout cela étoit ramené à l'unité.

Les vertus sont simples dans leur exercice , lorsqu'elles ne sont accompagnées ni suivies d'aucune réflexion , d'aucun retour sur soi , d'aucune vue d'intérêt personnel. Telles ont été encore les vertus de Jésus-Christ. Il les pratiquoit selon les occurrences par un pur instinct de la grâce , sans préméditation , sans efforts , sans autre règle que l'esprit de Dieu , sans réfléchir sur

l'acte de vertu qu'il produisoit. Son âme recevoit la motion divine pour parler, pour agir, pour prier; et en le faisant, elle ne mêloit rien de plus du sien, à ce qu'elle étoit inspirée de faire, non pas même un simple regard sur son opération. Tout étoit direct; tout alloit à son père; rien ne s'arrêtoit, ni ne revenoit à lui, et il ne s'envisageoit absolument en rien; il ne prétendoit à rien pour lui-même, ni de la part de Dieu, ni de la part des hommes.

Non seulement Jésus-Christ étoit simple dans ses vertus et dans sa sainteté; il l'étoit dans son extérieur; il l'étoit dans ses paroles, il l'étoit dans sa conduite. Rien d'affecté en lui, rien de trop grave, ni de trop austère; rien qui le distinguât, ni qui le fît remarquer, rien enfin qui eût pour objet de frapper les yeux, et de donner idée de sa personne. Tout étoit divin en lui, et rien ne paroissoit tel au sens humain; il falloit s'élever par la foi au-dessus de toutes les apparences, pour le reconnaître, non seulement en qualité d'Homme-Dieu, mais même en qualité d'homme extraordinaire.

Nous pouvons comprendre à présent ce que c'est que cette enfance spirituelle, dont il faisoit de si grands éloges, et dont il donnoit un admirable modèle; pourquoi l'aimoit tant les enfans, pourquoi il les embrassoit et les bénissoit; pourquoi il disoit : *Si vous ne devenez tels que des enfans vous n'entrerez point au royaume des Cieux*; et encore : *Quiconque se rappetisera comme cet enfant sera le plus grand dans le royaume des Cieux*. Et encore; *Laissez ces petits, et ne les empêchez pas de m'approcher : car le royaume des Cieux est pour ceux qui leur ressemblent*. C'est que l'enfance est le symbole de la simplicité. L'enfant n'a ni malice, ni détour, ni déguisement; tout ce qui se passe en son âme se montre sur son visage. Il ne raisonne point; ne réfléchit point et se conduit par le cœur. Il n'écoute qu'un instinct très-simple, que Dieu lui a donné, et qui le mène droit à son but. Il est crédule, parce qu'il ne se défie de personne; docile, parce qu'il ne sait rien. Le sentiment de sa foiblesse lui apprend à dépendre et à obéir.



Quand Jésus - Christ nous dit que telle est l'image de l'enfance spirituelle ; qu'il nous faut redevenir enfans , afin que Dieu établisse son règne en nous ; si sa grâce ne nous ouvre l'oreille , nous n'entendons rien à ce langage ; et nous lui dirions volontiers avec Nicodème : *Est-ce qu'un homme déjà avancé en âge , peut rentrer dans le sein de sa mère , et naître de nouveau ?* Oui , il le peut au sens spirituel ; et jamais il ne comprendra rien à ce que Jésus-Christ a enseigné de plus relevé , et à ce qu'il a pratiqué ; jamais il ne pénétrera dans le fonds de la morale évangélique , jamais il ne la goûtera , s'il n'est mis dans la voie de l'enfance et de la simplicité.

Dieu en donne l'attrait dès l'entrée de la vie intérieure ; et les premières opérations de la grâce vont à simplifier l'âme. Il allume d'abord le saint amour dans le cœur ; il lui apprend à agir uniquement par amour , bannissant peu à peu la crainte et les motifs intéressés. Il met dans la volonté une certaine droiture , ennemie de toute malice et de tout artifice , qui lui inspire l'ouverture de cœur , la candeur et l'ingénuité.

Il débarrasse l'esprit d'une multiplicité de vues et d'intentions , qui ne font que partager son attention : ramenant tout à la gloire de Dieu , comme à l'intention qui embrasse et comprend éminemment toutes les autres. Il ne lui propose de même qu'une seule fin , sa volonté , son bon plaisir , et l'accoutume peu à peu à tout subordonner à cette fin. De plus , au lieu de l'exercice compliqué et fatigant des trois puissances de l'âme , qui s'exercent sur différens sujets , il la met dans une oraison simple , où l'esprit n'a point d'autre objet qu'une vue confuse et générale de Dieu , le cœur point d'autre sentiment qu'un goût de Dieu doux et paisible qui la nourrit sans effort , comme le lait nourrit les enfans. L'âme aperçoit alors si peu ses opérations , tant elles sont subtiles et délicates , qu'il lui semble qu'elle est oisive , et plongée dans une espèce de sommeil. Encore au bout de quelque temps ne lui permet-il pas d'y réfléchir , ni même d'y jeter un regard. Enfin il la dégage d'une multitude de pratiques dont elle se servoit autrefois pour s'entretenir dans la piété ; mais qui comme autant d'entraves ne fe-

roient plus que la gêner, et la retirer de sa simplicité.

Voilà ce que Dieu fait de son côté pour simplifier l'âme, et l'introduire dans la sainte enfance. Ce qu'elle doit faire du sien est de se tenir fidèlement dans l'état où Dieu la met, de ne point laisser travailler son esprit, d'arrêter tout raisonnement, toute réflexion, toute pensée inquiète ou curieuse; de ne l'appliquer à aucun sujet particulier, à moins que Dieu ne le lui présente; de ne point lire les livres spirituels pour les étudier, mais pour les goûter; de se conserver libre dans le cours de la journée, s'occupant uniquement de ses devoirs, ne se mêlant point des affaires d'autrui, et ne se livrant point trop aux siennes propres. Ce qu'elle a encore à faire, est de veiller, mais doucement et paisiblement, sur les mouvemens de son cœur, sur les désirs et les craintes; sur les sentimens de joie et de tristesse qui s'y élèvent; et de les reprimer si-tôt qu'elle les aperçoit; c'est de ne point y donner entrée aux objets du dehors; de ne s'attacher à aucune créature par des vues humaines et d'une manière

naturelle; d'être en garde contre l'amour-propre qui excite toutes les passions, selon qu'il est flatté ou blessé; qui se recherche dans les choses spirituelles autant et plus qu'en aucune autre, qui s'entretient dans des retours et de vaines complaisances; qui porte l'âme à se mirer et à s'applaudir, ou à se dépiter et se désoler, à présumer de ses forces, ou à se décourager et s'abattre. Toute action de l'esprit, tout mouvement du cœur dont la grâce n'est pas le principe, est contraire à la simplicité; tout ce qui ramène l'âme à soi, au lieu de l'enfoncer et de la perdre en Dieu, est une véritable duplicité; toute œuvre extérieure qui n'est pas de l'ordre ou du bon plaisir de Dieu, jette l'âme dans la multiplicité. Les pratiques même de piété, si l'on s'en charge trop, si l'on y met trop d'empressement, si l'on s'y asservit trop, sont un obstacle à la simplicité. Souvenons-nous sans cesse des paroles du Sauveur à Marthe, qui s'empressoit avec tant d'affection à le servir : *Marthe, Marthe, vous êtes inquiète, et vous vous troublez au sujet de beaucoup de choses. Or il n'y en a qu'une qui soit*

*nécessaire.* Votre sœur Marie, assise tranquillement à mes pieds, uniquement attentive à m'écouter, à *choisir la meilleure part*, qui consiste dans la simplicité, et non dans la multiplicité : aussi jouit-elle en repos de ma présence, et goûte-t-elle la douceur de mon entretien : tandis que la diversité des objets, et la vivacité de votre action vous dissipent et vous troublent.

La simplicité se communique de l'intérieur à l'extérieur ; et de deux personnes dévotes, un œil clairvoyant discernera sans peine à l'air, à la contenance, au parler, aux gestes, à la démarche, celle qui est intérieure et simple, de celle qui ne l'est pas. Il n'est pas possible de rendre ce que Dieu imprime sur le visage, dans les regards, dans les paroles et dans le maintien d'une âme qu'il possède. Tout le monde en est frappé ; très-peu remontent à la cause, qui n'est autre que cette admirable simplicité, laquelle se repand du dedans sur le dehors. Qu'un chrétien qui n'étoit pas intérieur, le devienne ; que Dieu prenne possession de lui dans l'oraison, et le fasse entrer dans l'enfance spirituelle : son exté-

rieur changera, sans qu'il y pense, ni même qu'il s'en-aperçoive.

---

## CHAPITRE XLI.

### *De l'abnégation de Jésus-Christ.*

---

UNE des sentences les plus célèbres de l'évangile est celle-ci : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive.* (1) Puisqu'on ne peut marcher à la suite de Jésus-Christ, qu'après s'être renoncé soi-même, c'est une preuve qu'il nous a donné le premier l'exemple de ce renoncement. Car il n'exige rien de nous, qu'il ne l'ait pratiqué dans le plus haut point de perfection.

Mais la difficulté est d'expliquer en quoi a pu consister le renoncement intérieur de J.-C. Nous découvrons sans peine ce qu'il y a à renoncer en nous. Tout y est cor-

---

(1) Math. XVI. 24.

rompu par le péché; tout nous éloigne du bien, et nous porte au mal. Nos sens, notre imagination, pour peu que nous les écoutions, sont pour nous des écueils; notre esprit propre, notre volonté propre sont encore plus dangereux; l'un nous aveugle, l'autre nous pervertit. L'orgueil et l'amour-propre dont nous sommes paîtris, sont la source de tous les vices, et mettent en jeu toutes nos passions. Il est donc nécessaire, pour suivre Jésus-Christ, que nous nous renoncions en tout ce qui appartient au corps et à l'âme. Il n'est pas de chrétien bien instruit de ses devoirs, et zélé pour son salut, qui ne convienne en général de cette vérité, lorsqu'il y réfléchit. S'il n'en vient pas toujours à la pratique, il ne peut l'imputer qu'à sa lâcheté, et il est forcé de se condamner devant Dieu.

Mais en quoi Jésus-Christ pouvoit-il avoir à se renoncer? Sa chair étoit pure, sainte, divinisée; elle ne pouvoit éprouver aucun mouvement de concupiscence; elle étoit soumise en tout à l'esprit, comme l'esprit l'étoit lui-même à la grâce. Il n'accordoit à la nature que les soulagemens indispen-

sables ; et dans ce qu'exigeoient les besoins du corps , il étoit absolument incapable d'aucun excès. Pour ce qui est de son âme , toutes ses facultés gouvernées immédiatement par le Verbe , conspiroient non seulement au bien , mais au plus parfait. Ses premiers mouvemens étoient essentiellement droits ; et loin d'avoir à les réprimer , comme ils étoient tous surnaturels , inspirés et dirigés par la grâce , il n'avoit qu'à les seconder et à les suivre. D'ailleurs , il en étoit tout-à-fait le maître ; et il ne s'en élevoit aucun en lui que de son expresse volonté qui étoit impeccable. Tout étoit parfaitement réglé en lui , tant au-dehors qu'au-dedans ; et l'on ne pourroit supposer sans blasphème que cela ne fût pas ainsi. Jésus-Christ n'avoit donc aucun besoin de se renoncer en rien ; la chose est évidente.

Aussi n'est-ce point par besoin , mais par pur amour , par pur esprit de sacrifice qu'il s'est renoncé ; et en quoi ? En tout. A quel point ? Au plus haut point dont un Homme-Dieu étoit capable.

Il a renoncé à son corps , à toutes les exemptions qui lui étoient dues en vertu de



l'union hypostatique , soumettant sa chair aux besoins , aux foiblesses , aux infirmités humaines , à la douleur , à la mort même. Il a renoncé à l'état glorieux et aux délices célestes qui appartenoient à cette chair dès le moment de son union : voulant qu'elle eût en partage la pauvreté et ses privations , le travail et la mortification , la souffrance et les humiliations. Il a renoncé à ce corps , jusqu'à l'assujettir à une mort violente , et à des tourmens également douloureux et ignominieux.

Il a renoncé à son repos , n'ayant éprouvé ici-bas que travail , que peine , que contradiction , que calomnies , que rage et fureur de la part de ses ennemis , et du démon qui les suscitoit ; se voyant en butte dès le berceau à leur malice et à leur envie ; obligé de fuir en une terre étrangère , de changer souvent de lieu , de se cacher pour échapper aux dangers qui le menaçoient.

Il a renoncé à son honneur , ayant consenti à être mis en parallèle avec un scélérat , et à le voir préféré à lui , et jugé plus digne de vivre ; à être chargé devant tous les tribunaux des accusations les plus

odieuses , sans dire un seul mot pour sa défense ; à être bafoué , outragé , traité comme un insensé , un roi de théâtre , un faux prophète ; à être dépouillé , flagellé , mis en croix comme un vil esclave , et insulté sur la croix même avec le dernier mépris , et la plus cruelle dérision.

Il a renoncé devant son père à son innocence et à sa sainteté , se chargeant volontairement de tous les péchés des hommes , trouvant bon que son père les transportât sur lui , devenant ainsi à ses yeux un objet d'horreur et de malédiction , et se dévouant au plus terrible des anathèmes , comme un coupable justement réprouvé.

Il a renoncé à ce témoignage intime et consolant que rend la conscience à tout juste dans les plus grandes épreuves intérieures ou extérieures , se voyant couvert de nos crimes , comme s'il les eût réellement commis , les regardant comme personnel , se les reprochant , en concevant la douleur la plus amère , en subissant le châtiment avec toute la confusion intérieure et l'humiliation d'un criminel , et reconnoissant

sincèrement qu'il en méritoit encore davantage.

Il a renoncé à ce qui pouvoit adoucir infiniment l'amertume de son calice , la consolation de savoir qu'il ne le buvoit pas en vain pour la très-grande partie du genre humain. Il est mort , connoissant avec autant de certitude que de clarté , que le nombre des élus sauvés par sa mort seroit incomparablement plus petit que celui des réprouvés , qui ne profiteroient pas de ses grâces , ou même qui en feroient le plus horrible abus. Il est mort , sachant que ce gage de son amour extrême pour nous seroit un jour à une foule de libertins et d'impies , un motif de ne pas croire en lui , de lui insulter , de le blasphémer , de lui marquer plus de mépris et de haine que les juifs eux-mêmes.

Il a renoncé à toutes les consolations qu'il pouvoit recevoir de son père , à tous les témoignages de tendresse qu'il avoit droit d'en attendre ; jusqu'à consentir d'en être abandonné , et de rendre le dernier soupir dans cet abandon.

Est-ce assez de renoncemens ? et ceux

qu'il exige, je ne dis pas du commun des chrétiens, mais des âmes les plus éprouvées ; approchent-ils de ceux-là ? Ce qu'il a fait en ce genre l'autorise-t-il suffisamment à nous dire que , pour marcher à sa suite, il faut nous renoncer nous-mêmes ? Le détail où je viens d'entrer, et que je n'ai pas épuisé, effraye notre imagination, notre raison, notre foi même ; et que seroit-ce, si nous étions capables de concevoir la grandeur de ces renoncemens en eux-mêmes, et l'excès d'amour avec lequel il les a embrassés et pratiqués dans toute leur étendue, sans laisser échapper, ni former au-dedans de lui, le moindre regret, la moindre plainte.

Après un tel exemple, le précepte du renoncement à soi-même devroit-il paroître aussi dur aux disciples de Jésus-Christ ? Que nous demande-t-il qui ne soit bien au-dessous de ce qu'il nous montre en sa personne, et que, sans parler de l'amour que nous lui devons, nos plus chers intérêts ne nous obligent à lui accorder ? Puisque nous ne sommes pas sensibles aux motifs tirés de l'amour et de la reconnois-

sance, soyons-le du moins à ceux qui nous sont personnels. Il nous demande de nous renoncer autant qu'il est nécessaire pour éviter l'offense de Dieu. Est-il rien de plus juste? Et quand il ne l'ordonneroit pas, ne devrions-nous pas nous y porter de nous-mêmes? N'est-il pas de notre plus grand intérêt de ne pas offenser Dieu, ni nous exposer au danger de l'offenser? Ne perdons-nous pas tout en perdant sa grâce? Est-il quelque gêne, quelque privation, quelque mortification, que nous ne devions être toujours prêts à nous imposer, pour conserver un bien de cette importance? Dieu a mis pour nous le bonheur éternel à ce prix; il ne promet sa possession qu'à ceux qui l'auront aimé sur la terre. Il est maître de ses bienfaits; mais cette condition est si raisonnable, et même si nécessaire, que notre conscience ne peut s'empêcher d'y souscrire. Où est-ce l'aimer, que de ne pas vouloir veiller assez sur soi, et se faire assez de violence, pour ne pas se mettre en danger de pécher et d'encourir sa disgrâce? Cependant ce renoncement va déjà bien loin. Si l'on renonce

sincèrement au péché, il faut fuir toutes les occasions de pécher ; il faut combattre en soi les inclinations qui nous portent au péché ; il faut garder ses sens, faire la guerre aux passions , observer tous les mouvemens de son cœur : parce qu'il n'est rien en nous qui ne soit corrompu et enclin au péché. Tout cela se tient ; l'un est la suite de l'autre ; mais il ne suffit pas de renoncer au péché mortel ; le renoncement doit s'étendre à tout péché véniel , et l'on ne doit s'en permettre aucun de propos délibéré : parce que le péché véniel , par voie de disposition et par voie de punition , conduit au péché mortel.

De plus , si je résiste volontairement aux grâces de Dieu ; si je ne prends pas sur moi de faire tout le bien auquel elles me sollicitent ; de le faire aussi souvent que l'occasion s'en présente , nonobstant toute répugnance , et quoi qu'il m'en puisse coûter : Dieu me retirera ses grâces ; et ce sera un grand hasard , si dans de certaines circonstances critiques , dans de certaines tentations pressantes , je ne tombe point en quelque faute griève. Mais à quel renon-

cement , à quelle mortification continuelle en toutes choses la grâce ne me conduira-t-elle pas, si je veux y être attentif et fidèle ?

Mais comment serai-je attentif habituellement à la grâce , sans la retraite , le recueillement , le silence , la pratique de la présence de Dieu , le fréquent usage de la prière , et même de l'oraison ? La voix de Dieu ne se fait entendre qu'au cœur qui se maintient dans une possession continuelle de lui-même , qui évite la dissipation , la curiosité , l'empressement , la trop grande activité ; qui se tient en garde contre les fantômes de l'imagination , contre une foule de pensées et de désirs , pour le moins inutiles , qui l'assiègent sans cesse. Quelle source inépuisable de nouveaux renoncemens ! Et comment serai-je fidèle à la grâce , s'il est un seul point en quoi je suis résolu de ne pas me renoncer ? Là grâce s'attachera à me demander ce point ; et si je le lui refuse obstinément , puis-je répondre des suites ?

Le poids de la nature m'entraîne vers les choses de la terre ; elles s'offrent sans

cesse à mes yeux ; je suis dans la nécessité de m'en occuper , et les besoins du corps me forcent d'en user. Je vis au milieu de personnes qui les estiment , qui les recherchent , qui ne se croient heureuses que par leur possession ; qui ne pensent qu'à cela , qui ne parlent que de cela ; et qui méprisent , qui fuyent , qui rejettent ceux qui ne sont pas dans les mêmes sentimens. Puis-je lutter , comme je le dois , contre le poids de la nature ; puis-je m'élever au-dessus des objets terrestres par des vues surnaturelles ; puis-je m'en occuper sans m'y attacher ; regarder les besoins du corps comme une triste nécessité à laquelle Dieu m'a assujetti , et gémir en y satisfaisant ; puis-je tenir bon contre le respect humain , contre les discours et les exemples qui m'environnent , contre les railleries , les mépris , l'aversion des mondains , sans pratiquer l'abnégation dans un degré éminent , dont je ne puis néanmoins me dispenser , si je veux mettre mon salut dans une entière pureté ? Voilà à quoi je suis obligé par la seule vue de mon intérêt ; et c'est cette vue qui a peuplé les déserts , et qui a en-



gagé tant de chrétiens de l'un et de l'autre sexe à faire un divorce absolu avec le monde.

Que ne ferons donc point l'amour de Dieu et le désir de marcher à la suite de Jésus-Christ, sur une âme touchée de ces grands motifs, sur une âme qui s'oublie elle-même, pour ne songer qu'aux intérêts de Dieu, sur une âme disposée à s'immoler au bon plaisir de Dieu, et qui ne connoît d'autre bonheur que l'accomplissement de sa volonté ? Est-il un genre d'abnégation, un sacrifice, une épreuve, à quoi puisse se refuser un cœur épris de l'amour divin, un cœur qui va puiser son courage, sa générosité, son parfait désintéressement dans le cœur adorable de Jésus ? Ames intérieures, âmes que ce Dieu sauveur a choisies pour ses épouses, ah ! que cette parole qui effraye les autres, est douce et attrayante pour vous : *Quiconque veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même, qu'il se charge de sa croix, et me suive !* Que n'êtes-vous pas prêtes à sacrifier, pour posséder Jésus ! attirées par l'odeur de ses parfums, vous brûlez d'en-

vie de courir dans le chemin qu'il vous a frayé , et de le suivre à la trace de son sang. Mériteriez-vous ses plus tendres caresses , ses faveurs les plus intimes , si vous n'étiez dans ces dispositions ? Ne vous tiendriez-vous pas indignes du titre d'épouses , qui est l'unique objet de votre ambition ?

Oui , mon Sauveur , je sais que me renoncer est la même chose que me donner à vous ; que je ne puis vivre de votre vie , qu'autant que je mourrai à moi-même. Que votre grâce me fasse donc produire en ce moment un acte de renoncement tel que vous le désirez de moi , et le plus parfait dont je suis capable. Qu'elle m'aide ensuite à le mettre en pratique dans toute la suite de ma vie , et que par une mort entière à la nature , elle me conduise entre vos bras , pour n'être plus séparée de vous.

~~~~~  
CHAPITRE XLII.

*Comment Jésus-Christ a traité les  
affaires de son Père.*

---

**N**ous allons voir encore un parfait modèle de renoncement à soi-même dans la manière dont Jésus a traité les affaires de son père. Il est venu sur la terre pour la plus grande œuvre qui pût attirer un Dieu ici-bas , pour procurer à son père une gloire digne de lui , pour manifester son nom aux hommes , pour détruire l'empire du démon qui se faisoit adorer sous le nom des fausses divinités , pour opérer le salut du genre humain. Il étoit dévoré d'amour pour son père , et de zèle pour ses intérêts ; il ne voyoit qu'avec une extrême douleur le règne du démon , et il brûloit d'envie d'y mettre fin ; il gémissoit sur la malice , l'aveuglement et la perte des hommes ; et il n'aspiroit qu'à les sanctifier , à les éclairer , à les sauver. Tous

les moyens de réussir dans cette grande entreprise étoient entre ses mains ; et de quelque manière qu'il eût voulu la conduire , lui qui réunissoit la sagesse à la puissance , il n'étoit pas possible qu'elle manquât. Mais son père avoit tout réglé ; il lui avoit marqué la route qu'il devoit suivre. Le plan de l'exécution étoit tracé ; il l'exécute avec la plus grande fidélité , sans en rien omettre , sans y rien changer ; avec le plus grand désintéressement , ne se regardant point soi-même , et se mettant tout-à-fait de côté ; avec un parfait sacrifice de son esprit et de sa volonté ; ne se permettant ni réflexion , ni raisonnement , et forçant pour obéir toutes les répugnances naturelles.

Quand à la manière dont il devoit glorifier son père , il étoit réglé que ce seroit par la voie des opprobres et des humiliations. Ce moyen paroissoit contraire à la fin proposée ; l'opprobre du fils devoit , ce semble , rejaillir sur le père ; et la raison consultée ne pouvoit pas en juger autrement. Mais Jésus - Christ n'écoute point la raison ; il sait que la sagesse de

son père est infinie ; qu'il est incompréhensible dans ses desseins ; qu'il n'appartient pas à une raison créée de prononcer sur les vues de l'Eternel ; ni de s'ingérer dans ses conseils. Il se soumet donc à ce moyen , il l'approuve , il l'embrasse avec la plus parfaite confiance qu'il tournera à la gloire de Dieu , quoiqu'il en puisse arriver de la sienne , dont il ne se met pas en peine.

Il étoit réglé qu'il terrasserait le démon , en se laissant vaincre par lui ; que cet adversaire de Dieu qui , comme dit saint Paul , avoit l'empire de la mort , et l'exerçoit impitoyablement sur tous les hommes , l'exerceroit aussi sur lui ; et que son triomphe prétendu seroit le principe de sa destruction. Quelle répugnance Jésus ne devoit-il point avoir à succomber sous les coups de celui qu'il venoit désarmer ! et comment pouvoit-il croire qu'il seroit victorieux par sa défaite ? Il le crut sans hésiter , assuré de l'infailibilité des mesures prises par son père. Combien ne dût-il pas lui en coûter , pour consentir à subir le joug de la mort , dont il étoit

exempt ? Il y consentit ; laissant à son père le soin de remédier aux suites de ce coup en apparence irréparable.

Il étoit réglé qu'il sauveroit les hommes par le plus grand crime dont les hommes pussent se rendre coupables ; et que son sang versé par leurs mains seroit la source de leur salut. Quelle contradiction plus révoltante au sens humain le plus éclairé ! Jésus-Christ la dévore , cette contradiction ; il sait que son père peut tout concilier , et qu'il conciliera tout ; il s'aveugle par obéissance ; et il ne doute point de l'effet d'une cause qui naturellement doit produire un effet opposé.

A l'égard du temps , pour retirer l'univers de l'esclavage du démon , le père attend que le démon soit au comble de sa puissance , que l'idolâtrie soit protégée de toutes les forces de l'Empire romain ; que le monde soit plongé dans la plus profonde corruption , et que les fausses lumières d'une philosophie orgueilleuse , impie , voluptueuse , se joignent aux ténèbres épaisses du paganisme. C'est dans ce moment que Jésus-Christ paroît au monde , et que le

champ de bataille lui est ouvert. Ce n'est pas tout ; il ne devoit vivre sur la terre que trente-trois ans. Et de cet espace si court, il étoit réglé qu'il en passeroit trente entièrement inconnu au monde, et occupé d'un travail obscur dans la boutique d'un artisan. Car il est certain que sa vie publique n'a duré que trois ans et quelques mois. Que devoit penser Jésus-Christ de cette circonstance de sa mission , qui sembloit y mettre un obstacle invincible ? Pourquoi n'ayant que si peu de temps pour accomplir le plus vaste dessein , et le plus difficile , celui de changer pour la croyance et pour les mœurs la face de l'univers, faut-il que presque tout ce temps se consume , sans qu'il se découvre aux hommes , et qu'il les instruisse , sans qu'il leur fasse connoître son père ? Quel tourment pour son amour et pour son zèle que cette retraite et ce silence ! Il demeure caché, il se tait, et se réduit à travailler et à prier, hâtant par ses désirs également ardens et soumis le moment où il mettra la main à l'œuvre pour laquelle il est envoyé. Et il avançoit plus cette œuvre en

restant ainsi dans l'obscurité, qu'il n'eût pu faire par les prédications les plus touchantes et les miracles les plus signalés, en sortant de l'ordre qui lui étoit marqué par son père.

Pour les lieux où Jésus-Christ devoit annoncer le vrai Dieu, il nous semble que comme le vrai Dieu étoit ignoré de toutes les nations, il eût fallu que par un miracle qui ne lui eût rien coûté, Jésus-Christ se transportât partout, et que par la force invincible de ses raisons, et par l'éclat de ses prodiges, il détrompât tout l'univers. Du moins s'il devoit fixer sa mission en un endroit, il paroïssoit plus à propos que ce fût à Rome, maîtresse du monde alors connu; et que de-là comme d'un centre sa doctrine se répandit chez tous les peuples, qui, pour la religion comme pour le reste, eussent reçu sa peine la loi des empereurs et du sénat romain. Mais Dieu en avoit ordonné autrement. Jésus-Christ ne prêchera l'évangile que dans la Judée, à un peuple obscur, ignorant dans les sciences profanes, séparé de tous temps des autres peuples, qui les haïssoit, et qui



en étoit haï et méprisé. Encore n'établira-t-il point sa mission dans la capitale, où il ne paroîtra que par occasion et comme en passant; mais dans les petites villes et les bourgades de la Galilée, contrée d'où les juifs étoient persuadés que le grand prophète ne devoit point sortir; en sorte que pour eux c'étoit une raison plausible de ne pas ajouter foi à Jésus-Christ. Pour les gentils, c'est-à-dire tout l'univers à l'exception des juifs, il ne leur portera point la parole, ils ne connoîtront ni sa personne, ni son caractère, ni l'objet de sa venue; et ils n'en entendront parler que lorsqu'il leur sera livré par les juifs, pour être mis à mort comme un malfaiteur. C'est uniquement sous ce rapport qu'il leur sera connu d'abord. Il déclare lui-même qu'il n'est envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont égarées; il appelle les gentils des chiens à qui il ne convient pas de donner le pain des enfans; et en envoyant prêcher les soixante et douze disciples, il leur défend expressément d'aller chez les gentils. Ainsi sa carrière sera bornée à la Judée; et il est

venu néanmoins pour éclairer et instruire l'univers ; et il n'est point d'autre nom donné aux hommes, par qui ils puissent être sauvés. Il se soumet à cet arrangement de la Providence, tout incompréhensible qu'il est à la raison humaine.

Devant se choisir des coopérateurs, et les prendre parmi les juifs, il étoit naturel qu'il choisît les plus considérés, les plus habiles, les plus éloquens, les plus capables à tous égards de faire impression sur le peuple ; et puisqu'après sa mort ils devoient se disperser chez les nations, il paroissoit nécessaire que ce fussent des hommes versés dans les lettres humaines, au fait des fables du paganisme, et des systèmes de la philosophie. Point du tout. Dieu voulut qu'il s'attachât douze hommes sans éducation, sans savoir, sans éloquence, sans aucun des talens ou des avantages qui peuvent donner quelque considération ; si grossiers du reste, et d'un esprit si borné, qu'ils ne comprennent rien à sa doctrine, et qu'ils ne l'entendoient que dans un sens humain ; n'ayant aucune intelligence des écritures,

et des prophéties qui le regardoient. Il pouvoit leur ouvrir le sens ; mais son père ne le lui permettoit pas ; et ils persévérèrent dans cette ignorance et cette stupidité jusqu'à sa mort. Si Jésus-Christ eût pu donner quelque chose à la réflexion et au raisonnement , n'eût-il pas jugé l'exécution de son entreprise absolument impossible avec de tels instrumens ? Il s'appuya sur la puissance de son père , et sur la sagesse de ses conseils ; et ne laissa point agir en lui la raison humaine , qui ne devoit pas être écoutée dans un dessein tout surnaturel.

Pour ce qui est du succès , il étoit arrêté qu'il n'en auroit presque aucun de son vivant , et qu'à la fin tout se tourneroit contre lui , et sembleroit renverser ses espérances. A peine put-il rassembler autour de lui un petit nombre de disciples , la plupart de la lie du peuple , dont la foi étoit foible , et ne portoit que sur les effets sensibles de ses miracles , sans remonter à leur cause , ni à leur but. Deux ou trois des principaux juifs crurent en lui ; mais ils n'osoient se déclarer , et ils ne l'alloient voir que de

nuit , comme fit Nicodème , par la crainte  
 des juifs. Le peuple qui le suivoit , qui  
 admiroit sa doctrine , qui étoit étonné de  
 ses prodiges , changea tout à coup de sen-  
 timens , dès qu'il le vit au pouvoir de ses  
 ennemis ; il lui préféra un séditionnaire , un  
 homicide ; il demanda sa mort à grands  
 cris , et força le juge à la lui accorder. De  
 ses apôtres même l'un le trahit , l'autre le  
 renonça , tous l'abandonnèrent. On peut  
 juger par-là de la fidélité des autres. *Nous*  
*espérions* , disoient les disciples d'Em-  
 maüs le troisième jour après sa mort ; ils  
 n'espéroient donc plus. Mais qu'avoient-ils  
 espéré ? *Qu'il délièreroit Israël*. De quoi ?  
 de la captivité du démon ? Non ; du joug  
 des Romains. Les autres , sans en excepter  
 les apôtres , n'attendoient de lui rien de  
 plus ; et quand ils le virent mort , ils per-  
 dirent toute espérance , malgré les assu-  
 rances réitérées qu'il leur avoit données de  
 sa résurrection. En un mot il étoit réglé  
 dans le conseil de l'Eternel , que la nation ,  
 dépositaire unique des promesses , qui  
 l'attendoit comme son Messie et son libé-  
 rateur , le renonceroit en sa qualité de

Messie , de Roi , de Prophète , et le mettroit à mort comme un blasphémateur , pour s'être dit le fils de Dieu. Mourir en croix entre deux voleurs , voir tous ses travaux anéantis , ne laisser après lui que l'incrédulité et le désespoir dans le cœur de ceux qui s'étoient attachés à lui , telle devoit être la fin , tel le fruit de la mission du Sauveur. Il le savoit , il est vrai. Mais cette connoissance même devoit naturellement le décourager , le rebuter , lui faire abandonner une entreprise dont l'issue devoit lui être si funeste. La plus grande vertu , ayant devant les yeux une si affreuse perspective , pourroit-elle se soutenir , et persévérer jusqu'au bout , si elle donnoit prise sur soi à la moindre réflexion , si elle écoutoit tant soit peu la nature ? Oui , Jésus-Christ , savoit que les choses tourneroient de la sorte ; et c'est en cela que consiste la merveille de son abnégation , et de son abandon entre les mains de son père. S'il eût tenu à lui-même par quelque endroit , s'il se fût envisagé en rien ; s'il eût été capable de raisonner le moins du monde : j'ose le dire : son dessein eût

manqué, son père n'eût pas été glorifié, ni l'univers racheté, ni lui-même élevé, selon son humanité, au comble de la puissance dans le ciel et sur la terre; parce que tout cela étoit attaché au mauvais succès apparent de son entreprise.

On dira qu'il étoit instruit d'avance de ce qui arriveroit après sa mort; qu'il avoit annoncé que quand il auroit été élevé de terre, il attireroit tout à lui; qu'il étoit assuré que ce qu'il n'auroit pas fait par lui-même, il le feroit par ses apôtres. J'en conviens; mais il ne faut pas croire qu'il fit usage de cette vue pour se soutenir dans ses travaux, et dans ses peines; il ne s'y arrêtoit pas; et il ne lui étoit pas même libre d'y réfléchir, pour en tirer quelque consolation. Ce ne seroit pas connoître l'intérieur de Jésus-Christ, que de penser que le motif du succès, connu et inmanquable, influât pour rien dans ses déterminations et dans sa conduite. S'il en parloit quelquefois à ses disciples, c'étoit pour les fortifier; mais il ne s'en servoit pas, et il ne pouvoit pas s'en servir à dessein de s'animer lui-même. Sa force toute divine

n'avoit pas besoin d'un tel soutien ; et son renoncement absolu à tout intérêt personnel ne souffroit pas qu'il s'y appuyât. C'est ainsi qu'il traita la grande affaire de son père ; il n'y vit que lui ; il ne se confia qu'en lui ; il ne songea qu'à accomplir en tout sa volonté ; et il ne pensa à lui-même que pour se dévouer et s'immoler.

Appliquons-nous bien à considérer ces deux choses. La manière dont a été conduit le grand dessein de la rédemption du monde , et les dispositions intérieures de Jésus-Christ dans son exécution. Dieu pourra se servir un jour de nous pour sa gloire ; et pour le bien spirituel du prochain. Car ce sont les âmes intérieures , et qui lui sont toutes dévouées , qu'il emploie ordinairement en ces occasions. Mettons-nous d'abord bien avant dans l'esprit , premièrement , que Dieu est infiniment jaloux de conduire par lui-même toutes les œuvres qui intéressent directement sa gloire. Secondement , que le plan de ces sortes d'œuvres est toujours conçu et formé sur le plan qui a dirigé la sagesse éternelle dans l'œuvre de la rédemption ; parce qu'en

effet toute œuvre qui tend à la gloire de Dieu et au salut des âmes est une dépendance et une suite du grand ouvrage de la rédemption. Troisièmement, que les moyens employés par Dieu pour l'accomplissement de ces œuvres, n'ont par eux-mêmes aucune proportion, aucun rapport naturel avec la fin qu'il se propose; que souvent même, à ne consulter que la raison humaine, ils y paroissent absolument contraires. C'est qu'en effet il est digne de Dieu, lorsqu'il veut que toute la gloire d'une entreprise lui revienne, d'agir par des moyens qui tirent de lui seul toute leur vertu, qui déconcertent la sagesse humaine, jusqu'à lui paroître une folie. Quatrièmement, que les obstacles et les difficultés naturellement invincibles, les contradictions, les absurdités et les impossibilités apparentes, doivent se rencontrer en ce qui porte le caractère d'œuvre de Dieu, et que c'est à cette marque qu'elle se fait reconnoître.

Une fois convaincus de ces vérités, il nous est aisé de juger quelles doivent être nos dispositions pour seconder Dieu en de



tels desseins. La première est, qu'il n'y faut point agir de nous-mêmes; mais attendre que Dieu nous emploie comme des instrumens; nous rendre attentifs et souples à ses inspirations, et nous tenir dans une entière dépendance de la grâce. La seconde, que notre devoir est de nous assujettir au plan tracé par la Providence, à mesure qu'elle le découvre: ce qu'elle ne fait que peu à peu, pour exercer notre foi; par conséquent qu'il ne faut point laisser travailler notre esprit pour chercher des moyens, pour imaginer des ressources, pour remédier aux inconvéniens; mais nous servir de ce que Dieu lui-même nous met sous la main, de ne point compter sur notre industrie, et pour quelque raison que ce soit, ne rien déranger de notre chef dans l'ordre de ses desseins. La troisième, de ne point nous étonner des contre-temps qui surviennent; de nous attendre à tout ce qui est capable de déconcerter nos vues humaines, de nous décourager, de ruiner nos espérances; il nous semblera quelquefois que nous tournons le dos à notre but, que nous reculons au lieu d'a-

vancer , que tout est désespéré. N'abandonnons point l'ouvrage ; et redoublons alors de confiance. Dieu prend presque toujours pour arriver à ses fins une route en apparence toute opposée ; il nous cache ses ressources ; et nous touchons au terme, lorsque nous nous en croyons plus éloignés que jamais. La quatrième enfin, est de ne nous regarder en rien nous-mêmes dans l'œuvre de Dieu, de n'y envisager ni notre intérêt , ni notre réputation ; de consentir , si Dieu le veut ainsi, à prendre une peine inutile ; de sacrifier notre repos , notre vie même. On gagne tout , en perdant tout pour Dieu. Il faut même pousser le sacrifice jusqu'aux choses qui nous paroissent intéresser directement la gloire de Dieu , et notre perfection. Nous ne sommes de bons juges ni de l'une ni de l'autre ; et quand la volonté de Dieu nous est clairement connue, nous n'avons rien à craindre ni pour l'une , ni pour l'autre. Il arrive quelquefois qu'au commencement ou dans le cours de ces entreprises , Dieu en révèle le succès. Ne nous appuyons jamais sur ces sortes de révélations , quelque assurés que nous en

puissions être ; n'y réfléchissons pas volontairement dans la vue de nous soutenir ; et surtout ne nous en servons pas pour nous diriger. Nous irions contre l'intention de Dieu ; il ne révèle jamais rien au préjudice de la foi , dont l'exercice fait sa gloire et notre mérite. Ce qu'il révèle est toujours accompagné d'une certaine obscurité , qui n'est bien éclaircie que par l'événement. La révélation est vraie ; mais l'interprétation que nous y donnons prématurément , est presque toujours fausse, et ne sert qu'à nous induire en erreur. Cet avis est de la dernière conséquence ; et l'on peut poser comme un principe que pour les révélations qui regardent l'avenir , l'événement seul en est le véritable interprète, et qu'en aucun cas elles ne doivent servir de nourriture au propre esprit , ni de direction pour la conduite.

Ce que je viens de dire , il faut l'appliquer avec proportion aux affaires temporelles ; elles sont dans l'ordre de la Providence ; Dieu veut en tirer sa gloire et notre satisfaction. Pour cela il est nécessaire qu'il les gouverne ; et si nous savions le consul-

ter, et nous soumettre à sa volonté, il en prendroit un soin spécial. N'ayons donc jamais de projet fixe et arrêté, dont nous désirions la réussite, à quelque prix que ce soit. N'y mettons point trop d'empressement et d'ardeur, ne nous livrons point à l'impatience et au chagrin, quand les choses tournent autrement que nous le souhaitons. Mais avant tout tâchons de découvrir dans la prière quel parti Dieu veut que nous prenions, et comment il faut nous conduire pour lui être agréables. Suivons ensuite les vues qu'il nous aura données. Soyons indifférens pour le succès; persuadés que toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu. Peu nous importe de réussir ou non dans nos desseins, pourvu que la gloire de Dieu et notre salut n'y soient point intéressés; et cela n'arrivera jamais, si avec une intention droite; et une parfaite soumission à ce que Dieu ordonnera, nous ne donnons rien à la passion dans les projets que nous formons, ni dans la manière de les poursuivre. Il faut être bien mort aux choses d'ici-bas, et à soi-même, pour se comporter ainsi.

## CHAPITRE XLIII.

*Jésus-Christ n'est révélé qu'aux petits.*

---

**J**E vous bénis mon père , s'écria Jésus-Christ dans une occasion , *de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents , et les avez révélées aux petits.* (1)

Les choses dont il parle sont le mystère de l'Incarnation et ses suites. Ce mystère est un mystère de petitesse , et même d'anéantissement. Par son union avec la personne du Verbe , l'humanité en Jésus-Christ est tellement abaissée , qu'elle devient moralement un véritable néant. Ce néant moral s'humilie encore , en passant par les états les plus méprisables selon nos idées humaines , en embrassant la pauvreté , l'obscurité , l'abjection , tous les genres d'opprobres , le supplice le plus infâme. Ce n'est point assez ; il pousse l'humiliation

---

(1) Math. XI. 25. 26.

intérieure , jusqu'à se revêtir de tous nos péchés , jusqu'à en éprouver devant Dieu toute la confusion , jusqu'à en prendre sur soi le châtiment , et s'en juger digne. Et parce qu'en Jésus-Christ il n'y a qu'une seule personne , c'est cette personne divine qui s'approprie le sentiment , la confusion , le châtiment du péché , avec toutes les autres humiliations qui ne sont rien en comparaison de celle-là.

Chrétiens sages et prudens de votre propre sagesse , ( car je ne m'adresse ici qu'à vous ) vous croyez ce mystère , et vous en scelleriez la foi de votre sang ; vous le dites , et je n'en doute pas. Mais vous n'en approfondissez pas , vous n'en pénétrez pas les raisons ; vous ne le goûtez pas , votre cœur n'en est pas touché ; vous n'en êtes pas moins sensibles , délicats , orgueilleux. Vous en faites peut-être l'objet de vos spéculations sèches et subtiles ; mais ce fonds inépuisable de morale surnaturelle qu'il renferme , vous est tout-à-fait inconnu , et vous n'en tirez aucune conséquence pratique pour entrer dans la voie d'une solide humilité. Qui , c'est en Jésus-Christ , c'est dans les

dispositions intimes de son cœur , bien plus que dans l'appareil extérieur de sa bassesse et de ses ignominies , qu'il faut étudier cette vertu ; vous n'en prendrez la véritable idée que là ; vous n'apprendrez que là à l'estimer et à l'aimer par-dessus toutes les autres vertus morales ; vous toucherez au doigt qu'il n'y a point , ni ne peut y avoir de vrai christianisme sans elle.

Savez-vous cela ? Non, vous ne le savez pas. Tous vos sentimens , toutes vos paroles , toute votre conduite le témoignent. Et pourquoi l'ignorez-vous ? Parce que vous ne voulez pas renoncer à votre propre sagesse ; parce que vous n'approchez de Jésus-Christ , et que vous ne lisez son évangile qu'avec une raison pleine d'orgueil et de suffisance ; parce que jamais vous ne vous êtes faits petits à l'oraison , et que vous êtes révoltés de la seule pensée de vous présenter devant Dieu comme des enfans , mettant à ses pieds toutes vos lumières prétendues , et consentant à être aveugles en vous-mêmes , afin d'être éclairés d'en haut. Vous repoussez la petitesse , vous en avez horreur ; et c'est pour cela même que Dieu

vous cache ses secrets, et les trésors infinis, de la sagesse renfermés en Jésus-Christ. Vous croiriez dégrader la dignité humaine, si vous faisiez un plein et entier sacrifice de votre raison, et vous ne songez pas que le chrétien, qui est tout surnaturel, ne peut s'édifier et s'élever que sur la dégradation et la destruction de l'homme superbe. Jamais vous ne serez rien devant Dieu par l'endroit où vous serez quelque chose en vous-même. Creusez jusqu'aux fondemens de l'orgueil ; arrachez-les ; qu'il n'en reste pas le moindre vestige ; et vous commencerez alors à connoître et à goûter la longueur, la largeur et la profondeur de l'humilité de Jésus-Christ. Vous trouverez dans vous-même et dans le désordre étrange de votre nature les raisons de cette incompréhensible humilité. Vous serez étonnés qu'un si puissant remède n'ait pas eu la vertu de vous guérir, et que votre volonté rebelle ait résisté jusqu'ici à son efficacité. Ainsi votre propre cœur d'une part, et de l'autre le cœur de Jésus, vous offriront les motifs les plus pressans de vous confondre, de vous rappetisser, de vous anéantir.



Ceci regarde tous les chrétiens qui ne sont pas intérieurs ; qui ne se mettent pas en peine de le devenir ; qui dans le cœur ne font nul cas de la vie spirituelle , et de la voie de recueillement et d'oraison qui y conduit ; qui jugent des choses de Dieu par le propre esprit , auquel ils sont déterminés à ne pas renoncer ; qui vont même quelquefois jusqu'à blasphémer , combattre et condamner ce qu'ils ignorent. Jésus-Christ les avoit tous en vue , lorsqu'il bénissoit son père d'avoir caché aux sages et aux prudens les mystères de l'évangile. Plusieurs d'entre eux se flattaient de connoître à fond la religion : parce qu'ils ont passé une bonne partie de leur vie à l'étude. Mais s'ils ne l'ont pas envisagée du côté de l'humilité , s'ils n'ont pas tourné de ce côté leur principale attention ; si pour réussir dans cette étude , ils n'ont pas commencé par humilier leur esprit et leur cœur ; peut-être seront-ils en état de disputer et de raisonner savamment sur les matières de théologie ; mais je leur dis hardiment et je leur soutiens qu'ils ne connoissent pas même les élémens de cette science divine , qui

n'est pas destinée à faire des raisonneurs et des savans ; mais des saints , des hommes profondément humbles. O ! qui pourroit persuader cette importante vérité à ceux qui par état sont proposés de Dieu pour enseigner la religion aux autres , et les engager à la pratiquer ! je réduis tout pour eux à un seul point : qu'ils deviennent petits , et qu'ils apprennent aux autres à le devenir.

Pour vous , âmes simples et enfantines , qui convaincues de votre incapacité à comprendre les choses divines , vous êtes rendues les disciples du Saint-Esprit ; vous à qui son onction enseigne tout , et pour qui les ténèbres de la foi me sont une source de lumière : je vous félicite de ce que le père céleste vous a révélé ce qu'il tient caché à tant d'autres. Vous devez ces hautes connoissances à l'humilité ; mais souvenez-vous qu'elles ne vous sont données que pour vous rendre plus humbles. Faites-les donc servir à croître dans cette admirable vertu. Le mystère de Jésus-Christ ne vous est découvert qu'à cette fin ; et si vous en faites ce saint usage , il vous sera toujours mani-

festé de plus en plus. Comme vous ne devez jamais vous lasser de l'approfondir vous ne devez pas non plus cesser de vous enfoncer dans l'humilité. Au moment où vous vous arrêteriez, et où vous mettriez quelques bornes à la perte de vous-mêmes en Dieu, vos lumières s'arrêteroient, elles s'obcurciraient, et vous vous exposeriez à les perdre. Dieu ne les accorde point pour qu'on s'y repose, pour qu'on y prenne une subtile complaisance, pour qu'on se préfère aux autres qui en sont privés; mais pour qu'on s'en fasse un motif de s'abaisser, et de se laisser détruire de plus en plus par l'opération anéantissante de la grâce. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il été le plus humble des hommes? parce qu'il a été le plus éclairé sur la grandeur de Dieu, et sur le néant de la créature. Et par où a-t-il mérité cette plénitude de lumières surnaturelles? parce que, comme dit saint Paul, le premier acte libre qu'il ait produit, a été de s'anéantir devant son père. La première lumière que nous recevons du ciel, doit produire en nous l'humilité; et c'est l'humilité qui nous mérite ensuite toutes

des autres. Ce sont deux abîmes dont l'un attire l'autre. Notre élévation en Dieu nous enfonce en nous-mêmes; et notre abaissement en nous-mêmes augmente notre élévation en Dieu.

## CHAPITRE XLIV.

*Jésus-Christ ennemi du faux zèle.*

**J**ÉSUS-CHRIST passant par une ville de Samarie pour se rendre à Jérusalem, les samaritains ennemis déclarés des juifs, lui refusèrent le passage. Sur quoi les deux frères, Jacques et Jean, animés d'un zèle mal entendu pour la personne de leur maître, voulurent faire usage, pour le venger, du don des miracles qu'il leur avoit communiqué. *Seigneur*, lui dirent-ils, *voulez-vous que nous disions que le feu descende du ciel, et qu'il les consume? Mais se tournant vers eux il les reprit, disant: Vous ne savez à quel esprit vous appartenez. Le fils de l'homme n'est pas*

*venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver.* (1) Ces deux apôtres vouloient employer le pouvoir surnaturel qu'ils tenoient de Jésus - Christ à venger ses injures personnelles ; et Jésus plein de douceur et de miséricorde, ne songeoit qu'à pardonner, et qu'à expier les outrages commis contre sa personne. Ils vouloient ôter la vie à ses ennemis par un châtiment du ciel, qui apprît à le respecter et à le craindre. Mais Jésus, loin de vouloir faire périr les corps, n'étoit venu que pour sauver les âmes ; et les gagner à Dieu en leur donnant du temps pour se repentir, et en les y excitant au-dedans par sa grâce, au-dehors par sa patience et sa clémence. Aussi étoit-il écrit de lui *qu'il ne briserait point le roseau froissé, et qu'il n'éteindrait point la méche encore fumante.* (1) Les caractères du zèle de Jésus-Christ ont été d'être infiniment vif pour les intérêts de son père, de concilier cette vivacité avec une bonté et une tendresse extrême pour les pécheurs, qui le portoient à en avoir compassion ; à leur

---

(1) Luc. IX. 54. et seq. — (2) Math. XII. 20. Isai. XLII. 1. et seq.

faire grâce, lorsqu'il les voyoit humiliés; et à ne point les abandonner à leur malice, qu'ils ne fussent tout-à-fait obstinés et endurcis; enfin de n'avoir nul intérêt propre, et de ne point se venger lui-même, sous prétexte de prendre en main la cause de son père, avec laquelle la sienne paroissoit si étroitement liée.

Tel doit être notre zèle; et s'il n'est formé sur celui de Jésus-Christ, il ne sera jamais exempt de défauts; et il sera même souvent suspect à juste titre. Qu'est-ce que le zèle? C'est une jalousie pure et sincère de la gloire de Dieu, qui nous fait souffrir impatiemment qu'on y donne atteinte, et qui nous porte à l'empêcher ou à la réparer.

Mais en premier lieu, ce zèle, pour être une vertu, doit être surnaturel dans son principe. Il faut que ce soit la grâce qui l'allume en nous, et qui le dirige et le modère dans son exercice. Si la nature s'en mêle, si le caractère y entre pour quelque chose, si l'on suit l'ardeur du temparement et la vivacité de l'imagination : l'intention peut être bonne; mais il y aura de l'excès dans les paroles ou dans l'action,

La marque du vrai zèle est une parfaite possession de soi-même, où l'on s'anime autant que le sujet le demande, mais sans que la paix du cœur en souffre. La grâce a son feu, et sa sainte impétuosité ; mais au fond elle est tranquille, et ne dérange rien dans l'économie intérieure d'une âme qu'elle possède. Lors donc que nous nous sentons agités et troublés, lorsque l'imagination s'échauffe, et qu'il s'élève en nous des émotions naturelles ; lorsqu'on se livre à son caractère, et qu'il mène la grâce au lieu de la suivre, il faut se défier de son zèle, se retenir, et ne rien précipiter.

En second lieu, le zèle doit être éclairé, et il ne peut l'être comme il faut, que par la lumière divine. Saint Paul reprochoit aux juifs de son temps qu'ils avoient du zèle pour Dieu ; mais que ce zèle n'étoit pas selon la science. (1) C'est qu'ils se laissoient aveugler par leurs préjugés ; et que prévenus en faveur de leurs fausses lumières, ils n'étoient plus capables de discerner la vérité. Un zèle de cette nature avoit rendu

---

(1) Rom. X. 2.

saint Paul lui-même persécuteur. Que ce défaut est commun, et qu'il est difficile d'en guérir ! sans examiner, sans consulter, sans prendre les mesures nécessaires pour s'instruire du fond des choses ; souvent même n'ayant pas la capacité requise, et rempli néanmoins de la bonne opinion de soi, on se prévient, on se passionne, on s'entête, on s'avance et l'on ne peut plus revenir sur ses pas ; on n'est plus en disposition d'écouter, ni même en état d'entendre ; on condamne ou l'on approuve à tort et à travers soit les choses, soit les personnes ; et l'on nuit infiniment à la cause de Dieu, croyant la servir. Les deux apôtres repris par Jésus-Christ étoient dans ce cas ; leur zèle étoit un effet de leur ignorance ; mieux instruits du véritable esprit de l'évangile, ils n'auroient pas conçu la pensée et le désir de punir les samaritains. Le zèle peu éclairé pour la réforme des abus de l'église, a produit presque toutes les hérésies qui se sont élevées, depuis les siècles d'ignorance. Le zèle peu éclairé a causé des dommages considérables aux ordres religieux, parce qu'on s'y est mal pris



pour y rétablir l'ancienne discipline. Le zèle peu éclairé a porté et porte encore beaucoup de personnes à condamner les voies d'oraison comme contraires à la solide piété ; et la direction des âmes , comme sujette aux plus grands inconvéniens. En général , c'est le zèle peu éclairé qui , sous prétexte de retrancher les abus , a supprimé les meilleurs choses , et en a même introduit de mauvaises. Les supérieurs ecclésiastiques , séculiers ou réguliers , les prédicateurs , les confesseurs , les directeurs , ne peuvent trop s'appliquer à acquérir les lumières nécessaires pour bien juger de tout ce qui leur passe par les mains , pour éviter tout excès , soit de relâchement , soit de sévérité dans leur morale , pour donner dans le tribunal des décisions justes , pour conduire sûrement les âmes à la perfection. Ces lumières s'acquièrent par l'étude , par le recours aux personnes habiles , et surtout par la prière , et par un humble défiance de son propre jugement. \*

En troisième lieu , il doit être exercé avec toute la douceur possible. Point de voies violentes ; point d'aigreur ; point d'injures ,

ni de reproches amers et trop sensibles. Voyez comment Dieu lui-même se conduit ici-bas à l'égard des pécheurs, dans ses propres offenses. Fait-il tout d'abord éclater contre eux sa justice ? Au premier péché les précipite-t-il dans les flammes éternelles ? Il en a le droit, et nul ne pourroit s'en plaindre. Mais non ; il représente doucement au pécheur son crime ; il l'invite au repentir, il attend patiemment qu'il revienne à lui ; s'il le châtie, c'est toujours paternellement, et avec des vues de miséricorde. En un mot il met tout en œuvre pour gagner et changer la volonté ; et jusqu'au dernier moment où se consomme l'impénitence finale, il n'est pas permis de présumer que Dieu ait abandonné tout-à-fait le pécheur, sans aucun espoir de pardon. Vous conviendrez sans doute que votre zèle pour Dieu doit être conforme, autant qu'il se peut, au zèle qu'il a pour lui-même. Vous n'avez point la correction des abus, et l'amendement des mœurs plus à cœur que lui ; vous ne sauriez employer des moyens plus efficaces que les siens. Agissez donc au-dehors comme il agit au-

dedans. Que vos avis, que vos invitations, que vos reproches secondent les siens; travaillez de concert avec la grâce; et pour cela que la grâce elle-même vous anime, vous dirige, vous soutienne dans l'exercice de votre zèle. Ne vous rebutez pas; ne vous impatientez pas; ne vous portez point à de fâcheuses extrémités, qui feroient naître le désespoir dans l'âme de votre frère, et dont vous auriez ensuite à vous repentir. Ne renoncez pas non plus à la correction, parce qu'à la première ou à la seconde fois elle n'aura pas réussi. Revenez à la charge; attendez les occasions favorables; et n'abandonnez point comme incorrigible celui qui, malgré vos réprimandes, retombe encore dans la même faute. Il entre dans cette conduite un dépit secret de l'amour-propre, irrité de ce qu'il n'obtient pas du premier coup ce qu'il demande; il y entre de l'orgueil, et l'on se croit méprisé. Ah! si Dieu en agissoit de même à notre égard, où en serions-nous? Vous voulez corriger efficacement. Appliquez-vous donc à gagner le cœur; faites-vous aimer; montrez à votre prochain une tendresse de père;

qu'il sente ce qu'il vous en coûte pour le reprendre ; et que c'est à regret que vous avez recours aux remèdes amers. C'est ici qu'il faut traiter les autres , comme en pareil cas vous voudriez en être traité vous-même.

Enfin , que votre zèle soit tout-à-fait pur et désintéressé. Ne vengez jamais vos propres injures , sous prétexte que Dieu y est offensé. Ne croyez pas , comme beaucoup de supérieurs , que manquer à la règle , ce soit vous manquer à vous-même ; comme beaucoup de confesseur , que de ne pas se rendre tout de suite à ce que vous exigez , ou de ne pas s'assujettir fidèlement à ce que vous avez prescrit , ce soit un mépris de votre autorité ; comme beaucoup de directeurs , que si l'on s'écarte le moins du monde de vos méthodes et de vos pratiques , on n'a point de confiance en vous , on ne vous rend point l'obéissance qui vous est due. Si l'on n'y prend garde de très-près , il se mêle beaucoup de personnel dans notre zèle pour Dieu et pour le bien des âmes. C'est nous-mêmes que nous envisageons ; c'est notre amour-propre que

nous cherchons à contenter ; c'est notre domination que nous prétendons exercer ; ce n'est pas le règne de Dieu , mais le nôtre que nous voulons établir. De-là cette délicatesse extrême , cette facilité à se choquer , cette disposition à s'irriter , cette dureté , cette tyrannie , cette hypocrisie même qui allègue les droits de Dieu , tandis qu'elle ne pense qu'à faire valoir les siens propres.

Le détail sur cette matière du zèle seroit infini ; et elle mériterait un ouvrage à part pour être traitée dans toute son étendue. Ce que je puis ajouter , c'est que le zèle ne s'exercera jamais comme il faut sans la charité et l'humilité ; que l'on ne sauroit posséder ces deux vertus à un certain degré , que par la pratique de l'oraison ; et que Dieu n'accorde le don d'oraison qu'aux âmes qui lui sont entièrement dévouées , et déterminées à suivre en tout la conduite de la grâce. C'est encore , que le zèle parfait dans son principe et dans son exercice est la consommation de la vertu , le fruit de l'union divine et de la mort totale à soi-même. C'est pourquoi il faut l'avoir

long-temps exercé sur soi-même, avant que d'être en état de l'exercer sur les autres.

---

## CHAPITRE XLV.

### *Aversion de Jésus-Christ pour les faux Docteurs.*

---

C'EST une chose digne de remarque que Jésus-Christ qui étoit la douceur même, tant de bonté envers les plus grands pécheurs, ait témoigné tant d'aversion et d'indignation contre les scribes et les pharisiens, ces hommes si zélés en apparence pour l'observation de la loi, qui se piquoient d'être plus justes que les autres, et qui pousoient l'exactitude jusqu'aux dernières minuties. Nulle part il ne les ménage; en toute occasion il tient en garde contre eux, et ses disciples, et le peuple. Il en fait le portrait, et met au grand jour tous leurs vices; il les charge de ses plus terribles malédictions. Ils étoient pourtant

les docteurs et les guides de la nation ; ils étoient assis sur la chaire de Moïse ; ils avoient le caractère et l'autorité nécessaires pour interpréter la loi ; c'étoit à eux qu'il falloit s'adresser ; et le Sauveur lui-même recommande de respecter et de suivre leurs décisions.

Comme il y a toujours eu , et qu'il y aura jusqu'à la fin dans l'église des pharisiens et de faux docteurs , dont le peuple fidèle doit se défier ; il est très-important qu'il les reconnaisse à la peinture que Jésus-Christ en a tracée. Je ne recueillerai point ce qu'il en dit en divers endroits de l'Evangile ; et je m'en tiendrai à ce qu'on en lit dans le vingt-troisième chapitre de saint Mathieu , qui les regarde d'un bout à l'autre. Voyons comment il les dépeint.

Premier trait. *Ils disent , et ils ne font pas. Ils chargent sur les épaules des autres des fardeaux pesans et insupportables , qu'ils ne veulent pas remuer seulement du bout du doigt.* Les vrais saints , durs et austères à eux-mêmes , sont doux et indulgens pour les autres ; ils ont égard à la foiblesse humaine , ils n'outrent rien ;

et distinguant soigneusement le précepte du conseil , l'obligation de la perfection , ils n'exigent d'abord d'autrui que ce qui est indispensable pour le salut , et ils ne le mènent plus loin qu'après avoir consulté ses forces et sa bonne volonté. Ils font tout ce qu'ils disent, et plus qu'ils ne disent, à l'exemple du Sauveur , qui a commencé par faire , avant que d'enseigner ; qui en demande infiniment moins de nous, même pour notre perfection , qu'il n'en a fait lui-même ; et dont les exemples l'emportent de beaucoup sur les leçons. Au contraire , les saints contrefaits , pleins d'indulgence pour eux-mêmes , ne sont rigoureux que pour les autres. Incapables de ménagemens , ils exigent d'un pécheur nouvellement converti , d'un commençant , d'un novice, des efforts de vertu , et une perfection qui les effraye , qui les rebute , qui est au-dessus de leurs forces. Ils prescrivent des jeûnes , des veilles , des austérités , de longues prières , dont ils savent très-bien se dispenser. Si l'on ne se corrige pas tout de suite d'une mauvaise habitude , qui dure depuis long-temps ; si malgré le propos le



plus ferme et le plus sincère , on retombe encore , ils refusent de vous absoudre ; ils exagèrent les dispositions nécessaires pour approcher des sacremens , et par-là ils en tiennent les fidèles éloignés des années entières. Pour les môindres fautes , ils imposent de longues et sévères pénitences , et quelquefois impraticables. Dans leurs discours , dans leurs écrits , ce ne sont que déclamations contre le relâchement et la corruption de la morale ; et eux-mêmes dans le secret sont les plus relâchés et les plus corrompus de tous les hommes. Ils s'accordent tous ; et rient entre eux de la crédulité de ceux qu'ils ont séduits par la bonne opinion de leur vertu. Ames simples et droites , qui voulez aller bonnement à Dieu , quand vous rencontrerez des docteurs de ce caractère , tenez-les pour justement suspects , sur la sévérité excessive de leur morale. Croyez fermement qu'ils disent et qu'ils ne font pas ; Jésus-Christ vous y autorise. Fuyez - les comme des charlatans et des imposteurs , et adressez-vous à d'autres.

Second trait. *Ils font toutes leurs œuvres*

*à dessein d'être vus des hommes.* Les vrais saints dérobent autant qu'ils peuvent leurs bonnes œuvres à la vue des hommes ; il ne tient pas même à eux qu'ils ne les dérobent à leurs propres regards. Parce qu'ils n'ont en vue que de plaire à Dieu , *qui voit dans le secret* , ils cherchent le secret dans tout le bien qu'ils font. La grâce qui les fait agir , les y pousse ; ils rougissent presque d'être surpris dans une bonne action , qui peut donner quelque idée de leur sainteté. Ce n'est pas qu'ils craignent d'édifier le prochain ; mais ils savent que , comme il est des devoirs de religion qu'il faut remplir ouvertement et sans respect humain pour l'édification publique ; il est aussi de certaines œuvres de piété dont il faut s'acquitter en particulier. Loin d'être jaloux de l'estime des hommes , ils l'appréhendent comme l'écueil de l'humilité ; ils aspirent à être ignorés ; et ils préféreroient le blâme à la louange , s'il ne s'agissoit que d'eux , et que l'intérêt de Dieu n'y fût point compromis. Ils n'affectent donc rien qui puisse les faire remarquer ; et ils se conduisent avec simplicité ,

sans se mettre en peine si l'on prend garde à eux.

Les saints contrefaits n'ont en vue que leur réputation ; ils n'aiment que les œuvres d'éclat ; ils prennent toutes les mesures pour que le bien qu'ils font vienne à la connoissance du public ; et s'ils n'en parlent par eux-mêmes, ils ont des gens apostés qui en parlent pour eux. S'ils ne font pas sonner devant eux de la trompette, pour annoncer leurs bonnes actions ; s'ils ne prient pas, comme les pharisiens, dans les places publiques, c'est qu'avec le mérite de la sainteté, ils veulent encore avoir celui de la modestie et de l'humilité. Plus raffinés dans leur orgueil, ils font en sorte que l'on dise du bien d'eux, comme si c'étoit malgré eux ; ils paroissent souffrir violence en entendant leurs louanges ; et ils les rejettent de manière à laisser penser qu'ils en méritent de plus grandes. Soyez extrêmement en garde contre ces gens de parti qui ont des prôneurs à gage, qui se donnent le mot pour s'encenser mutuellement, qui ne laissent rien ignorer au public de ce qu'ils font de bien, et sou-

vent de ce qu'ils ne font pas ; qui se composent , et qui prennent le masque de la piété , lorsqu'ils sont aperçus , pour le quitter dès qu'ils n'auront plus d'autre témoin que Dieu. Vous les reconnoîtrez sans peine à leur affectation ; de ramener tout à eux , d'occuper tout le monde d'eux , de se faire remarquer en tout , de dire charitablement du mal de quiconque , sans leur ressembler, jouit de l'estime publique ; c'est un crime qu'ils ne pardonnent pas , parce qu'ils veulent avoir cette estime à eux seuls. Souvenez-vous seulement que le propre de la sainteté est d'être simple , naturelle , d'aimer à se cacher , de laisser tomber le bien qu'on dit d'elle , sans y faire attention ; et que si elle est en bonne renommée auprès des hommes , elle ne fait jamais rien dans la vue expresse de se la procurer.

Troisième trait : *Ils aiment les premières places à table, et les premières chaires dans les assemblées ; à être salués dans les places publiques, et à être appelés maîtres par les hommes.* Rien n'est plus avide d'honneurs, de distinctions, de pré-

férences , que les faux saints , justes de leur propre justice , et plein d'estime pour eux-mêmes , qui croient que tout leur est dû de la part des autres , et que partout les premiers rangs leur appartiennent. Il ne les faut aborder qu'avec respect , leur donner toutes sortes de marques de vénération ; ils les exigent par leur gravité feinte ; et leur air de suffisance ; et ils font paroître leur mécontentement , si on ne les leur accorde pas. Ils ne prennent pied dans une maison , que pour y dominer ; il faut que tout plie sous eux ; à table et ailleurs la place d'honneur est pour eux. On se tait pour les écouter , et l'on recueille leurs sentences comme des oracles. Ils aiment surtout être regardés comme les maîtres en Israël , comme les dépositaires de la science ; il faut que tout passe par leur décision ; rien n'est bien que ce qu'ils approuvent. Ils sont flattés qu'on s'adresse à eux comme aux *voyans* ; ils s'attirent de toutes parts des visites et des lettres de consultation , et ils ont grand soin qu'on n'ignore pas dans quel crédit ils sont pour leurs lumières et leur vertu. Les vrais saints tiennent une

conduite toute opposée. Ils sont surpris et honteux intérieurement qu'on les distingue, et qu'on fasse attention à eux ; ils prennent d'eux-mêmes la dernière place , comme celle qui leur convient. Quoique très-éclairés et très-capables , ils ne s'en font point accroire ; ils disent modestement leur sentiment ; ils écoutent plus volontiers qu'ils ne parlent ; et sont toujours prêts à apprendre plutôt qu'à enseigner. Ils ne sont point jaloux d'être consultés ; et ils tiennent secrets les rapports que les personnes, même du plus haut rang , ont avec eux pour leur conscience. Rien n'est plus éloigné d'eux que l'esprit de domination ; et ils n'appréhendent rien tant que le crédit et la vogue. Tout pour Dieu , rien pour eux-mêmes ; telle est leur maxime.

Quatrième trait : *Ils rendent le royaume des cieux inaccessible aux hommes ; ils n'y entrent pas ; et ils n'y laissent pas entrer les autres.* Tel est l'effet du rigorisme dont ils font gloire , et qu'ils n'affectent que dans cette intention. Ils se ferment l'entrée du ciel par leur orgueil ; et ils la ferment aux autres par leur excessive sévérité. On sort

d'avec eux désespéré, disant en soi-même, qui pourra se sauver? On abandonne tout, prenant le parti de se livrer à ses passions; et c'est ce que prétend le démon, dont ils sont les agens. Les saints n'élargissent pas le chemin du ciel; mais aussi ils ne le bouchent pas avec des épines. Ils applanissent au contraire les difficultés; ils soutiennent, ils encouragent la bonne volonté; ils l'inspirent même à ceux qui ne l'ont pas; et ils leur font concevoir que ce qui est impossible à la nature, est facile à la grâce. En quittant, on se reproche sa lâcheté, on se sent le cœur plus au large, on est disposé à mieux faire.

Cinquième trait. *Ils dévorent les maisons des veuves*, après les avoir séduites par leurs longues prières. Les prêtres, les religieux intéressés, qui, selon l'expression de saint Paul, font un trafic de la piété, s'attachent surtout aux femmes riches, et aux veuves qui disposent de leurs biens. Comme elles se prennent aisément par les sens et par l'imagination, ils les gagnent par leurs longues prières, et par tout ce que la dévotion a d'extérieur. Il ne faut pas

demander s'ils accompagnent ces prières de grimaces, d'élan, de soupirs, de gestes, qui en imposent aux esprits foibles et ignorans. Et lorsqu'ils s'en sont une fois rendus maîtres, ils ne tardent pas à profiter de leurs offres et de leurs largesses, pour se mettre à l'aise, et se procurer toutes les douceurs de la vie. Par leur crédit et leurs sollicitations, ils obtiennent des pensions et des bénéfices. Ils se logent, se nourrissent, s'entretiennent à leurs dépens; ils les sucent et les dévorent, sans se mettre en peine des discours du monde, et des plaintes des héritiers. Les vrais saints sont désintéressés, et ils se croiroient coupables des plus horribles abus, s'ils tournoient la direction des âmes à leur profit. Ils ne refusent point de se charger de la conduite des personnes riches que Dieu leur adresse : car, de quel droit, et pour quelles raisons les refuseroient-ils ? Mais ils sont en garde contre la bonne volonté qu'elles leur témoignent ; ils ne la sollicitent jamais, et ils en usent avec une extrême réserve, autant qu'il faut pour ne pas les choquer. S'ils ont des besoins réels,



ils attendent en paix que Dieu les leur fasse connoître, et leur inspire de les soulager. Ils acceptent alors ces secours, comme notre seigneur acceptoit celui des saintes femmes, qui le suivoient dans ses voyages. Du reste, il est inoui dans l'histoire des saints, qu'aucun d'eux ait employé la piété ou l'exercice du sacré ministère, comme un moyen de s'enrichir, et de se procurer une vie molle et voluptueuse.

Sixième trait. *Ils parcourent la mer et la terre pour faire un prosélyte ; et quand ils en ont fait un , ils le rendent digne du supplice éternel deux fois plus qu'eux.* Les pharisiens du christianisme, comme ceux du judaïsme, ne sont pas pour l'ordinaire des hommes isolés; ils forment une secte qui a son esprit, ses intérêts, ses cabales, ses intrigues et ses fonds nécessaires aux besoins de l'œuvre. Pour perpétuer et étendre cette secte, il faut faire des prosélytes, et c'est à quoi ils travaillent avec une ardeur infatigable, mettant en œuvre tous les moyens de séduction. Lorsqu'ils en ont gagné quelqu'un, ils l'initient peu à peu aux secrets de la secte; ils lui en inspirent

tout le venin ; et comme la malice va toujours s'augmentant et se raffinant , les disciples deviennent plus méchans , et plus dignes de châtiment que leurs maîtres. Les saints sont en trop petit nombre pour faire secte ; et comme la grâce les pousse de différens côtés , il est rare qu'ils se réunissent pour agir sur un même plan , et suivre le même objet. Plusieurs d'entr'eux , et en particulier les instituteurs d'ordres religieux , ont eu des disciples , mais c'est Dieu qui les leur adressoit ; et nous ne voyons pas qu'ils ayent montré un zèle ardent et empressé pour se les attacher. De plus , ils n'avoient qu'un seul but , leur sanctification et celle de leurs élèves ; ou la gloire de Dieu et le bien spirituel du prochain. Et lorsqu'ils ont pensé à former un corps , ils se sont soumis pour l'objet de leur institut , pour leur genre de leur règle , aux premiers pasteurs et au saint siège. Ainsi il n'y a nulle comparaison à faire sur ce point contre eux , et les pharisiens de tous les temps.

Septième trait. *Ils sont fidèles aux menues observances de la loi ; et ils en aban-*

*donnent les points essentiels , tels que la justice , la miséricorde et la foi ; ils font passer au couloir le moucheron , et ils avalent le chameau.* Etudiez bien l'esprit pharisaïque ; vous découvrirez qu'il est observateur minutieux des pratiques extérieures du culte ; qu'il se fait des points de conscience de choses indifférentes , ou en tous cas de très-petite conséquence ; tandis qu'il ne se fait point scrupule d'être dévoré d'envie et de jalousie , de déchirer le prochain par la médisance et la calomnie , d'avoir recours au mensonge et à l'artifice pour arriver à ses fins. Ce caractère odieux se montre ouvertement dans presque toutes les hérésies anciennes et modernes. Mais on l'aperçoit aussi plus ou moins dans tous les dévots de parti et de cabale. On l'a vu au grand scandale de l'église , dans des ordres religieux , qui ont pris à tâche d'en décrier d'autres , et de les traverser dans les fonctions du ministère , par un malheureux esprit de rivalité. On s'aveugle néanmoins , et on se tranquillise là-dessus , on s'en fait presque un mérite devant Dieu ; et en se reprochant sur d'autres points les fautes

les plus légères, on n'a nul remords des péchés les plus considérables contre la vérité, la justice et la charité. Il me semble voir les pharisiens qui délibèrent sur l'usage qu'ils feront des trente deniers donnés à Judas, et qui disent, *Il ne nous est pas permis de le remettre dans le trésor du temple* : mais qui n'ont aucun scrupule d'avoir suborné ce traître à prix d'argent pour leur livrer le fils de Dieu. Il est inutile d'observer que l'esprit des saints est tout opposé à celui-là ; et que s'ils sont délicats sur les petites fautes, ils ont horreur des grandes. Sans négliger ce qu'il y a d'extérieur dans la loi, ils donnent leur principale attention à ce qu'elle a d'intérieur et d'essentiel : l'amour de Dieu et du prochain.

Huitième trait. *Ils purifient les dehors de la coupe et du plat ; et au-dedans ils sont pleins de rapine et d'impureté.* C'est que le dehors paroît aux yeux des hommes, auxquels ils veulent en imposer : au lieu que le dedans n'est visible qu'à Dieu, auquel ils ne se soucient pas de plaire. Défiez-vous donc de ces extérieurs si réguliers, si

composés , où tout sent l'affectation. Les vrais gens de bien s'appliquent par-dessus tout à purifier l'intérieur ; et si chez eux le dehors est saint , c'est uniquement de la sainteté qui vient du dedans. Rien n'est gêné , ni contraint dans leurs maintiens , dans leurs discours , dans leurs actions ; tout coule de source , ils n'ont besoin ni de réflexions , ni d'efforts , pour paroître ce qu'ils sont.

Nul esprit n'a jamais été , ni ne peut-être plus opposé à l'esprit pharisaïque , que l'esprit de Jésus-Christ ; et l'on conçoit sans peine pourquoi il en a eu , et il en a inspiré à ses disciples tant d'aversion. C'est qu'en effet cet esprit est le plus grand et le plus dangereux ennemi de la piété ; le piège le plus adroit que le diable puisse tendre pour séduire les âmes , l'artifice dont on se défie le moins , et auquel il est le plus aisé de se laisser prendre , si l'on ne joint la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. Jésus-Christ qui connoissoit parfaitement cet esprit infernal , a voulu être la victime des faux dévots et des hypocrites , pour nous donner autant d'horreur pour eux , que nous devons avoir d'amour pour

lui; pour nous faire craindre de leur ressembler, à la vue de l'abîme d'iniquité où ils se sont précipités, et nous faire détester l'orgueil et l'amour-propre qui donnent naissance à l'hypocrisie, laquelle est à son comble dans les personnes spirituelles aveuglées par ces deux vices.



## CHAPITRE XLVI.

*Jésus-Christ objet de contradiction, et sujet de scandale.*



UNE des prédictions les plus profondes qui ayent été faites au sujet de Jésus-Christ, est celle du saint vieillard Siméon. Il dit, le tenant entre ses bras : *Celui-ci est établi pour être un sujet de chute et de relèvement à beaucoup de personnes en Israël, et pour être un signe de contradiction : afin que les pensées d'un grand nombre de cœur soient mises à*

*découvert.* (1) Les mêmes choses en Jésus-Christ, les divers états de sa vie, sa doctrine, sa conduite, ses miracles, ont fait tomber les uns, et en ont relevé d'autres, selon leurs dispositions intérieures. Il a été admiré en tout, et contredit sur tout; et par-là se sont manifestées les pensées secrètes des cœurs. Ceux en qui la grâce agissoit, l'ont écouté et suivi; ç'a été le petit nombre. Ceux qui résistoient à la grâce, l'ont haï et persécuté. Tout étoit édifiant en lui au souverain degré, et tout étoit matière de scandale, selon qu'on l'envisageoit des yeux de la foi, ou des yeux de la nature. Il enchantoit et ravissoit l'esprit humain, lorsqu'il s'élevoit à des vues surnaturelles; il effarouchoit et révoltoit ce même esprit, livré à ses préjugés et à ses passions. Sa vie commune et son abord facile étoient un attrait pour les pécheurs; et pour les faux justes, c'étoit un motif de le rejeter, et de dire : *Cet homme aime la bonne chère, et à boire du vin; il est l'ami des publicains et des pécheurs.* (2)

---

(1) Luc. II. 34. — (2) *Ibid.* VII. 34.

Sa doctrine pure et sublime extasioit les âmes droites et simples ; les cœurs doubles et faux ne pouvoient la supporter. Les uns ne pouvoient s'empêcher de reconnoître en lui quelque chose de divin , voyant quelle étoit sa sagesse, et qu'il ne la tenoit point des hommes. Les autres ne pouvoient se résoudre à croire en lui , parce qu'il étoit le fils d'un artisan , et artisan lui-même. *Comment sait-il les lettres , disoient-ils , ne les ayant point apprises.* (1) D'un côté Nicodème lui disoit : *Maître , nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu pour nous enseigner : car personne ne peut faire les signes que vous faites , à moins que Dieu ne soit avec lui.* (2) En toute occasion le peuple , témoin de ses miracles , bénissoit Dieu , et avouoit qu'il ne s'étoit jamais rien vu de semblable en Israël. D'un autre côté , ses ennemis prétendoient qu'il chassoit les démons par la vertu du prince des démons ; ils révoquoient en doute ses miracles , parce qu'il les faisoit le jour du

---

(1) Joan. VII. 15. — (2) *Ibid* III. 2.



sabbat , et ne pouvant en soutenir l'éclat et la multitude , ils se confirmèrent par-là dans le dessein de le perdre.

Qui croiroit qu'au sujet du même homme, et d'un homme aussi extraordinaire que Jésus-Christ, le partage des sentimens pût aller si loin ! Mais nous ne réfléchissons pas assez sur la corruption du cœur humain, et la profondeur de sa malice. Ce n'étoit pas l'esprit , c'étoit le cœur qui jugeoit de Jésus-Christ ; et voilà pourquoi les jugemens qu'on en portoit s'accordoient si mal. Les moins éclairés ne pouvoient se tromper sur lui , pour peu qu'ils eussent de droiture. S'ils en manquoient , les plus clairvoyans ne pouvoient point ne pas s'aveugler. Aussi Jésus-Christ disoit-il : *Heureux celui qui ne sera point scandalisé à mon sujet !* (1) Quoi ! le scandale au sujet de Jésus-Christ est si aisé à prendre qu'il appelle lui-même heureux ceux qui s'en garantissent ! En vérité , cette sentence doit nous faire trembler tous. Car nous ne sommes pas d'une autre nature que les

---

(1) Math. XI. 6.

juifs ; nous n'avons ni l'esprit , ni le cœur autrement fait qu'eux. Et si cette nation à qui le Messie étoit promis , qui ne soupiroit qu'après le Messie , qui fondoit toutes ses espérances sur le Messie , qui n'existoit même , qui ne faisoit un peuple à part , qui n'avoit reçu de Dieu sa loi , son culte , ses cérémonies , qui n'avoit eu une si longue suite de prophètes , que Dieu n'avoit spécialement gouvernée , protégée , adoptée , qu'en vue du Messie : si , dis-je , cette nation chérie et privilégiée s'est scandalisée de son Messie , lorsqu'il a paru dans la personne de l'Homme-Dieu , jusqu'à le mettre en croix : comment n'en serions-nous pas scandalisés , nous gentils d'origine , nous étrangers aux promesses , nous substitués aux juifs par une pure miséricorde , nous qui , outre les raisons apparentes de scandale qu'ils avoient , avons de plus celle de l'opprobre et des tourmens de sa passion ? Oui , heureux le chrétien qui ne se scandalise en rien de ce qui concerne la personne adorable de J.-C. , sa doctrine , sa vie , sa mort , ses sentimens et ses vertus. Ce chrétien n'écoute ni la chair , ni

le sang, ni une fausse raison; il n'écoute que la foi; il ne pense et ne juge que selon les lumières de la foi. La foi lui montre que tout est digne pour lui de vénération, d'amour, d'imitation en Jésus-Christ, et d'autant plus digne, que la nature en est plus choquée et plus révoltée. Mais que ces sortes de chrétiens sont rares, et l'ont toujours été ! Sans parler des hérétiques, des libertins, des incrédules, qui tous se sont scandalisés de Jésus-Christ, tout chrétien qui n'est pas véritablement un homme intérieur, qui ne travaille pas à le devenir, qui ne sait pas, qui ne veut pas même savoir ce que c'est, se scandalise plus ou moins de Jésus-Christ. Il consent à l'adorer; mais consent-il à lui ressembler? Il le respecte comme son maître; mais goûte-t-il sa doctrine? la suit-il dans la pratique? Il le reconnoît pour son modèle; mais dès qu'on lui propose ses exemples, il recule, il ne les croit pas faits pour lui, il ne les juge pas praticables. N'est-ce pas se scandaliser de Jésus-Christ, que d'estimer, d'aimer, de rechercher, ce qu'il a méprisé, haï, rejeté? que d'avoir

du mépris , de l'aversion , de l'horreur ; pour ce qu'il a estimé , désiré , embrassé , préféré à tout le reste ? Et quel est le chrétien qui , jusqu'à un certain point , n'est pas dans cette disposition ? Quel est le chrétien qui rougit , qui se confond devant Dieu d'y être , qui lui demande sincèrement la grâce d'en sortir , qui fait tous ses efforts pour cela ? Quel est même le chrétien qui ne se justifie pas à lui-même sa manière de penser et d'agir à cet égard ? Mais se justifier dans les choses où l'on est manifestement opposé à Jésus - Christ , c'est le condamner , et à plus forte raison s'en scandaliser. Voilà néanmoins où nous en sommes presque tous. Les saints poursuivent en eux tout ce qu'ils y remarquent de contraire à l'esprit de Jésus-Christ , et ils s'appliquent à le détruire. Mais on se scandalise des saints , et on les condamne par cette seule raison qu'ils sont fidèles imitateurs de Jésus-Christ. Toutes les persécutions que les saints ont eues à essuyer , n'ont point eu d'autre cause.

Remontons à la source , et tâchons d'ouvrir les yeux à tant de chrétiens qui ne le

sont que de nom et de profession extérieure , non seulement dans le siècle , mais dans l'église , mais dans le cloître.

Nous avons tous un fonds d'orgueil et d'amour de notre propre excellence , inhérent à tout être créé , qui a précédé tout péché , et qui en a été la source. Cet orgueil , quand nous lui cédon , nous soulève contre Dieu , nous rend odieuse notre dépendance , nous porte à nous soustraire à son domaine , nous fait oublier que nous tenons de lui tout ce que nous sommes , que nous ne pouvons être heureux que par lui. Il s'approprie tout ; rapporte tout à soi ; s'appuie uniquement sur soi ; il ne peut souffrir ce qui le rappelle à son néant , et à la connoissance de soi-même , à ce qu'il doit d'adoration , d'obéissance et d'amour , à l'Etre-Suprême. C'est par ce vice que l'ange y est tombé , ayant voulu s'égaliser à Dieu ; c'est par ce même vice qu'il a tenté le premier homme , et qu'il l'a fait succomber , le flattant qu'il deviendrait semblable à Dieu en mangeant du fruit défendu.

La juste punition de notre orgueil a en-

traîné la révolte de la chair, et sa concupiscence contre l'esprit. De-là cet amour désordonné de notre corps, ce soin démesuré de lui procurer ses aises et ses commodités, ce penchant violent vers les plaisirs des sens : autre source de nos péchés et de notre attachement aux choses d'ici-bas, où nous mettons notre félicité, qui ne peut être que dans la possession de Dieu.

L'orgueil et la sensualité ayant jeté le genre humain dans un prodigieux égarement, dont il étoit impossible qu'il revînt de lui-même : Jésus-Christ a paru sur la terre pour apporter le remède à ces deux vices. Il a montré dans sa personne un Dieu obéissant, humilié, anéanti, à cause de la nature humaine qu'il s'étoit unie; et par-là il a mis dans le plus grand jour l'injustice excessive, et le crime impardonnable de l'orgueil d'une simple créature qui ose se révolter contre Dieu. Infiniment riche par lui-même, il a montré un souverain mépris des choses de la terre; il a vécu dans la pauvreté et dans le travail, il est mort dans les tourmens, pour nous apprendre

à quel point nous nous avilissons par l'amour des voluptés criminelles , à traiter durement notre corps , et à le sacrifier , s'il est nécessaire , pour conserver notre âme. Sa doctrine a été conforme à ses exemples. Il n'a prêché que l'humilité , que le renoncement à tout ce qui excite et satisfait les désirs corrompus de la chair.

Et c'est cela même qui a scandalisé , et qui scandalisera toujours l'homme orgueilleux et sensuel. Il ne peut soutenir le parallèle de ses sentimens avec ceux de Jésus-Christ , de sa conduite avec celle de Jésus-Christ ; il faut qu'il prononce contre Jésus-Christ , ou contre lui-même. Il s'estime , il s'aime trop pour se condamner : sa foi , tant qu'il la conserve , ne lui permet pas de condamner Jésus-Christ. Que fera-t-il ? Il raisonnera contre les preuves et les principes de la foi ; il l'affoiblira et l'éteindra peu à peu dans son cœur ; il en écartera la pensée , il en négligera les pratiques. C'est le parti que prennent les hérétiques , les incrédules et les libertins. Il s'en tiendra à l'extérieur de la religion , aux prières vocales , à l'accomplissement des devoirs in-

dispensablement nécessaires pour le salut ; mais il ne pensera seulement pas à combattre son orgueil , sa vanité , sa sensualité , sinon en ce qu'ils ont d'évidemment criminel. A cela près , il sera plein de soi-même , il contentera ses sens , il sera attaché aux choses de ce monde , comme s'il n'avoit nulle connoissance de Jésus-Christ , nulle obligation de l'imiter. Ainsi se comportent les chrétiens ordinaires. Il aura chaque jour ses heures réglées pour la prière , pour une lecture de piété ; il entendra régulièrement la messe , assistera aux offices de l'église , approchera souvent des sacremens de pénitence et d'eucharistie , ne négligera aucune occasion de gagner les indulgences , fera quelques œuvres de charité. Mais dans son cœur il ne pourra souffrir une marque de mépris , une humiliation , un manque d'égard et d'attention , il ne sera occupé que de soi-même , de sa noblesse , de sa dignité , de son mérite , de la considération dont il jouit , ou de ses richesses qui tiennent lieu de tout cela. Il se nourrira délicatement , se vêtira mollement , ne refusera rien à



son corps de ce qui ne blesse pas ouvertement la conscience ; la crainte d'endommager sa santé ne lui permettra pas d'observer les abstinences et les jeûnes de l'église. Avec cela il se croira un chrétien au-dessus du commun, un dévot de profession, et ne verra pas ce que Jésus-Christ peut lui demander davantage : n'ayant pas même la notion des vertus intérieures et de la mort à soi-même. Enfin il s'adonnera peut-être à la spiritualité ; et lira les livres qui en traitent ; il fera la méditation, ou même l'oraison à sa manière ; il aura des entretiens avec d'autres spirituels comme lui sur les choses mystiques, ou chacun à l'envidra paroître plus éclairé que les autres. Mais aura-t-il en cela pour objet d'acquérir l'humilité, et de se tenir caché en Dieu, et oublié des hommes ? Nullement. Il en prendra occasion de s'estimer davantage comme un homme versé dans les voies de Dieu, et de s'en faire la réputation auprès de certaines personnes ; dans son oraison il ne cherchera que les lumières qui élèvent, qui éblouissent, qui jettent dans l'illusion ; ou que les douceurs et les sen-

timens tendres qui nourrissent l'amour-propre ; il aura horreur des sécheresses , des ténèbres , de la nudité , et des autres épreuves qui conduisent au mépris de soi-même , au détachement , à la mort intérieure.

Tous ces chrétiens que je viens de dépeindre sont-ils de vrais disciples de Jésus-Crist ? Ont-ils pénétrés dans les dispositions intimes de son cœur ? Goûtent-ils les différens états de pauvreté , d'obscurités , de contradictions , de souffrances , d'opprobres , par lesquels il a voulu passer ? Consentiroient-ils d'éprouver quelque chose d'approchant ? le désirent-ils ? S'humilient-ils du moins de se sentir incapable d'un tel effort de vertu , et reconnoissent-ils que tel est le véritable esprit du christianisme ? On peut assurer que non ; qu'ils sont bien éloignés de porter jusques-là leurs vues et leurs pensées ; qu'ils voudroient bien que Jésus-Christ en eût moins fait pour les sauver , et qu'il en exigeât moins de ceux qu'il appelle à sa suite. Ils ne le renoncent pas absolument ; mais ils refusent de le suivre par des sentiers si étroits ; ils se

frayent un chemin moins pénible pour l'esprit et pour la chair. Ils n'osent dire qu'ils sont scandalisés de Jésus-Christ ; mais ils s'accommoderoient mieux de sa morale, si elle accorderoit quelque chose à l'amour - propre ; et de ses exemples, s'ils ne lui portoient pas le coup mortel.

~~~~~

## CHAPITRE XLVII.

*Jésus-Christ est venu apporter l'amour de Dieu sur la terre.*

—

L'AMOUR divin est ce feu dont parle Jésus-Christ, lorsqu'il dit : *Je suis venu apporter le feu sur la terre et que veux-je autre chose, sinon qu'il s'allume ?* (1) Avant lui, le genre humain s'aimoit lui-même, il aimoit ses vices et ses passions dans les fausses divinités qu'il s'étoit faites. Le juif connoissoit le vrai Dieu ; mais il ne l'ai-

---

(1) Luc. XII. 49.

moit pas , du moins en vertu de sa loi , et de l'alliance spéciale que Dieu avoit contractée avec lui. Cette loi lui promettoit seulement des biens temporels , s'il étoit fidèle à Dieu , et le menaçoit de châtimens temporels , s'il abandonnoit son culte pour celui des idoles. J'excepte un petit nombre de vrais enfans d'Abraham , qui appartenoient d'avance à la loi nouvelle , et en qui la grâce du libérateur promis agissoit , pour élever leurs esprits et leurs cœurs au-dessus des choses de la terre. Tous les autres servoient Dieu par des motifs d'espérance et de crainte purement humaine ; et ils étoient tellement entêtés de ces vues basses et serviles , que la principale raison qui les porta à méconnoître Jésus-Christ , c'est qu'il trompa leur attente , ne leur annonçant que des biens et de maux spirituels et leur apprenant à aimer Dieu pour lui-même , et à le servir dans l'espoir de le posséder , et dans la crainte de le perdre , sans y faire entrer pour rien les biens et les maux de la vie présente.

Il est donc venu apporter sur la terre le feu de la charité , pour consumer dans

l'homme tout ce qu'il y a de grossier et de terrestre , tout ce qui sert d'aliment à ses vices et à ses passions , tout ce qui le dégrade et l'avilit en bornant ses désirs et son ambition aux grandeurs temporelles , tout ce qui corrompt et détourne de leur vrai but ses affections , en les fixant aux objets périssables , tout ce qui le rend en effet ennemi de lui-même , en concentrant en lui son amour , au lieu de l'élever à un bien plus excellent. Il propose avec la plus grande force en plusieurs endroits de son évangile le motif de craindre Dieu et de lui obéir , tiré des peines éternelles de l'enfer ; mais il veut que ce motif n'agisse sur les cœurs qu'au défaut des autres plus touchans , plus purs et plus sublimes ; il veut que l'on commence par trembler devant Dieu , comme maître et comme juge , pour en venir ensuite à l'aimer , comme le meilleur des pères , et que la crainte de l'offenser naisse du désir de lui plaire. Il propose aussi en toute occasion la récompense céleste , pour animer notre lâcheté , et nous soutenir dans la pratique des vertus chrétiennes. Mais il ennoblit , il perfectionne

ce motif d'espérance , en nous montrant le ciel comme un héritage promis à l'amour filial , comme n'étant autre chose que la vue et la jouissance de notre père céleste ; ainsi il prétend que ce soit l'affection que nous lui portons , qui nous fasse désirer de le posséder , et tout faire , tout souffrir , tout sacrifier , pour y parvenir. J.-C. réduit donc tout à l'amour de Dieu , comme notre père , et du prochain , comme notre frère. Il déclare expressément que dans ces deux préceptes , qui n'en font qu'un , sont renfermés la loi et les prophètes.

Toute sa morale , qui paroît si dure à la nature corrompue , n'a en effet d'autre objet que d'écarter ou d'ôter du cœur humain ce qui seroit un obstacle à l'amour de Dieu ; elle détache le cœur de tout le reste , afin que rien ne le détourne d'aimer Dieu , et ne partage son affection. Elle défend à l'homme de s'aimer lui-même autrement que par rapport à Dieu ; et dans tous les biens qu'il reçoit ou qu'il attend de Dieu , elle veut que ce soit Dieu qu'il envisage , Dieu qu'il aime , qu'il bénisse , et qu'il remercie. Suivez exactement cette morale ;

elle vous menera par degrés à la parfaite charité. Nous ne l'ignorons pas ; et c'est pour cela même qu'elle nous déplaît , parce que nous ne pouvons nous résoudre à renoncer à l'amour-propre , le grand et l'unique ennemi de l'amour de Dieu. La charité , qui nous paroît si belle , dont le nom est si doux , et dont l'idée nous charme , est en effet la chose dont nous avons le plus d'aversion , et qui nous coûte le plus à mettre en pratique , parce qu'elle exclut tout amour désordonné de nous-mêmes.

Le ciel est le séjour de ce feu divin. Il brûle en Dieu de toute éternité ; il est la vie de trois personnes divines , dont l'amour est l'essence et la félicité. Que peut aimer Dieu hors de lui ? Rien n'existe que par lui ; rien n'est aimable que par la communication de ses perfections. Les esprits bienheureux qui le contemplent , ne peuvent aimer que lui ; ils s'aiment , mais en lui , par lui , et pour lui ; il ne leur est pas libre de s'aimer d'une autre manière ; ils perdroient tout , si par impossible , ils venoient à perdre la pure charité.

C'est par un excès d'amour pour nous

que Jésus-Christ a apporté ce feu sur la terre. C'est pour notre bonheur qu'il désire si ardemment que ce feu s'allume dans nos cœurs. Il sait que la charité seule peut nous ouvrir l'entrée du ciel ; et que notre place y sera plus ou moins haute , suivant le degré de charité que nous aurons acquis ici-bas. Il sait que celui qui n'aime pas , demeure et demeurera éternellement dans la mort ; que le malheur du diable et de ses anges est de ne pas aimer Dieu , et de n'en avoir plus ni le pouvoir ni la volonté ; et que si nous n'aimons pas Dieu durant cette courte vie , qui ne nous est donnée que pour cela , nous partagerons à jamais le sort de ces esprits rebelles. Sur ces connoissances , et sur l'amour que Jésus-Christ nous a témoigné , jugeons de ce qu'il éprouvoit en son âme en prononçant ces paroles : *Je suis venu apporter le feu sur la terre ; et que veux-je , sinon qu'il s'allume ?*

Se borne-t-il à le vouloir ? Et son désir est-il sans effet de sa part ? Tant qu'il a vécu , ses paroles , ses actions , ses prières , ses souffrances , n'ont point eu d'autre objet ni d'autre fin , que de nous mettre en état



d'aimer Dieu , que de nous y engager , que de faire pour cela à nos cœurs une douce violence. En quelque état que nous le considérons , depuis l'étable de Bethléem jusqu'au Calvaire , que nous présente-t-il en sa personne ? Un modèle d'amour. Que nous dit-il ? Voyez comme j'aime mon père et le vôtre ? A quel point il mérite d'être aimé , et comment vous devez l'aimer. S'il vous découvroit son cœur , qu'y verriez-vous ? Une fournaise d'amour , et de l'amour le plus pur ; une fournaise immense , capable d'embraser l'univers entier. Eh bien , son désir répond à l'ardeur de cette fournaise. Il vous y invite , il vous y attire de toute la force dont il est capable. Venez-y prendre seulement une étincelle du feu qui le dévore ; mettez-la dans votre cœur ; nourrissez-la , entretenez-la par tous les moyens que lui-même vous enseigne et vous inspire ; et bientôt cette étincelle deviendra un brasier qui vous consumera.

Au ciel où il est , que fait-il , que de nous envoyer continuellement des grâces , qui sont comme autant de brandon de feu qu'il lance vers notre cœur ? S'ils ne sont pas

assez ardents pour en fondre la glace, à qui pouvons-nous nous en prendre qu'à nous-mêmes ? Si nous étions seulement confus de notre froideur ; si nous gémissions devant lui ; si nous le pressions par son amour pour nous de la vaincre , nous serions bientôt échauffés. Il le veut ; mais nous ne le voulons pas ; et tant que nous serons obstinés à ne le pas vouloir , ses désirs les plus ardents seront inutiles : parce qu'on n'aime point , à moins qu'on ne veuille aimer. Et encore une fois nous ne voulons pas aimer Dieu , parce que nous voulons nous aimer nous-mêmes.

Et sans nous élever par la foi jusqu'au ciel , contemplons-le dans le saint tabernacle , où il réside , et résidera jusqu'à la fin des siècles. Pourquoi y est-il , si ce n'est pour nous communiquer l'amour dont il brûle pour son père ? Pourquoi se donne-t-il à nous dans l'eucharistie , sinon pour nous faire vivre , comme lui , d'amour ? *Celui, dit-il, qui mangè ma chair, et qui boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui.* Jésus-Christ peut-il demeurer en nous , sans allumer dans notre cœur le

feu dont le sien est embrasé ? Et pouvons-nous demeurer en lui , si nous n'avons un soin continuel d'entretenir , et d'augmenter le feu qu'il y a allumé ? Ah ! si chaque fois que nous approchons de la sainte table , nous lui disions : Seigneur , souvenez-vous du dessein qui vous a amené sur la terre , et qui vous y retient. Je me présente à vous pour recevoir le feu sacré que vous avez apporté du ciel. Ce feu , c'est vous-même , c'est votre adorable personne , *Dieu est charité* ; votre apôtre l'a dit. *Dieu est un feu consumant*. Moïse l'a dit : en vous recevant , ce n'est pas une parcelle de ce feu , mais ce feu tout entier que je reçois. Qui empêche donc , ô mon Sauveur , que je n'en sois consumé ? vous le désirez ; je le désire aussi ; et si nous le désirons vous et moi , rien ne peut arrêter l'effet de ce feu divin. Mais pour tenir sincèrement un pareil langage à Jésus-Christ , il faut avoir en horreur l'amour-propre , et être résolu de le poursuivre jusqu'à l'entière destruction.

Si le but de nos visites du saint sacrement , étoit de ranimer notre ferveur auprès de Jésus-Christ , d'exposer notre

âme aux rayons brûlans qui partent de ce soleil d'amour, et de l'en laisser pénétrer : nous en éprouverions des effets, quelquefois sensibles, mais toujours réels, qui nous transformeroient en autant de séraphins. Faut-il des livres, faut-il des actes et des méthodes pour s'approcher du feu, et s'en laisser réchauffer. Livrons-nous seulement à son action ; tenons-nous le plus près de lui que nous pourrons ; demeurons-y tranquilles ; et il agira sur nous avec d'autant plus de force, que nous nous agiterons moins. Mais l'amour - propre vient encore ici s'opposer aux intentions de Jésus-Christ. Ce n'est pas pour lui, c'est pour nous que nous lui rendons visite. Nous y portons souvent un cœur attaché aux créatures, un cœur immortifié et sensible à des bagatelles ; un cœur superbe, dédaigneux, méprisant, plein d'envie et d'amertume contre le prochain, un cœur léger, dissipé, incapable de recueillement, un cœur agité, troublé, de mille soins et de mille projets ; un cœur vuide de la présence de Dieu, qui ne sait point ce que c'est que l'oraison, et qui craint d'en faire l'expérience ; un cœur

enfin tout plein de soi, tout occupé de soi, et qui tout au moins veut concilier l'amour de Dieu avec l'amour - propre. Dans ces visites nous ne cherchons que des douceurs et des consolations, dont nous puissions nous repaître. Ce n'est pas l'époux, ce sont ses caresses qui nous attirent. Nous ne demandons pas mieux que de jouir de ce que l'amour a de tendre, d'affectueux, de délicieux; mais nous ne voulons point de ce qu'il a de fort, de douloureux, de crucifiant. Comme si le propre du feu, lorsqu'il s'attache à son sujet, n'étoit pas de le diviser en le pénétrant, de le dévorer et de le changer en soi, en détruisant sa première forme.

---

## CHAPITRE XLVIII.

*Jésus-Christ adorateur en esprit et en vérité.*

---

**D**IEU ne pouvoit être dignement adoré que par un Homme-Dieu. Il mérite un hom-

mage infini ; et nulle pure créature n'est en état de lui rendre un pareil hommage : ne pouvant lui donner un prix au-dessus de ce qu'elle est elle-même. Il faut à la vérité que l'hommage dû à Dieu lui soit rendu par une nature inférieure : parce que c'est un hommage qui affecte tout l'être, par lequel on reconnoît le tenir de lui, et devoir le consacrer entièrement à son service. Mais pour être digne de Dieu, il faut qu'il soit infini comme lui, et par conséquent qu'il lui soit rendu par une personne égale à lui. C'est ce qu'a fait Jésus-Christ, dont la personne divine adoroit son père, en reconnoissant qu'elle tenoit de lui la nature humaine, à qui elle étoit unie, et en la dévouant à sa gloire.

En ce sens Jésus-Christ est l'unique adorateur : et cela est si vrai, que Dieu n'agrée notre hommage, et qu'il n'est de quelque valeur à ses yeux, qu'à cause qu'il est compris dans celui de son fils, et qu'il lui est inséparablement uni. Car Jésus-Christ homme nous représentoit tous ; il adoroit Dieu en son nom et au nôtre ; et si nous ne lui sommes incorporés ; si nous ne lui

appartenons comme des membres à leur chef ; si nous ne recevons de lui l'influence surnaturelle ; si enfin ce n'est pas en lui et par lui que nous adorons Dieu : notre adoration n'est point acceptée , et elle ne nous est d'aucun mérite pour le salut. Cette vérité qui est un des premiers principes de notre foi , nous fait concevoir de quelle nécessité est pour nous l'union avec Jésus-Christ , et quel intérêt nous avons à resserrer cette union par tous les moyens possibles.

Puisque l'adoration de Jésus-Christ a été la seule parfaite , et que la nôtre n'a de perfection , qu'autant qu'elle en approche ; il nous importe extrêmement de considérer quelles ont été les qualités de la sienne , afin de les exprimer fidèlement dans la nôtre.

Jésus-Christ a été un adorateur en esprit ; c'est-à-dire que son adoration a été intérieure , portant sur la connoissance qu'il avoit de ce qu'est Dieu , de ce qu'il étoit et de ce qu'il lui devoit comme homme. C'est-à-dire encore que le cœur se joignoit en lui à l'esprit , pour se soumettre

à Dieu de toute sa volonté, autant qu'il reconnoissoit devoir lui être soumis. Voilà ce que c'est qu'adorer en esprit ; c'est-à-dire du fond de l'âme, et de toute l'étendue de ses puissances. *Dieu est esprit* ; ainsi l'adoration qu'on lui rend doit être spirituelle. Le juif lui immoloit des victimes, et croyoit par-là avoir satisfait à son devoir. Mais Dieu déclare en plusieurs endroits de l'Ecriture que ces sacrifices purement extérieurs ne l'honoroient point ; qu'il les rejetoit ; qu'il les avoit en horreur ; et qu'il n'étoit glorifié que par un sacrifice de louange que lui offre le cœur : ne pourroit-il pas faire le même reproche à la plupart des chrétiens, qui ne manquent en rien au culte extérieur, qui adorent Dieu de bouche et par la posture du corps ; mais qui ne savent ce que c'est que l'adorer en esprit ? L'hommage extérieur ne signifie rien par lui-même ; et l'on n'en rendra pas d'autre à Dieu, si l'on n'est pas intérieur. L'esprit peut adorer par ses actes intimes, sans paroles ni démonstrations ; et c'est-là proprement l'adoration qui convient à Dieu, par esprit, qui pénètre dans



nos pensées les plus secrètes , dans nos sentimens les plus profonds. Les démonstrations et les paroles , qui en imposent aux hommes , ne lui en imposent pas ; il n'y a point d'égards ; et il ne fait attention qu'à l'esprit qui les anime et les dicte. C'est à chacun de s'examiner sérieusement sur ce point , et de voir quelle part a son esprit au tribut de prières qu'il offre chaque jour à Dieu , si c'est la langue , ou tout au plus l'imagination , ou si c'est le cœur qui s'en acquitte.

Jésus-Christ a été un adorateur *en vérité*. Il ne s'en est pas tenu aux simples sentimens ; il a passé aux effets ; il a consenti que son père exerçât librement et pleinement sur lui son domaine ; il s'est offert à toutes ses volontés , et il les a accomplies. La durée entière de sa vie n'a été qu'une immolation continuelle de tout son être à la majesté divine. S'oubliant lui-même , il n'a été occupé qu'à *sanctifier le nom* de son père ; afin d'établir son règne , il ne s'est refusé à aucun travail , à aucune humiliation ; il a donné l'exemple d'une parfaite obéissance. *La volonté* de

son père a été son unique règle ; et il *l'a exécutée* plus fidèlement et avec plus d'amour *sur la terre*, qu'elle ne s'exécute *dans le ciel*.

Telle est l'adoration véritable et effective que Dieu attend de nous. Les protestations de dévouement que nous lui faisons sans cesse, ne sont qu'une illusion, si nous n'en venons pas à la pratique ; si nous ne lui laissons pas en toutes choses la disposition de nous-mêmes ; et si, parce qu'il nous a donné la liberté, nous prétendons avoir le droit de nous gouverner à notre fantaisie, en tout ce qui nous paroît indifférent. Nulle de nos actions ne doit être soustraite au domaine de Dieu. Il faut que nous l'adorions par notre genre de vie, par notre situation, par notre occupation actuelle ; et qu'en tout cela nous soyons dépendans de sa volonté, et soumis à son bon plaisir. S'il est dans notre vie un seul instant, une seule pensée, un seul projet, une seule démarche, où nous ne consultations que nous-mêmes, où nous agissions de nous-mêmes, où nous n'ayons égard qu'à nous-mêmes, nous allons contre le premier

devoir de l'adoration *en vérité*, qui doit s'étendre à toutes nos intentions et nos actions. Ainsi le concevoit Jésus-Christ, et je n'exprime que ses sentimens. Saint Paul le concevoit de même, lorsqu'il disait : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.* Agir pour la gloire de Dieu, c'est l'adorer *en vérité*. Cette adoration comprend donc jusqu'aux actions les plus communes, même celles qui ont pour objet les besoins du corps; et l'on y manque, lorsqu'on ne se propose point en ces actions la gloire de Dieu.

Ce n'est pas tout. La Providence, soit naturelle, soit surnaturelle, est proprement l'exercice du domaine de Dieu sur nous; et nous ne l'adorons *en vérité* que par notre soumission à ce domaine. Voyez, je vous prie, tout ce que cela embrasse. La Providence naturelle se déclare par tous les événemens généraux ou particuliers, par tous les accidens de la vie où nous prenons quelque intérêt, par toutes les situations de santé, de maladie, de

richesses , de pauvreté , de prospérité , d'adversité où nous nous trouvons. En ces diverses circonstances qui sont journalières, il faut adorer Dieu par l'acceptation et le bon usage des biens, et des maux qui nous viennent de sa main. Toute plainte volontaire , tout murmure , toute révolte intérieure au sujet de ce qui nous arrive de fâcheux ; tout manque de reconnoissance , tout sentiment purement humain , ou immodéré , tout abus de ce qui nous arrive d'heureux ou de conforme à nos souhaits, est une disposition plus ou moins contraire à l'adoration *en vérité* ; parce que Dieu n'est point honoré comme il doit l'être , ou même qu'il est offensé en ces rencontres.

La Providence surnaturelle va plus loin encore. Dieu prétend exercer sur notre volonté un domaine libre , par la donation absolue et irrévocable de nous-mêmes. Il prétend que nous nous mettions en tout sous la dépendance de sa grâce ; que nous n'agissions plus que par son impression , par des motifs qu'elle nous suggérera , et pour la grande fin pour laquelle nous

sommes créés , la gloire de Dieu et notre bonheur. En conséquence il faut , pour adorer Dieu en esprit et en vérité , que nous soyons tout à fait détachés des choses de la terre , toujours élevés par la pensée et par l'affection aux choses du ciel ; que nous envisagions d'une vue surnaturelle , et par rapport à l'éternité tout ce qui se passe ici-bas ; que nous renoncions à nous-mêmes , au propre esprit , à la propre volonté , pour ne plus vivre que de l'esprit et de la volonté de Dieu ; que nous nous proposons enfin Jésus-Christ pour modèle, n'ayant point d'autre désir ni d'autre but que de l'imiter dans ses sentimens et dans sa conduite.

Nous récitons tous les jours et plusieurs fois le jour ces paroles de la prière qu'il nous a enseignée : *Que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* Avons-nous jamais pénétré le sens de ces trois demandes ? Savons-nous qu'elles comprennent la plus parfaite adoration *en esprit et en vérité* ? Si nous désirons de tout notre cœur que le nom de

Dieu soit sanctifié , c'est-à-dire glorifié , avant tout par nous-mêmes , par ceux qui dépendent de nous à quelque titre que ce soit , ou qui nous sont unis ; ensuite par tous les chrétiens ; enfin par tout le genre humain qui n'existe que pour glorifier Dieu ; qu'il soit ainsi glorifié de chacun , autant qu'il peut et qu'il veut l'être , dans le temps et dans l'éternité : nous l'adorons en esprit , comme Jésus - Christ en nous dictant cette prière avoit en vue que nous l'adorassions. Si par tous les moyens qui sont en notre pouvoir , par le bon usage de toutes les grâces générales et particulières que nous avons reçues et que nous recevons continuellement de Dieu , nous faisons en sorte dans tout le cours de notre vie , en toutes les occasions qui se présentent , que le nom de Dieu soit sanctifié par nous et par les autres : nous l'adorons en vérité.

Il en est de même , si nous désirons qu'il règne ici-bas par sa grâce dans notre cœur , d'abord , puis dans le cœur des autres ; et si nous l'y faisons régner par notre docilité et notre fidélité à ses inspirations , dé-

truisant en nous avec son secours tout ce qui s'oppose à son empire, portant les autres par notre autorité, par nos exhortations, par notre exemple à en faire autant, et offrant souvent à Dieu nos prières pour cet objet : nous l'adorons en esprit et en vérité.

C'est encore l'adorer ainsi, que de souhaiter sincèrement que sa volonté s'accomplisse sur la terre, aussi parfaitement qu'elle s'accomplit dans le ciel; de nous étudier nous-mêmes à l'accomplir de la sorte, et de ne rien négliger pour y engager les autres, selon l'obligation que nous en pouvons avoir.

Voilà comme en trois courtes paroles Jésus-Christ a renfermé l'adoration intérieure et extérieure que nous devons à Dieu; il ne s'agit que d'en prendre les sentimens, mais dans toute leur étendue; et d'en faire ensuite la règle de notre conduite. De cette sorte notre adoration sera digne d'être unie à celle de Jésus-Christ; il l'offrira à son père avec la sienne, et la lui fera agréer par les mérites infinis de la sienne.

## CHAPITRE XLIX.

*Jésus-Christ ne s'est rien approprié.*

---

**T**OUT bien vient de Dieu ; tout bien doit retourner à Dieu. La créature n'a rien de son fond ; elle ne peut donc rien s'approprier. Si elle ne rend pas à Dieu ce qu'elle en a reçu ; si elle le retient , et le regarde comme rien , c'est une injustice manifeste ; c'est un larcin dont elle se rend coupable , et qui mérite que Dieu la dépouille des biens qu'elle s'attribue. Ces principes sont clairs ; ils nous donnent une juste idée de l'appropriation et de son désordre.

Jésus-Christ est de tous les hommes celui qui sans comparaison a été le plus favorisé de Dieu ; tous les biens surnaturels ont été accumulés sur lui ; l'union hypostatique les comprend et les surpasse tous. De tous les hommes Jésus-Christ a été aussi le plus désapproprié. Les trésors de science et de



sagesse, l'assemblage de tous les avantages divins qui étoient en lui, il les a constamment renvoyés à leur source, sans jamais s'en attribuer rien, ni en rien retenir pour soi, ni même y jeter un seul regard de complaisance. Ainsi il a été à la fois le plus riche et le plus pauvre des hommes en fait de richesses spirituelles: le plus riche, puisque Dieu même ne pouvoit l'enrichir davantage; le plus pauvre, puisque rien de ce qu'il possédoit n'étoit à lui, et qu'il ne pouvoit en aucune manière le regarder comme sien. Et comment l'auroit-il pu, puisque, comme la foi nous l'apprend, il n'y avoit pas même en lui de *moi* humain? Mais ce qu'il ne pouvoit pas, il le vouloit, si je l'ose dire, encore moins. Sa volonté répugnoit de toute sa force à dérober quoique ce fût à son père, pour se l'attribuer; et il n'a point d'autre usage de sa liberté que de lui restituer en son entier ce qu'il en avoit reçu. Sa désappropriation alloit si loin, qu'il nous est impossible de la concevoir.

Écoutons-le parler lui-même. *Ma doctrine*, dit-il, *n'est pas ma doctrine, mais*

*la doctrine de celui qui m'a envoyé.* (1) Il savoit tout comme homme ; mais n'ayant rien appris de lui-même , ne devant rien ni à la lecture , ni à la méditation , n'ayant rien acquis par l'étude et par l'expérience , il ne pouvoit douter qu'il ne tint de son père tout ce qu'il savoit ; et qu'ainsi ce qu'il enseignoit , n'étoit en aucun sens sa doctrine , mais celle de son père. Lorsqu'il dit , *ma doctrine* , il ne le dit pas pour se l'attribuer , puisqu'il ajoute aussi - tôt *qu'elle n'est pas sienne* ; mais il veut dire la doctrine que j'enseigne. Saint Augustin explique ce passage du Verbe lui-même , qui étant engendré du père , reçoit tout de lui , la doctrine et le reste. Cette explication est vraie sans doute. Mais il est plus naturel d'entendre que Jésus-Christ parle ici comme homme , et qu'il déclare que celui qui l'a envoyé lui met à l'esprit et à la bouche ce qu'il enseigne. *Je parle* , dit-il ailleurs , *selon que mon père m'a enseigné.* (2) Et encore : *Ce que je dis , je le dis comme mon père me l'a appris.* (3) Ici et partout

---

(1) Joan. VII. 16. — (2) Ibid. VIII. 28. — (3) Ib. XII. 50.

ailleurs , il ne veut pas que les juifs regardent en lui l'homme , ni qu'ils s'arrêtent à l'homme , pour l'admirer , comme s'il disoit de lui-même de si grandes choses ; il élève leurs esprits plus haut , et les fait remonter à son père , comme à la source des discours qu'ils entendoient de lui.

Il ne s'attribue pas davantage les miracles , qu'il n'appelle pas ses œuvres , mais *les œuvres de son père , les œuvres que son père lui a données à faire.* (1) Cependant il avoit comme homme uni à la personne du Verbe , le pouvoir de faire des miracles ; et il n'avoit pas besoin d'invoquer son père , pour qu'il en fit à sa prière ; il n'avoit qu'à vouloir , comme il le dit au lépreux : *Je le veux , soyez nettoyé* de votre lèpre. Mais parce que ce pouvoir étoit une suite de l'union hypostatique , et que par cette union l'humanité étoit moralement anéantie , il ne vouloit , ni ne pouvoit , s'attribuer en tant qu'homme les miracles , non plus que la doctrine ; et il en renvoye non seulement la gloire , mais l'effet même à son père

---

(1) Joan. X. 37. v. 36.

Enfin il dit *qu'il ne fait rien, et qu'il ne peut rien faire de lui-même.* (1) Celui qui fait un tel aveu, et qui ne dit que ce qu'il pense, n'a garde de s'approprier la moindre chose.

Que nous sommes éloigné de ressembler ici à Jésus-Christ ! et que la plus haute vertu a de peine à s'en rapprocher ! Nous tenons tout de Dieu dans l'ordre de la nature, et dans celui de la grâce ; et nous nous approprions tout ; nos qualités de l'esprit et du cœur ; nos talens, notre science, nos vertus ; il n'est pas jusqu'aux avantages du corps dont nous ne soyons vains ; comme d'un bien qui est à nous. Dieu ne nous a rien donné pour nous, non pas même l'existence. *Il a tout fait pour lui-même*, dit l'écriture ; et il exige que tout lui soit rapporté. Mais l'esprit de propriété est si enraciné chez nous, que le premier sentiment qui s'élève dans notre âme, est de nous regarder comme les maîtres de ce que nous n'avons que d'emprunt ; que nous croyons nous dessaisir de notre bien, quand

---

(1) Joan. v. 30. VIII. 29.

nous en faisons l'hommage à Dieu ; et que nous appelons cela un sacrifice , tandis que ce n'est qu'une restitution. Ainsi nous avons bien de la peine , même à la réflexion , à reconnoître que tout ce qui est en nous , et à notre usage , appartient à Dieu , et à nous en dessaisir , lorsqu'il juge à propos de le reprendre ; ou qu'il veut que nous y renoncions , soit d'affection , soit en effet. Il nous semble qu'on nous arrache à nous-mêmes ; et il faut nous faire un effort pour ne point accuser Dieu d'injustice et de tyrannie. De-là cette sensibilité extrême à la perte de nos biens , de notre santé , des personnes qui nous sont chères ; de-là cette peine inconcevable que nous avons à nous résoudre à mourir. Nos plaintes , nos regrets , nos pleurs , ont leur source dans l'esprit de propriété. Il en coûte infiniment aux personnes les plus vertueuses de dire alors comme Job : *Le Seigneur me l'a donné ; le Seigneur me l'a ôté ; il n'est arrivé que ce qui a plu au Seigneur ; que son nom soit béni.* (1) De-là cet étonnement des gens du monde quand une personne re-

---

(1) Job. I. 21.

nonce à une brillante fortune, et aux plus grandes espérances du siècle, pour embrasser l'état religieux. Quel sacrifice s'écrie-t-on ! quel courage ! quelle générosité ! Cette personne elle-même croit en effet avoir beaucoup donné à Dieu, en lui accordant ce que sa grâce sollicitoit depuis longtemps. Cependant rien n'étoit à elle, à le bien prendre elle n'a rien donné ; et c'est à Dieu une pure bonté de lui tenir compte de ce qu'elle avoit reçu de lui, pour le lui rendre, quand il lui plairoit, et qu'il étoit le maître de lui ravir, sans qu'elle eût à se plaindre. De-là cette délicatesse incroyable sur l'honneur et la réputation, le bien qui nous est le plus cher, et sur lequel nous croyons avoir des droits inviolables. Otez l'esprit de propriété, nous cesserons de le regarder comme à nous, nous trouverons bon que Dieu en dispose, et nous acquiescerons sans peine à sa perte, en n'y considérant que notre intérêt, qui deviendra nul à nos yeux. De-là enfin ( car je ne veux pas pousser plus loin ce détail ) cette complaisance dans les louanges qu'on nous donne, et que nous recevons comme une

justice qu'on nous rend, comme un tribut qui nous est dû. Je suppose que ces louanges sont fondées; mais s'arrêteroient-elles à nous, et ne nous ferions-nous pas un devoir de les renvoyer à Dieu, sans cette malheureuse pente à nous approprier ce qu'il y a en nous de bon, et ce que nous faisons de bien ?

Ce renoncement à cette propriété est sans contredit le point le plus sublime et le plus difficile de la perfection. Sacrifier en toutes choses l'esprit propre, la volonté propre, l'amour-propre, s'est se dépouiller de ce qu'il y a en nous de plus intime, et il n'y a qu'une grâce spéciale, secondée d'un grand courage, qui puisse nous en rendre capables. On n'en vient là que par degrés, après bien des épreuves, et les plus violents efforts sur soi-même. Je n'en suis pas surpris; il s'agit d'arracher le *moi* humain, qui est l'imperfection radicale de la créature. Quand je dis le *moi*, on voit bien que j'entends le *moi* moral; mais ce *moi* moral est tellement confondu avec le *moi* physique, que nous répugnons autant à sa destruction, qu'à la destruction de notre être;

et qu'il nous semble que vouloir nous l'ôter, c'est nous anéantir.

Voilà pourquoi si peu de chrétiens comprennent ce que c'est que se renoncer soi-même, et quelle est l'étendue de cette obligation; et ceux qui le comprennent, trouvent cette parole de Jésus-Christ si dure, pour ne pas dire impraticable. Parlez à un dévot attaché à son sens, et gouverné par son caractère, de renoncer à son jugement, de se dépouiller de son propre esprit pour prendre l'esprit de Jésus-Christ : il ne vous entendra pas : ou vous verrez en lui un homme prévenu, intraitable, qui vous repoussera bien loin, vous et vos discours. Pourquoi, vous dira-t-il, faut-il que je renonce à mes lumières naturelles? Dieu ne m'a-t-il pas donné la raison pour juger de tout, même de la morale chrétienne, et des choses spirituelles? Saint Paul ne permet-il pas à chacun d'abonder en son sens? Puis-je me défaire de mon caractère; et n'ai-je pas droit de le suivre en tout ce qui n'est pas mauvais? Quoi que vous puissiez lui dire, il ne changera pas; il ne concevra pas la nécessité, ni peut-être la possibilité



de changer. Dites à cette dévote qui n'a qu'une routine de pratiques et de prières , et qui est asservie à son amour-propre ; qui ne recherche que soi dans sa dévotion ; qui s'attache au sensible ; et qui lorsqu'elle éprouve quelque douceur, quelque mouvement de tendresse, qu'elle a versé quelques larmes, croit beaucoup aimer Dieu, tandis qu'elle ne fait que s'aimer elle-même ; qui du reste ne se gêne et ne se mortifie en rien ; dites-lui que la vraie, la solide piété est incompatible avec l'amour-propre ; qu'il faut qu'elle se haïsse ; que sa dévotion ne sera bonne, qu'autant qu'elle n'y cherchera point sa propre satisfaction, mais uniquement à plaire à Dieu par le sacrifice de tout ce qui peut la flatter : de quelques ménagemens, de quelques précautions que vous usiez ; quelques saintes adresses que vous employiez pour vous insinuer dans son esprit, et lui faire goûter cette morale, elle n'écouterà pas long-temps ce langage de mort et de désappropriation ; et elle vous quittera pour chercher un autre directeur, qui la conduise selon ses vues et ses inclinations.

Quand on veut y faire attention , il est aisé de s'apercevoir que dans la dévotion c'est presque toujours soi-même que l'on a en vue, à soi qu'on rapporte tout, à ses efforts, à sa fidélité qu'on attribue tout; qu'on s'approprie ses vertus, les victoires qu'on a remportées sur soi-même, les dons de Dieu, et les faveurs qu'on en reçoit; qu'on regarde tout cela comme ses mérites, comme son bien; et que quand Dieu pour nous élever à l'amour pur, au service désintéressé, nous ôte toute vue de nous-mêmes; nous réduit à l'indigence spirituelle, à une nudité qui nous fait horreur, nous jettons les hauts cris, nous l'accusons de cruauté, nous avons une peine infinie à nous laisser ainsi dépouiller.

La vérité est qu'on n'a nulle idée de la désappropriation, à moins qu'on ne soit intérieur; encore ne l'a-t-on point au commencement de la voie, où l'amour-propre s'attache fortement aux douceurs spirituelles, et où Dieu souffre cet attachement, tout imparfait qu'il est, parce qu'alors il est comme nécessaire, vu l'extrême faiblesse de l'âme. Mais à mesure qu'elle

change d'état , c'est-à-dire qu'elle avance ; elle apprend à connoître et à pratiquer la désappropriation ; parce qu'à chaque nouvel état elle est dépouillée de ce qui appartenoit à l'état précédent , et que si elle résistoit à ce dépouillement , elle ne feroit point de progrès. D'où l'on voit que ce n'est point à l'âme à se dépouiller elle-même par un désintéressement mal entendu : outre qu'elle ignore dans quel temps et selon quelle mesure il est à propos de le faire : au lieu de renoncer à la propriété , elle ne feroit que s'y confirmer davantage par son action propre. Mais il faut qu'elle attende que Dieu la dépouille , et qu'il tire d'elle un consentement qu'elle a toujours quelque peine à donner. En un mot dans la désappropriation l'âme est passive ; elle n'a qu'à laisser faire Dieu , et qu'à acquiescer à ce qui se passe en elle.

---

~~~~~  
CHAPITRE L.

*Jésus - Christ ne s'est pas glorifié  
lui-même.*

---

TOUTE gloire sans doute étoit dûe à l'humanité sainte que le Verbe divin avoit daigné unir à sa propre nature ; et la gloire extérieure qu'il lui auroit procurée , n'étoit rien au prix de celle qu'elle avoit acquise par cette union. Il sembleroit donc juste qu'il ne se fût occupé qu'à la glorifier aux yeux des hommes : d'autant plus qu'il n'étoit pas à craindre qu'elle en abusât ; mais qu'au contraire l'éclat qu'elle recevroit , rejailliroit tout entier sur sa personne. Telles sont nos idées ; mais que les pensées de Dieu sont différentes des nôtres ! Le temps étoit marqué où la nature humaine en Jésus-Christ devoit être souverainement glorifiée et dans le ciel , et par toute la terre. Mais avant ce temps Jésus-Christ ,

qui n'étoit venu ici-bas que pour la gloire de son père , au lieu de penser à la sienne , devoit lui en faire un sacrifice absolu, et mériter par ce sacrifice que son père le glorifiât à son tour. Ainsi les choses étoient - elles arrangées dans le conseil de l'Eternel.

Jamais ordres n'ont été plus ponctuellement et plus amoureuxment suivis. Nulle part vous ne trouverez dans toute la conduite de Jésus-Christ un seul mot, un seul trait, un seul miracle qui ait eu pour objet sa propre gloire. La seule parole qu'on puisse remarquer est la demande qu'il fait à son père immédiatement avant sa passion , *de glorifier son fils , afin que son fils le glorifie ; de lui donner la même gloire dont il étoit en possession avant l'existence du monde.* (1) Mais il ne parle ainsi qu'en présence de ses apôtres , dans la vue de fortifier leur foi, et de les consoler ; qu'au moment où il alloit subir la mort la plus ignominieuse , et où il ne se regardoit plus comme étant dans le monde, puisqu'il touchoit à la fin de sa carrière ; il

---

(1) Joan. XVII. 1. 5.

ne demande cette gloire pour sa sainte humanité qu'après qu'il sera ressuscité, et qu'il sera entré dans une vie immortelle; il ne la demande que comme le prix de ses souffrances, et en vertu de la promesse que son père lui en avoit faite : enfin, à bien prendre la chose, c'étoit moins une prière qu'il adressoit à son père, qu'une prédiction de la gloire qui devoit couronner ses humiliations et son obéissance jusqu'à la mort de la croix.

Mais durant le cours de sa vie, et lorsqu'il parle aux juifs, il tient un langage bien différent. *Je ne cherche point ma gloire, leur dit-il; si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.* (1) Peut-on faire une déclaration plus expresse et plus forte? La gloire que je me rendrois à moi-même, n'est rien. C'est un Homme-Dieu qui parle ainsi, et qui avoit en un sens les plus justes sujets de se glorifier. Quel titre avons-nous donc pour chercher notre gloire, après que Jésus a déclaré qu'il n'en avoit point? Et si la sienne n'eût été rien,

---

(1) Joan. VIII. 50. 54.

que faut-il penser de celle que nous nous attribuons? Orgueil humain, vanité humaine, osez-vous bien vous produire après cela? N'êtes-vous pas honteux de la misérable gloire que vous ambitionnez, dont vous faites votre idole, à qui vous sacrifiez tout, jusqu'au salut éternel? Peut-on être chrétien, et être jaloux ici-bas de quelque gloire que ce soit?

*Si je me rends témoignage à moi-même,* dit-il encore, *mon témoignage n'est pas vrai.* (1) Quoi! le témoignage que Jésus-Christ se seroit rendu à lui-même eût été faux! Oui, s'il se l'étoit rendu en qualité d'homme; lui, qui est la vérité même, nous en assure. Ce qui n'empêche pas qu'il n'eût droit de dire, et qu'en effet il n'ait dit comme Dieu : *Quoique je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est vrai; parce que je sais d'où je suis venu, et où je vais.* (2) Quel mensonge donc que ces louanges qu'on se donne à soi-même, soit intérieurement, soit devant les hommes, pour quelque sujet que ce puisse

---

(1) Joan. V. 31. — Ibid. VIII. 14.

être ! Quand ce sujet seroit louable , quand nous serions fondés à le reconnoître en nous , la louange par laquelle on se l'attribueroit n'en seroit pas moins fausse , parce que cette louange n'appartient qu'à Dieu.

Il se sert de cette différence pour sa propre gloire comme d'un argument pour prouver aux juifs que ce qu'il leur dit , il ne le dit pas de lui-même. *Celui*, dit-il, *qui parle de lui-même* et de son chef, *cherche sa propre gloire. Mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véridique, et il n'y a point d'injustice en lui.* (1) Il ne vouloit donc pas que l'on crût à sa parole , si l'on pouvoit le soupçonner d'avoir en vue sa gloire personnelle ; il ne s'attribue de vérité et de justice , qu'autant qu'il ne cherchoit que la gloire de son père qui l'avoit envoyé. Il y a bien ici de quoi confondre tous ceux qui parlant au nom de Dieu , et en qualité de ses envoyés , se font du sacré ministère une voie pour acquérir de la gloire et de la réputation auprès des hommes. Ce n'est pas

---

(1) Joan. VII. 18.



Dieu qui les inspire , mais ils parlent en leur propre nom. Dès qu'ils visent à leur propre gloire, ils ne sont ni vrais dans leurs discours, ni justes dans leur intention. Ames fidèles, qui ne voulez vous adresser qu'à des hommes qui vous conduisent droit à Dieu, et qui craignez d'être trompées dans votre choix : observez-les avec soin ; et si vous apercevez en eux quelque recherche de leur gloire personnelle, croyez que Dieu infiniment jaloux de la sienne, ne leur donne ni ses lumières, ni sa grâce pour vous instruire et pour vous conduire. Je ne dis pas qu'il ne puisse échapper à un bon et zélé ministre quelque sentiment, quelque parole de vanité ; mais il n'aura jamais le dessein suivi de travailler pour sa propre gloire ; et quiconque a ce dessein, est positivement indigne du ministère dont il fait le plus énorme abus.

Jésus-Christ étoit si peu sensible à sa propre gloire, qu'il ne prenoit pas même pour lui les témoignages que lui rendoit son père. Dans une occasion ou il dit publiquement : *Mon père, glorifiez votre nom*, une voix venue du ciel se fit en-

tendre : *Je l'ai glorifié , et je le glorifierai de nouveau.* Sur quoi il dit à la foule qui l'environnoit : *Ce n'est pas pour moi , mais pour vous qu'est venue cette voix.* (1) C'est pour la même raison qu'il exigeoit le secret de ceux qu'il guérissoit ; qu'il vouloit qu'on rendît grâces à Dieu , et non à lui de ses miracles ; qu'il imposoit silence aux démons qui publioient ses grandeurs ; qu'il défendit à Pierre , Jacques et Jean , témoins de sa transfiguration , d'en parler à personne ; jusqu'à ce qu'il fût ressuscité ; qu'il reprit celui qui le regardant simplement comme un homme , l'appeloit *bon maître* , et lui dit : *Pourquoi m'appellez-vous bon ? nul n'est bon que Dieu seul ;* qu'il prit la fuite , lorsque le peuple en faveur de qui il avoit multiplié les pains , vouloit l'enlever pour le faire roi ; que son entrée triomphante dans Jérusalem , fut si éloignée de toute pompe humaine.

C'est donc avec raison que saint Paul , qui connoissoit si bien l'esprit de son maître , nous assure qu'il n'a jamais pris

---

(1) Joan. XII. 28. 30.

la moindre complaisance en lui-même; et qu'il lui met dans la bouche ces paroles du psaume : *Les insultes de ceux qui vous outrageoient, ô mon Dieu ! sont retombée sur moi.* (1) Et qu'en un autre endroit il dit que *Jésus-Christ ne s'est pas glorifié lui-même, pour devenir pontife ; mais qu'il a été glorifié par celui qui lui a dit : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui.* (2)

Jugeons combien c'est une chose injuste, odieuse et abominable aux yeux de Dieu, de chercher en quoi que ce soit sa propre gloire : puisque le fils de Dieu lui-même se l'est absolument interdit. C'est pourtant là le vice le plus profond de la créature, celui sur lequel elle s'aveugle le plus aisément, dont elle conçoit et sent le moins l'injustice, dont elle travaille le moins à se corriger, et dont elle ne se défait jamais tellement, qu'il ne lui en reste toujours quelque chose, du moins une propension involontaire. Ceux qui s'appliquent à purifier leur cœur, et qui en étudient les plus

---

(1) Rom. XV. 3. — (2) Hebr. V. 5.

secrets mouvemens , savent que l'homme est porté à se glorifier de tout , de ses avantages intérieurs , et extérieurs , même les plus vains et les plus fragiles ; que c'est un des plus dangereux écueils de la piété , et des voies intérieures ; que la tentation de la vaine gloire , des retours sur soi-même , de la recherche ouverte ou cachée de l'estime des hommes , de la complaisance dans leurs éloges , et dans les marques de respect qu'ils nous donnent , est une de celles contre lesquelles ils ont à lutter le plus souvent , le plus fortement et le plus longtemps ; que le premier sentiment qui s'élève dans le cœur , est celui-là ; et que ce n'est qu'à la réflexion , ou qu'après une longue habitude , qu'on rend à Dieu ce qui lui est dû , et qu'on parvient à ne songer presque plus à soi.

Le poison de ce malheureux vice est si subtil , qu'il s'insinue partout , qu'il corrompt toutes les vertus , qu'il engendre ; lorsqu'on s'y livre , l'hypocrisie et les autres vices de l'esprit , et qu'enfin il devient un mal sans remède. Les pharisiens en ont fait la triste épreuve ; et leur exemple doit

nous faire trembler. Jésus-Christ attribue à ce vice seul leur défaut de foi, et leur endurcissement. *Comment pouvez - vous croire, leur dit-il, vous qui recevez la gloire les uns de sautres, et qui en faites commerce; et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul?* (1) L'évangéliste saint Jean réfléchissant sur le même sujet, et étonné de ce qu'après tant de miracles qu'avait fait Jésus, ils ne croyoient point en lui, n'en allègue point d'autre raison sinon *qu'ils ont mieux aimé la gloire qui vient des hommes, que celle qui vient de Dieu.* (2) On n'est point exposé à tirer vanité de la gloire qui vient de Dieu; parce qu'il ne l'accorde qu'aux humbles, qui la lui renvoyent toute entière; et l'orgueilleux ne fait point cas d'une telle gloire qu'il ne sauroit s'approprier. Mais il est jaloux de celle qui vient des hommes; il la savoure, il s'en enivre; il ne connoît point de breuvage plus délicieux; et dans son ivresse il oublie tout à fait Dieu, et devient à lui-même son dieu. Chassons,

---

(1) Joan. V. 44. — (2) Ibid. XII. 43.

déracinons ce vice de notre cœur ; et prenons les mesures les plus efficaces pour lui en fermer toutes les avenues.

---

## CHAPITRE LI.

*Jésus lave les pieds de ses Apôtres.*

---

LE récit que fait saint Jean du lavement des pieds , et le début surtout , a quelque chose de bien frappant pour quiconque y fait attention. *Jésus*, dit-il , *sachant que son heure étoit venue de passer de ce monde à son père : après avoir aimé les siens qui étoient dans le monde , il les aima jusqu'à la fin. Et la cène étant finie , sachant que son père lui a tout remis entre les mains , qu'il est sorti de Dieu , et qu'il retourne à Dieu.* (1) Qu'annonce ce début si magnifique , qui tient l'esprit en suspens ; et à quoi le prépare-t-il ? Sans

---

(1) Joan. XIII. 1 et seq.

doute à quelqu'action éclatante de la part de Jésus-Christ, à quelqu'effet merveilleux de sa puissance ? C'est à quoi s'attend tout lecteur qui n'est pas prévenu sur ce qui doit suivre : d'autant plus que nul autre trait de la vie du Sauveur n'est précédé d'un tel préambule.

Mais que suit-il immédiatement après ? *Il se lève de table ; il quitte ses vêtements, et ayant pris un linge , il s'en ceignit. Ensuite il verse de l'eau dans un bassin, et se met à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge dont il étoit ceint.* Il falloit que saint Jean eût une idée bien haute de cette action si basse en apparence, pour la raconter avec tant d'appareil, sans en omettre la moindre circonstance. Il est visible que son intention étoit qu'elle fit la plus vive impression sur ceux qui la liroient. En effet , quelle incompréhensible humilité ! Une personne divine s'abaisser devant ses créatures , jusqu'à leur laver les pieds, et remplir à leur égard l'office d'un vil esclave ! Faut-il être surpris de l'étonnement de Pierre , dont la foi se réveille en ce moment , et qu'il se soit

écrié : *Quoi ! Seigneur , vous me lavez les pieds !* vous à moi ! Cela dit tout. Faut-il être surpris qu'il se refuse à un traitement si étrange ; et qu'il lui dise : *Non , vous ne me laverez jamais les pieds ,* je ne souffrirai pas que vous vous dégradiez à ce point ? On sait ce que lui répondit Jésus , et par quelle menace il vainquit sa répugnance.

Si le plus grand monarque de la terre rendoit le même service au dernier de ses sujets , on croiroit sa majesté compromise ; et l'on auroit même peine à se persuader qu'il fût en son bon sens. A parler humainement , on auroit raison. La dignité royale ne permet point de tels abaissemens ; et l'affection la plus juste , la mieux méritée , ne sauroit les excuser. Ce ne seroit néanmoins qu'un homme humilié devant un autre homme. Ici c'est un Dieu qui s'humilie devant l'ouvrage de ses mains , et qui en se mettant au-dessous de l'homme , ne croit rien faire d'indigne de sa grandeur suprême. C'est dans sa nature humaine , il est vrai , qu'il s'abaisse ainsi. Mais ce n'en est pas moins une personne



divine ; et c'est sur la personne que touche l'humiliation ; c'est elle qui la veut , et qui l'embrasse de son plein gré.

Et qui a pu engager Jésus-Christ à une telle action ? L'amour , qui ne réfléchit point , qui ne raisonne point , qui ne cherche qu'à se contenter , et qui est admirable dans ses inventions. L'amour imposa ce devoir à Jésus-Christ ; et qui pourroit dire avec quel zèle , quelle affection , quelle joie intérieure il s'en acquitta ! Qu'il en ait agi de la sorte envers ses autres disciples dont il étoit tendrement aimé , c'est déjà un prodige qu'on ne peut concevoir. Mais qu'il se soit mis au pied du traître Judas , qu'il les lui ait lavés et essuyés avec autant d'affection et d'humilité qu'aux autres , c'est ce qui renverse absolument toutes nos idées , ce qui ne répugne pas moins à notre cœur , et dont le cœur de Jésus étoit seul capable.

Dans quelle circonstance lava-t-il ainsi les pieds de ses apôtres ? avant que de leur donner son corps à manger. Ils étoient déjà purs , comme il le leur dit lui-même ; mais ils ne l'étoient pas encore assez pour

participer à ce divin banquet avec la sainteté requise ; ils avoient besoin d'être nettoyés des plus légères souillures , et il falloit que ce fût Jésus-Christ lui-même qui les purifiât. L'application de ceci est manifeste aux dispositions que nous devons apporter à la Sainte-Communion. Si nous apercevons la moindre tache dans notre âme, il n'est pas nécessaire d'aller nous présenter au tribunal de la pénitence, mais concevons-en une véritable douleur , et prions Jésus - Christ , avant que de le recevoir , qu'il daigne l'effacer par sa grâce.

*Après qu'il leur eut lavé les pieds , et qu'il eut repris ses vêtemens , s'étant remis à table , il leur dit : Savez-vous ce que je viens de vous faire ? Voyez comme il les invite à réfléchir sur ce qui venoit de se passer , et comme il les rend attentifs à l'instruction qu'il va leur donner. Vous m'appellez Maître et Seigneur ; et vous faites bien : car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds , moi qui suis votre Seigneur et votre Maître , vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres.*

*Car je vous ai donné cet exemple , afin que vous fassiez comme je viens de vous faire. Que cette raison est pressante ! Peut-on être un vrai disciple de Jésus-Christ , et ne pas s'y rendre ? Par quel autre motif plus puissant pouvoit-il nous engager à pratiquer l'humilité envers nos frères ? Puisqu'il est notre Seigneur et notre Maître, il étoit en droit de nous commander ce qu'il jugeoit à propos. Ces deux titres le dispensoient sans doute de nous donner un tel exemple d'abaissement. Mais non ; il ne veut rien exiger de nous , qu'il ne l'ait fait le premier. Il savoit combien ce commandement étoit dur à notre orgueil. S'humilier devant nos égaux , devant nos inférieurs , jusqu'à leur rendre par un principe de charité les services les plus bas ! notre cœur se soulève à cette seule pensée. Pour abattre son enflure , pour le gagner, il nous met sous les yeux sa personne divine prosternée par amour aux pieds de ses apôtres ; et c'est dans cet état qu'il nous dit : Faites ce que vous me voyez faire.*

Qu'on remonte à la première cause :

on trouvera que c'est l'orgueil qui nous empêche d'être charitables envers le prochain , d'user de prévenance à son égard , de lui donner certaines démonstrations de bienveillance , de lui rendre des soins et de petits services qui ne nous coûteraient rien , mais auxquels notre orgueil refuse de se prêter. Nous nous faisons honneur de montrer de la bienfaisance , de la compassion , de la générosité ; mais s'il est question de montrer de l'humilité , et de faire pour le prochain des choses qui semblent nous mettre au-dessous de lui , nous y sentons une répugnance extrême. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé dans le monde même du plus haut rang , des personnes qui se sont consacrées aux œuvres de charité envers les pauvres , les malades , les prisonniers. L'exemple de Jésus-Christ n'a pas été sans fruit. Mais sans prétendre ici pénétrer dans les intentions , on peut dire que ces œuvres ne sont pas toujours accompagnées de l'esprit d'humilité qui doit les caractériser ; que si elles étoient tout à fait secrètes ; si elles n'attiroient pas les regards et l'admiration du public ; si pour

les exercer il ne suffisoit pas de s'abaisser extérieurement , et qu'il y fallût joindre des abaissemens intérieurs : beaucoup moins de personnes se dévoueroient à leur pratique. Il est besoin d'une très-haute vertu pour entrer ici dans les dispositions intimes de Jésus-Christ, et pour se mettre avec les mêmes sentimens aux pieds de ceux mêmes que nous connoissons pour nos ennemis. Dans les maisons religieuses , où l'on est dans le cas de se rendre mutuellement de petits secours et de petits services; qui supposent de l'humilité et de la charité; quelle violence ne faut-il pas se faire pour s'acquitter de ces devoirs franchement, cordialement, généreusement, à l'égard de ceux ou de celles qu'on n'aime point , ou dont on n'est point aimé, et dont on a quelque sujet de mécontentement ? et combien peu sont capables d'une telle violence ! Montrez-moi une communauté dont tous les membres soient ainsi disposés les uns à l'égard des autres : et je n'hésiterai point à dire que c'est une assemblée de saints , de parfaits imitateurs de Jésus - Christ. En religion comme ailleurs , il est de certains points

sur lesquels on ne consent pas volontiers à se mettre au-dessous des autres. Si l'orgueil du siècle en est banni , il y règne un autre orgueil plus délicat , plus subtil , sujet à se blesser pour les moindres choses. Presque nulle part l'humilité ne se pratique par amour pour l'humilité.

---

## CHAPITRE LII.

### *De l'institution de l'Eucharistie.*

---

**J**E parlerai plus bas de la vie eucharistique de Jésus-Christ , laquelle est le plus parfait modèle de la vie intérieure. Il n'est question ici que de l'institution même de l'eucharistie , dont je ne dirai que peu de chose , cette matière étant traitée au long dans un si grand nombre d'ouvrages de piété.

Qu'est-ce que l'eucharistie ? c'est un sacrifice et un sacrement ; l'unique sacrifice et le plus grand des sacremens. Par l'eucharistie , Jésus-Christ renouvelle , ou si

l'on aime mieux , continue et perpétue jusqu'à la fin du monde le sacrifice de la croix. Il s'offre , il s'immole sur nos autels d'une manière mystique et non sanglante , mais réelle , par le ministère des prêtres. Il rend à son père en notre nom et au sien le seul culte qu'il agrée ; il l'adore , le remercie de ses bienfaits , satisfait à sa justice pour nos péchés , nous obtient de lui toutes les grâces qui nous sont nécessaires. Il nous est impossible d'honorer Dieu dignement par nous-mêmes ; de lui rendre des actions de grâces proportionnées à ses bienfaits ; d'obtenir , et même de nous disposer à obtenir la rémission d'aucun péché ; de mériter la moindre des grâces dont nous avons besoin. Mais tout cela nous est aisé en nous unissant au sacrifice de Jésus-Christ , qui remplit éminemment tous ces objets.

L'eucharistie est le plus grand , le plus auguste de nos sacremens. Dans les autres il est présent par sa vertu ; dans celui-ci il est présent par lui-même. Là il nous fait part de ses grâces , ici il nous donne sa chair , et avec elle son âme et sa divinité. Il ne pouvoit nous donner un gage plus

précieux de son amour, ni contracter avec nous une union plus intime. C'est une véritable extension de l'Incarnation. Il nous en communique les effets ; et comme en lui la nature humaine est divinisée par la personne du Verbe qui se l'est appropriée ; de même il nous divinise en quelque sorte en s'incorporant à nous. Sa chair passe spirituellement en notre substance par la manducation ; il ne se transforme point en nous ; mais il nous transforme en lui. Par une merveille naturelle, les alimens deviennent partie de notre corps ; par une merveille surnaturelle, c'est nous qui devenons une partie de Jésus-Christ en le prenant comme aliment. En un mot, il communique à nos âmes et à nos corps la même vertu divine qui sanctifie son âme et son corps.

Pour parvenir à cette ineffable union avec nous , les plus grands miracles ne lui coûtent rien. Ce sacrement en renferme de tels et en si grand nombre, qu'il surpasse tout ce que la puissance divine a fait de plus éclatant , et qu'il en est comme le dernier effort. Aussi est-il l'ouvrage de l'amour ; et c'est parce que cet amour est in-



compréhensible, que son chef-d'œuvre l'est aussi. Peut-on mieux exprimer à quel point Jésus-Christ nous aime, qu'en disant : il nous donne à manger sa propre chair, et à boire son propre sang.

Il nous donne l'une sous l'apparence du pain, et l'autre sous l'apparence du vin, pour nous faire entendre que comme le pain et le vin sont la nourriture ordinaire de nos corps ; ainsi il veut que sa chair et son sang soient la nourriture habituelle de nos âmes. Aussi dit-il : *Ma chair est véritablement une viande ; et mon sang est véritablement un breuvage. Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.* (1) Et comment aurions-nous en nous la vie, n'ayant pas Jésus-Christ, qui est *la vie*, la vie surnaturelle de nos âmes ? Nous recevons à la vérité cette vie au baptême par la grâce sanctifiante, ou nous la recevons par le sacrement de pénitence. Mais l'eucharistie seule nous la donne dans sa plénitude ; et nous perdrons celle

---

(1) Joan. VI. 54. 56.

que nous avons déjà , sans la participation du corps et du sang de Jésus-Christ. La nourriture corporelle suppose la vie; mais elle est nécessaire à sa conservation; elle l'entretient , elle en augmente la rigueur. Il en est ainsi du pain eucharistique par rapport à la vie spirituelle. Il faut vivre pour le manger avec fruit; mais si l'on s'en abstient, on languira, on mourra. *Comme je vis par mon père*, dit-il encore : *ainsi celui qui me mange , vivra par moi.* (1) Le fils qui reçoit tout du père, qui en est toujours actuellement engendré , vivrait-il , si l'on pouvoit le concevoir séparé de lui ? L'âme qui ne communique point au corps de Jésus-Christ , et qui s'en éloigne , ne vivra pas davantage. L'union intime et inséparable qui est entre le père et le fils par la génération éternelle , est produite avec la proportion convenable entre Jésus-Christ et nous par la manducation de sa chair adorable. De même que le pere demeure dans le fils , et le fils dans le père , l'un en communiquant , l'autre en recevant la subs-

---

(1) Joan. VI. 58.

tance divine : de même Jésus-Christ demeure en nous par la communication de son corps , et nous demeurons en lui par sa réception. (1) La force de ses paroles nous feroit-elle douter de leur vérité ? Ah ! les saints , les âmes vraiment intérieures n'en doutent pas. Si nous n'en faisons pas l'épreuve , c'est que nous n'approchons pas de cet auguste sacrement avec les dispositions requises ; et que nous ne mettons pas notre bonheur dans l'union habituelle avec Jésus-Christ. Où est notre amour pour lui ? Nous n'aimons que nous-mêmes. Où est la conformité de nos sentimens avec les siens ? Oserions-nous dire que nous pensons , que nous jugeons de tout comme lui ? où est notre recueillement notre esprit d'oraison ? Jésus-Christ vivant par son père , est toujours absorbé en lui. Sommes-nous de même toujours absorbé en Jésus-Christ , d'une communion à l'autre ? Si cela n'est pas , nous ne vivons point par lui ; ou notre vie est bien foible , bien languissante.

Quel moment a-t-il choisi pour instituer

---

(1) Joan. VI. 57.

l'eucharistie ? Celui qui précéda immédiatement sa passion , il alloit mourir. Comme un bon père , il fait ses dernières dispositions en faveur de ses enfans. Et que pouvoit-il leur laisser ? Il n'avoit jamais rien possédé sur la terre ; ses vêtemens mêmes , son unique bien , devoient être le partage des soldats qui le crucifièrent. Il se laisse lui-même à eux , et tout entier à chacun d'eux. C'est ainsi qu'il dédommage ses disciples de sa présence sensible qu'ils alloient perdre , et nous , qui n'en avons jamais joui. Il ne nous quittera point ; son amour ne le lui permet pas ; nous le posséderons sous le voile de la foi ; nous ferons plus que de le voir , nous le mangerons , non une fois , mais tous les jours de notre vie , si nous en sommes dignes , et si nous répondons à ses intentions. L'amour seul , mais l'amour poussé au dernier excès , pouvoit suggérer un tel testament à un Homme-Dieu.

Enfin il faut ajouter à l'institution de l'eucharistie la circonstance du souper , le seul repas que les anciens fissent en commun et qui pour cette raison s'appeloit *Cène*. Sans parler de la raison qui fit choisir à

**Jésus-Christ** la circonstance de la manducation solennelle de l'Agneau-Paschal : je m'arrête seulement à observer que comme c'est une marque d'union entre les hommes de manger ensemble à la même table : l'intention du Sauveur en donnant à table même son corps à ses apôtres, a été que les fidèles regardassent ce sacrement comme le plus puissant motif de la charité qui doit régner entre eux, et le moyen le plus efficace de l'entretenir. C'est pour cela que dans la primitive église la célébration du sacrifice, auquel chaque chrétien se faisoit un devoir de participer, étoit suivie d'un repas qu'ils prenoient en commun, grands et petits, riches et pauvres, maîtres et esclaves sans distinction, et qui se nommoit *Agape*, c'est-à-dire charité. Aussi leur amour mutuel faisoit-il l'admiration des payens. La charité s'est refroidie parmi les chrétiens, à mesure que l'usage de la communication est devenu moins fréquent ; et elle ne se conserve que dans les familles et les communautés où l'on approche souvent et avec ferveur de la table sacrée.

Depuis long-temps on se tourmente

beaucoup à chercher des méthodes pour bien entendre la messe , et pour communier dévotement. On ne les trouvera jamais , tant qu'on ne les cherchera que dans les livres. C'est dans le cœur qu'elle doit être ; et les livres ne sont bons qu'aussi long-temps qu'ils peuvent servir à l'y établir. Parce que dans ses premiers ans on a fait usage pour ces deux grandes actions d'un livre de prières , est-ce à dire qu'on doive y recourir toujours , et qu'il ne faille pas apprendre à s'en passer ? Voici la meilleure méthode que je connoisse , et je la tire de la nature même de l'Eucharistie.

A la considérer comme sacrifice , Jésus-Christ s'y offre à son père , et nous offre avec lui. Par-là il nous dit assez que nous n'avons qu'à nous unir à cette offrande de lui-même et de nous , et qu'à la faire dans les mêmes intentions , et avec les mêmes dispositions que lui. Nous connoissons ses intentions et ses dispositions. Rendons-nous les propres , non par une multitude d'actes distincts , mais par un acte très-simple et très-intime. Prions-le de les mettre en nous ; ensuite tenons-nous dans un saint

recueillement ; et laissons à sa grâce le soin de nous occuper pendant la célébration des saints mystères. Tout ce qu'il nous demande , est de ne point y apporter de pensées profanes ou étrangères , de ne point nous y distraire volontairement , en laissant égarer nos sens et notre imagination ; il se chargera du reste , si nous mettons en lui notre confiance. Je suis assuré d'après l'expérience , que si à l'entrée de la messe , nous disions avec simplicité et du fonds du cœur : *Seigneur , faites-moi assister à votre saint sacrifice d'une manière digne de vous ; j'en suis incapable par moi-même ;* nous sentirions les effets de notre foi et de notre humilité ; Jésus-Christ agiroit dans notre âme ; il la tiendrait dans un silence de respect et d'amour ; et nous en sortirions avec une impression de grâce , qu'il nous seroit aisé de conserver toute la journée.

A considérer l'Eucharistie comme sacrement , Jésus-Christ s'y donne à nous de toute la plénitude de son amour. Donnons-nous à lui de la même manière avec droiture et sincérité. Il brûle du désir de s'unir

à nous : ayons le même désir de nous unir à lui. Ses délices sont d'être avec nous : faisons nos délices de sa possession. Il n'est pas besoin de tant d'actes pour cela ; il suffit que telle soit notre disposition intérieure. Si nous n'y sommes pas , prions-le , mais simplement et sans tant d'effort de nous y mettre ; humilions-nous doucement et confondons-nous de ce que nous sommes si froids , si indifférens. Que notre préparation soit de le supplier de nous préparer lui-même. Ne le fera-t-il pas mieux que nous ne pourrions le faire avec toutes nos méthodes ? Pourquoi ne pas nous en reposer sur lui ? Que notre action de grâce soit de le laisser agir en nous comme il lui plaira. S'il veut des actes , il saura bien nous en suggérer : je n'en vois point d'autre à faire de notre part , que de l'adorer et de l'aimer du fond de l'âme , sans lui rien dire. Mais on veut agir soi-même ; on veut sentir ; on s'empresse , on se remue , on s'agite pour cela ; et l'on ne pense pas que la vraie dévotion ne vient pas de nous ; qu'il faut l'attendre avec confiance et humilité , et ne point la désirer pour soi par



amour-propre. On veut être content de ses communions ; et c'est Jésus - Christ, uniquement qu'il faudroit chercher à contenter. Dans son contentement, nous trouverions le nôtre, mais d'une manière plus solide, plus relevée, plus excellente que nous ne saurions croire,

L'assistance au saint sacrifice, et la réception de l'Eucharistie selon la méthode que je propose, où nous ferions peu, et nous laisserions beaucoup faire à Jésus-Christ, disposeroient les âmes à la vie intérieure ; et une fois devenues intérieures, elles s'acquitteront dignement et avec un grand profit spirituel de ces deux principales actions de la religion, sans autre soin de leur part que de se livrer à l'opération de l'esprit saint, et d'en suivre les mouvemens.

FIN DU TOME PREMIER.

---

# TABLE

## DES CHAPITRES.

<b>A</b> V A N T - P R O P O S ,	page j
<b>CHAP. I<sup>er</sup>. L'Incarnation de Jésus a répondu au dessein de l'Incar- tion ,</b>	r
<b>II. Dévouement de J. - C. en entrant au monde ,</b>	13
<b>III. Quels parens Jésus-Christ se choisit ,</b>	38
<b>IV. Par où Jésus-Christ relève la bassesse de sa naissance ,</b>	45
<b>V. Jésus dans le sein de sa mère ,</b>	49
<b>VI. Naissance de Jésus-Christ à Bethléem ,</b>	53
<b>VII. Jésus appelle les bergers à sa crèche ,</b>	60
<b>VIII. Cantique des anges à la naissance de Jésus-Christ ,</b>	67

# TABLE.

487

CHAP. IX. Circoncision de Jésus-Christ,	72
X. Les Mages appelés à Bethléem,	81
XI. Présentation de Jésus-Christ au temple ,	94
XII. Fuite en Egypte,	102
XIII. Consolations de Jésus dans son enfance ,	108
XIV. Vie de Jésus à Nazareth ,	116
XV. Jésus dans le Temple parmi les Docteurs ,	121
XVI. Jésus rend'obéissance à ses parens ,	128
XVII. Jésus gagne sa vie par le travail des mains ,	136
XVIII. Baptême de J.-C.	144
XIX. Tentation de J.-C.	150
XX. Comment J.-C. repousse la tentation ,	158
XXI. Fin de cette tentation,	168
XXII. Choix des Apôtres ,	174
XXIII. Commencemens de la pré- dication de Jésus-Christ ,	182

CHAP. XXIV. Manière d'enseigner de J.-C.	page 189
XXV. Travaux de J.-C. dans sa prédication,	196
XXVI. Miracles de J.-C.	204
XXVII Réserve de J.-C. dans la manifestation de sa divinité,	211
XXVIII. Conduite de J.-C. à l'égard de ses Apôtres ,	217
XXIX. Vie commune de J.-C.	226
XXX. Accueil que J.-C. fait aux pécheurs ,	231
XXXI. Conduite contraire des Pharisiens,	239
XXXII. Pleurs de J.-C. sur Jérusalem,	249
XXXIII. Oraison de J.-C.	257
XXXIV. Amour de J.-C. pour la Croix ,	272
XXXV. De l'humilité de J.-C.	281
XXXVI. De la douceur de J.-C.	292

# TABLE.

489

CHAP. XXXVII. De l'amour de J.-C.

pour son Père , page 303

XXXVIII. De l'amour de J.-C.

pour les hommes , 319

XXXIX. L'amour a fait à la fois

le bonheur et le tourment de  
J.-C. 330

XL. Simplicité de J.-C. 337

XLI. De l'abnégation de J.-C. 346

XLII. Comment J.-C. a traité les  
affaires de son Père , 359

XLIII. J.-C. n'est révélé qu'aux  
petits , 377

XLIV. J.-C. ennemi du faux zèle , 384

XLV. Aversion de J.-C. pour les  
faux Docteurs , 394

XLVI. J.-C. objet de contradiction  
et sujet de scandale , 410

XLVII. J.-C. est venu apporter  
l'amour de Dieu sur la terre , 423

XLVIII. J.-C. adorateur en esprit  
et en vérité , 433

CAAP. XLIX. J.-C. ne s'est rien approprié ,	page 444
I. J.-C. ne s'est pas glorifié lui-même ,	456
II. Jésus lavé les pieds de ses Apôtres ,	466
LII. De l'institution de l'Eucharistie ,	474

Fin de la Table.



